TITRE COURANT

MAX ENGAMMARE

SOIXANTE-TROIS

LA PEUR DE LA GRANDE ANNÉE CLIMACTÉRIQUE À LA RENAISSANCE

DROZ

LIBRAIRIE DROZ

Tous droits réservés par la Librairie Droz SA en vertu des règles de propriété intellectuelle applicables.

Sans autorisation écrite de l'éditeur ou d'un organisme de gestion des droits d'auteur dûment habilité et sauf dans les cas prévus par la loi, l'œuvre ne peut être, en entier ou en partie, reproduite sous quelque forme que ce soit, ni adaptée, représentée, transférée ou cédée à des tiers.

Pour toutes informations supplémentaires, merci de contacter l'éditeur : rights@droz.org

All rights reserved by Librairie Droz SA as proscribed by applicable intellectual property laws.

Works may not, fully or in part, be reproduced in any form, nor adapted, represented, transferred or ceded to third parties without the written authorization of the publisher or a duly empowered organization of authors' rights management and except in instances provided for by law.

For any additional information, please contact the publisher : rights@droz.org

11, rue Firmin Massot | 1206 Genève-GE | 0041 (0)22 346 66 66 (t) | 0041(0)22 347 23 91(f) |

droz@droz.org – www.droz.org

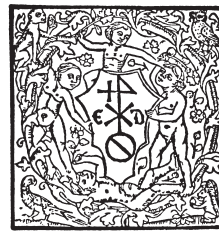
SOIXANTE-TROIS

MAX ENGAMMARE

SOIXANTE-TROIS

La peur de la grande année climactérique à la Renaissance

Avant-propos de Jacques Roubaud



LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Firmin-Massot
GENÈVE
2013

Publié avec l'aide
de la Ville de Genève

www.droz.org

Illustration de couverture: Il piacevole gioco dell'oca, [Florence, *ca* 1580]. Londres, British Library, 1893, 0331.44.

ISBN : 978-2-600-10553-8
ISSN : 1420-5254

© 2013 by Librairie Droz S.A., 11, rue Firmin-Massot, Genève.
All rights reserved. No part of this book may be reproduced, translated, stored or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photo copying, recording or otherwise without written permission from the publisher.

Contacter Droz

AVANT-PROPOS

Jacques Roubaud

LES NOMBRES SONT-ILS DES CAUSES ?

1

« Le jour de son entrée dans sa soixante-troisième année, à l'aube du 20 juillet 1366, Pétrarque, …. rédigea une lettre à son cher ami Boccace, sur les dangers de la soixante-troisième année », écrit Max Engammare au commencement du chapitre premier de son passionnant ouvrage.

Par cette lettre, qui 'ouvre le livre VIII des *Lettres de la vieillesse*', j'ai fait pour la première fois connaissance avec le 'problème climatérique'. C'était pendant les premiers mois de 1981. Il était partout question en France d'une élection présidentielle qui allait changer la face du pays sinon du monde. Elle ne m'intéressait guère. Pour échapper à la quasi-hystérie générale, j'avais entrepris d'étudier, plus systématiquement que je ne l'avais fait jusque là, l'histoire du sonnet, forme poétique qui me préoccupait depuis presque vingt ans. Et dans ce but j'avais lu attentivement un livre : *Vita del Petrarca e La formazione del « Canzoniere »*, d'Ernest Hatch Wilkins. Bien que le sonnet soit né en Sicile dans le premier quart du XIIIe siècle, c'est véritablement Pétrarque qui est à l'origine de sa vogue européenne à la Renaissance. La préoccupation 'climatérique' dont il fait preuve dans sa lettre à Boccace ne me surprit pas, car je n'y vis qu'un exemple, parmi bien d'autres, de sa fascination pour les dates, passion numérologique dont le livre de Wilkins témoigne abondamment.

Je ne fis pas attention au fait que j'étais alors dans ma 49e année, étant né à la fin de 1932.

2

M. Engammare dans son introduction, m'attribue, ce que je considère comme un grand honneur, la naissance de son intérêt pour 'l'an climactérique'. J'avais, dans un livre de 1996, raconté, en l'attribuant à un personnage de fiction, Mr Goodman, comment l'inquiétude, l'angoisse même, associée à la 'grande climatérique', celle de la 63e année, s'était alors brusquement emparée de moi.

« Depuis la troisième semaine d'octobre de l'année dernière, je suis confronté à un phénomène désagréable, inattendu et récurrent. Les circonstances en sont toujours les mêmes : deux, trois fois par semaine, brusquement et très tôt, je me réveille, nettement plus tôt que mon heure de réveil habituelle, cinq heures du matin.

Il est trois heures. J'ai très peu, très mal dormi. J'ouvre les yeux sur une nuit que je ne reconnais pas, une nuit défamiliarisée par une puissance hostile, lourde, oppressante, entière, au pouvoir absolu. Je me sens incapable de bouger, de tendre la main pour allumer la lampe. Je reste étendu, insecte pensant, sur le dos. Une angoisse effrayante me saisit. Toujours la même, répétée de nuit en nuit sans changement, sans atténuation.

Je sais, je suis sûr, j'ai appris de source sûre, que je vais mourir. Ce sera bientôt. Très bientôt.

Je n'ai été envahi d'aucun cauchemar. Je n'ai été victime d'aucune hallucination. Je n'ai vu se dresser devant moi aucune apparition spectrale venue d'une danse macabré, avec squelette ricanant, dents d'ébène et tête de mort. Je n'ai souffert, alors, à cet instant, d'aucune gêne physique, d'aucun mal. Rien ne me restait d'un rêve, aucune mise en scène prémonitoire du futur proche de cette mort qui m'était, et m'est depuis, chaque fois, annoncée.

Car telle est la source de l'angoisse. Cette mort, ma mort, est proche, est là. Elle me touche. J'en ai la conviction. Elle va m'arriver dans peu, très peu de temps. … J'ai essayé de réfléchir au moment que je venais de vivre. L'angoisse ne se dissipait pas. Malgré la lumière, malgré la preuve de vie des gestes routiniers, je me sentais devant mourir, en train de mourir. … Et il m'est venu spontanément un mot pour qualifier la proximité de cette mort : *climatérique*. »

Je suis aussitôt allé à la Bibliothèque nationale, dans la salle Labrouste aujourd'hui abandonnée, pour me renseigner. Et je me suis adressé, comme il est naturel pour un petit-fils d'instituteurs de la Troisième République, disciples de Ferdinand Buisson, au monument de lumières dix-neuviémistes dans le genre encyclopédique qu'est, résolument républicain, positif et sceptique à l'égard de toutes superstitions, réelles ou supposées, le grand dictionnaire de Pierre Larousse.

J'en fus, bien sûr, un peu réconforté.

Ma soixante troisième année s'acheva sans trop d'accidents. Et je fis aussitôt le récit de mon expérience : « L'année dans laquelle je suis maintenant est l'année 1996. Ceci veut dire que j'ai achevé mon *année climatérique* ; et sans catastrophes visibles. Cela ne veut pas dire que quelque fêlure invisible, comme celle qui affecta le *Vase Brisé* de Sully Prud'homme (« Le vase où meurt cette verveine… »), ne me prépare pas en secret un sérieux cataclysme vital, à brève échéance. Mais en tout cas, rien de n'est produit de tel entre le 5 décembre de 1994 et celui de 1995. Je m'interroge pour découvrir ces changements dans ma constitution dont ma soixante troisième année devait être le théâtre, selon la définition de la climatéricité. Je n'ai trouvé qu'une seule chose, qu'il m'est difficile d'interpréter (peut-être le signal sémiotique de la fêlure qui va bientôt saper les fondements de mon existence ?) : *je n'aime plus la mousse au chocolat* ; pas le chocolat en général, blanc ou noir, mais certaines formes seulement de cette denrée : les mousses ; et les glaces ; les biscuits, les gâteaux. Voilà qui est étrange. Je suis soulagé, mais un peu déçu quand même. Toute cette angoisse climatérique pour aboutir à un résultat aussi maigre ; et peut-être pas défavorable à ma santé. En plus je ne peux pas dire : « je n'aime plus la glace au chocolat ; comme c'est dommage ! » Car je devrais dire au contraire : « Je n'aime plus la mousse au chocolat ; et c'est heureux ; car si j'aimais encore la mousse au chocolat j'en mangerais ; et comme je n'aime plus la mousse au chocolat… »

3

Comme je continuais, dans ces années du vingtième siècle finissant, mon exploration du sonnet, je pris l'habitude

de noter, chez les auteurs de sonnets des siècles passés, les références aux ans climatériques. On en trouve ainsi une dans un magnifique sonnet de Gongora, que je connaissais depuis longtemps (il faisait partie de ceux que j'avais appris et conservés dans ma mémoire)

Infiere, de los achaques de la vejez,
cercano el fin a que católico se alienta

En este occidental, en este, oh Licio,
climatérico lustro de tu vida,
todo mal afirmado pie es caída,
toda fácil caída es precipicio.

Caduca el paso ? Ilústrese el juïcio.
Desatándose va la tierra unida.
Qué prudencia, del polvo prevenida,
La ruina aguardó del edificio ?

La piel, no sólo sierpe venenosa,
Mas con la piel los años se desnuda,
y el hombre no. Ciego discurso humano !

Oh aquel dichoso, que, la ponderosa
porción depuesta en una piedra muda,
la leve da al zafiro soberano !

Infère, des infirmités de la vieillesse, la fin
proche, qu'un catholique ne craint pas

En cet occidental, en ce, Licius,
climatérique lustre de ta vie,
tout pied mal affermi est une chute,
toute chute facile est précipice.

Le pas fléchit-il ? Qu'alors l'esprit s'illumine,
La terre compacte va se désagrégeant.
Quelle prudence, prévenue par la poussière,
attendit la ruine de l'édifice ?

Non de sa peau seule, le serpent venimeux,
mais avec sa peau des années il se dénude,
et l'homme point ! Aveugle entendement humain !

Heureux celui, qui ayant déposé
la part pesante sous une pierre muette,
donne la part légère au saphir souverain !

(traduction de Guy Levis Mano, 1954)

4

Par une intéressante et troublante coïncidence, je lis *Soixante-trois / La peur de la grande année climactérique à la Renaissance* au tout début de 2013. Je suis dans ma 81e année ; très climatérique encore est cette année-là. La question que je me pose en achevant ma lecture est la suivante : Je suis, en tout cas j'ai été, un mathématicien (aujourd'hui retraité). Je me suis, comme la plupart des mathématiciens (et tout particulièrement comme algébriste) intéressé aux propriétés des nombres. Il en est de toutes sortes, mais je parle ici de ces nombres privilégiés entre tous, qu'on nomme entiers, et même 'entiers naturels'. L'arithmétique les étudie. Leurs propriétés sont innombrables et extrêmement mystérieuses. La mathématique se pose, à leur propos, une infinité de questions. Certaines d'entre elles, qui peuvent être énoncées en des termes compréhensibles par un élève de quatrième des lycées et collèges sont encore non résolues. Ma fascination, redoublée aujourd'hui et à mes propres yeux justifiée par la lecture que je viens de faire (après tout, si la question climatérique a préoccupé tant de grands esprits de la Renaissance, et jusqu'à Leibniz ! …), provient-elle de propriétés particulières des trois principaux nombres impliqués : 49, 63, 81. La réponse semble bien être négative. Les trois nombres en question n'ont rien de bien exceptionnel dans leur constitution. Deux d'entre eux (49 et 81) sont des carrés, mais aucun n'appartient à l'une familles de nombres qui jouent un rôle central sans la sciences arithmétique ; aucun, par exemple, n'est un nombre premier. L'attitude ordinaire des mathématiciens à l'égard des nombres est mieux représentée par la déclaration attribuée à Ramanujan, le grand arithméticien indien : *chaque nombre est mon ami personnel*. Il apparaît donc, à première vue, que mon goût pour la climatéricité, alors que je ne suis sensible ni à l'astrologie ni aux hypothèses physiologiques qui sont invoquées par la plupart des auteurs cités dans le livre que je viens de lire, provient d'une obsession, en somme assez enfantine, pour la numérologie. Penchant que je partage, bien qu'avec des modalités très différentes, avec mon maître (arithméticien distingué lui-même) Raymond Queneau. je voudrais cependant proposer une autre hypothèse, en guise de justification (fictive, bien entendu)

5

Un grand nombre de mathématiciens (dont je pourrais être, si je me laissais aller à une telle conclusion) sont intimement persuadés que les nombres (je parle toujours des entiers) ont une existence réelle, dans le monde, indépendante de notre esprit ; qu'ils font partie, comme les chaises et les quarks, des matériaux du monde. Nous ne les inventons pas, nous les découvrons, nous étudions leurs propriétés. Nous agissons à leur égard exactement comme le physicien avec l'électron, le chimiste avec le plomb, le biologiste avec l'ADN ou l'astronome avec l'étoile. Dans ces conditions, pour quoi refuser l'idée, qu'en retour, ces objets-là ont sur nous une influence ?

6

Le livre de Max Engammare m'a passionné de bout en bout, comme il passionnera, j'en suis certain, tous ses lecteurs. Au moment de mettre un terme à cette introduction (ou conclusion) qu'il m'a fait l'honneur de me demander, je me demande ceci : je suis et resterai (si je vis jusque là) dans mon année climatérique (de 9) pendant deux ans (l'année de ma quatre-vingt unième année et l'année de mes 81 ans révolus). Pendant ces deux années, quelque chose se sera passé en moi que je découvrirai, peut-être, après coup (à l'issue de ma 'grand climatérique', comme je l'ai écrit plus haut, j'ai cessé d'aimer la mousse au chocolat). Pourquoi, dans ces conditions, ne pourrais-je pas tenter d'infléchir le cours des événements en décidant, moi, des changements qui allaient m'affecter. Autrement dit : *prendre de bonnes résolutions* !

L'an climatérique
à Max Engammare

Le moment
de commencer à se disposer à se préparer à s'apprêter à se décider
à se forcer à s'obliger à
se contraindre à s'astreindre à s'assujettir à s'escrimer à
s'atteler à se mettre à s'attacher à
s'appliquer à s'évertuer à s'exhorter à s'entraîner à tendre à
incliner à s'amuser à
jouer à se divertir à se distraire à se plaire à
s'étourdir à s'engager à recommencer à

se remettre à rêver à penser à songer à réfléchir
à s'habituer à s'accoutumer à
arriver à parvenir à en venir à continuer à
s'acharner à s'obstiner à persister à
persévérer à se laisser aller à se résigner à consentir à
se résoudre à s'abandonner à s'abaisser à
se fatiguer à s'épuiser à s'user à s'exténuer à
s'éreinter à réussir à être prêt à

pouvoir admettre prévoir contempler attendre décider
voir
sa mort

REMERCIEMENTS

Denis Bjaï partagea des références sur la numération ordinale des rois de France. Ann Blair et Tony Grafton, outre quelques discussions sur l'année climactérique, ont soutenu mon fellowship à la Houghton Library d'Harvard à l'été 2011 pour achever ce livre. Massimo Danzi m'informa sur Galilée. Marc Fumaroli me convia à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en mars 2008 pour m'exprimer un peu plus sur la question. Jean-Eudes Girot me renvoya à son héros, Marc-Antoine Muret. En 2002, Rosanna Gorris Camos avait organisé un passionnant colloque Microcosme-Macrocosme qui m'avait donné l'occasion de présenter une première ébauche des questions abordées dans ce livre[1]. Amy Graves m'incita à lire *Le sage vieillard* de Simon Goulart. Mon confrère Pierre Jodogne me fit découvrir Luigi Cornaro et son *Trattato de la vita sobria*. Yves Krumenacker m'invita à l'Institut d'Histoire du Christianisme de l'Université Lyon 3, en mars 2004, à faire état de mes recherches sur l'année climactérique. Frank Lestringant m'amena à relire un autre homme passionné et passionnant : Jean de Léry. En 2005, la découverte de Genève de Ian Maclean s'accompagna d'un échange généreux et instructif. Catherine Magnien Simonin eut la délicate et constante attention de m'envoyer des références à Guy Coquille, puis à George L'Apostre et enfin à Antoine Loisel. A Oxford, Jean-Pierre Mialon aida ma recherche sur Rantzau. Alessandra Panzanelli, fellow en même temps que moi à Cambridge (MA), me permit de m'enthousiasmer devant *Il libro delle Sorti*. Emmanuel Poulle fut un interlocuteur aussi avisé que savant en ce qui concerne les questions techniques liées à l'astronomie et à l'astrologie aux XVe et XVIe siècles : j'ai appris sa mort le 1er août 2011, alors que j'achevais ce livre à Harvard, notre dialogue me manquera énormément. Jean Vigne, dont tous louent l'amabilité, se promena à Saint-Julien du Mans pour relever à mon avantage les quatre textes gravés sur le tombeau de Guillaume Du

Bellay. En 2005, Isabelle Malaise et Michel Jeanneret avaient lu ce qui aurait dû être le septième chapitre de *L'Ordre du temps*, me faisant des remarques avisées, confirmant mes propres hésitations à l'inclure dans ce livre-là. En juillet et août 2011, William Stoneman, Thomas Horrocks et toute l'équipe de la Houghton Library de Harvard m'ont offert des conditions de travail idéales, un modèle courtois, aimable et efficace pour le monde. *Last but not least*, Inga Mai Groote me fit découvrir Herman Weinsberg, la note d'un étudiant sur les âges de la vie d'Horace, un commentaire manuscrit de Heinrich Glarean à Pline et le *Septem de Septenario* de Fagio Paolini, avant de relire l'ensemble du manuscrit, tout comme Jean Céard qui partagea avec entrain son immense érudition, deux lecteurs à l'acribie généreuse et exigente. Enfin Jacques Roubaud m'a offert un Avant-propos très personnel et un poème immortel. A tous, ma reconnaissance est acquise de septénaires en novénaires heureux.

Cambridge (Massachusetts), 5 août 2011 –
Genève, 12 décembre 2012

Acheter le livre

INTRODUCTION

J'avais voulu conclure mon propos sur *L'Ordre du temps* protestant[2] avec un septième et dernier chapitre consacré à l'année climactérique, cette année critique qui angoissait, affairait à tout le moins, même les réformés calvinistes de la fin du XVIe siècle. Le chapitre étant devenu très long, il déséquilibrait le livre et il m'apparut plus sage de le supprimer, quoique l'invention de la ponctualité n'épuise pas le rapport des protestants à l'organisation temporelle de leur passage sur terre. Depuis l'Antiquité, les hommes ont interprété la numération des années de leur vie, autre manière de compter le *tempus fugit*, et ont vu dans le *numerus* un *omen*, jouant de l'allitération *omen – numen*[3]. Des théories médicales ont ainsi avancé que la matière se renouvelait toutes les sept ou neuf années. Le produit de ces deux chiffres donne soixante-trois, et la soixante-troisième année de la vie humaine, grande climactérique, était regardée comme très critique. Cette arithmétique céleste, composante de l'ordre harmonieux du monde, reprend vigueur à la Renaissance, d'autant plus que soixante ans marquent alors le terme ordinaire de la vie humaine. Que Pic de la Mirandole, Rabelais[4] ou Nostradamus se soient intéressés à l'année climactérique, et que Marsile Ficin apparaisse comme la source du renouveau, cela étonne moins que les remarques de Philipp Melanchthon, Joachim Camerarius le Jeune, Théodore de Bèze, Simon Goulart ou Agrippa d'Aubigné. C'est que Luther s'éteignit à soixante-trois ans, tout comme Melanchthon, et que Bèze parle de sa mort prochaine à l'approche de son soixante-deuxième anniversaire, alors qu'on rappellera en 1580 que la vierge Marie est morte à l'âge de soixante-trois ans ! On s'interroge aussi pour savoir quel sera ou quel est le soixante-troisième roi de France, Henri III ou, à partir du 10 juin 1584 et de la mort de son dernier frère François d'Alençon, son successeur Henri de Navarre. Ce que ne savent pas encore nos historiens, c'est que tous deux mourront assassinés, destin qui n'affectera

aucun de leurs prédécesseur ni successeurs directs. Il s'agit de comprendre l'arithmétique de ces peurs antiques réactualisées dès la fin du XVe siècle. Sous le signe du nombre et du temps, a joliment qualifié Jacques Roubaud cette année climactérique[5] ; l'appréciation est aussi limpide que précise, je l'adopte, car c'est en effet la conjonction de nombres (sept et neuf, de leur carré, quarante-neuf et quatre-vingt-un, et de leur produit, soixante-trois) et du temps que l'humain passe sur terre qui est en jeu. Comme si le ciel informait la terre de termes préétablis. Aujourd'hui encore, notre monde métarationnel, dans le sens où il a dépassé le développement de toute rationalité, donne heur et malheur à l'irrationalité, cherche à calmer ses inquiétudes, tend à glaner partout et nulle part les restes de l'avenir incertain de notre univers, incontestable finitude de l'humain désenchanté. N'ayant plus ni saints ni *Deus incognitus* auquel confier funestes requêtes et larmes funèbres, celui-ci ne trouve-t-il pas dans des nombres païens, qui ont inquiété ou rassuré d'ancestrales générations, une forme ultime de sa préparation laïque à la mort ?

Cet intérêt pour l'année climactérique aurait pu naître en lisant *L'abominable tisonnier de John McTaggart Ellis McTaggart et autres vies plus ou moins brèves* de Jacques Roubaud[6]. Le mot 'climactérique' avait quasi disparu de la langue française, Littré l'ayant même amputé de son 'c' étymologique. Monsieur Goodman, le héros de Jacques Roubaud, se réveille en pleine nuit angoissé, certain qu'il va mourir bientôt. Lui vient alors « spontanément un mot pour qualifier la proximité de cette mort : climatérique[7] ».

En anglais, ce n'est plus Roubaud qui parle, 'climacterical' existe toujours et caractérise l'âge critique féminin, celui de la ménopause. Rien de tel en français ; certains dictionnaires médicaux appellent toutefois climatérique une anémie chez une personne de grand âge. Il fallait un mathématicien-poète pour redonner vie et lettre à l'âge climactérique. Son héros allait entrer dans sa soixante-troisième année, l'année de tous les dangers : « on meurt en sa soixante-troisième année plus qu'en toute autre »[8].

Un peu plus de quatre siècles auparavant, le 20 juin 1581 exactement, quatre jours avant son anniversaire, Théodore de

Bèze signait ainsi une lettre à Laurent Dürnhoffer, ami et pasteur à Nuremberg :

> Ton Bèze, qui dans quatre jours, si Dieu le veut, sera entré dans son année climactérique, qui, si elle m'était une échelle vers le ciel, me rendrait vraiment très heureux[9].

Le même jour, Bèze écrivait également à Rudolf Gwalther, autre ami pasteur, successeur de Zwingli et Bullinger, *antistes* zurichois, en signant sa lettre de :

> Ton Bèze brièvement à toi, si Dieu le favorise, compagnon à venir en atteignant l'année climactérique[10].

Gwalther et Bèze, en effet, étaient nés tous deux en 1519 (Gwalther le 2 octobre). Ce fut pour moi étonnant, au sens fort du XVIe siècle, de découvrir ces remarques venant du successeur de Calvin[11]. Bèze semblait porter une certaine importance à cette entrée dans l'année climactérique, il souhaitait même qu'elle soit l'année de sa mort, celle de sa montée vers Dieu. En évoquant une mort pieuse au cours de sa soixante-troisième année, il jouait encore sur l'adjectif « climatericus », « scala » lui faisant écho, et se référait au klimax grec (κλίμαξ), le klimaktèr (κλιμακτὴρ) étant au sens propre l'échelon d'une échelle. Sans métamorphoser Théodore de Bèze en un être névrosé par sa propre mort, quoiqu'il eût parfois le sentiment de vivre les derniers temps de la patience de Dieu[12], il me revint à l'esprit une autre remarque que Bèze avait confiée en juin 1579 à André Dudith. Il allait avoir soixante ans, songeait à la mort et cherchait la consolation dans les psaumes, et c'est dans cet esprit qu'il avait achevé sa paraphrase poétique du psautier[13]. Bèze ne savait pas qu'il vivrait encore vingt-cinq ans, mais en atteignant soixante ans, il se préparait à la mort ; il accordait d'ailleurs une symbolique forte au nombre 'soixante', ainsi qu'il ressort d'une remarque faite en passant dans un sermon sur le Cantique des cantiques à peine postérieur[14]. Au mois d'août 1579, il avait répété ses propos à Heinrich Möller, cherchant la consolation dans les mois ayant suivi son soixantième anniversaire[15].

Quelle articulation dessiner entre soixantième et soixante-troisième année ? Quel sens donner à l'année climactérique chez Bèze ? En faisant cette recherche, j'ai croisé différents

types de réaction face à l'année climactérique : religieuses, médicales, politiques, philosophiques, littéraires et poétiques, historico-chronologiques et, bien sûr, astrologiques. L'année climactérique nous permet surtout de suivre les développements d'un discours nouveau à la Renaissance, du dernier tiers du XVe au milieu du XVIIe siècle. En effet, le moyen âge ne s'est pas intéressé à ces degrés critiques de la vie humaine que sont 49, 63 ou 81[16], et la renaissance, au sens commun du terme, de la problématique est bien une invention de la Renaissance en général, de Marsile Ficin en particulier, plutôt que de Pétrarque, je l'établirai, quoique on ne trouve ce développement qu'en fin de livre, telle une pelote qu'on dévide.

Sans que je n'aie été influencé par ces études, il est remarquable que plusieurs ouvrages historiques et universitaires récents tiennent compte de l'astrologie à la Renaissance. En s'attachant à Campanella, Jean Delumeau s'est ainsi arrêté aux intérêts astrologiques du Dominicain[17], alors que Denis Crouzet vient de consacrer un livre à Nostradamus[18], ou que Kaspar von Greyerz a évoqué les années climactériques dans un livre récent sur les âges de la vie (*Lebensstufen*) entre moyen âge et époque moderne[19], etc. Comme si le savoir astrologique était enfin reconnu comme un élément à part entière de l'histoire médiévale et moderne, plus comme un *wretched subject*, une bagatelle sans intérêt[20].

Après avoir relu Pétrarque, puis consulté les dictionnaires, dont le *Trésor de la langue grecque* du grand helléniste Henri Estienne, et traduit les sources antiques alléguées – l'expression *ad fontes*, le retour aux sources, prend ici tout son sens – pour circonscrire les valeurs du terme climactérique, nous retrouverons Bèze et des auteurs du XVIe siècle, dont Jean Bodin, Rabelais lisant Pline, Blaise de Vigenère, Joachim Camerarius le Jeune, le voyageur au Brésil Jean de Léry, ou le juriste parisien Antoine Loisel, avant le grand Marsile Ficin et… un étonnant Sigmund Freud pour conclure ; mais à tout moment on peut consulter le chapitre VIII qui commence par présenter le discours de Ficin. Tel est le voyage dans le temps climactérique auquel je t'invite, ami lecteur.

CHAPITRE PREMIER

PÉTRARQUE ET LES SOURCES ANTIQUES

PÉTRARQUE

Aux premières lueurs de la Renaissance italienne, dans la seconde moitié du XIVe siècle, un homme marque une rupture avec le désintérêt médiéval pour les âges climactériques. Le jour de son entrée dans sa soixante-troisième année, à l'aube du 20 juillet 1366, Pétrarque, en effet, rédigea une lettre à son cher ami Boccace, sur les dangers de la soixante-troisième année. Il vilipendait cette superstition, raillait les astrologues, mais s'étendait trop longtemps sur la question pour que nous ne puissions pas y déceler une préoccupation inquiète[21]. Pétrarque était né à l'aube du 20 juillet 1304 et il construisait une fiction de lettre spontanée à Boccace terminée à l'aube de son soixante-deuxième anniversaire, à l'heure de son entrée dans l'âge climactérique par excellence. Cette lettre qui ouvre le livre VIII des *Lettres de la vieillesse* est un premier éloge de la vieillesse, déjouant la vanité des hommes à retrancher des années à leur vie quand ils sont vieux, alors que, jeunes, ils se vieillissaient. Cette heure, nous dit Pétrarque, est propice à l'évaluation du passé et au discernement de l'avenir (§ 14) ; elle lui permet surtout de dévoiler une anxiété secrète à celui qu'il considérait alors comme son meilleur ami :

> Il existe une opinion très ancienne, étonnante par la bizarrerie de la chose, mais plus étonnante encore par la raison que l'on produit pour la justifier. On dit en effet, chose que l'on appuie sur une longue observation, que la soixante-troisième année de la vie est funeste pour le genre humain, soit par un malheur insigne, soit par la

> mort, soit par une maladie du corps ou de l'esprit, toutes choses graves, mais la plus grave est la dernière… si c'est vrai[22].

Le poète craignait cette soixante-troisième année, c'est d'autant moins indéniable, qu'il cite avec précision des sources antiques, après avoir reconnu une rencontre récente avec un astrologue de grand renom (§ 15). Il avouait que se présentaient à sa mémoire (« sed qui nunc memorie se offerant ? ») rien de moins qu'Aulu Gelle dans les *Nuits attiques*, Censorinus dans son *De die natali* qu'il nommait *De sœculis* et l'astrologue Julius Firmicus Maternus, qu'il admirait plus que les autres et dont il citait l'explication du livre IV de sa *Mathesis*[23], reprenant le qualificatif d'*androclas* qu'il glosait *effractor* (§ 18). Quelle mémoire nocturne de Pétrarque, que de citer ces trois sources essentielles aussi précisément ! Il est vrai que Pétrarque rejetait tant la chose que la raison de la chose et que sa lettre était émaillée de citations bibliques, cherchant à le rassurer, mais ni la récusation ni la *catena sacra* ne nous émeuvent, car elles ternissent mal le lustre sinistre conféré à la soixante-troisième année de vie. Pétrarque remettait son destin entre les mains de Dieu (§ 15), mais finissait son épître en citant la lettre d'Auguste à son petit-fils Gaius que rapporte Aulu Gelle (§ 28), souhaitant éviter l'écueil de cette année. Quoique Pétrarque n'ait pas envoyé immédiatement cette lettre à Boccace, après l'avoir écrite et scellée, mais plus tard[24], certainement pour ne pas inquiéter l'ami, il n'en demeure pas moins qu'il avait lu quasi toutes les sources antiques ayant trait à l'année climactérique, trop pour que la construction de la spontanéité puisse nous leurrer.

A l'aube du 20 juillet 1367, « le soleil ayant fait le tour du zodiaque a regagné le Lion depuis que je t'ai écrit », Pétrarque se tournait à nouveau vers Boccace. Cette lettre, beaucoup moins longue, clôt le livre VIII des *Lettres de la vieillesse*[25]. Pétrarque reconnaissait avoir été trop sensible à la « superstition astrologique » de la soixante-troisième année, tout en avouant s'être rarement senti aussi bien tout au long de l'an, alors que rien de contraire ne lui était arrivé. A l'extérieur de lui-même, les événements avaient également été positifs, et cette « année terrifiante » lui avait donc été bénéfique. Il pouvait à nouveau conclure sa lettre sur les mots d'Auguste,

puisqu'il avait survécu à la soixante-troisième année de sa vie. Si Simon Bourgoin, le traducteur des *Trionfi*, ne s'y trompera pas en commençant le sommaire du *Triumphe du temps* par cette remarque à laquelle Pétrarque souscrivait : « Les corps mortelz subjectz aux corps celestes[26] », il faut déjà relever un topos qui va s'affirmer tout au long du siècle. Quand les superstitieux et les inquiets l'ont vécue sans trop de dommage, ils considèrent que l'année climactérique n'était en rien terrible et qu'ils ne s'étaient pas si mal portés que cela.

Contrairement à ses allégations, Pétrarque n'avait toutefois jamais minimisé l'importance de l'année climactérique, comme il ne s'était pas désintéressé de l'astrologie[27], puisque dans une lettre familière écrite environ vingt ans avant celles que nous venons de lire, il avait rappelé qu'Aristote et Cicéron étaient morts à l'âge de soixante-trois ans, le nombre de soixante-trois étant « dangereux et funeste pour le genre humain, parce qu'il cause soit la mort soit quelque exceptionnelle calamité »[28]. Malgré cette anticipation et le développement qui a suivi, quand Pétrarque atteignit sa soixante-troisième année, force est de constater que ses remarques sur l'année climactérique ne semblent avoir eu aucune influence au XVIe siècle, nonobstant les différentes éditions des *Lettres sur la vieillesse* disponibles[29], car je n'ai que rarement rencontré une référence à Pétrarque chez les auteurs que nous allons découvrir[30].

Une exception, Johann Reinstein, qui l'a peut-être lu dans un des nombreux ouvrages de Rantzau. Dans un passage sur l'année climactérique de son *Exposé astronomique sur les années dangereuses* de 1587, l'autrement peu connu Reinstein rapporte que Francesco Petrarca, qui est mort le jour de son anniversaire, écrivit à Boccace dans la 63e année de son âge. Reinstein raconte surtout que Pétrarque avait rencontré un astrologue, l'avait interrogé en long et en large sur les planètes qui gouvernaient le cours de sa vie, pour percer le secret de son bonheur terrestre, mais l'avait également interrogé sur cette année dangereuse entre toutes, qui apporte des dommages, des maladies, des défaites, sinon la mort[31]. S'il est vrai que le récit de Reinstein est peu rigoureux – son savoir climactérique est d'ailleurs de seconde main, lu certainement chez Calepino –, oubliant de préciser que Pétrarque écrivit le jour même de ses soixante-deux ans, puis le jour de ses soixante-trois ans, alors qu'on rapporte davantage que Pétrarque est mort la veille de

son soixante-dixième anniversaire, le 19 juillet 1374, il reste remarquable que cet auteur allemand du troisième rayon ait mentionné la lettre de Pétrarque à Boccace. Il tente toutefois de dédouaner Pétrarque de toute idolâtrie (« Abgötterey »), car ce savoir (« Nachrichtung und wissenschaft ») est une preuve éprouvée (« bewerte Beweisung ») qui se fonde sur la Bible, où ce nombre est souvent mentionné (« wie denn auch in heiliger Schrifft diese Zal weit beruffen ist »). Si le propos est exagéré, puisque soixante-trois est absent tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, il n'en demeure pas moins que Reinstein subordonne le savoir astrologique à la révélation biblique. Il est surtout l'un des seuls auteurs du XVIe siècle à mentionner une des deux lettres climactériques de Pétrarque à Boccace.

Aulu Gelle, Censorinus, Julius Firmicus, les sources antiques ont été précisément alléguées par Pétrarque, formant le fondement du premier discours moderne sur l'année climactérique. Il est donc indispensable de se rafraîchir *ad fontes*, tout en commençant par un texte que le Poète a ignoré.

LES SOURCES ANTIQUES

Dans le chapitre XLIX du livre VII de l'*Historia naturalis*, souvent intitulé dans les éditions anciennes « De varietate nascendi » (De la variété des naissances), Pline l'Ancien continue son développement sur la longévité : 112, 116, voire 124 ans marquent la limite ultime de la vie humaine. Il évoque la mythique école d'Esculape (qui a bénéficié d'un enseignement de Mercure) :

> L'Ecole d'Esculape affirme que les longévités sont rares, car aux heures critiques des jours lunaires, par exemple à la septième et à la quinzième heures, qu'on compte aussi bien la nuit que le jour, il naît une foule de gens qui sont appelés à disparaître à des époques progressivement échelonnées, qu'on appelle les années climatériques : en général, pareille naissance ne permettrait pas de dépasser 54 ans (… *quam climacteras appellant, non fere ita genitis LIIII annum excedentibus*)[32].

La longévité serait donc déterminée par l'heure de la naissance ; elle subit l'influence astrologique, en particulier des

heures critiques des jours lunaires. Dans le paragraphe suivant, Pline met toutefois en doute ce soi-disant savoir, car « ses inexactitudes montrent combien l'astrologie est un savoir incertain » (« Primum ergo ipsius artis inconstantia declarat quam incerta res sit »). L'ironie du commentaire de Pline n'a pas échappé aux lecteurs de la Renaissance. L'humaniste helvétique Heinrich Glarean, en effet, dont on a reconstitué une bonne partie de la bibliothèque[33], a annoté son édition d'Aulu Gelle. En face d'une référence à l'année climactérique, il précise que « Pline se moque de cette observation[34] ».

Le nombre qu'avance Pline n'est toutefois pas 63, mais seulement 54, 9 fois 6, pas encore 9 fois 7. Les quelques éditions glosées de Pline au XVIe siècle que j'ai consultées restent silencieuses sur ces chiffres[35], mais non les commentaires que nous ouvrirons avec Rabelais[36].

C'est avec Aulu Gelle que la limite passe à soixante-trois ans, quand il consacre un chapitre du livre III des *Nuits attiques* au chiffre 7, s'appuyant sur Varron et ses *Hebdomades* (ou *De imaginibus*) perdues. Des sept étoiles de la Grande Ourse aux constellations zodiacales, il relève que les septièmes heures et les septièmes jours sont pleins de force. Il en vient aux années :

> Quant aux dangers qui menacent la vie et le sort des hommes, que les astrologues (*Chaldæi*) appellent 'climactériques', les plus graves surviennent aux septénaires (*gravissimos quosque fieri affirmat septenariis*)[37].

La mention est bien rapide. Heureusement, Aulu Gelle revient sur l'âge climactérique au livre XV, donnant comme titre au chapitre VII : « Qu'on a observé chez les vieillards que la soixante-troisième année est marquée soit par des peines, soit par la mort ou quelque autre désastre ; et au même chapitre il est donné sur cette observation la copie d'une lettre du divin Auguste à son petit-fils Gaius »[38]. Le développement est aujourd'hui connu, mais il l'était peu au XVIe siècle avant les reprises du médecin Lemmens (Lemnius) ou de l'éditeur humaniste Henri Estienne[39]. Aulu Gelle explique :

> Il a été observé depuis longtemps dans la mémoire des hommes et c'est un fait d'expérience, qu'à presque tous les vieillards la soixante-troisième année de vie n'arrive pas sans quelque danger et désastre, ou une indisposition

> du corps assez grave, ou la fin de la vie ou une maladie de l'âme. C'est pourquoi ceux qui s'attachent à des phénomènes de cette sorte et à leurs noms appellent cette année de la vie κλιμακτηρικόν (année critique). Comme nous lisions la nuit avant-dernière le livre des lettres du divin Auguste écrites à son petit-fils Gaius… nous avons trouvé ce terme lui-même appliqué à cette même année. Voici une copie de cette lettre : '… Salut, mon cher Gaius… en de tels jours qu'aujourd'hui, mes yeux réclament mon cher Gaius, toi qui, où que tu te sois trouvé ce jour, as célébré joyeux et en bonne santé, je l'espère, mon soixante-quatrième anniversaire. Car comme tu le vois, nous avons échappé à l'année climactérique commune à tous les vieillards, la soixante-troisième année. Mais je demande aux dieux que, quel que soit le temps qui me reste à vivre, il me soit donné de le passer jusqu'au bout en bonne santé dans un Etat parfaitement heureux…[40]

Contrairement à Pline, ce n'est pas sous l'influence des astres que la soixante-troisième année est critique pour Aulu Gelle, simplement à cause de la vieillesse du corps humain. Le mot 'vieillards' (« senes » et « seniores ») ici utilisé est important, apparaissant d'ailleurs pour la première fois dans un discours sur l'année climactérique. En effet, au IIe siècle de notre ère, mais également pendant tout le moyen âge et encore au XVIe siècle, soixante ans est l'âge de la grande vieillesse, annonçant la fin de la vie[41]. En 1562, il a alors 53 ans, Calvin polémique ainsi avec son ancien secrétaire, Bauduin :

> Au reste, si c'est chose mal-seante à un homme ancien et Theologien de traitter trop rudement celuy qui est encore en la fleur de son aage : d'où viendra aux jeunes ceste licence de s'eslever si impudemment contre les vieilles gens, et s'en mocquer ? *Il est bien vray que par la grace de Dieu je suis vieil : mais si n'ay-je pas encore les soixante ans, tellement que ce bon enfant puisse me jetter de dessus le pont dans le Tybre, comme on disoit à Rome.* Quiconque prendra garde, je ne di pas à ces vilainies, mais à ces sottises, comment pourra-il croire que Balduin taise quelque chose pour mon honneur, comme il en fait le semblant ?[42]

Cette remarque pourrait être doublée de plusieurs mentions dans les sermons, au cours desquels Calvin indique que le terme de la vie d'un homme est cinquante ou soixante

ans[43]. Cette conception était partagée par de nombreux contemporains du Réformateur, et l'on découvrira l'inquiétude de Théodore de Bèze à l'approche de son soixantième anniversaire. A chaque âge sa malédiction ! Quand un homme ou une femme achevaient la sixième dizaine de sa vie, il ou elle pouvaient légitimement et raisonnablement penser que la suivante serait la dernière, seuls quelques élus franchissant la limite, dont Bèze et ses quatre-vingt-cinq ans au début du XVIIe siècle. On pourrait d'ailleurs renvoyer ici à Horace ou aux propagateurs des différents âges de la vie de l'homme.

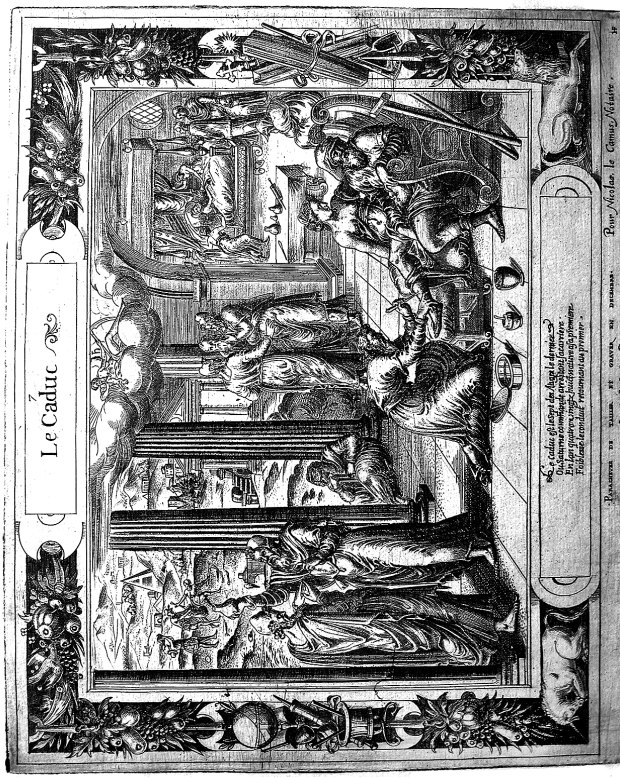
Toute génération d'enfants scolarisés en latin découvrait Horace et apprenait l'*Ars poetica* par cœur, comme le dit encore Marmontel, auteur de l'article « Mœurs » de l'*Encyclopedie* de Diderot et d'Alembert, « Horace a merveilleusement bien décrit les *mœurs* des différents âge de la vie, il seroit superflu de transcrire ici ces beaux vers que tout le monde sait par cœur[44]. » Horace, toutefois, ne donnait pas les limites des différents âges[45]. De nombreux calendriers des XVe et XVIe siècles illustraient, quant à eux, chaque mois par un travail caractéristique (on reclot les haies en février, on tond les moutons en juin, en novembre « les champs prennent leur face triste ») revisitant *Des travaux et des jours* pour en faire *Des travaux et des mois*[46]. Certains transformèrent d'ailleurs les mois en âges de la vie, optant pour un rythme sénaire[47], chaque mois valant pour six ans, la fin de vie arrivant peu après soixante-dix ans : « Au moys de May où tout est en vigueur/ Aultres six ans comparons par droicture/ Qui trente sont. Lors est l'homme en valeur/ En la fleur, force et beaulté de nature. » [...] « Quant l'homme à soixante six ans vient/ Representé par le moys de Novembre/ Vieux, et caduc, et maladif devient,/ Lors de bien faire est temps qu'il se remembre [= se souvienne]. » De six en six, aucun âge climactérique n'est détecté, même en croisant neuf fois six. C'est en effet davantage le rythme septénaire qui s'impose à la Renaissance[48].

« De sept en sept ans » écrit Montaigne[49], montrant qu'il connaissait la théorie des stades septénaires de la vie. En 1579-1580, avaient paru à Paris *Les Figures et pourtraictz des sept aages de l'homme, avec le subject sur chacun d'iceux*[50]. La répétition « figures et pourtraictz » était alors fréquente pour signaler les illustrations présentes dans un ouvrage[51]. Il s'agit d'une série de huit gravures avec celle de la page de titre

(Illustration 1). Elles présentent une scène centrale en relation avec l'âge décrit et de petites scènes latérales en accord avec le sujet, alors que le cadre est très orné et peut reprendre des éléments de la divinité qui domine cette période de la vie (ainsi les armes de Mars pour le 5e âge). Sous chaque gravure, un quatrain dont l'auteur n'est autre que Pierre de Ronsard. Je donne la liste des sept incipit :

> L'aage premier de l'homme Enfance est appellé… maistrisé par la Lune…
>
> La puerilité est nostre aage second… gouverné par Mercure…
>
> Le tiers est de huict ans par Venus gouverné…
>
> La jeunesse est le quart guidé par le Soleil[52]…
>
> Le quint est le viril suivant l'aspect de Mars…
>
> Le six soubz Jupiter, dans douze ans fait son cours…
>
> Le caduc est le sept des aages le dernier
> Où Saturne commande arrestant sa carriere
> En l'an quatrevingtz huict, nature à sa premiere
> Foiblesse le conduit retournant au premier.

Les sept âges sont donnés comme titre à chaque gravure : 1. Enfance, 2. La puerilité, 3. Adolessance, 4. Jeunesse, 5. Le Viril, 6. Vieillesse, 7. Le Caduc. Ces âges n'ont pas des durées équivalentes ni progressives : L'enfance dure quatre ans ; la puérilité, dix ; l'adolescence, huit ; la jeunesse, dix-neuf ; la virilité, quinze ; la vieillesse, douze ; enfin l'âge caduc dure vingt ans[53]. Si le jeunesse dure dix-neuf ans – on peut juste remarquer que c'est le nombre d'années que met la lune pour retrouver sa place et son temps exact autour de la terre –, ces durées ne portent pas un symbole particulier. Chaque âge est dominé par une planète, le quatrain la mentionne, la gravure en porte la personnification conjointe à son symbole astrologique. Le quatrain de la vieillesse donne un âge qui nous intéresse à un double titre : il donne une limite de soixante-huit ans et il ne correspond ni à un multiple de sept ni de neuf. De même l'âge ultime, le caduc s'arrête à quatre-vingt-huit, huit fois onze certes, et vingt ans après l'âge de la vieillesse, mais il ne correspond à aucune durée soulignée par un auteur



Ill. 1. Les Figures et pourtraictz des sept aages de l'homme, Paris, 1579-1580, le septième et dernier âge « Le caduc ».

ancien ou contemporain. Toujours est-il que ni la limite de la vie humaine ni la distinction d'âges de la vie ne recueille une unanimité honorable.

Après cet excursus nécessaire sur les âges de la vie, nous retrouvons nos sources antiques. Un siècle après Aulu Gelle, le grammairien Censorinus traite de la même question de l'âge climactérique, mais avec d'autres sources, dans un passage de son *De die natali*, bon succès des presses européennes au XVIe siècle (édité entre autres par Filippo Beroaldo en 1497[54]) et régulièrement cité. Ce traité servit longtemps de référence dans l'établissement chronologique de certains règnes, mais il fut progressivement remplacé par le *De emendatione temporum* de Scaliger qui lui rend hommage, certes, mais le critique en de nombreux endroits[55].

Censorinus s'y attache à montrer l'influence des astres sur l'homme, les sept planètes errantes entre ciel et terre réglant la génération des mortels[56]. Au chapitre XIV, il traite des années climactériques, citant d'abord différentes autorités qui ont divisé la vie humaine en tranches : Varron avec quatre périodes de quinze ans et une dernière, depuis soixante ans jusqu'à la mort ; Hippocrate[57] qui élabore un découpage de multiples de sept, la sixième période se terminant à cinquante-six ans, la septième et dernière courant jusqu'à la mort ; Solon qui a fait dix périodes, en subdivisant, ajoute Censorinus, « les troisième, sixième et septième périodes d'Hippocrate, de telle sorte que chacune comporte sept années. » Solon ramène en effet chaque période égale à sept ans, « semaines d'années », arrivant ainsi à dix périodes, la dixième commençant à 63 ans.

Censorinus semble toutefois se tromper, et quelques-uns de ses éditeurs modernes avec lui, en renvoyant au pseudo-Hippocrate[58], puisque Solon vécut au VIe siècle avant J.-C., Hippocrate et celui qui a endossé son nom, au Ve. On pouvait toutefois se faire une idée précise de la pensée prêtée à Hippocrate par l'intermédiaire de Philon et du *De opificio mundi*[59] ; Giraldi, par exemple, le connaissait et le citait, avec Hippocrate et Solon d'ailleurs, sans oublier Censorinus, en abordant les années climactériques[60], tout comme à la fin du XVIe siècle le philosophe siennois Paolini qui associait Philon et Solon[61].

Avec Hippocrate ou Solon, il n'est pas difficile de constater que les multiples de sept représentent des seuils critiques, et

Censorinus d'aborder la question de l'année climactérique en parcourant toutes ses sources :

> 14,9. En outre les écrits des médecins et des philosophes contiennent bien des choses sur ces hebdomades d'où on peut voir que, dans les maladies, les septièmes jours sont à considérer avec attention et sont appelés 'critiques' ; de la même façon dans le cours de la vie, les septièmes années sont dangereuses, critiques elles aussi en quelque sorte, et on les appelle 'climatériques'.
>
> 14,10. Mais parmi ces années, les astrologues (*genethliaci*) ont estimé que les unes étaient plus dangereuses que d'autres. Certains pensent qu'il faut accorder une attention particulière à celles qui se situent à la fin de chaque série de trois hebdomades, savoir vingt et un, quarante-deux, *soixante-trois* et, enfin, quatre-vingt-quatre ans, date où Staséas place la fin de la vie humaine. 14,11. En revanche, de nombreux auteurs ont exprimé l'opinion qu'il y avait une année climatérique plus critique que toutes les autres, qui résulte de sept fois sept ans, la *quarante-neuvième* année. Cet avis est suivi par le plus grand nombre, car on pense que les nombres carrés sont les plus puissants.
>
> 14,12. Enfin, le grand Platon[62], initiateur d'une philosophie digne du ciel et homme très saint (*sanctissimus*), a estimé que la durée de la vie humaine s'achevait par un nombre mis au carré, mais le carré de neuf, soit *quatre-vingt-un* ans. Certains auteurs soucieux de conciliation ont accepté les deux nombres de quarante-neuf et de quatre-vingt-un, assignant le plus petit aux naissances de nuit et le plus grand aux naissances de jour. 14,13. Mais la plupart des auteurs ont fait une distinction subtile entre ces deux nombres et assignent le carré de sept (*septenarium*) à ce qui touche le corps et le carré de neuf (*novenarium*) aux choses de l'âme. Aussi le premier nombre a-t-il été attribué à la médecine du corps et à Apollon, le second aux Muses, parce que la musique a coutume d'adoucir et de guérir les maladies de l'âme que l'on appelle 'passions' (πάθη). 14,14. C'est pourquoi ils ont affirmé que la première année climatérique se situait à quarante-neuf ans, la dernière à quatre-vingt-un ans, tandis qu'une année climatérique intermédiaire, issue de la multiplication des deux nombres (sept fois neuf) se situe à *soixante-trois* ans, année constituée par neuf hebdomades ou sept ennéades.

> 14,15. Certains peuvent bien dire que cette année est *la plus dangereuse de toutes parce qu'elle touche à la fois au corps et à l'âme, mais j'estime moi qu'elle est moins critique que les deux autres*, car elle contient bien les deux nombres que nous avons dit, mais *elle ne contient le carré d'aucun des deux* ; aussi, tout en participant à l'un et à l'autre, elle n'a de pouvoir ni sur l'un ni sur l'autre. Et, à la vérité, cette année n'a pas vu la mort de beaucoup d'hommes célèbres de l'Antiquité. 14,16. Je trouve bien Aristote de Stagire, mais on raconte que ce philosophe souffrit longtemps d'une faiblesse congénitale des intestins et des atteintes d'un corps malade, avec une telle force d'âme qu'il est encore plus étonnant qu'il ait vécu jusqu'à soixante-trois ans, qu'il n'ait pu aller au-delà de ce nombre[63].

A partir d'observations médicales relatives aux jours critiques dans la maladie, le septième et ses multiples, Censorinus se tourne vers les astrologues qui, par analogie, voient dans les septièmes années des années critiques pour l'homme. C'est la raison pour laquelle Julius Firmicus Maternus le citera peu après dans son traité d'astrologie *De Nativitatibus sive Matheseos*, qu'il écrit dans la première moitié du IVe siècle.

Une fois converti au christianisme, ce qu'il n'était pas en écrivant sa *Mathesis*, Firmicus composa, vers 340-350, un traité sur les erreurs des religions païennes qui fut publié pour la première fois en 1562 par Matthias Flacius Illyricus – célèbre pour son histoire ecclésiastique *Les Centuries de Magdebourg* (treize volumes publiés à Bâle entre 1559-1574) –, au moment où il allait devoir quitter Iéna[64]. Dans sa préface, adressée à Andreas von Meiendorf, que Flacius nomme son seigneur et patron, l'éditeur raconte qu'il a trouvé le manuscrit à Minden en Westphalie. Il l'édite parce qu'il est écrit dans un latin élégant, mais surtout en raison de la connaissance que l'auteur témoigne des peuples et du christianisme anciens. Flacius sait que Firmicus a écrit sur l'astrologie (il parle d'*Astronomica*[65]), mais il le juge érudit et célèbre en son temps. Dans l'ouvrage, aucune erreur astrologique n'est relevée par Firmicus, des références au soleil ou à la lune, la condamnation de cités orientales qui vénèrent Vénus et Mars, ce couple adultère, plus avant, c'est la condamnation de Saturne qui dévore ses fils, mais ce sont les divinités non les planètes qui sont

évoquées. A peine peut-on relever un passage où le cours des planètes, à côté du Soleil et de la Lune, est mentionné[66]. Son éditeur contemporain considère ce texte comme celui d'un avocat arriviste qui voulait faire oublier son passé d'astrologue – c'est certain et la flagornerie à l'égard des fils de Constantin est flagrante –, mais Firmicus a toutefois lu attentivement la Bible, ayant été marqué par la figure d'Abraham qui revient souvent sous sa plume. On remarque cependant, à lire le *De errore*, qu'à aucun moment l'auteur ne déjuge le livre qui a fait sa renommée, la *Mathesis* ; aucune *retractatio* chez l'astrologue peut-être pas si repenti que cela.

La *Mathesis* fut donc composée en 337 par un avocat né au début du siècle à Syracuse. Il s'agit d'un traité d'astrologie en huit livres, le plus complet que nous a laissé l'Antiquité, dont le titre revendique clairement la volonté de la discipline à se faire reconnaître comme science. Après un premier livre qui se veut une défense de l'astrologie, le suivant est une initiation à l'art de la prédiction (*pronuntiandi scientia*). Commençant par donner les douze signes du Zodiaque, Firmicus explique ensuite ce qu'est l'exaltation (*altitudo*) et la dépression d'une planète (*dejectio*), les lieux propices de l'horoscope et les lieux infortunés, les trois décans, etc. De plus en plus technique, l'initiation se transforme vite en traité pour astrologues confirmés jonglant avec les diamètres, trigones, quadrats ou hexagones[67]. Le troisième livre pénètre toujours plus avant dans la science astrologique en expliquant le sens de la présence de chaque planète dans les douze maisons de l'horoscope. Firmicus avait commencé en donnant le thème de l'univers et en affirmant que les humains vivent aujourd'hui la dernière époque (*ultimum tempus*) assignée à Mercure, auquel la Lune s'est unie (III, i, 14). Viennent ensuite les conjonctions et leurs significations.

Le début du livre IV continue à traiter de la Lune, de ses mouvements et de ce qu'elle attribue au corps de l'humain, avant d'en passer à ses conjonctions avec les autres planètes (ch. i-xvi). Après la détermination du Lieu de la Fortune, du Lieu du Génie et du Maître de la Géniture, Firmicus en vient à traiter des années climactériques. C'est dire qu'il attribue à celles-ci une place importante, juste après la détermination du Maître de la Géniture[68]. La question essentielle est celle de la durée de la vie (*tempus vitæ*), que ledit Maître peut restreindre. Si Firmicus est peu disert sur ce Maître important, c'est qu'il

rappelle avoir composé un livre sur le Maître de géniture et le Maître du temps (*chronocrator*), dont aucun fragment n'a été retrouvé (IV, xx, 2)[69]. Sans autre précision, l'astrologue aborde les années climactériques (§ 3) :

> En dehors de l'ensemble des années climactères, toutes les septièmes et neuvièmes années déterminées sur l'ensemble de la vie, par répétition du même calcul, apportent à l'homme, pour une raison naturelle et mystérieuse, divers risques de dangers (*variis periculorum discriminibus*) ; et c'est pourquoi la soixante-troisième année, puisqu'elle est le produit de l'un et l'autre nombre, est appelée *androclas*. En effet, la multiplication par neuf de la septième année (*novies enim septeni anni*) donne soixante-trois, et réciproquement la multiplication par sept de la neuvième année donne également soixante-trois. Et parce que la valeur de chacun des deux nombres intervient d'égale façon dans cette année, celle-ci apporte toujours le risque d'un grand péril (*grandis semper periculi discrimen*). En effet, si les années septièmes et neuvièmes, qui sont appelées par les Grecs *hebdomadaires* et *ennéadaires* annoncent toujours de graves dangers pour les hommes, que fera la soixante-troisième année, qui contient exactement le produit de l'un des nombres par l'autre, et réciproquement ? C'est pour cette raison qu'elle a été appelée *androclas* par les Egyptiens, car elle brise et affaiblit toute la substance de l'homme[70].

Pas de position particulière des planètes dans cette présentation, la simple force des nombres et l'empirisme grec, « par une raison naturelle et mystérieuse ». L'utilisation du mot *androclas*, qu'on pourrait traduire 'rupture vitale', indiquera toutefois chez nos auteurs de la Renaissance une consultation de Firmicus, de première, mais souvent de seconde main[71]. Poursuivant sa présentation peu détaillée, l'astrologue énumére les dangers et leur raison astrologique :

> 4. Donc, parmi l'ensemble des dangers qui sont décidés par les astres malveillants en fonction des anaphores des signes (*pro signorum anaforis*) et des rayonnements menaçants, nous devons aussi relever ces dangers avec une particulière attention ; et, pour ces dangers, comme pour ceux que nous avons relevés et qui tiennent à une septième ou à une neuvième année, nous devons examiner, pour le

> temps précisément où le risque de danger se fait menaçant, de quelle manière les astres bienveillants regardent la Lune, le Maître du temps et celui de la géniture. 5. Car si Jupiter et Vénus se sont trouvés, au moment de l'Horoscope, en des lieux favorables de la géniture et ont jeté un rayonnement exactement (*partili radiatione*) sur la Lune, et s'ils ont vu le Maître des temps (*temporum dominum*) et celui de la géniture, les assauts menaçants des dangers sont amortis par la protection salutaire des astres bienveillants, et les hommes sont libérés des périls qui les menacent. 6. Mais la nature de ces périls n'est pas unique : en effet, toutes sortes de possibilités de dangers viennent des accusations, des délations, des pièges, des voyages sur mer ou sur terre, des condamnations, de la perte du patrimoine, des maladies, des passions amoureuses, de la faiblesse du corps, des bêtes, des écroulements, de la boue et des précipices. 7. Dès lors, quand tu auras vu quel danger se trouve dans le lieu (*in loco*), examine, comme nous l'avons dit plus haut, de quelle manière ou depuis quel lieu les astres bienveillants regardent l'Horoscope ou la Lune, et dans quelle mesure ils regardent le Maître de géniture et le Maître des temps, afin que, quand tu connaîtras avec certitude le contenu de la vie (*de vitæ substantia*), tu puisses alors examiner par quels moyens on pourrait éviter les dangers d'un péril menaçant ou imminent.

Le dernier point du discours de Firmicus (§ 8) concerne à nouveau le Maître des temps, double en quelque sorte du Maître de géniture, déterminant son lieu, le signe qu'il commande et son degré dans l'horoscope au moment où il a attribué ce péril. Si des astres favorables l'ont regardé, il s'agira de les déterminer, car ils diminuent le péril qui menace. En revanche, si ce Maître des temps « a reçu le pouvoir de nuire, il fait que l'homme est pris dans un réseau inextricable de misères, si bien que la mort ou le péril qui le menace ne pourra en aucune façon être évité. »

Le discours de Firmicus n'est pas ici très limpide, surtout la figure du *Maître des temps* n'est pas clairement définie, alors que les aléas de la vie et les éléments contingents reçoivent une place non négligeable. Tout lecteur pouvait aisément ne retenir des années climactériques que leur aspect néfaste, funeste même, puisque la chute est fatale.

La première édition de la *Mathesis* fut donnée à Venise en 1497[72], mais des extraits avaient paru dès 1488. La première édition aldine vit le jour en 1499, préparée par Pescennius Franciscus Niger ; c'est cette édition que possédait et annota Heinrich Glarean[73]. Pour sa part, le poète Philippe Desportes possédait la *Mathesis* de Firmicus éditée par l'astrologue allemand Nicolaus Pruckner, augmentée du *Tetrabiblos* de Ptolémée et d'autres textes qui faisaient de l'ensemble une véritable encyclopédie astrologique[74]. Le premier des modernes, Pétrarque, avait quant à lui lu un manuscrit de l'astrologue antique.

Pline, Aulu Gelle, Censorinus et Firmicus forment un quatuor que les érudits et les auteurs de la Renaissance vont citer sans cesse, pas toujours au complet, quand ils s'intéressent aux âges critiques de la vie, aux stades septénaires et novénaires, à l'instar de Pierre Messie[75] et de tant d'autres. Le saut entre Censorinus et Julius Firmicus vers Pétrarque, mais surtout Marsile Ficin ou Théodore de Bèze semble gigantesque, puisque long de plus d'un millénaire, c'est que le moyen âge ne s'intéressa pas aux années climactériques : une référence chez Tertullien[76], trois chez le pseudo Clément de Rome[77], sans aucun calcul. Il ne s'agit que de quelques coups de griffe contre des superstitions astrologiques, dont ces auteurs ne disent quasi rien. L'absence des nombres soixante-trois et quatre-vingt-un et l'unique mention de quarante-neuf années pour l'année jubilaire qui est la cinquantième, non la quarante-neuvième (Lévitique 25, en part. les versets 8 à 19, à propos du Jubilé et des sept sabbats d'années) dans la Bible explique en très grande partie ce désintérêt du moyen âge pour ces seuils critiques non bibliques. Les soixante-deux semaines de Daniel (9, 25s) pourtant suivies de la mort de l'oint ne sont pas l'occasion d'un développement climactérique, puisque gouvernées par les soixante-dix semaines du verset précédent (v. 24) et additionnant sept semaines avec soixante-deux autres (v. 25). Soixante-dix ans apparaissent également, mais furtivement avec quatre-vingts ans, comme terme de longévité dans le psaume 89/90, au verset 10 : « Aux jours de nos ans il y a septante ans ; et, si en puissance, octante ans », pour citer la traduction de Jean Calvin[78], mais cela n'a amené, à ma connaissance, aucune association avec l'âge climactérique

au moyen âge[79]. Il est vrai que Dante, à l'âge de trente-cinq ans, s'imagina *nel mezzo del cammin* en commençant la *Divine comédie*[80], mais l'année climactérique n'eut aucune importance chez lui. Il fallut attendre Pétrarque.

CHAPITRE II

LEXICOGRAPHES ET PHILOLOGUES

Les dictionnaires enregistrent un savoir figé et reconnu. C'est dire que la date de la parution entérine un usage déjà affirmé. Ils s'accordent[81] pour avancer que le mot 'climactérique' se rapporte à l'année critique pour l'homme, mais également pour les villes et les Etats. Cotgrave, qui reste un dictionnaire indispensable à la connaissance de la langue française du XVIe siècle, explique de manière technique :

> Climactere : com. Climatericall, whence ; L'an climactere : The Climatericall year, every seventh, or ninth, or the 63 yeare of a mans life ; all very dangerous, but the last, most. Climacterie de 63 ans. The climatericall, or dangerous yeare of 63. at which age divers worthy men have died[82].

Toutes les définitions de l'année climactérique aux XVIe et XVIIe siècles pourraient presque se résumer à ces lignes de Cotgrave : il s'agit de multiples de sept et neuf, en particulier la multiplication de sept et de neuf, soixante-trois.

A la fin du XVIIe siècle, l'Académie est plus allusive (Nicot était resté silencieux[83]), puisque elle ne précise pas de quelle année il s'agit :

> Climacterique. adj. de tout genre. Le C. du milieu ne se prononce point. Il n'a d'usage que dans ces phrases. *An climacterique, année climacterique*, et signifie : Une certaine année que l'on croit fatale, soit dans la vie des hommes, soit dans la durée des Estats et des Villes. *Il est mort dans son année climacterique, dans sa climacterique. Les Estats ont leurs années climacteriques aussi bien que les hommes*[84].

« Fatale » répondant ici à « dangerous » là, l'usage témoigne d'une réelle inquiétude liée à l'entrée dans la soixante-

troisième année de sa vie. Le dictionnaire de l'Académie ajoute l'âge climactérique politique, période critique pour les Etats, nous y reviendrons.

Au XVe siècle, Niccolò Perotti n'ouvrait aucune entrée à « climacter » ou « climactericus », sans que son lien fort avec les *Epigrammes* de Martial puisse expliquer seul cette absence[85]. Domenico Nanni Mirabelli, dans son *Florilegium magnum*, enregistrait « Annus », en donnant comme à son habitude une définition philologique et des références philosophiques et, si nécessaire, bibliques et patristiques. Pourtant il ne dit rien de l'année climactérique dans son édition de 1503[86]. Ambrogio Calepino, en revanche, s'arrêta bien sur *climax*, d'où *climatericus*, dès les premières éditions de son dictionnaire latin[87]. Il cite la lettre de Pline le Jeune à Calvisius, le livre VII de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien et Censorinus, mais non Aulu Gelle[88]. Au cours du siècle, le savoir climactérique ne viendra souvent que de la consultation, voire de la copie d'une notice composée par un lexicographe. Quand Hermann Weinsberg (1517-1597)[89], juriste et conseiller à Cologne, connu pour son immense livre de raison, le *Boich Weinsberg*, parlera de son âge climactérique, le 3 janvier 1580, il ne fera que reprendre Calepino sans le citer, bien sûr[90].

Ces lacunes éveillent un premier soupçon : ce ne serait qu'au début du XVIe siècle que les humanistes s'intéressèrent à l'année critique, après Ficin peut-être. Ce sont en effet les continuateurs de Nanni Mirabelli, réordonnant et complétant la matière du florilège, qui ajoutèrent une entrée pour l'année climactérique[91] : « comme si on parlait d'année des degrés », les degrés étant sept ou neuf et leurs multiples, le degré le plus important étant le soixante-troisième, nous le savons déjà. Comme autorités, ils citent Aulu Gelle et l'empereur Auguste, deux des références que l'on croise régulièrement avec Pline. La notice sur l'année climactérique s'achève sur une référence au livre « miracles occultes de la nature » du médecin Lievens Lemmens que nous retrouverons[92].

Précisons que Robert Estienne s'inscrit dans ce courant en éditant en 1536 son *Thesaurus linguæ latinæ*. Il ouvre deux entrées à *climacter* et à *climactericus*[93]. Aulu Gelle et Pline sont les autorités citées, Pline étant toutefois corrigé. Ce ne sont plus LIIII années, mais LXIII qui ne peuvent être dépassées[94].

Comme c'est le chiffre de soixante-trois qui importe à Aulu Gelle, Estienne amende Pline. La mention de Suidas *in fine* n'apporte rien de plus[95]. Au contraire, à consulter l'édition grecque de *Suidas* ou sa traduction latine, on est étonné de ne rien trouver sous la vedette κλίμαξ, κλιμακτὴρ n'étant pas même retenu[96]. De fait, *Suidas* enregistre le mot avec un η initial : κλημακτὴρ[97], mais sans développement aucun sur une année climactérique.

C'est un Genevois d'adoption qui va donner l'entrée la plus complète pour l'année climactérique, Henri Estienne qui s'arrête longuement sur κλιμακτὴρ dans son *Thesaurus linguæ græcæ* de 1572[98], il n'en avait pas fait de même dans son *Dictionarium medicum* de 1564[99]. C'est que les médecins grecs antiques n'avaient pas fait grand cas des années climactériques. Dans son grand œuvre du dernier tiers du XVIe siècle, l'helléniste passe en revue Pline, Censorinus, Aulu Gelle, Julius Firmicus, et d'autres auteurs qui, s'ils n'ont rien dit de l'année climactérique, ont évoqué les multiples de sept, à l'instar de Varron. Entrée la plus aboutie des lexicographes et des philologues de la Renaissance, je la traduis entièrement :

> *Klimaktèr*, *èros*, *ho*, échelon de l'échelle, *klimaktères* (dit Hésychios), *les degrés de l'échelle*, explication qu'on attribue également à Pollux, mais chez lui on le trouve écrit *klimatères* et ce en trois endroits. On appelle aussi *klimaktères* les échelons des échelles dans Ezéchiel, chapitre 21 [= 40, versets 22. 26. 31. 34. 37]. || *Klimactères*, Années graduelles. Pline, au chapitre 49 du livre VII de l'*Histoire naturelle*, qu'on appelle De la variété des naissances, écrit : Or on dit que les longévités sont rares, puisqu'aux heures particulières des jours lunaires, à la septième et à la neuvième heure (qu'on observe aussi bien la nuit que le jour), naît une foule de gens qui mourront selon une loi graduelle des années, années qu'on appelle les années climatériques : généralement, ceux qui sont nés ainsi ne dépasseront pas 54 ans. Censorinus, au chapitre 5 [= 14] Du jour natal, écrit : Or de nombreux auteurs ont rapporté qu'il y avait une année climatérique plus critique que toutes les autres, à savoir la quarante-neuvième qui compte sept fois sept ans. Julius [Firmicus] Maternus (comme on le transmet) dit que la 63e année de vie est la plus dangereuse, puisque les deux nombres sept et neuf

sont décrétoires et nuisibles, et très puissants pour arrêter la vie quand ils sont conjoints. En effet, neuf fois sept ou sept fois neuf font soixante-trois ; et à cause de cela surtout cette année est appelée climactérique, c'est-à-dire par pas et par degrés, puisque en commençant par le septième, la vie de l'homme avance quasi par degrés. Sont également appelées climactériques la cinquante-quatrième et d'autres plus petites, toutes les fois qu'elles sont multiples de sept ou de neuf. Jusque là, voyez la dépendance avec Aulu Gelle, livre III, chapitre 10, et livre XV, chapitre 7, Marcus Varron affirmant que des périodes dangereuses qui menacent la vie et le sort des hommes, que les astrologues (*Chaldæi*) appellent *climactériques*, ce sont les septénaires qui sont les plus graves. Puisqu'il a été observé et expérimenté depuis longtemps dans la mémoire des hommes, que chez presque tous les vieillards la soixante-troisième année de vie ne survient pas sans quelque danger et calamité, soit une maladie sérieuse du corps, soit la fin de la vie, soit un mal-être spirituel. A cause de cela ceux qui s'adonnent à l'étude de ces choses et aux mots qui les caractérisent appellent cette année de la vie *climactérique*. De même Aulu Gelle, là même, ajoute les mots de la lettre d'Auguste à Gaius : 'Salut, mon Gaius, mon cher enfant si charmant, toi que, par ma foi, j'aimerais toujours avoir auprès de moi, en particulier en des jours tels qu'aujourd'hui, mes yeux réclament mon Gaius, toi qui, où que tu fusses en ce jour, as célébré, je l'espère, joyeux et en bonne santé, mon soixante-quatrième anniversaire. En effet, comme tu le vois en me lisant, nous avons échappé à l'année climactérique commune à tous les vieillards, la soixante-troisième année.' Cela Pline le Jeune le mentionne dans la lettre 44 : Tu vis ton époque climactérique, mais tu y échappes. D'où l'on considère que cela est mis pour un temps défavorable et difficile, comme aussi Suidas explique que *les moments climactériques* sont *difficiles* proposant cet exemple-ci, *il n'est pas possible d'entrer dans ces années climactériques sans grandes difficultés*. Vettius Valens au livre *Des contradictions* rend compte de la loi climactérique en renvoyant anciennement aux rois Pétosiris et Necepsus, par ce titre, *Au sujet du mouvement septénaire ou novénaire des années climactériques*. Voyez aussi Suétone dans la vie d'Auguste, Ermolao Barbaro dans ses Corrections de Pline et Jean Brodeau dans ses Miscellanées. D'OÙ *Klimaktèrikos*, masc., climactérique, comme année climactérique, temps climactérique ;

> desquels voyez au mot précédent *Klèmaktères*. De même on dit que le nombre climactérique est celui vers lequel nous montons par degrés ou comme par des escaliers une marche à la fois. Tel est le nombre qui résulte de neuf novénaires. En effet trois fois l'unité font le ternaire ; trois fois le ternaire, le novénaire ; or neuf fois le novénaire donnent quatre-vingt-unième, qui est un nombre climactérique qui passe rarement sans danger pour la vie. On dit en effet qu'au jour anniversaire de cette année sont morts le philosophe Platon, Diogène le Cynique, Denys Héracléotes et le géomètre Eratosthène[100].

Dans sa longue notice, Henri Estienne s'appuie d'abord sur les grammairiens Hésychios d'Alexandrie du VIe siècle et Julius Pollux du IIe siècle, plus bas ce sera *Suidas*, avant d'en venir aux auteurs qui ont parlé des années climactériques. On remarque qu'il les cite fidèlement, corrige Pline, parlant de la neuvième heure, et non de la quinzième, associée à la septième, mais qu'il se trompe, ou ses protes lisant mal la copie, dans les numéros des chapitres d'Ezéchiel et de Censorinus (ici IIIII pour XIIII ?). Il se réfère aussi à Varron – tel qu'Aulu Gelle l'avait cité dans le livre III des *Nuits attiques* –, se référant à ses *Hebdomades vel De imaginibus* qui sont perdues. Henri Estienne cite encore l'ouvrage de Vettius Valens d'Antioche *Sur les contradictions*, connu alors sous ce titre plutôt que sous celui d'*Anthologie*. On ne lit toutefois aucune critique sur une quelconque superstition, au contraire, on peut remarquer le soin du philologue à donner citations et références, ajoutant même *in fine* quelques philosophes grecs célèbres morts le jour de leurs quatre-vingt-un ans, dont Platon, Diogène le Cynique, le philosophe stoïque Denys d'Héraclée (*Heracleotes*) et l'astronome Eratosthène. On l'a vu avec Théodore de Bèze et on le verra encore, après la mort de Calvin, à Genève, on considérait les âges climactériques avec gravité certes, mais avec beaucoup d'attention.

Après Cotgrave qui nous a servi de Cicerone dans la consultation des dictionnaires, et Robert Estienne, nous pouvons ouvrir d'autres dictionnaires faisant place aux langues vernaculaires. Le *Dictionarium latinogermanicum* du Zurichois Johann Fries, dont la première édition date de 1556, la troisième de 1574[101], propose deux entrées à 'climacter' et 'climactericus'[102] :

> Climacter, climacteris, pen. prod. m. g. Die seigel an der leiter oder staegen. Climatericus, penul. corr. Adject. ut Climactericus annus. Gell. Ein unglücklich gefaarlich jar. Das in einer gefaarlichen staffen ist. Climactericum tempus. Plin. iunior. Habes climactericum tempus. Du hast ein widerwaertige zyt deiner kranckheit.

En comparant avec les textes d'Aulu Gelle et Pline le Jeune, on pourrait constater que le lexicographe zurichois ne traduit pas mot à mot ses sources latines. Fries ne fait toutefois que reprendre exactement la notice de Robert Estienne, dont le *Dictionarium Latinogallicum* fut régulièrement réédité tout au long du siècle : en 1561, à Paris, chez Charles Etienne ; en 1570, dans une édition partagée entre Sébastien Honorati et François Estienne, mais au seul nom du second en 1591[103].

Il n'est enfin pas étonnant que le mot n'apparaisse pas, un siècle plus tard, dans le *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de Charles Dufresne, sieur Du Cange (1678), le Du Cange, puisque nous avons dit que l'usage médiéval de l'année climactérique était quasi inexistant et que le mot avait déjà acquis son sens moderne et était utilisé dans l'Antiquité.

Acheter le livre

CHAPITRE III

NUMÉROLOGIE ET SYMBOLIQUE DES NOMBRES

NUMÉROLOGIE

Le monde de la Renaissance est un monde qui vit dans les nombres, subit leur influence, réfléchit le monde en termes numériques ce que les Hébreux, les Grecs et les Latins avaient favorisé en donnant un valeur numérique à leurs lettres. Sans vouloir voir l'influence de la Kabbale dans chaque page de Rabelais, ni faire de Guillaume Postel le prophète désopilant d'un monde où chaque lettre construit demain, il est nécessaire de mieux comprendre la valeur des nombres 7 et 9 et des nombres qu'ils génèrent, mais aussi de celui qui les précèdent, 6, et celui qui est entre eux, 8, et un retour vers les sources antiques s'impose à nouveau, avant de retrouver nos deux nombres à la Renaissance.

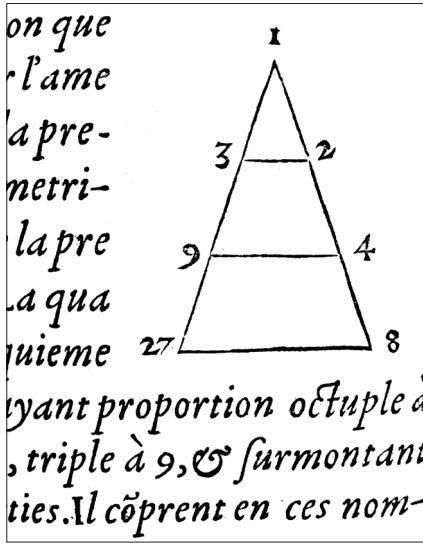
On se souvient que la création de l'âme dans le *Timée* est fondée sur des principes et des proportions mathématiques. Dans sa traduction et son commentaire de 1551, Loys Le Roy (Regius[104]) – futur lecteur royal de grec – donna une place toute particulière aux chapitres V à X de la partie II[105], dans la partition précédant l'édition d'Henri Estienne, qui traitent de l'âme, puisqu'il composa une « Preface de Loys Le Roy aux lecteurs, touchant le discours ensuyvant qu'a fait Platon sur l'ame du Monde[106] », discours qui déborde l'âme, puisque tenant compte des paragraphes suivants sur la création du temps, puis des sept planètes. C'est ici que nous lisons chez Le Roy que, « Quand anciennement l'on vouloit designer quelque chose fort difficile, l'on disoit qu'elle estoit plus obscure que les

nombres de Platon ». Parmi les nombres de Platon, le passage sur l'âme du monde est certainement le plus difficile, confesse Le Roy, car il « ne peult estre bonnement entendu, sinon par ceux qui sont perfettement savans es mathematiques[107] ». Le traducteur et commentateur explique que le philosophe traite ici de la constitution de l'âme, de l'harmonie, de sa représentation spatiale (« figure »), de ses facultés et de ses actions. L'âme est constituée, pour Platon, de trois substances : la première indivisible et immuable ; la deuxième divisible et corporelle ; la troisième est une substance intermédiaire faite des deux premières. C'est la deuxième section du développement, touchant la division par Dieu de la substance (« l'harmonie »), qui utilise les proportions :

> Premierement il osta une portion du tout ; en après la seconde duple [= double] de la premiere ; puis la troisieme sesquialtere [= une fois et demie] de la seconde, et triple de la premiere ; la quatrieme duple de la seconde ; consequemment la cinquieme triple de la troisieme ; la sixieme octuple de la premiere ; finablement la septieme contenant la premiere vingt et sept fois[108].

La répartition se distribue en portions doubles et en portions triples : une portion, puis deux portions, trois portions, quatre portions, neuf portions, huit portions, enfin vingt-sept portions. Selon le triangle isocèle que Le Roy ajoute, comme de nombreux autres commentateurs, à l'instar de Calcidius ou de Macrobe commentant Cicéron[109], pour figurer les proportions, un côté du triangle fonctionne en multiples de deux (1, 2, 4, 8… 256), son côté symétrique en multiples de trois (1, 3, 9, 27… 243) (**illustration 2**). Le Roy explique que Platon a suivi ici Pythagore, précise que « les mathematiques sont moyennes entre les choses divines et les naturelles[110] » et s'étend longuement sur les proportions et leur progression dans un même rapport (« medietez »). Ce faisant, il célèbre le nombre sept, « puisque la plus part des choses naturelles procedent par le nombre septenaire[111] », rappelle le cycle des maladies selon Hippocrate, mais ne dit mot d'un nombre climactérique.

Platon quasi divin, il fallait en passer par son discours mathématique sur la création de l'âme qui fut abondamment lu par les hommes de la Renaissance[112], pour comprendre les raisons de leur intérêt numérique, tout en constatant qu'aucun



Ill. 2. Platon, *Timée* (Le Roy), f° 30 v°.

chiffre climactérique n'intervient dans la démonstration ni ailleurs dans le *Timée*, ni dans toute l'œuvre du philosophe.

Un passage du « Songe de Scipion » de Cicéron (*De la République*, livre VI, ch. x), autre référence obligée à la Renaissance, associe les nombres 7 et 9 sans en faire le produit. C'est le père du héros qui montre à son fils la grandeur céleste qui l'attend :

> Ne vois-tu pas au milieu de quels temples tu es parvenu ? Devant toi, neuf cercles, ou plutôt neuf globes enlacés composent la chaine universelle : le plus élevé, le plus lointain, celui qui enveloppe tout le reste, est le Souverain Dieu lui-même qui dirige et qui contient tous les autres. A lui sont attachés ces astres qui roulent, avec lui, d'un mouvement éternel. Plus bas, paraissent sept étoiles qui sont emportées d'une course rétrograde, en opposition à celle des cieux. Une d'elles est le globe lumineux que, sur la terre, on appelle Saturne… quant à cette terre qui, placée au centre, forme le neuvième globe, elle est immobile et abaissée ; et tous les corps gravitent vers elle par leur propre poids[113].

La terre est le neuvième globe, alors que plus bas Cicéron aperçoit les sept étoiles du système solaire qui ont donné leur nom aux sept jours de la semaine : le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne. Le chiffre 7 est déjà privilégié.

Macrobe commente ce passage, on le sait, en développant tout un discours sur les nombres et sur la perfection de certains[114]. Il s'arrête d'ailleurs au passage du chapitre v, dans lequel Cicéron parlait de l'âge de cinquante-six ans, sept fois huit, pour affirmer que « C'est avec raison que le premier Africain attribue aux nombres une plénitude qui n'appartient, à proprement parler, qu'aux choses divines et d'un ordre supérieur. » (livre I, chapitre v sur les nombres parfaits). Le nombre huit, en accord avec les pythagoriciens, est parfait, symbole de l'équité (2 fois 4, 4 se décomposant en 2 fois 2 ; premier cube d'un nombre pair), et l'on pense à l'octave en musique.

C'est pourtant le nombre 7 qui est le plus parfait développe Macrobe au chapitre vi du même livre premier, d'abord parce qu'il est la somme d'un nombre pair et d'un nombre impair : les nombres impairs étant considérés comme mâles, les pairs comme femelles. C'est d'abord la somme de 3 et de 4, puis de 2 et de 5. Macrobe cite d'ailleurs Cicéron dans son long développement sur le nombre 7 pour assurer « qu'il n'est presque aucune chose dont le nombre septénaire ne soit le nœud. » Quatre, ce sont les éléments, avec trois interstices entre eux pour retrouver 7, la perfection de tout corps. C'est encore, renchérit Macrobe, « d'après le nombre septénaire que sont réglées les séries de la vie de l'homme : sa conception, sa formation, sa naissance, sa nutrition, son développement. » Hippocrate en avait parlé, Macrobe le cite. Plus loin, il fait sien le savoir médical du Grec, en affirmant que « c'est aussi sur le nombre sept que sont basés les pronostics de l'issue heureuse ou funeste des maladies ».

Pour Macrobe *numerus perfectionis*, pour Ambroise *bonus numerus*, pour Jérôme *numerus sanctus*, pour Philon nombre admirable[115], le nombre sept a un statut particulier, unique, que toute la théologie médiévale rappellera ; Pythagore, bien isolé, l'avait pourtant qualifié de *numerus infœcundus*. Dans un passage de la *Métaphysique*, Aristote avait quant à lui rappelé l'importante du nombre sept : sept voyelles, sept cordes à la lyre, sept accords, les sept Pléiades[116]… Pour illustrer l'intérêt

partagé des hommes de la Renaissance pour le nombre sept, je laisse la parole à George L'Apostre qui publia, à Paris en 1585, *Le Septenaire ou louange du nombre de sept*, divisé en trente-sept chapitres[117].

A cette *Louange*, Jean Dorat a participé avec un « Septenarius in Georgii Apostoli Septenarium », pièce de sept vers peu convaincante (f° $\tilde{a}_{iiii}$v°), mais encore Du Monin, Daléchamps et quelques autres. Il s'agit d'une apologie du chiffre 7, « le nombre 7 est sans mouvement et ne souffre rien… il n'a point de mere, et qu'il est comme une vierge chaste et nicette [= jolie ou sotte], comparée à la déesse Pallas, laquelle est engendrée du cerveau de Jupiter, à ceste cause les Pythagoriciens luy dedioient ce nombre de 7 » (f° 4v°-5r°). Les sept dons du Saint-Esprit, les sept eglises de saint Jean, les sept douleurs de la vierge Marie, etc. L'énumération des images compose le catalogue d'un Prévert dévot : « le 7 est le hieroglyphe du vieil Testament » (f° 7v°) ; en 1584 « le Pape remettoit tous les pechés à celuy qui visiteroit 7 eglises, eleues et choisies par la royne mere, en la ville de Paris (f° 9v°) ; « la femme, si elle garde la semence 7 heures apres qu'elle l'a receuë, elle congnoist bien qu'elle a conceu » (f° 12v°).

Après les exemples bibliques et religieux, George l'Apostre en vient au savoir médical grec et aux multiples de sept : « à quatorze ans le menton commence à cotonner… Apres trois fois 7 ans l'homme ne croist plus… » (f°13v°). On approche ainsi de l'année climactérique : « Les mœurs de l'homme changent de 7 ans en 7 ans, et son aage est divisé en 7, comme nous l'ont enseigné les Pythagoriciens, lesquelles parties sont gouvernées par les 7 planetes. Mais la derniere qui est la 7e est la plus excellente[118] : car en icelle, la prudence et cognoissance des choses est acquise, comme on peut veoir en ces vieillars qui sont si meurs de conseil et si sages en toutes bonnes et suffisantes affaires. Et pour cela les anciens Hebrieux en leur caballe/f° 14v°/ appellent le nombre de 7 sacré, car il est universel et accomply, et iceluy est le nœud ou periode de toutes choses[119]. Les Anciens ont remarqué[120] le nombre de cinquante trois tirer à soy ordinairement la fin des vieillards. D'avantage en tout le cours de nostre vie, nous vivons souz un seul climat qui est de 7 ou de 9 ans, hormis en l'an 53[121] auquel viennent à finir deux terminaisons, c'est à sçavoir neuf septenaires, ou 7 novenaires, et pour ceste cause cest an est apellé climate-

rique. » La répétition de 53 et non 63 – ou 54 pour la référence à Pline – pourrait laisser penser qu'il s'agit d'une erreur sur le manuscrit ou dans l'imprimerie. C'est dire que dans cet éloge du nombre 7, George l'Apostre associe déjà ce nombre avec 9.

Le traité se poursuit avec les personnes prénommées Septimus, tous hommes de bien (dont évidemment Septime Sévère, ch. 15), la musique (ch. 24), les songes (ch. 25), etc. Une particularité, l'auteur cite en deux occasions et *in bonam partem* le Saluste français, *La Sepmaine* de Du Bartas (f° 40v° : « Si le begayement de ma froide eloquence/ Peut parler des projects d'une si haute essence » ; puis seize vers au dernier chapitre (f° 61v°) : « Tout de mesme ce corps, quand pour reprendre halaine/ Il vit en doux repos, un jour de la sepmaine,/ Ses facultés r'assemble, et met le lendemain/ Beaucoup plus gayement en besongne sa main », puis l'évocation du Jubilé : « C'est le grand Jubilé, c'est la feste des festes,/ Le Sabbats des Sabbats, qu'avecques les Prophetes/ Les Apostres zelez et les Martirs constans/ Heureux, nous esperons chommer dans peu [de] temps »).

En passant, l'auteur nous dit croire que les modifications touchant les royaumes ou les villes répondent également au rythme septénaire (ch. 11, f° 14v°-16r°). Toutefois, il ne fait qu'une observation fugace sur l'année climactérique (f° 14v°). Il en est de même avec Fabio Paolini, philosophe siennois de la fin du siècle qui enseignait le grec à Venise et qui composa des *Hebdomades sive Septem de Septenario*[122]. Il y chante le nombre sept, nombre de l'éloquence et de la poétique, de la musique (la lyre *septichorde*), des mathématiques, mais également de la théologie, en sept livres comprenant chacun sept chapitres. S'il cite bien le chapitre 7 du livre XV d'Aulu Gelle, c'est pour attester que le neuvième septénaire est dangereux pour les personnes âgées, sans même prononcer le mot climactérique[123]. Son éloge du septénaire traque davantage les éléments fastes que les néfastes.

D'autres, dont Jean Bodin considéreront que sept, parce qu'impair, est mâle, alors que six, pair, est féminin[124]. Ferrier se moque de cette distinction, montrant qu'elle n'était pas partagée à l'époque : « Or comme vous faillez à vostre septiesme masle, aussi errez vous au sixieme féminin… vostre principal argument est que la puberté des filles est attribuée au douziesme an[125]. » Bodin se défendra en s'appuyant sur Hippocrate qui, « au

livre *Septimestri partu*, dit *fœminæ citius quam mares pubescunt et sapiunt* » (les femmes deviennent pubères et matures plus rapidement que les mâles), et sur Sénèque dont le propos « septimus quisque annus ætati, notam imprimit » ne s'entend que des mâles[126]. Au début du XVIIe siècle, le poète Alessandro Tassoni citera le même passage de Sénèque, avant d'affirmer, lui aussi, que les mutations féminines suivent un ordre sénaire[127].

Dans son *Harmonie du monde*, Francesco Zorzi (Francesco Giorgio Veneto)[128] vantait le sénaire (*senarius*), six étant le premier nombre parfait[129] : ainsi toutes choses sortent de Dieu par sénaire, alors que les signes du Zodiaque sont deux fois six[130], et que Zorzi a composé trois chants de huit tons – ce qu'on peut avec bonheur rapprocher des tons d'église en musique –, vingt-quatre livres en tout (quatre fois six). A la Renaissance, les Italiens furent les premiers subjugués et influencés par d'innombrables questions de proportion, comme l'a rappelé voici déjà longtemps Eugenio Garin[131]. Quand on lit le *De harmonia mundi* on est frappé par la recherche de Zorzi d'un syncrétisme harmonieux entre Platon, Pythagore, la Kabbale, l'hermétisme et le christianisme, entre la géométrie, l'arithmétique et la musique, entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'homme, entre la révélation et l'astrologie[132] ; mais on ne fréquente pas le même univers rationnel de Fabio Paolini dont j'ai ouvert le livre précédemment[133]. Après avoir fait l'apologie du nombre six, Zorzi défend également la valeur positive du nombre sept, au nom et au nombre des planètes, contre les assertions de Pythagore qui considère avec Augustin et les astrologues (*mathematici*) que six est le premier nombre parfait (*primus numerus perfectus*)[134]. Pour louer le nombre six, mais sans le citer ici, Zorzi s'appuie sur un passage du *De civitate Dei*, dans lequel Augustin louait déjà la perfection de ce nombre qui est le premier à se composer de ses parties[135]. Sans reprendre toute la réflexion d'Augustin sur les nombres, on doit ajouter que dans un texte précédent, le *De libero arbitrio*[136], il avait adopté la théorie plotinienne du nombre comme intelligible. Dieu nous a donné l'intelligence du nombre en la plaçant dans notre âme. Le nombre est ainsi un signe divin et chaque notion numérique que nous percevons est un reflet du nombre non-sensible. Augustin fonde son raisonnement sur l'unité : « la norme et la vérité du nombre (*ratio et veritas numeri*) sont à la disposition

de tous ceux qui raisonnent ». Quand Augustin avance que le nombre n'est pas altéré par celui qui ne le comprend pas, surgit la règle du *ex opere operato* : le sacrement n'est pas altéré et agit en dehors de celui qui l'administre et qui pourrait ne pas le comprendre ou l'administrer en état de péché. Conduit la réflexion d'Augustin le verset de la Sagesse (11, 20) : « Tu as tout disposé avec mesure, nombre et poids. »

C'est dire que je pourrais développer, en m'appuyant sur Platon, Macrobe, Augustin ou quelque autre, de nombreux nombres – par exemple, deux ou trois, huit ou douze –, et trouver des auteurs qui en font l'apologie, qui en donnent des raisons religieuses, voire théologiques, ou cosmiques, sinon empiriques. Comme soixante-trois est le produit de sept par neuf, il ne me reste pourtant qu'à dire un mot du novénaire que les spécialistes de l'année climactérique gloseront.

On constate que les remarques sur le nombre neuf sont moins développées que les discours consacrés à sept. Ainsi, dans le livre XI de la *Cité de Dieu*, Augustin loue souvent le nombre sept, mais n'évoque que subrepticement le nombre neuf dans le chapitre 30 que je viens d'alléguer. C'est à nouveau un nombre impair, donc masculin, pour ceux qui distinguent les nombres pairs des impairs.

Les novénaires et les ennéades sont pourtant des quantités appréciées. Les *Enneades* renvoient évidemment à Plotin et à Porphyre qui édita les traités de son maître en les regroupant en six livres de neuf chapitres, les ennéades. Neuf comme six sont des nombres accomplis, neuf étant le carré du premier nombre impair, en excluant un. Marsile Ficin traduisit les *Enneades* de grec en latin, et les commenta (1492)[137], mais le nombre neuf n'y est pas particulièrement loué. Comme on le sait, le commentaire de Ficin précède le texte de Plotin. Au chapitre xiii du livre III de la sixième ennéade, Ficin annonce la distinction des propriétés des nombres pairs et des impairs, qu'opère Plotin, sans rien ajouter : aucun des deux n'énumére de nombres[138]. Seulement dans le livre VI de cette sixième ennéade, au chapitre xv, dans lequel Plotin parle de l'un et du deux, Ficin va systématiser et nombrer les six degrés des nombres en relation avec les êtres, puisque toute quantité est mesurée par des nombres[139]. Plotin nous conduit pourtant aux neuf sphères, avec le long commentaire de Ficin[140].

Au début du XVIIe siècle, Palma Cayet, historiographe d'Henri IV, édita une *Chronologie novenaire*[141], sans qu'elle ne glose l'ordre de neuf. Ce n'est pas lui qui évoque la symbolique de neuf, mais un homme qui s'intéresse à la mesure du temps, Lilio Gregorio Giraldi, qui reprend la distinction que faisait Censorinus :

> La plupart des auteurs distinguent autrement ces deux nombres subtilement, disant que le septénaire appartient au corps, le novénaire à l'esprit[142].

C'est dans un passage de son livre dévolu au septième jour que Giraldi en vient aux hebdomades d'années, les climactériques, avant d'opérer cette distinction. Les médecins associaient évidemment, après Hippocrate et Galien, le septénaire à la durée des maladies, et donc au corps, mais Giraldi poursuit sans référence, lui qui n'en est pas avare :

> Celui-là l'impute à Apollon et à la médecine du corps, celui-ci aux Muses, parce que les maladies de l'esprit, qu'ils appellent *passions*, la musique a eu l'habitude de les calmer et de les guérir[143].

On pourrait trouver d'autres associations, d'autres symboles attachés au nombre neuf[144], mais notre recherche nous a montré que le nombre sept est davantage commenté, glosé, admiré que celui-là. Neuf fois sept n'associe donc pas un nombre féminin avec un masculin, mais régulièrement, depuis Censorinus, le nombre de l'esprit (neuf) avec le nombre du corps (sept) ; c'est dans une progression de septénaire en septénaire surtout que le sept rencontre le neuf, comme le dit le poète Tebaldeo « novies actus septimus annus », passée neuf fois la septième année.

LES TRAITÉS DE NUMÉROLOGIE

Sept, neuf, quarante-neuf, soixante-trois, quatre-vingt-un, pour mieux comprendre cette symbolique des nombres critiques, un traité des chiffres ne serait-il pas à consulter ? Après les réflexions éparses et générales sur certains nombres, nous pouvons ouvrir des traités spécifiques, puisque les questions

de numérologie, il faut insister, ont fasciné les hommes de la Renaissance, la numération par toutes les lettres de l'alphabet dans les mondes juif et grec autorisant tout rapprochement, tout compte, en cherchant des accointances, en suscitant des rapprochements. L'élève de Jean Dorat, Guillaume Canter, explique ainsi plusieurs épisodes de l'Iliade par les chiffres, comme l'avait fait son maître pour les valeurs du Christ et de l'Antéchrist :

> Certes, il ne faut pas passer sous silence une chose que peu de gens, à mon avis, ont comprise, à savoir que Patrocle est vaincu par Hector, dans la mesure où la somme des lettres du nom Patrocle est inférieure à celle du nom de ce dernier. Et, en revanche, Hector est vaincu par Achille exactement comme la somme des lettres de celui-ci dépasse la somme de celui-là, à savoir 881 pour le nom de Patrocle [en fait 871], 1225 pour Hector, et 1276 pour Achille… De la même façon, le nom du Christ chez les Sibylles correspond à 888, celui de l'Antéchrist dans l'Apocalypse à 666[145].

Ce décompte n'amène ici aucun savoir mystique, aucun ésotérisme ni gnose, il s'agit simplement de compter après avoir défini une numérologie anthropologique qui préétablit le cours du récit par la valeur numérique du nom des héros. Le nom d'un individu renfermerait donc une part de son destin, mais Sardanapale eut un nom trop riche pour sa fin. La Kabbale juive ou chrétienne sera plus subtile dans l'utilisation des nombres, on le sait.

L'*Institution arithmétique* de Boèce[146] était évidemment restée indifférente à une symbolique astrologique des nombres. Francesco Feliciano dans sa *Scala gramaldelli* publié à Venise en 1527[147], qui se réfère à Boèce et à Euclide, ne fait pas davantage place à des calculs climactériques, alors même qu'il développe ensemble la preuve par 7 et la preuve par 9[148]. De même, dans les livres deux et trois de son *Echelle*, où il aborde les questions de proportion, 63 n'a aucune place. En effet, 63 n'est pas un nombre parfait et ne tient donc aucune place chez Boèce et ses épigones de la Renaissance italienne. Quelques années plus tard, le Siennois Giovanni Sfortunati n'est pas davantage fasciné par les années climactériques[149], tout comme Luca Pacioli – on connaît la vigueur de l'algèbre italienne à

cette époque[150] – qui avait toutefois ajouté des considérations théologiques à ses démonstrations mathématiques[151]. Le *De arte magna* de Gosselin (Paris, 1575), comme avant lui les écrits algébriques de Peletier du Mans et de Cardan ne sont pas davantage diserts[152] : la symbolique climactérique n'est pas leur objet.

Lefèvre d'Etaples s'était intéressé aux nombres à la même époque où il commentait le corpus paulinien. Il avait édité et commenté les *Eléments arithmétiques* de Jordanus Nemorarius, à Paris, chez Henri Estienne, en 1514[153]. Dans le « combat des nombres » qui conclut le volume, Lefèvre d'Etaples n'a pas placé le chiffre 63 sur l'échiquier de soixante-douze cases qui forme le cadre d'un jeu complexe[154].

Beaucoup plus tard dans le siècle, le *Traicté des chiffres, ou secretes manieres d'escrire* de Blaise de Vigenère[155] ne correspond de fait qu'à la troisième partie du traité, puisque les deux premières parties avaient été volées à Turin en 1569[156]. A la fin du traité, on découvre une page sur laquelle Vigenère livre une remarque personnelle : « Blaise de Vigenere, de la ville de Sainct Pourcain es enclaves de Bourbonnois et d'Auvergne, s'exerçoit apres les meditations dessusdites l'an de salut M.D.LXXXV. et de son aage le climacterique[157]. » Vigenère est en effet né le 5 avril 1523. A l'exception de cette remarque, Vigenère n'aborde pas la soixante-troisième année, pas même l'année climactérique dans cet ouvrage : là n'est pas son propos. Dans ce traité, on le sait, Vigenère traite des « occultes manieres d'escrire, communement appellees Chiffres [dont] l'usage en a esté de fort longuemain[158] », et cette référence ne serait pas pertinente si elle ne contenait la mention *in fine*. On peut certes supposer que Vigenère ait dit quelque chose de l'année climactérique dans l'un des deux premiers livres perdus, mais cela n'est que conjecture. Plus certaine est son influence sur Guy Coquille, autre membre de la maison de Nevers, dont nous remarquerons le décompte climactérique pour lui-même et pour son maître, Louis de Gonzague[159].

On ne trouve pas davantage d'exemples tirés des nombres climactériques, en particulier 49, 81 et 63, dans les quatre livres de *L'Arithmetique* de Jacques Peletier du Mans[160] ni dans son *De occulta parte numerorum, quam Algebram vocant* qui les avait précédés[161], alors que l'on connaît le penchant de Peletier pour l'astrologie. Evidemment, 49, 63 et 81 ne sont

pas des nombres premiers, mais des multiples, et échappent ainsi aux recherches sur les nombres premiers. Trop grands nos nombres pour les retrouver développer dans *Le livre des douze nombres* de Charles de Bovelles publié par Henri I Estienne en 1511[162]. Pas davantage l'*Algebra* de Pierre de La Ramée (Ramus)[163] ne consigne d'exemples septénaires et novénaires, confirmant que des réflexions sur ces nombres climactériques sont d'ordre astrologique, non algébrique. La plupart des mathématiciens de la Renaissance ne se sont pas arrêtés au nombre du grand âge climactérique car, comme le rappelle Ian Maclean, pour le monde des médecins, la numérologie est une croyance qui est loin d'être acceptée par tous[164].

Avant de pénétrer dans l'univers astrologique, j'ai encore fait quelques détours par des forêts allégoriques ou des significations mystiques des nombres. Josse Clichtove a ainsi écrit un petit traité sur la signification mystique des nombres, *De mystica numerorum significatione opusculum*[165]. C'est sous l'autorité de Pythagore que Clichtove place son petit traité, pour réaffirmer la vertu des nombres et leurs secrets mystères. Dans le corps du texte, il a rarement besoin de Pythagore et parcourt les nombres que l'on trouve dans la Bible, par ordre ascendant, en leur donnant un sens mystique : les soixante hommes forts de Cantique des cantiques 3, sont ainsi « tous les prédicateurs qui accomplissent le décalogue de la Loi par la perfection des œuvres et qui cherchent à obtenir le denier de la rétribution pour la perfection des œuvres[166] », alors que les soixante reines du chapitre 6 du même livre sont « ceux qui ayant le regard sur le royaume des cieux servent la doctrine chrétienne[167] ». De 46, Clichtove est passé à 50, puis 60 et 70, alors qu'il n'a pas fait étape entre 80 et 90 (f° 30v°-31r°) : aucun enseignement donc sur une quelconque année climactérique. Revenons toutefois à 50 pour comprendre la méthode de Clichtove[168], mais également l'assertion de Bovelles, qui avait qualifié 50 de nombre mystique, sans s'en expliquer. Clichtove commence par dire que c'est le nombre de la rémission des péchés, à cause de l'année jubilaire bien sûr, et il paraphrase Lévitique 25. Il s'appuie ensuite sur la seconde homélie d'Origène sur la Genèse pour rappeler que la largeur de l'Arche de Noé était de cinquante [coudées], « nombre de la rémission et de l'indulgence », explication à nouveau confirmée par

Lévitique 25. Lévitique 23 est alors allégué comme lieu du deuxième sens de cinquante : « le repos parfait de la vie éternelle ». Le nombre sept est en effet le nombre du repos après le travail ; sept fois sept est un repos plus fort encore ; l'ajout d'une unité – et l'on retrouve ici une éventuelle influence pythagoricienne – est le repos absolu, parfait, complet, celui de la résurrection. Bède le Vénérable confirme la démonstration avec une homélie sur l'Evangile pour le dimanche après l'Ascension. Un troisième sens est allégué, celui de la promulgation des édits de Dieu, puisque cinquante jours après la sortie d'Egypte, la vieille Loi est donnée à Moïse sur le Sinaï (Exode 19), figure de la Loi nouvelle avec l'effusion du Saint-Esprit cinquante jours après Pâques, à la Pentecôte (Actes 2). La parole est alors à Cassiodore qui confirme ce que Clichtove vient d'écrire. La réflexion arithmétique est minimale, les nombres ne valent que par leur inscription biblique que l'on interprète mystiquement, les *auctoritates* venant confirmer l'interprétation biblique. Clichtove n'a peut-être pas lu le traité de Hugues de Saint-Victor sur la lecture allégorique de la Bible[169], les cinquante coudées de large de l'Arche étaient pour lui une allégorie des cinq sens tendus à faire le bien à son prochain[170], mais il applique l'ancestrale méthode d'identification allégorique par analogie biblique, *scriptura sui interpres*. Quant à Bovelles, nourri de l'interprétation allégorique des nombres bibliques, il savait que cinquante faisait référence à l'année jubilaire et à l'intervalle entre Pâques et la Pentecôte : c'était donc un nombre mystique.

Si Clichtove est décevant, que dire de Bongo, cent fois plus long ! Dans sa somme *Mysticæ numerorum significationis liber*[171], Pietro Bongo (1542-1601) n'en passe pas davantage par l'année climactérique, car quarante-neuf, soixante-trois et quatre-vingt-un ans ne sont pas devenus des chiffres bibliques. Dans la tradition du *De numeris mysticis sacræ Scripturæ* d'Hugues de Saint-Victor, la première partie de l'ouvrage de Bongo est une interminable dissertation sur les mentions des neuf premiers nombres dans la Bible, mêlant le savoir des nations à la numérologie biblique, sans oublier son propre horoscope[172]. La seconde partie commence par un index ordonné par livres, puis par chapitres pour chaque livre, de toutes les mentions de nombres ordinaux et cardinaux

de la Bible. Pour m'arrêter au seul Cantique des cantiques, on retrouve les soixante hommes forts du chapitre 3, les soixante reines, quatre-vingts concubines et les jeunes filles sans nombre du chapitre 6, enfin, les milles pièces d'argent du chapitre 8. Cette partie se poursuit du nombre dix jusqu'à 140'000, avant le cube de mille et, enfin, la multitude. C'est en vain que l'on cherche ici une entrée pour quarante-neuf et soixante-trois. En revanche, quatre-vingt-un est bien présent, sans référence biblique, mais avec l'exemple de la mort de Platon, mort un sept novembre le jour de ses quatre-vingt-un ans[173]. Il ne s'agit pas ici de théoriser l'année climactérique, simplement d'honorer un homme d'exception. Nous ne sommes d'ailleurs pas loin du « saint Platon » de Ficin ou d'Erasme avec le « demi-dieu » qu'ose Bongo, les sources alléguées en marge étant Pietro Crinito[174] et Diogène Laerce[175].

Dans la dédicace au cardinal Charles de Lorraine de sa traduction du *Timée* de 1551, Loys Le Roy, avait également affirmé que Platon « a esté tant savant que toute l'Antiquité l'a estimé plus tost divin qu'humain[176] ». C'est le jour anniversaire de la naissance et de la mort de Platon, supposition de Sénèque[177] amplifiée par Censorinus, que se réunirent Ficin et ses amis pour commenter *Le Banquet*. Le cycle parfait de la vie de Platon avait frappé l'esprit des néo-platoniciens florentins, Pietro Bongo en témoigne encore au soir de cette Renaissance.

Dans ce bref développement numérologique, j'ai à peine cité Pythagore[178], mais n'ai rien dit des traditions platoniciennes et pythagoriciennes des nombres. C'est que 63 n'est pas un nombre premier – et pour cause, puisqu'il est le multiple de 7 et de 9 –, ni un carré ni un cube, ni un nombre triangulaire, ni un nombre pronique[179], il ne semble donc pas avoir intéressé les pythagoriciens de la Renaissance. Evidemment, l'interprétation de Ficin – « L'usage ancien des théologiens était de dissimuler les mystères divins, tantôt sous des nombres et des figures mathématiques, tantôt sous des fictions poétiques[180] » – ou l'affirmation d'Estienne Pasquier – « Nous tenons d'une longue ancienneté qu'il y a quelque puissance aux nombres[181] » – sont partagées par bon nombre de ses contemporains, à l'instar de Clichtove, alors que Saumaise refusera ce prétendu savoir. Clichtove, dans la

lettre dédicace de son traité sur la signification mystique des nombres[182], cite Pythagore et Boèce, mais encore la Sagesse de Salomon 11, 21 (« Omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti ») et le Psaume 147, 4 (« Dieu compte le nombre des étoiles et il leur donne à toutes un nom »), Augustin (« la science des nombres qui, en bien des passages de la Sainte Ecriture, se trouve rendre d'appréciables services au diligent interprète[183] ») Aristote (voir *Métaphysique* XIV, 6, « si tout participe du nombre ») et Platon. Platon, dans le *Théétète*[184] ou le *Timée*, dialogue qu'il fut nécessaire de relire au début de ce chapitre, dans la traduction et le commentaire de Loys Le Roy.

On ne s'étonne pas de l'association de la Bible et de la philosophie antique, association qui ne troublait pas la grande majorité des lecteurs de la Renaissance qui trouvaient d'ailleurs, dans quasi toutes les bibles latines catholiques romaines de la fin du XVe et du XVIe siècle, la lettre de Jérôme à Paulin de Nole, qui servait de prologue et commençait par des évocations positives de Pythagore, Platon, Tite-Live et d'autres avant d'en venir à la Bible.

On peut d'ailleurs regretter qu'une remarque d'Aristote dans la *Métaphysique* ne fût pas davantage discutée. Quand le philosophe commence à énumérer un certain nombre de septénaires (sept voyelles, sept accords, sept Pléiades), il s'interroge : « Pourquoi les nombres sont-ils des causes[185] ? » Est-ce parce que sept est sept qu'il est important, ou est-ce parce que nous n'avons compté que sept étoiles dans la Pléiade, ou sept portes à Thèbes ? Pour Aristote, nul être mathématique n'est une cause en soi, nul être mathématique n'existe. Question que les astrologues ne se posent pas, remarque qu'ils ignorent.

CHAPITRE IV

LES ASTROLOGUES

Quand il est à Paris, en 1503, Beatus Rhenanus fait relier ensemble trois livres, une introduction à l'*Institution arithmétique* de Boèce, deux petits traités arithmétiques, un texte musical de Lefèvre d'Etaples et le célébrissime traité astronomico-astrologique *De la sphère* de Sacrobosco (John of Holywood, XIIIe siècle), qui apprend, entre autres choses, à dresser un horoscope[186]. Ce recueil factice nous rappelle que l'astronomie était une discipline du quadrivium au même titre que l'arithmétique et la musique, avec la géométrie ; comme astronomie et astrologie étaient souvent liées[187], l'enseignement de l'astrologie était plus ou moins présent dans toutes les universités[188]. La réunion de ces traités élémentaires (deux portent le titre d'*Epitome*, alors que le *De Sphæra* est également un traité d'introduction) nous donne en quelque sorte le syllabus de l'étudiant Beat Bild, quand il n'était pas encore Rhenanus, et nous offre une transition parfaite entre les traités d'arithmétique et les textes astrologiques eux-mêmes.

Ce sont évidemment les astrologues et autres « prognosticateurs », que nous avons déjà entraperçus, qui mentionnent régulièrement les paliers climactériques des hommes et des Etats, mais également ceux des années elles-mêmes, puisque certains millésimes sont divisibles par soixante-trois. Précisons toutefois que Sacrobosco, dans son traité sur la *Sphère*, ne semble pas avoir dit quoi que ce soit à leur sujet[189].

Les astrologues sont considérés comme des savants à la Renaissance, on les consulte, on s'en inspire, tout en relevant leurs fourvoiements quand ils errent dans leurs jugements[190]. Entre le savant et le pipeur[191], la distinction n'est pas toujours précise, comme entre astrologie naturelle et astrologie judiciaire, mais certains sont capables de procéder à une distinction plus claire[192]. Pourtant, tels des phénix, les astrologues

se relèvent de leurs erreurs. On a ainsi avancé que Luca Gaurico avait prédit la mort du roi Henri II. Dans l'horoscope qu'il dressa de lui et qui parut en 1552, rien de tel. On peut même avancer que l'astrologue s'est complètement fourvoyé[193]. Gaurico, en effet, avait prédit au roi une vieillesse très heureuse et vigoureuse (« fœlicissimamque ac viridem senectam ») et que « dans les villes soumises au Bélier, sa domination sera la plus grande ; si d'aventure il dépassait les années de son âge 56, 63 et 64, il parviendrait par un chemin facile et heureux à l'âge de 69 ans, dix mois et 12 jours. » C'est-à-dire que, jusqu'au 10 février 1589, Henri II eût toujours régné, survivant à presque tous ses fils, Henri III ne lui aurait succédé que quelques mois (assassiné le 1er août de la même année, mais peut-être ne serait-il pas mort sous le poignard du moine Jacques Clément). A n'en pas douter, l'histoire de France en eût été changée. Mais Henri II, né le 31 mars 1519, au début de la cinquième année du règne de son père François, mourut le 10 juillet 1559, dans sa quarante et unième année, bien peu climactérique, sans atteindre la 56e, première difficulté pour Gaurico, qui avait prudemment placer sa pronostication sous l'expression « si d'aventure ». Quant à Cardan, en 1552, il avait prédit une longue vie et un mariage heureux à Edward VI… qui mourut quelques mois plus tard sans avoir fêté ses seize ans[194]. Même le grand Galileo Galilei, astronome et astrologue distingué, s'avançait souvent à donner des jugements horoscopiques. Répondant, le 16 janvier 1609, à la Grande Duchesse Christine de Toscane, qui s'inquiétait de la nouvelle maladie de son mari, Galilée précisa que le Grand Duc Fernando Ier était dans sa soixantième année de vie. Il espérait que le duc franchirait avec bonheur (*felicissimamente*), dans deux ans et demi, son âge climactérique, avec l'aide de Dieu, ajoutait-il[195]. Malheureusement, le duc mourut trois semaines plus tard (vingt-deux jours exactement)… Interminable, la liste des prédictions horoscopiques qui se sont avérées fictives, douteuses, avait dit Luther[196].

Les condamnations de l'astrologie fleurirent nombreuses pendant la Renaissance, que ce soit Pic de La Mirandole, au début de notre période de recherche, ou les jésuites à sa fin, ceux-ci se montrant des adversaires pugnaces, à l'image de Benedito Pereyra. En 1590, ce dernier publia un commentaire

de la Genèse à Ingolstadt[197], qui contient une longue dispute contre les astrologues (p. 301-358). Le chapitre premier de la « Disputatio, Adversus Astrologos de Astromantia, hoc est, de divinatione quæ fit ex astris » annonce tout de suite la couleur en s'intitulant « L'astrologie divinatoire est contraire à la sainte Ecriture, à la discipline ecclésiastique et à la doctrine théologique » (p. 303). Plus loin, Pereyra s'oppose à Pierre d'Ailly qui a embrassé l'astrologie[198], mais aussi à Albumazar, « prince de la superstition astrologique » (p. 331). En revanche, Aristote est loué de ne pas s'être aventuré dans l'astrologie judiciaire. Le Père Pereyra enfonce longuement le clou : « Non modo astra non esse causas, sed nec esse signa rerum futurarum » (p. 344), même si Plotin était d'un avis contraire (p. 345). Dans toute cette *Dispute*, Pereyra n'aborde jamais la question de l'année climactérique ; de même dans l'antépénultième *Disputatio* sur la longévité des premiers hommes avant le Déluge[199]. Là, il cite Censorinus, mais pas sur l'année climactérique[200].

Nombreuses furent également les apologies et les défenses de l'astrologie au XVIe siècle[201], jusqu'à celle du grand mathématicien Oronce Fine qui rédigea une introduction très claire et positive sur la *Judiciaire Astrologie* pour apprendre à pronostiquer des choses à venir[202]. Pour présenter la discipline telle qu'elle était défendue au XVIe siècle, il m'a semblé pertinent d'utiliser un petit texte didactique de l'époque. Cyprian von Leowitz (Cyprián Karásek Lvovicky) fut un mathématicien et astrologue bohémien réputé (1514-1574), auteur d'*Ephemerides* que connaissait Nostradamus[203]. Dans sa *Brevis et perspicua ratio judicandi genituras*[204] qui parut la première fois à Londres en 1558[205], on trouve tout à la fois une apologie et une pratique de l'astrologie, mais aussi un avertissement sur son emploi adapté. Le traité commence d'ailleurs par cette mise en garde sur l'usage de l'astrologie (« Admonitio de astrologiæ usu ») composée par le préfacier, Hieronymus Wolf. S'il est vrai que ceux qui calomnient l'astrologie le font souvent par ignorance, il est toutefois nécessaire d'avertir tout lecteur sur ses mécompréhensions et sur ses mauvais usages. Qu'on ne s'y trompe pourtant pas, il s'agit ici d'une autre manière de faire l'apologie de l'astrologie. Pour ce faire, Wolf invente un dialogue entre un astrologue et son disciple (A & D), le disciple interrogeant le maître, nous ne sommes pas dans la maïeutique socratique. A la première question du disciple

« Qu'est-ce que l'astrologie ? », l'astrologue répond : « C'est un savoir (*doctrina*) concernant l'effet des étoiles sur les éléments et sur les choses qui constituent les éléments[206]. » La deuxième question montre déjà que le genre est biaisé, puisque le disciple est déjà capable de distinguer une astrologie supérieure (*præcipua*) : « Combien de parties possèdent l'astrologie supérieure ? » Le maître dénombre alors les quatre branches principales : celle qui s'occupe des tempêtes et des changements atmosphériques ; celle qui a pour objet les débuts, les évolutions et les destructions des empires et des villes, qui s'intéresse donc à la paix et à la guerre ; la troisième s'occupe des *steicheiômatika* (du verbe στείχω, aller en ordre, en rang) des éléments ordonnés dans la confection des caractères nécessaires à fabriquer statuettes (ou les sceaux) et statues, comme l'histoire de Byzance en est pleine, sans qu'il s'agisse de magie ni d'idolâtrie, précise-t-il ; la dernière s'occupe de la fortune et de la situation individuelles. Cette quatrième partie se subdivise elle-même en trois : la *genethlialogia*, c'est-à-dire l'art des horoscopes en ce qui nous concerne nous seuls ; le choix des temps favorables par rapport à la position des planètes pour entreprendre quelque chose ; des questions et des interrogations au sujet de choses que nous sommes incapables de connaître à partir de la position des planètes[207]. A la question suivante touchant la certitude du savoir astrologique, le maître a beau jeu de rappeler que si par expérience quotidienne la disparition du soleil et de la lune est évidente, et l'influence des planètes sur la santé, les dispositions de l'esprit, et les avantages et les désavantages des choses contingentes (« in valetudine, in animi affectionibus, in commodis et incommodis externarum rerum ») est patente, autant faut-il faire montre de prudence dans l'observation des étoiles qui peuvent toutefois avec probabilité juger des choses à venir (« at probabiliter posse de rebus futuris judicari »)[208]. Cette mise en garde est donc plus qu'un avertissement, elle est une défense et illustration du savoir astrologique. L'astrologie n'a rien à voir avec l'impiété répond l'Astrologue à la quatrième question (sur un total de quarante-six), quoique de nombreux hommes stupides, ignares, effrontés et téméraires se vantent de connaître l'astrologie alors qu'ils n'en ont pas abordé le premier fondement. On trouve un argument identique chez Kaspar Peucer en 1553, dans sa propre apologie de l'astrologie que traduira

Simon Goulart au début des années 1580[209]. Ils font injures aux hommes bons et savants qui en connaissent les principes, ainsi que le mouvement des différentes planètes. Le disciple se demande toutefois s'il n'est pas impie de sonder ainsi les choses à venir, alors que cela n'appartient qu'à Dieu seul (« Nonne vero impietatis est, hominem arrogare sibi scientiam rerum futurarum, quæ solius esse Dei propria diciunt ? »). Wolf n'est pas assez fou pour répondre non, trop sûr de son savoir pour répondre oui. Il fait toutefois la distinction entre la connaissance de Dieu qui par sa propre essence (« suapte vi ») a toutes les choses passées, présentes et futures devant les yeux et l'homme qui peut seulement par des détours tenter de parvenir à la connaissance des événements futurs (« Homo ad futurorum cognitionem, per ambages pervenire conatur »)[210].

Le jeu des questions et réponses se poursuit pour définir une éthique de l'astrologue, homme prudent et modeste, attentif au mouvement des planètes, sachant discerner entre choses matérielles et accidentelles (« divisio corporearum et fortuitarum rerum »), acceptant les critiques de Pic de La Mirandole mais ne jugeant évidemment pas l'astrologie superflue[211]. Cette science est très utile pour connaître par un esprit non corrompu les effets des planètes sur les corps inférieurs, cela permet ainsi de s'élever comme par degrés vers Dieu, le créateur et l'auteur de toutes choses[212]. On est donc très loin d'une quelconque impiété : la connaissance du cours des planètes et de leur influence sur les humains n'est en rien incompatible avec une piété envers le Dieu créateur. S'il n'est pas question ici du Dieu sauveur dans le Fils, Jésus-Christ n'est pas oublié, lui qui nous a commandé de prier et d'être prêts ; surtout, il ne méprise pas ces prédictions naturelles, puisque l'homme ne peut tout prévoir[213]. Notre astrologue n'avance pas sans aide et il s'appuie tout d'abord sur Ptolémée, mais aussi sur Johann Schöner, l'astrologue allemand du début du XVIe siècle, Abdilaziz (Alcabitius), astrologue arabe du Xe siècle, et l'humaniste italien Giovanni Pontano, homme savant et éloquent, maîtrisant l'art astrologique[214]. La seconde partie de l'ouvrage, celle rédigée par Leowitz, est une méthode pour pratiquer l'astrologie, illustrée d'exemples permettant d'acquérir un savoir en *généthlialogie*, qui ne nous intéresse pas ici, d'autant plus qu'elle n'aborde pas les années climactériques, même dans les pages consacrées à la mort[215].

La revendication claire de Hieronymus Wolf et d'une cohorte d'astrologues de son époque est de faire reconnaître l'astrologie comme science des mouvements des planètes, ce que des hommes comme Philip Melanchthon, Joachim Camerarius, Kaspar Peucer, Théodore de Bèze, Simon Goulart, et même Jean Calvin[216] acceptaient, ce qu'aujourd'hui encore chacun est capable de reconnaître, en préférant parler d'astronomie : à tout moment du jour, les différentes planètes du système solaire ont une position que l'on sait calculer, tout comme les relations de proximité ou d'opposition entre elles, voire toutes les figures géométriques qu'elles forment dans le ciel. Certains, comme Melanchthon, Peucer, Camerarius ou Goulart iront plus loin en acceptant les prédictions astrologiques[217]. Peucer articulera sa propre défense de l'astrologie sur la notion de péché[218]. Avant le péché, l'homme était en totale harmonie avec la nature, donc avec les corps célestes, pleinement illuminé par la lumière divine. Sous le péché, la nature humaine a été changée et dépravée, et l'action des étoiles est parfois néfaste. La volonté de l'homme intervient dans ses propres décisions, ce n'est pas seulement l'action des planètes : et l'on voit surgir un libre-arbitre qui aurait fait bondir Luther à Wittenberg, Calvin à Genève ; quoique Peucer refuse la solution stoïque, évidemment, Dieu gouvernant le monde, mais le fraichement émolu médecin (1552) et futur professeur de mathématiques à l'Université de Wittenberg (1554) associe la toute-puissance de Dieu et l'action des planètes sur la créature déchue, tout en réaffirmant que la Parole de Dieu doit être le guide de toutes les actions des hommes. Certes souillé par le péché, « l'entendement (*mens*) se doit redresser par la conoissance et ardante foy en Jesus-Christ, duquel on doit demander le Sainct Esprit pour estre conduit par iceluy. Ces choses n'empeschent point la consideration naturelle des effects procedans des estoilles (*considerationem physicam effectuum orientium a stellis*), ni ne retardent l'usage des medicamens ou les conjectures des medecins (*divinationes medicorum*) par les signes des maladies, santé (*convalescentia*) ou mort prochaines[219]. » La connaissance et la pratique astrologiques confessent Dieu comme créateur de toutes choses, Jésus-Christ comme sauveur et se revendiquent pieuses. Une astrologie chrétienne en quelque sorte, et nous la verrons même christianiser les âges climactériques. Il nous fallait

rappeler cette défense et illustration d'une astrologie triomphante[220] avant d'aller plus loin dans les discours sur l'année climactérique à la Renaissance.

Le 498e quatrain de Nostradamus, qui apparaît, non dans la première édition des *Centuries* de 1555, mais dans la seconde (1556 ou 1557), vaticine :

> A quarante huict degré climaterique
> A fin de Cancer si grande seicheresse
> Poisson en mer, fleuve, lac cuit hectique
> Bearn, Bigorre par feu ciel en detresse[221].

En nommant le degré quarante-huit, Nostradamus évoque le quarante-neuvième, l'un des plus critiques, on le sait, en liaison avec un mois de juillet torride et un violent orage sur le Béarn, habillant ces éléments simples d'une vapeur astrologique. Ce faisant, il nous informe de sa connaissance climactérique, sans plus. Dans sa correspondance, toutefois, la mention de l'année climactérique ou des septièmes degrés dégage un intérêt horoscopique plus marqué, quoique discret[222]. Comble d'ironie astrologique, Michel de Nostredame mourut le 2 juillet 1566… dans sa soixante-troisième année. L'avait-il prévu à défaut de l'avoir prédit ? Jean Aimes de Chavigny, disciple et secrétaire, répond à la question, quasi trente ans plus tard dans une « Vie sommaire » du prophète en ouverture de *La premiere face du Janus françois* de 1594[223]. Après avoir passé soixante ans, raconte-t-il, Nostradamus devint « fort caduque et debile », souvent malade, il

> attendoit constamment son an climacterique, auquel il deceda, sçavoir le second de jullet 1566, peu devant le soleil levant, passant icelle arthritis en hydropisie, qui au bout de huit jours le suffoqua. Que le temps de son trespas luy fut notoire, mesmes le jour, voire l'heure, je le puis tesmoigner avec verité, me souvenant tresbien que sur la fin de juin, ladite année, il avoit escrit de sa main aux Ephemerides de Jean Stadius ces mots latins : 'Hic prope mors est', c'est à dire, 'Icy proche est ma mort'. Et le jour devant qu'il fist eschange de ceste vie à l'autre, luy ayant assisté bien longuement et, sur le tard prenant congé de luy jusques au lendemain matin, il me dit ces paroles : 'Vous ne me verrez pas en vie au soleil levant.

Trente ans après les faits, Chavigny se met en scène avantageusement, témoin de l'ultime prophétie funeste de l'astrologue de Salon de Provence qui avait senti sa fin prochaine.

Peu avant l'écrit apologétique de Chavigny, Jean Tabourot sous le pseudonyme de Jean Vostet Breton, dans son *Almanach ou prognostication des laboureurs reduite selon le Kalendrier gregorien avec quelques observations particulieres sur l'année 1588, de si long temps menacée*[224], considère que, si la fin du monde n'advient en 1588, il y aura néanmoins des malheurs horribles. Et si ce n'est en cette année 1588, qui est climactérique selon Rantzau, ce sera la suivante, car 1589 est également une année climacterique[225]. En effet, explique Tabourot, 1589 inclut 7 fois 227, mais également 7 fois 22 et 7 fois 7, « de sorte qu'il ne faut point douter que de grands remuemens et une fatale mutation n'advienne ». Tout chiffre divisible par sept est, presque par définition, climactérique, et à l'intérieur de ce chiffre, puisque nous sommes dans les années 1500, de nombreux calculs et élucubrations numériques sont possibles. 22 n'a jamais été un nombre climactérique, c'est son association répétée avec 7 (227 et 22 fois 7) qui permet au prognostiqueur de souligner cette année. Bodin n'avait pas été jusque là. Les seules années « vraiment » climactériques du XVIe siècle furent 1512 et 1575, respectivement les 24e et 25e depuis *partus Virginis*[226]. Tabourot, écrivant pendant les difficiles années de la décennie 1580, n'avait aucune peine à ajouter ce que j'appellerais « la preuve climactérique » à son annonce de la fin des temps[227]. Il est vrai, *a posteriori*, que les années 1588 et 1589 furent très critiques pour le royaume de France, avec les assassinats des Guises, puis d'Henri III, les Ligueurs en profiteront.

1576 est une année beaucoup plus importante – quoique elle ne soit pas divisible par sept –, en ce qui concerne les développements astrologiques de l'année climactérique, puisqu'elle voit paraître le premier essai de Rantzau et les pages de Camerarius le Jeune. A l'automne de la Renaissance, la totalité du dossier antique de l'année climactérique a été restitué ; il est donc exploitable et exploité pour établir des catalogues. C'est en 1580 que paraît le *Catalogus Imperatorum, Regum ac Principum qui astrologicam artem amarunt, ornarunt et exercuerunt* d'Henrik Rantzau, que Tabourot a lu, et ce traité

est d'une autre trempe que les brèves remarques de Nostradamus ou dudit Tabourot[228]. Cette apologie de l'astrologie ancienne et contemporaine s'achève par le premier traité sur l'année climactérique :

> On a ajouté un traité sur les années climactériques avec des exemples nombreux d'hommes illustres qui sont morts pendant ces années et surtout pendant leur 49e, 56e ou 63e année[229].

On trouvait déjà en 1576, dans un traité de Rantzau sur la santé (*De conservanda valetudine liber*) quelques pages sur les années climactériques[230], car la prolongation de la vie et l'âge climactérique étaient souvent associés, même par le poète Pontus de Tyard[231], comme par l'évêque de Chalon-sur-Saône[232], celui-ci écrivant que « l'an climacteric finira le jour de nostre vie[233] ». Rantzau se défendait du fait que l'attention à l'année climactérique pût passer pour superstitieuse, c'est l'usage et l'expérience qui avaient généré le propos[234]. On constate en effet, argumentait-il, qu'en certaines années se produisent des changements marquants. Quand ces années sont des multiples de sept, elles sont plus dangereuses. Sans vergogne, Rantzau osait s'appuyer sur Cicéron et avançait que ce dernier observait les années climactériques dans le *Songe de Scipion*[235]. Or tant Cicéron dans le sixième livre de la *République*, que Macrobe dans son commentaire du *Songe de Scipion* n'ont mentionné les années climactériques, nous l'avons déjà constaté : une apologie du nombre sept chez celui-ci, la mention de l'âge heureux de cinquante-six ans, sept fois huit, chez celui-là, mais c'est tout. Macrobe s'appuie certes sur Hippocrate au chapitre vi du livre I de son commentaire du *Songe*[236], mais il passe de la quarante-neuvième année, celle de la maturité, à la soixante-dixième, sans marquer l'arrêt soixante-trois[237] : son intérêt pour les étapes septénaires est positif, non critique, à l'exception de la dernière, la soixante-dixième, limite de la vie pour certains médecins. Cette limite n'est pas celle de Cardan, mais Rantzau ne le cite dans son *De conservenda valetudine* que pour indiquer que l'année froide et sèche est la plus dangereuses[238]. Les deux traités de Rantzau furent régulièrement réédités pendant un demi-siècle[239].

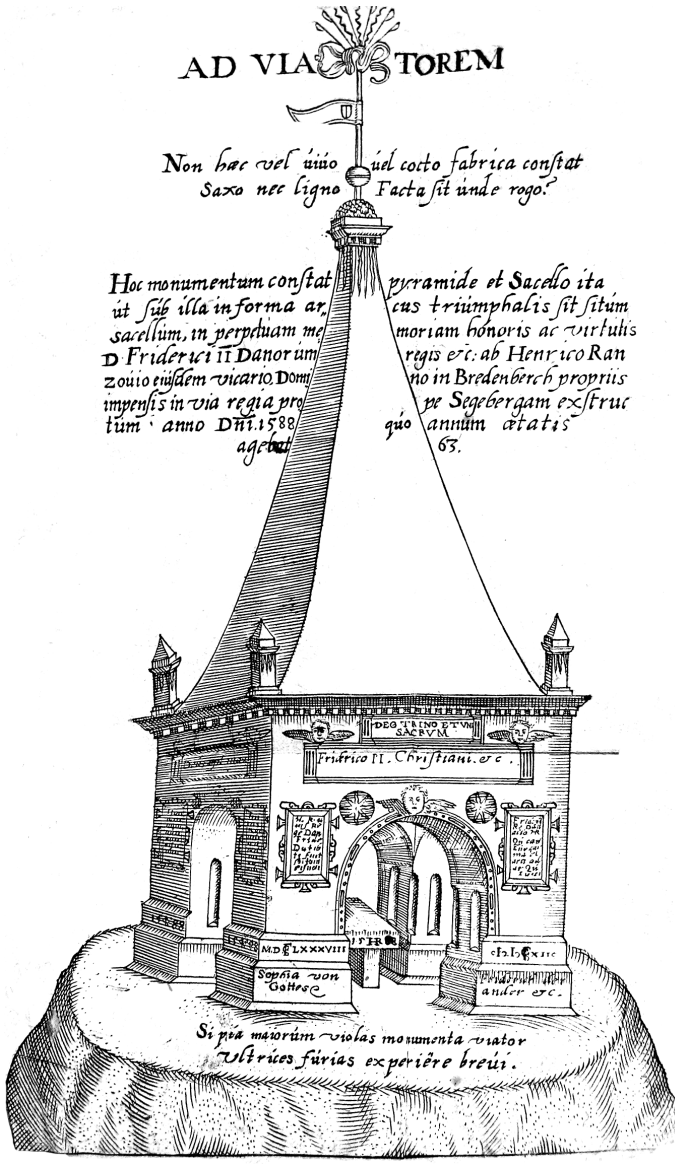
Henrik (Heinrich) Rantzau (1526-1598[240]), d'excellente noblesse danoise, fut gouverneur (Statthalter) du Schleswig-Holstein, représentant du roi de Danemark dans ce duché, il aimait d'ailleurs à se qualifier de *vicarius regius*[241]. [**Illustration 3**][242] Dans sa jeunesse, il avait séjourné à Wittenberg et à la cour de Charles Quint, car son père avait voulu faire de lui tout à la fois un ardent luthérien et un parfait homme politique[243]. C'est à la mort de ce père attentif auquel il succéda, que Rantzau commença sa carrière littéraire en éditant une collection d'*elogia* à la mémoire du disparu. Rantzau s'avère être un homme politique très moderne, puisqu'il esquissait plus qu'il n'écrivait des livres sur différents sujets – santé, astrologie[244], calendrier[245], histoire et même des stratagèmes militaires[246] –, qui étaient ensuite complétés et corrigés par des professionnels qui les éditaient. Ses contemporains devaient connaître ce statut de politicien intellectuel de Rantzau, bienfaiteur de nègres littéraires, car sa mort ne fut saluée que par le rituel sermon funéraire luthérien, mais par aucun recueil, tombeau littéraire ni *elogia*[247]. Il avait toutefois été en contact avec son compatriote Tycho Brahé, lui offrant son volume de 1593 sur la mort, surtout la mort de ses fils[248] et, outre sa correspondance avec la noblesse allemande, il correspondit avec des poètes et théologiens, Paul Melissus (Schede)[249], David Chytræus, mais encore Juste Lipse[250]. A la mort du roi Frédéric II de Danemark, mort le 4 avril 1588, il décida de faire construire une pyramide sanctuaire « Au voyageur » (« pyramis et sacellus » « Ad viatorem »). Il précise dans le dessin de ce monument qu'il a entrepris cela dans la 63e année de son âge, la précision n'était pas fortuite[251]. [**Illustration 4**] Il lui restait toutefois quasi vingt ans à vivre, quand parut, en 1580 et en latin, son *Catalogue des empereurs, rois et princes qui ont aimé, honoré et pratiqué l'art astrologique*.

Dès l'adresse au Lecteur dudit *Catalogus* de 1580, longue apologie de l'art astrologique, Rantzau précise le projet de son livre. Il a rassemblé des exemples qui légitiment en quelque sorte la science des astres (*astrorum scientia*), le savoir astrologique (*doctrina astrologica*), cette science qui fut toujours recherchée tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Eglise. Il a joint à ce texte un bref traité indispensable sur les années climactériques,

Ill 3. Rantzau, *De Somniis*, p. 58.

> pendant lesquelles des changements remarquables dans la vie et la santé de l'homme se produisent, ce dont témoigne l'expérience quotidienne, et que nous avons illustré par un bon nombre d'exemples tirés des auteurs tant sacrés que profanes. Nous engageons amicalement les savants à considérer attentivement ces choses qui importent au plus haut point pour gérer la santé[252].

D'une certaine manière, la santé du corps légitime l'attention astrologique, Rantzau cherchant à en convaincre les doctes. Quoique cette référence à la santé soit constante chez lui, un détour par quelques grands traités de la fin du moyen âge et de la Renaissance montre que ces textes ne portaient pas trace d'un intérêt pour l'année climactérique[253]. La déclaration de Rantzau ne pouvant suffire, c'est la force des exemples, la preuve par le nombre, qui vont guider son propos



Ill. 4. Froben, *Epistolae Consolatoriae*, entre les pages 454 et 455.

dans les deux parties de son traité. Avant la seconde partie sur les années climactériques, Rantzau présente en effet tous les personnages importants s'étant intéressés à l'astrologie, à la seule astrologie, doit-on parfois préciser. Il commence son énumération par Adam qui connaissait parfaitement la matière des choses célestes[254], avant Abraham et Job, puis, et je ne cite que quelques noms, Meton, le fils de Pausanias qui découvrit le cycle lunaire de dix-neuf ans (*cyclum decemnovenalem*, *enneadecaëteride*, ce que nous appelons le nombre d'or[2555]), Jules César, les empereurs Tibère et Claude, Adrien et Septime Sévère, Charlemagne qu'on retrouve[256], le roi Alphonse X et « ses » fameuses tables alphonsines, Mahomed II, Frédéric II qui fit traduire à Naples des livres astrologiques arabes en latin, le pape Paul III, jusqu'à Tycho Brahé (p. 30), etc. Rantzau déploie son art taxinomique dans un second catalogue regroupant des prédictions faites par des astrologues depuis l'Antiquité, commençant avec Tacite et Juvénal[257]. Suivent des références antiques, mêlées aux modernes, dont Thomas More (p. 32), Pico della Mirandola, pour rappeler qu'il s'était opposé aux astrologues, après que ceux-ci lui avaient prédit qu'il mourrait à l'âge de trente-trois ans[258], ou Catherine de Médicis, à qui des astrologues avaient prédit qu'elle était née pour détruire la prééminence, ce qu'elle avait réussi à faire par son mariage, selon le témoignage de Guichardin[259], etc.

Arrivent laborieusement les pages « Des années climactériques, c'est-à-dire graduelles, qui sont réunies par des nombres et que l'on peut gravir comme par les échelons des échelles[260] ». De deux genres sont les années climactériques, précise d'emblée le compilateur ; les premières amènent vers un âge multiple de sept, ce sont les années hebdomadaires ou climactériques, la soixante-troisième étant « climactericus magnus », la 126e, « climactericus maximus » ; le second genre correspond aux années multiples de neuf, années ennéatiques ou décrétoires, qualificatif que l'on a déjà rencontré dans la marge de quelques éditions de Pline[261]. Le traité, ou plutôt la présentation des listes, signale que les séries de trois semaines d'années sont plus dangereuses (multiples de vingt et un ans donc : 21e, 42e, 63e, 84e, 105e), mais que les 49e, 56e et 63e sont les plus dangereuses. On voit réapparaître ici la 56e année, qui a parfois tendance à s'effacer au profit de la 81e. La raison invoquée est astrologique, on s'en serait douté :

> Les années les plus dangereuses sont donc les 49e, 56e et 63e ; notamment si des astres maléfices (*malefici*) sont dans la 2e ou la 8e maison de la nativité ou si les maisons hylégiales (*néfastes*) sont exposées pendant ces années à de mauvaises planètes et à leur influence[262].

La démonstration se poursuit sur l'importance des années multiples de sept et de neuf, la nature nous montrant qu'elles entraînent chez l'homme les changements les plus importants. Firmicus est à nouveau allégué[263], puis la lettre d'Auguste et des noms connus, d'autres mentionnés pour la première fois, qui ont tenu quelques propos sur la question, à en croire Rantzau, puisque la cohorte est emmenée par Platon et comprend Censorinus et Aulu Gelle bien sûr, mais encore Philon, Macrobe, Cicéron, Boèce, Ambroise et Augustin, Bède et d'autres philosophes et savants (*docti viri*) modernes[264]. Mais si ces auteurs n'ont pas vu dans cette attention climactérique une superstition, ils n'offrent que l'argument de l'observation et de l'expérience[265]. Rantzau relève bien quelques mots de Sénèque et de Ficin, mais sans s'en satisfaire. En fait, l'astrologue danois va déployer une double argumentation. La première relève de l'astrologie judiciaire. C'est Saturne qui rend critique l'année climactérique. Ficin l'avait déjà dit, mais Rantzau qui l'avait lu, en particulier le *De vita libri tres* qu'il nous tarde d'ouvrir[266], subsume l'affirmation en nous fournissant une preuve : c'est que Saturne est voyageur et meurtrier des mortels, et que chaque septième année il parvient dans le quartier astrologique contraire à la nature du signe dans lequel il était entré au moment de la naissance[267]. La lune, plus rapide, fait cette entrée chaque septième jour. On retrouve les jours critiques multiples de sept que les médecins connaissaient depuis l'Antiquité, à cause du mouvement des humeurs, mais la référence de Rantzau est maintenant Ptolémée. La démonstration n'est pas finie, s'achevant plus techniquement dans l'horoscope, en alléguant les 7e, 8e et 12e maisons, maisons contraires à la santé et à la fortune, mais surtout la septième qui, si elle accueille Saturne lors d'une septième année de vie de la personne dont on a dressé l'horoscope, sera très critique[268]. La démonstration est fondée sur la présence d'une planète considérée comme néfaste quand elle est associée au chiffre sept. Il faut pourtant que Rantzau légitime la

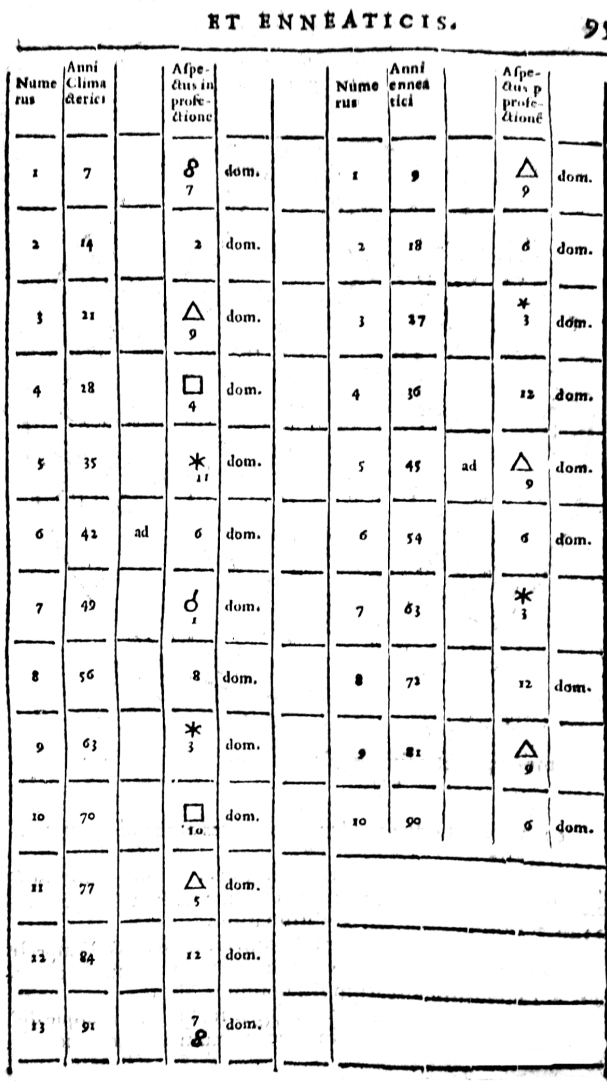
valeur du chiffre sept. C'est l'objet de la seconde partie de sa démonstration.

Pour Macrobe *numerus perfectionis*, pour Jérôme *numerus sanctus*, nous l'avons vu, le chiffre sept a un statut particulier, unique, quoique Rantzau ne cite pas Ambroise et son *bonus numerus*, estafette de toute la théologie médiévale. La seconde argumentation se réduit donc à nouveau à la constitution d'un catalogue, biblique celui-ci, puisque énumérant les passages mettant en évidence le chiffre sept : sept jours de la Création, bien évidemment, mais encore l'année sabbatique, et surtout l'année jubilaire, après sept fois sept années. Le fait que Noé aborda le mont Ararat le septième mois, mais également les sept couples d'animaux purs qu'il prit avec lui, l'envoi de la colombe le septième jour, tout ce qui compte le chiffre sept est ainsi égrené, dans un désordre tant chronologique que biblique, Salomon précédant Jacob, les années étant mêlées aux jours. Rantzau n'argumente pas, il compte, il énumère. La preuve biblique n'étant peut-être pas assez convaincante, le compilateur fait même appel aux dents de lait apparaissant au septième mois, remplacées à la septième année, constat que l'on trouve déjà dans les *Aphorismes* d'Hippocrate ; Rantzau attribue toutefois ce renouvellement à Saturne[269]. Cette partie introductive s'achève avec des vers de Selnecker sur les stades septénaires de l'être humain. Nicolaus Selnecker, théologien et compositeur de cantiques luthérien, n'écrit pas le mot *climactericus* dans ce poème, mais il accorde six vers aux soixante-trois ans[270] contre un seul distique aux autres degrés, mesurant les fortunes diverses de cet âge, à l'instar de Bèze, avec lequel il polémiquait, et de Goulart dans les années qui suivirent.

Suit un nouveau catalogue, celui des personnes qui sont mortes au cours d'une année novénaire, depuis Amazius, roi de Juda qui mourut dans sa cinquante-quatrième année, jusqu'au duc Christoph von Würtenberg qui mourut également dans cette année (« anno ætatis 54. » ou « anno 54. »), en passant par Platon (« anno ætatis 81. »), le père d'Ovide (« vixisse annos 90 ») ou saint François (« 45 »)[271]. Viennent ensuite ceux qui sont morts dans leur 49e année[272] : Oecolampade jouxte Simon Grynæus (« … mortuus anno ætatis 48. tantum 5. menses abfuit ab anno 49. ») et Joachim Eichorn, abbé d'Einsiedeln, mort quant à lui à 49 ans. Suit la longue série de ceux qui ont trépassé « anno 56. » (p. 86-90), dont Dante,

Calvin (p. 89) ou Henry VIII, avant celle non moins impressionnante de « Hi anno hebdomatico et enneatico magno 63. perierunt »[273] : Aristote, Cicéron, Salluste, étonnamment la Vierge Marie[274], des empereurs romains, Trajan ou Tibère, un seul roi de France, Louis le Pieux, des écrivains ecclésiastiques, Bède le Vénérable ou Bernard de Clairvaux, même le prophète Mahomet, des contemporains, Sebastian Münster ou Beatus Rhenanus, pour ne rien dire de Luther et Melanchthon, mais ajouter l'éditeur Hieronymus Froben, etc., le tout dans un désordre inénarrable.

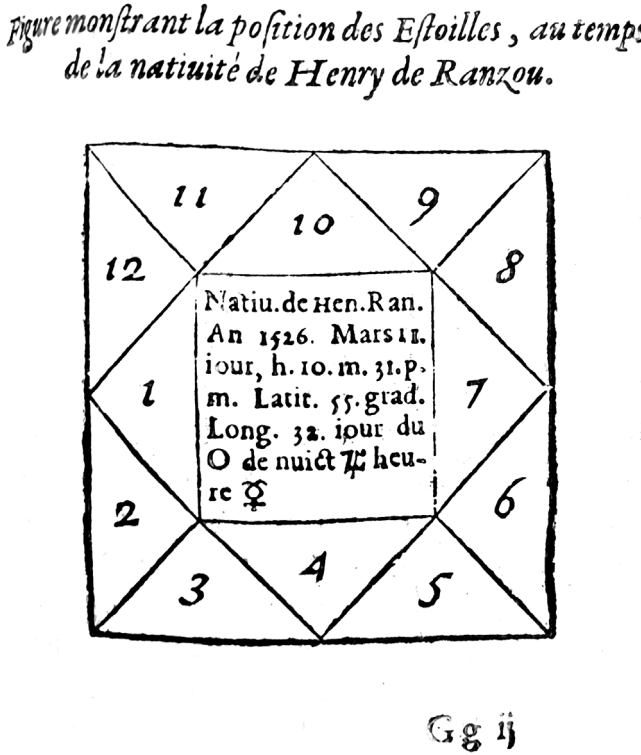
Enfin, pour compléter son catalogue, Rantzau ajoute deux figures (p. 95s). [**Illustration 5**] La première est un double tableau montrant pour chaque année climactérique (multiple de 7) et ennéatique (multiple de 9) l'aspect des planètes et la maison impliquée en relation avec la première maison, celle dans laquelle se trouve le soleil au moment de la naissance (« Aspectus in profectione »). L'aspect est une relation angulaire entre les planètes dans la carte du ciel, et l'on trouve des conjonctions, des oppositions, des carrés, des trigones et des sextiles sur le tableau de Rantzau, aspects positifs et négatifs donc. Ainsi, pour la première année climactérique, la 7e année de vie, on découvre une opposition impliquant les 1ère et 7e maisons ; pour la 9e année (la fameuse 63e), un sextile associe les 1ère et 3e maisons ; etc. [**Illustration 6**] La seconde gravure est un horoscope de la naissance de Henrik Rantzau dressé non par lui, mais par Conradus Dasipodius (mieux Dasypodius), hellénisation de Konrad Rauchfuss, astrologue à Strasbourg, surtout connu pour être le concepteur de la somptueuse horloge de la cathédrale (qu'il a décrit dans son *Heron mechanicus* de 1580[275]). Est joint à l'horoscope, établi en 1579[276], un jugement succinct dit la légende, mais qui court toutefois sur près de deux pages après la figure (p. 96-98). Le jugement général donné en légende de l'horoscope précise que « Toutes les planètes sont aux exaltations des planètes, d'où les honneurs ». Le second jugement, particulier, concerne la première maison : « Le Soleil en exaltation distribue largement les honneurs les meilleurs et les prestiges[277] ». Le représentant du roi de Danemark dans le duché de Schleswig-Holstein mettait ainsi en avant sa valeur que les astres avaient prévue. En dressant l'horoscope d'un homme puissant, Dasypodius n'avait renoncé à aucune flagornerie, ce que réclamait le



ET ENNEATICIS. 95

Numerus	Anni Climacterici		Aspectus in profectione			Numerus	Anni enneatici		Aspectus p profectionē	
1	7		☍ 7	dom.		1	9		△ 9	dom.
2	14		2	dom.		2	18		6	dom.
3	21		△ 9	dom.		3	27		✶ 3	dom.
4	28		□ 4	dom.		4	36		12	dom.
5	35		✶ 11	dom.		5	45	ad	△ 9	dom.
6	42	ad	6	dom.		6	54		6	dom.
7	49		☌ 1	dom.		7	63		✶ 3	
8	56		8	dom.		8	72		12	dom.
9	63		✶ 3	dom.		9	81		△ 9	
10	70		□ 10	dom.		10	90		6	dom.
11	77		△ 5	dom.						
12	84		12	dom.						
13	91		7 ☍	dom.						

Ill. 5. Rantzau, *Catalogus*, p. 95.



Ill. 6. Rantzau, *Traité astrologique*, Paris, Pierre Ménard, 1657, f° Gg iir°.

genre : bonheur, argent, piété sincère, esprit vif, sagacité, position sociale proche des rois, mariage heureux, des enfants survivants puissants, rien ne manquait. S'il mourra subitement, précise encore l'astrologue, Rantzau vivra longtemps, quoique son année climactérique de 56e année de vie soit critique, c'est-à-dire 1581-1582, peu de temps après la réalisation de ce Catalogue. Le grand serviteur du roi du Danemark dépassera toutefois quatre-vingt-un ans, mais ceci, c'est moi qui l'ajoute. Suivent des vers de Rantzau sur les planètes et les travaux des mois, revisitation astrologique *Des travaux et des jours*. C'est bien dire que le discours climactérique de Rantzau est entièrement orienté sur le versant astrologique.

En réalisant ce catalogue moderne et nouveau, Rantzau assène à son lecteur l'argument du nombre. On remarque d'ailleurs une imprécision entre l'année et le nombre d'années, 56 ans et 56e année, qu'exemplifie l'année jubilaire, cinquantième année pour Rantzau et beaucoup d'autres, quarante-neuvième pour certains de ses contemporains, Joseph-Juste Scaliger, Simon Goulart ou Matthieu Béroalde[278]. Cette imprécision n'augmente que davantage le nombre des exemples du *catalogo*, mais *mille tre* n'est pas divisible par sept.

Tabourot avait cité Rantzau ; en 1587, le philomathe Johann Reinstein, le mentionne sur la page de titre de son traité sur les années dangereuses, à côté de Cardan[279], surtout son traité s'intitule *Urania Ranzovia*. Habitant Erfurt, Reinstein ne semble pourtant pas avoir été un client du gouverneur du Schleswig-Holstein. Il cite sa source, le *Catalogus Imperatorum ac virorum illustrium* de « Heinrich Ranzo, Holsteinischer Ritter[280] », mais aussi la *Vindicata Astrologia* du même. D'autres utilisèrent Rantzau sans le nommer, médecins-astrologues, raison de leur présence ici, à l'instar de Jean Saulnier, « Medecin et Sec.[retaire] Interprete de Monseigneur le Prince de Condé », ainsi qu'il se nomme sur la page de titre de sa *Cosmologie du monde, tant celeste que terrestre*[281]. Ce médecin astrologue (« interprete ») en passe par l'année climactérique, sans rien nous apprendre de nouveau, sans entrer dans des détails astrologiques, mais en mettant l'année climactérique en relation avec la santé du corps, en recopiant surtout Lemnius[282].

On relève l'importance d'une astrologie plus psychologique que mathématique. L'incertitude d'ailleurs du nombre cardinal ou ordinal, 63 ans ou 63e année de vie, que nous rencontrons à maintes reprises tout au long de cette histoire, relève également de cette astrologie plus psychologisante que technique et mathématique. Celle-là est partout. Erasme, dans le *Ciceronianus* de 1528, ne déclare-t-il pas que « si tu prêtes foi aux astrologues, personne n'est aisément heureux dans quelque chose à quoi la nature (*genesis*) répugne[283]. » L'affirmation est certes atténuée par la condition initiale, véritable garde-fou contre les critiques éventuelles, mais elle considère que le bonheur humain est lié à une adéquation entre l'homme et la nature. L'homme doit répondre à ce à quoi

la nature l'a prédisposé, les astrologues étant les intermédiaires entre la nature et l'homme, les interprètes de ce lien.

En cette même année 1576, apparaît un autre traité qui ne néglige pas l'année climactérique, tout en émanant d'un milieu luthérien. Joachim Camerarius le Jeune appartient, comme son père avant lui, à ce petit cercle Wittenbergeois qui, autour de Melanchthon, apprécie, lit et édite des textes astrologiques[284].

Dans son *Commentaire des différents genres des divinations et de leurs termes grecs et latins*[285], Joachim Camerarius fils offre un long passage sur l'année climactérique qu'il est inutile de reproduire en entier, car de nombreux éléments sont maintenant connus. Camerarius commence son traité en énumérant les modes majeurs de divination. Le premier est l'oracle divin ; le deuxième, l'astrologie, la divination des événements futurs ; le troisième, les signes (*sumbolika*) ; le quatrième, la magie, et il en vient au cinquième et dernier mode, la divination des événements qui arrivent « par hasard, à l'aventure, par cas fortuit, tels les tirages au sort[286] », ce que le populaire se représente par la roue de la fortune. En relation avec ce type de divination apparaissent les années climactériques. Après avoir donné l'étymologie du mot, Camerarius explique son fonctionnement septénaire et novénaire. Si Aulu Gelle et Julius Firmicus Maternus sont les références antiques avec le *Songe de Scipion* (Camerarius rappelant ici le chiffre de cinquante-six que glose Cicéron), les exemples modernes sont Martin Luther et Philipp Melanchthon[287], associant, sans nous le dire, les valeurs ordinale et cardinale de soixante-trois. Plus étonnant encore à nos yeux modernes, Camerarius, relève le rôle que jouent ces années dans les thèmes astraux :

> Or les astrologues appellent généralement *klimaktères* toutes les significations incertaines, dangereuses et tristes dans les thèmes horoscopiques, qui se présentent à tel ou tel moment[288].

Camerarius introduit alors Ptolémée, que son père avait édité dès 1535[289], et les commentaires arabes dans le débat astrologique sur le *locus climactericus* des horoscopes, tout en condamnant la « barbarica superstitio » de penser qu'il était prévu qu'Hector serait vaincu par Achille, en raison de

la valeur numérique plus petite de son nom (p. 14). L'année climactérique n'est en rien proscrite dans l'esprit et la pratique de Camerarius ; ce ne sont que les divinations liées aux superstitions populaires qui sont vilipendées, pas seulement dans les pays étrangers, mais dans les maisons et les familles allemandes.

Nous n'avons encore rien dit de Ptolémée entrevu chez Rantzau et maintenant chez Camerarius. Il est temps d'ouvrir le *Tetrabiblos* ou *Quadripartitum* dans l'édition-traduction donnée par Melanchthon, dans l'exemplaire d'Isaac Casaubon[290], dont nous connaissions l'intérêt pour le temps quotidien dans ses *Ephemerides*[291].

C'est à la fin du chapitre du troisième livre du *Tetrabiblos* consacré à la longueur de la vie que Ptolémée, savant astronome et géographe du IIe siècle que l'on connaît, mais également astrologue réputé, incontournable à la Renaissance, évoque les étapes climactériques, sans toutefois attacher de nombres précis à ces crises. Le recueil de quatre livres est un traité d'astrologie et d'établissement des horoscopes, l'art génethlialogique prisé entre autres par Melanchthon, Camerarius l'Ancien ou Jérôme Cardan, tous éditeurs de Ptolémée. Ptolémée et les astrologues considèrent que le mouvement des planètes influence toute la destinée d'un nouveau-né. Le moment précis de la naissance est donc indispensable pour dresser un horoscope, le moment de la conception étant trop aléatoire[292]. Dans le livre III, il s'agit tout d'abord d'établir avec précision la carte du ciel au moment de la naissance, afin de dresser l'horoscope. Il faut toutefois se méfier du cadran solaire et même de la clepsydre, pour déterminer la minute exacte de la naissance, le déplacement d'un cadran ou l'écoulement irrégulier de l'eau rendant l'exactitude délicate[293]. Après des chapitres sur les parents, puis sur les frères et sœurs, sur la détermination du sexe du nouveau-né, les jumeaux, les monstres et les nourrissons destinés à mourir, Ptolémée en vient à la prédiction de la durée de vie, ce qui fait pour lui l'essentiel de la vie[294]. Tout est résumé dans l'opposition de l'influence des maisons aphétiques (dispensatrices de vie, positives donc) et des maisons anérètes (destructrices de vie, maléfiques). Ptolémée cite d'abord les maisons aphétiques, soumises à l'influence de l'Ascendant, du Soleil, de la Lune et de la part de Fortune.

Le nombre des années de vie dépend de la distance séparant la maison de l'aphète de la maison anérète. Suivent des applications pratiques avec les maisons du Zodiaque, avant un examen plus rapide des maisons anérètes, lieux critiques par excellence. C'est ici qu'apparaît le mot *climactérique* :

> Et par la suite, nous distinguerons à partir de chacun des levers (obviationum) et des couchers (demersionum) les transits mortels ou *climactériques* et les autres, en commençant par ceux qui s'achèvent le plus rapidement, parce que les levers sont négatifs ou positifs par rapport aux transits, eu égard à ce que nous avons dit, en fonction en particulier de la durée marquée par chacun des levers. En effet, dans des positions négatives et à un âge avancé, les astres touchant les lieux principaux [du thème], la mort est certaine. Mais si l'un des deux éléments [astres ou lieux] vient en aide aux souffrances de la nature humaine, il y aura des troubles grands et dangereux. Si les deux éléments sont favorables, il ne faut s'attendre qu'à une lassitude, à un préjudice ou à un affaiblissement passagers. Mais quel sera le futur ? Il faut le chercher en fonction de l'état des lieux où se déroule le transit et son rapport à la position natale (*genituræ*)[295].

Le mot 'climactérique' ne concerne donc que des crises lors de rencontres dans les lieux horoscopiques bénéfiques et maléfiques. Si la démonstration apparaît dans le chapitre consacré à la durée de la vie, Ptolémée ne donne aucun chiffre, ni quarante-neuf, ni quatre-vingt-un ni même soixante-trois ans, aucune échelle septénaire ou novénaire pour déterminer la fin de la vie ni pour souligner les années les plus critiques. On retrouvera ce sens du mot climactérique chez de nombreux astrologues, médecins… ou théologiens se piquant d'astrologie, à la manière du médecin luthérien Kaspar Peucer, le gendre de Melanchthon, traduit en français par le pasteur Simon Goulart[296]. Il n'est pas davantage étonnant que Jérôme Cardan, dont je n'ai détecté aucun intérêt pour les années climactériques[297], plus médecin qu'astrologue en l'espèce, ne commente guère ce passage, ne mentionnant, lui non plus, aucun chiffre[298]. Le propos de Ptolémée n'était pas celui-là, le sien non plus[299], puisqu'il est lié à l'ontogenèse, non à la philogenèse, au thème astral de l'individu, non à celui de l'humanité

dans son ensemble, car chacun devrait alors connaître des périodes critiques au même âge.

Revenons à Camerarius et la seconde partie de son *De generibus divinationum*, dans lequel il commente les cinq genres de divinations. En effet, dès la page 16, juste après le passage sur l'année climactérique, Camerarius discute, complète et commente les quatre premiers genres de divination. Il ne revient toutefois que brièvement sur le cinquième mode (p. 132-135), pour redire que celui-ci comporte un grand nombre de superstitions ; pourtant il existe bien, ce que les anciens ont perçu, des jours favorables et d'autres défavorables (« fausti aut infausti »). Dans la discussion de ces jours, Camerarius introduit Plutarque dans le débat, puis il termine son commentaire en citant de nouvelles superstitions populaires : la rencontre d'un loup en marchant est un heureux présage, celle d'un lièvre, un malheureux ; renverser du sel est signe d'un événement triste ; du vin, d'un bon[300], etc. Ce faisant, Camerarius ne parle plus des années climactériques, mais seulement des jours que les anciens, et en particulier Plutarque, relevèrent comme fastes ou néfastes, en donnant des exemples, non des méthodes de calcul.

On remarque donc que Camerarius se moque des superstitions liées aux jours, mais évite de condamner les références à l'année climactérique ; nous avons d'ailleurs relevé auparavant les mentions des noms de Luther et de Melanchthon comme personnes, importantes de surcroît, mortes dans une année climactérique. C'est dire qu'il y a jugement et jugement, le second relevant de l'astrologie judiciaire. Surtout, Camerarius cite ici Plutarque, alors qu'il avait allégué Ptolémée dans son propos initial, introduisant dans la discussion de nouvelles sources et commentaires.

Rantzau avait lancé le genre, sinon la mode, avec Camerarius, puisque leurs deux traités avaient paru en la même année 1576 ; au XVIIe siècle, les traités sur l'année climactérique se multiplient et s'épanouissent : Ambrosio Florido, Giovanni Baptista Selvatico, Baptista Codronchi, Giovanni Battista Rossi, Claude Saumaise ou Jean-Baptiste de Revellois, avant Louis de Beausobre au XVIIIe siècle, écrivent des livres qui, toutefois, ne rencontreront pas le succès de celui de

Rantzau[301]. D'autres découvrent le sujet en cours de route, à l'instar de Simone Maiolo qui ajoute en 1608 un dialogue dans la continuation de ses *Jours caniculaires* pour traiter des ans climactériques[302]. Dans cette « librairie climactérique » du XVIIe siècle, je n'ai pas choisi le plus court, mais celui de l'homme le plus connu et, peut-être, le plus scientifique. Avant de l'ouvrir, j'invite le lecteur à une partie du jeu de l'oie, pour se divertir un tant soit peu de tous ces traités latins.

LE JEU DE L'OIE (GIOCO DELL'OCA)

Qui a inventé le Jeu de l'oie[303] dont la case 63 annonce tout à la fois la victoire et la sortie du jeu ? Si c'est bien à Florence et à la cour des Médicis vers 1580 qu'on en trouve la première mention moderne[304], le choix de soixante-trois cases n'est le fruit d'aucun hasard, quand on renouvelle le « noble jeu des Grecs », « Il diletievole gioco di loca », une seule case de moins qu'au jeu des échecs. L'oie annonce un danger, pensons aux oies du Capitole, accompagne une vie semée d'embuches, mais également agrémentée de coups de chance de novénaires en novénaires. Ce serait Palamède qui aurait inventé le jeu pour divertir les soldats d'Agamemnon durant le siège de Troie, ce qu'ignorait Homère ! Si le pseudo Philostrate, dans son *Heroïque*, chante à Palamède un dithyrambe[305], le jeu qu'il évoque ne peut concerner notre jeu de l'oie[306]. Plus tard, Cassiodore incrimine une invention de Palamède, parce que les citoyens perdent leur temps en jouant avec des cailloux, les pions de Palamède « Palamediacis calculis occupari », permettant de nombreuses identifications[307]. En raison du long éloge attribué à Philostrate, on a fait de Palamède l'inventeur de divers jeux, dont les échecs, et même de l'alphabet grec pendant le siège de Troyes, alors que Pline rapporte simplement que Palamède ajouta quatre lettres audit alphabet[308]. L'association entre Palamède et le jeu des échecs trouva, au XIIIe siècle, dans le *Tristan en prose* un témoin ancien, puisqu'il est dit que Palamède, rival malheureux de Tristan auprès d'Iseut, a apporté le jeu d'Orient[309].

Au XVIe siècle, il ne semble pas que ce soit directement sous l'égide de Palamède qu'on donna vie au *Gioco dell'oca*, mais on inventa la fiction « renouvelé des Grecs[310] ». Ce

Ill. 7. Il piacevole gioco dell'oca, [Florence], *ca* 1580.

serait donc à Florence peu après 1580, puis à Venise, que fut imprimé *Il diletievole gioco di loca*. Henry-René d'Allemagne, dans son histoire du jeu de l'oie, en a donné une reproduction de 1640, imprimé à Venise, par Carlo Coriolani[311], mais on connaît aujourd'hui des gravures plus anciennes[312]. [**Illustration 7**], dont une du dernier quart du XVIe siècle signé G. S. sous la grande case 63 représentant une joyeuse tablée avec des convives, hommes et femmes, buvant et jouant aux cartes. Une jeune femme entre par la porte 63 tenant une grande corbeille remplie de fruits : la fin du jeu invite à continuer celui-ci sous une forme plus sensuelle.

Après l'Italie, on trouva un *New and most pleasant game of goose* publié à Londres, en 1597[313], avant que le futur Louis XIII ne s'y amusât en 1612, puisque le médecin Héroard précise, entre les pisses, les messes et les jeux quotidiennement consignés, que le jeune roi « se remet au lict à trois heures. Gousté… Joue à l'oye, Msr de Vendome [César de Vendôme, demi-frère du Dauphin, fils de Gabrielle d'Estrées], le Grand Escuier et d'Espernon [Jean Louis Nogaret de La Valette, duc d'Epernon] avecques luy[314] ». Adulte, le roi continuera à aimer ce jeu, puisqu'on le découvre, le 20 janvier 1628, qui « s'amuse à jouer à l'oye », avant le souper à six heures[315]. La veille, Louis XIII s'était réveillé très tôt, à deux heures du matin, « au bruit de plus de cinquante coups de canon » : c'était le siège de La Rochelle[316]. On rappellera régulièrement au cours du XVIIe siècle que les Grecs ont inventé le jeu de l'oie, Madame de Sévigné s'en faisant encore l'écho en 1672[317].

Le jeu ne se focalise pas sur les multiples de 7, mais sur les multiples de 9, dont les cases portent toutes une oie. Elles sont bénéfiques et permettent, en tombant sur elles, de doubler les points obtenus avec les deux dés : « Replica il punto ». Il en est de même au deuxième multiple de 7, 14 : « Replica il punto ». Quatorze ans est l'âge de la puberté chez Aristote, des médecins et des astrologues, ainsi qu'Auger Ferrier le rappelle à Bodin[318], un temps qui marque souvent la fin des maladies. Portant un labyrinthe, 42 est l'autre multiple de sept qui est invité dans la ronde, d'une manière maléfique, alors que les autres multiples de 7 sont sans effet, les cases restant blanches. C'est en revanche 58, bien proche de 63, qui porte la mort et fait reculer.

On pourrait voir dans *Il Libro delle Sorti* de Lorenzo Spirito Gualtieri, imprimé dans sa ville de Pérouse à la fin du XVe siècle[319], un ancêtre beaucoup plus complexe du jeu de l'oie. Le jeu se joue en effet avec trois dès et associe les planètes et les prophètes. Il sert à deviner l'avenir et permet, par exemple, de se rassurer avant un voyage pour espérer que celui-ci se passera bien. Il n'est composé que de cinquante-six cases, nombre climactérique qui ne dit pas son nom dans ce jeu. Il n'est en outre pas inconsidéré de mettre en relation *Il Libro delle Sorti* d'un Pérugin avec la splendide *Fontana maggiore* du dernier quart du XIIIe siècle qui orne la place centrale de la ville de Pérouse (Perugia). Les cinquante bas-reliefs de

la partie inférieure, comme les vingt-quatre sculptures de la partie supérieure associent personnages bibliques et figures mythologiques et allégoriques, et l'on ne peut pas ne pas penser à l'influence de la pierre sur le jeu de dés astrologique, rois et prophètes se retrouvant ici et là, mais tel n'est pas mon propos.

S'il ne fait pour moi aucun doute que le nombre de soixante-trois cases du jeu de l'oie est le résultat du discours triomphant sur l'année climactérique dans le dernier quart du XVIe siècle, j'oserais affirmer que le jeu détourne le sens de l'âge fatal en en faisant une liesse, un banquet, un triomphe sur la mort, quoique un triomphe très terrestre, non spirituel, un jeu au sens plein et profane du terme. Avec le jeu de l'oie, on n'a plus peur de la 63e année de vie, mais ce pourrait être aussi une manière de conjurer le mauvais sort, toujours est-il qu'on s'en joue.

CLAUDE SAUMAISE

Le grand érudit et philologue bourguignon Claude Saumaise (1588-1653) fit paraître en 1648, l'année de ses soixante ans, chez Elsevier à Leyde, un gros volume de près de mille pages, *De annis climactericis et antiqua astrologia diatribæ*. C'est un traité très polémique, puisque Saumaise, à son habitude, critique tout le monde, de Censorinus à Rantzau, de Cardan à Scaliger[320]. Il s'agit d'une longue redéfinition de l'année climactérique, d'un point de vue astrologique surtout, et des questions touchant à la longévité en s'appuyant sur Julius Firmicus et sur la science grecque, Ptolémée et surtout Vettius Valens. On peut même affirmer que Saumaise possédait un manuscrit de l'*Antiochenus* de Vettius Valens pas encore édité *in toto* à cette époque[321], comparant régulièrement le savoir des deux auteurs antiques[322]. La thèse centrale du livre est exposée dans les vingt pages de la synopsis initiale qui suivent cent pages d'une longue préface au lecteur[323] : « Une chose est le temps de la vie et son jour ultime, autre chose, l'année climactérique et le climactère[324] ». C'est-à-dire que l'astrologie distingue années climactériques et détermination du jour de la mort, jour fatal, pas critique, poursuit Saumaise[325] :

> La cinquième maison de l'horoscope et ce qu'elle aspecte par un trigone à gauche définit la soixante-troisième année. Mais quand la lune est placée dans cette maison, alors la soixante-troisième année n'est pas climactérique, mais fatale et dernière[326].

Saumaise établit donc une distinction entre une année climactérique, très critique, et l'année de la mort, fatale par définition. On connaît la destinée humaine (*vitæ substantia*) et les années critiques à partir de l'horoscope et des positions des planètes dans les maisons, défend de manière tout à fait traditionnelle Saumaise, mais il ne s'agit plus de privilégier la soixante-troisième année comme année de mort. La thèse est plus subtile qu'il n'y paraît, car les astrologues anciens attribuaient certaines périodisations aux cycles des planètes mobiles (*vagantes stellæ*), et à partir de ces calculs définissaient les années climactériques. Ainsi d'anciens astrologues ont considéré que l'âge ultime de la vie était de cent vingt ans, qui correspondent à la période du Soleil, mais également à la malédiction de la Genèse, ce que n'ajoute pas Saumaise ici, le savoir biblique n'entrant jamais en ligne de compte dans sa démonstration[327]. A contrario, Francisco Valles avait mentionné cette limite de cent vingt ans dans un chapitre s'appuyant sur Genèse 6[328].

Les astrologues modernes ont une autre conception du cours des planètes, direct et contraire, actif et rétroactif[329], rappelle notre historien refondateur du savoir climactérique, informé par l'astronomie contemporaine. Pourtant certains des astrologues de son temps continuaient de privilégier de manière erronée les années multiples de sept et de neuf, surtout la soixante-troisième année[330]. Or, et la thèse de Saumaise devient *in fine* tout à fait moderne,

> les années climactériques ne sont pas constituées par la force des nombres, qu'ils soient multiples de sept ou de neuf ou de leur composition. Les nombres n'ont pas une vertu physique ou cachée en ce qui concerne la naissance, la vie ni la mort[331].

C'est tout un savoir pythagoricien bien sûr que Saumaise remet en cause, mais également platonicien, qu'on repense au *Timée*. Ce sont le climat, le lieu de vie, les mœurs, les

habitudes, la nourriture, la santé, on pourrait presque oser l'expression hygiène de vie[332], qui influencent de manière beaucoup plus prégnante la longévité des hommes[333]. Les forces naturelles dominent ainsi les forces supranaturelles, divines ou surnaturelles, l'homme ayant les moyens en lui-même de prolonger sa vie. Si la profession est bien déterminée par les astres, et la longévité par la profession, la longueur de la vie ne découle plus directement des astres[334]. Boire de l'eau et manger des fruits font plus pour la longévité que les astres et… l'ivrognerie : la formule « Climacteres sic videri vinum facere potius quam stellas » résumant parfaitement la position naturaliste et hygiéniste de Saumaise (f° h5v°)[335], quoique il ait écrit mille pages pour légitimer le savoir astrologique. Ce faisant le régime hygiéniste salernitain, que nous allons suivre sous peu, et le discours climactérique se rejoignaient dans l'œuvre de Saumaise.

CHAPITRE V

LES MÉDECINS DONT FRANÇOIS RABELAIS

QUESTIONS MÉDICALES ET LITTÉRAIRES

Guy Coquille, qui n'était pas médecin, mais procureur général du duché de Nevers depuis 1571, subit lui aussi l'attrait des années climactériques. En 1588, il évoque le mauvais état de santé de son maître, Louis de Gonzague, alors âgé de quarante-neuf ans. Il explique que tous les sept ans un homme peut « endurer des mutations notables en sa santé et son corps… [selon] les anciens observateurs de la nature humaine[336] » ; il n'est donc pas anormal que le duc de Nevers souffre en son corps. Sept ans plus tard, il ne lui reste plus qu'à consigner la mort de Louis de Gonzague :

> Ce bon, vertueux et sage Prince deceda à Nesle en Picardie le vingt-troisiesme Octobre 1595, à onze heures de nuict, estant âgé de cinquante-six ans et trente-cinq jours, car il nasquit le dix-huictiesme Septembre, l'an 1539. Le cinquante-sixiesme an d'âge est climacterique et judiciaire, mesme aux tres-grands personnages qui ordinairement employent les fonctions de leur esprit en choses graves, dont parle Cicéron au livre intitulé *Le Songe de Scipion*, pour ce qu'en ce mesme âge mourut ce grand personnage Scipion le Majeur[337]. En ce mesme âge mourut Jules Cesar, aussi mourut Pompée… Les anciens observateurs de la nature humaine ont estimé que le septiesme an d'âge est judiciaire pour apporter notables mutations, soit par maladie au corps, ou pour les affaires du monde. Cinquante-six, c'est huict fois sept. L'an climacterique que l'on estime le plus dangereux est le soixante-troisiesme qui est de neuf fois sept, et est composé de trois fois vingt-

> un et vingt-un composé de trois fois sept. Et moy Guy Coquillle autheur de ce Livre en toutes les septiesmes années de mon âge, ay enduré mutations notables en la santé de mon corps et en mes affaires, et jusques au septenaire onziesme qui a esté le soixante-dix-septiesme an de mon âge[338].

Le duc de Nevers, entouré d'hommes comme Guy Coquille mais aussi Blaise de Vigenère[339], ne manquait pas d'être averti par ses fidèles serviteurs de l'écoulement septénaire des années critiques de sa vie. Pour son patron et pour lui-même, Coquille, à la manière de Bèze, était attentif à ses propres âges climactériques en consignant la mort du duc de Nevers dans sa cinquante-septième année. Coquille remarquait en outre que ces inconvénients n'épargnaient aucune classe sociale, « mesme aux tres-grands personnages ». Il mettait surtout en avant, comme tant d'autres en ce siècle, l'observation et l'expérience dans cet âge critique. Le constat des médecins, leur expérience de praticien, sont des arguments pris en considération dans l'observation des « cas climactériques ». Il est donc temps de donner la parole à des médecins, Lemnius avant Rabelais, non sans avoir rappelé que Henri Estienne n'offre aucune entrée à κλιμακτὴρ dans son *Dictionarium medicum* de 1564[340]. C'est que les médecins grecs antiques n'avaient pas fait grand cas des années climactériques.

DES MÉDECINS

Depuis des siècles, médecine et astrologie étaient mêlées[341], depuis les médecins les plus érudits jusqu'aux piètres prescripteurs de saignées. Il était en effet nécessaire de connaître la position des planètes pour purger ou saigner un malade, ce qu'un ouvrage comme le *Kalendrier des bergiers* à la fin du XVe siècle rappelle, puisque chaque planète et chaque signe astrologique étaient censés influencer une partie du corps humain[342]. Rien ne change complètement ni surtout soudainement à la Renaissance, quoique nous ayons déjà remarqué que des médecins plus scientifiques, à l'instar de Cardan, n'avaient montré aucun intérêt pour les années climactériques, tandis qu'un Louis Duret les critique comme choses

vaines et vaniteuses[343]. S'ils étaient également versés dans l'art judiciaire, leur approche plus scientifique avait négligé les nombres critiques que la position des planètes n'informe pas.

Le médecin astrologue toulousain Auger ou Augier Ferrier publia à Lyon, en 1549, un *Liber de diebus decretoriis secundum Pythagoricam doctrinam et Astronomicam observationem*, traduit peu après en *Des jugemens astronomiques sur les nativitez*[344], dédiés à la jeune reine Catherine[345] ; les deux éditions chez Jean de Tournes. Après avoir dressé « l'histoire des cieux et theorie des Planettes » Ferrier souhaite que « les influences tant desirées viennent desormais en evidence, pour congnoistre les biens et les maux qui des astres, comme causes naturelles, proviennent aux humains[346] ». Cherchant à déterminer l'ascendant au moment de la conception, Ferrier s'appuie sur la « methode d'Hermes » pour remonter de la nativité à la conception, puis dresser l'horoscope. Il en passe par la huitième maison et « la partie du planette mortel », « la partie de l'an perilleux de mort ou de povreté, ou de quelque autre malheur, de jour et de nuict, depuis Saturne [bien sûr] jusques au seigneur de la precedente conjonction ou opposition des Luminaires, par l'ascendant » (un long chapitre XXIIII sera ensuite consacré à la mort, p. 82-89 ; un chapitre du deuxième livre, à la signification de cette huitième maison, p. 150s). Il détermine plus loin les infortunes quand les planètes sont trop proches du Soleil et qu'elles sont dites brûlées, établissant le nombre de degrés entre l'astre majeur et les planètes. Cherchant ensuite à déterminer si un enfant vivra, Ferrier est particulièrement attentif à la huitième maison, si « le dominateur de l'ascendant » est brûlé par le Soleil, « l'enfant mourra avant neuf jours » (p. 30). Dans tous ces calculs, les multiples de sept n'entrent pas en ligne de compte et aucun degré climactérique n'intervient. Quand Ferrier établit un tableau des « donneurs des ans », c'est-à-dire des planètes qui augmentent le nombre des ans de vie, les multiples de sept sont complètement ignorés (p. 40, « Les ans des planettes » ; **illustration 8**). Le chapitre XXI est consacré aux maladies, mais Ferrier s'intéresse à localiser la position de Saturne et de Mars et à connaître le seigneur de la sixième maison, pour ensuite déterminer les maladies à venir. Tout ce qui arrive de bon ou de néfaste à l'homme est fonction de la répartition des

40 IVGEMENS D'ASTROLOGIE

desirer aspect d'autre planette. Si vn lieu significateur de vie ha plusieurs donneurs des ans, nous prendrons celuy qui aura plus de dignitez audit lieu : & s'ilz sont egaux en dignitez, nous prendrons celuy qui aura son aspect plus entier, & ses rayons plus prochains dudit donneur de vie. S'ilz se trouuent deux, ou trois, ou plusieurs donneurs de vie, qui ayent leurs donneurs des ans, il les faut tous considerer, & diriger comme le premier & principal. Sensuiuent les ans des planettes.

Ans vieux.	Ans moyens.	Ans moindres	De	
57	43	30	Saturne	♄
79	45	12	Iupiter	♃
66	40	15	Mars	♂
120	69	19	Soleil	☉
82	45	8	Venus	♀
76	48	20	Mercure	☿
108	66	25	la Lune	☾

De

Ill. 8. Auger Ferrier, *Des jugemens astronomiques*, Lyon, Jean de Tournes, 1550, p. 40.

planètes dans les douze maisons de l'horoscope, positions des astres considérées comme causes naturelles des biens et des maux, Auger Ferrier l'avait annoncé d'entrée et il ne dévie pas de son principe sans jamais accorder la moindre importance à

une superstition numérique que ce soit dans le premier livre technique et général que dans le second, celui des interprétations plus particulières de la signification des planètes, ainsi que de leur position dans les maisons et du sens de leurs conjonctions[347]. On reconnaît à Ferrier un sens de la formule, parfois à l'emporte-pièce : « Ce sont des bateleurs que les natifs de la Vierge », ose-t-il ainsi[348].

Dans son troisième livre, Ferrier propose un bref chapitre « Des ans gouvernez par les planettes, nommez des Arabes Fridarie ». Je cite ces mots qui éclairent l'interprétation de Ferrier.

> Quand la nativité est diurne, le Soleil gouverne les premiers dix ans, Venus les huit ensuyvans, Mercure les treize apres, puis la Lune les neuf consequens ; Saturne onze, Jupiter douze, Mars sept, la teste du dragon trois, la queue deux. Quand elle est nocturne, il faut commencer à la Lune, laquelle gouverne les premiers neuf ans, puis Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Venus, Mercure, la teste du dragon et la queue, les leurs par ordre, comme nous avons dit. Aucuns par grande curiosité ont adjousté compaignie des autres planettes à chacun gouvernement. Ce que je trouve avoir esté reprins par les Chaldées, à bonne raison. Car l'experience ha souvent demonstré et à moy et à plusieurs autres en la science bien experts, ceste subtilité estre trop curieuse, vaine, et superflue[349].

On a bien 63 ans jusqu'à la fin de l'influence de Jupiter, ou 70 ans à la fin de celle de Mars, mais Auger Ferrier ne dit rien de ces multiples de sept. Là n'est pas son propos, il se méfie même de la trop « grande curiosité ». Si Jacques Halbronn a montré les limites et les nombreuses erreurs de ce petit traité, Ferrier étant d'ailleurs tancé par Bodin dans la *Republique*[350] – mais répondant de manière vive en 1580[351] –, l'amateur astrologue est pour nous un bon témoin. En effet, les médecins se piquant d'astrologie judiciaire ne s'intéressaient pas aux années climactériques, ne leur trouvant aucune consistance prédictionnelle, plus superstitieuses que « naturelles », Girolamo Cardano, Bruno Seidel ou Richard Roussat, entre de nombreux autres, émargeant à ce groupe indifférent, voire réfractaire[352]. D'autres médecins, pourtant, se frotteront aux années climactériques.

C'est en 1568, à l'âge de soixante-trois ans que le médecin Lievens Lemmens, (Levinus Lemnius ; 1505-1568, né et mort

à Zierikzee) s'éteignit. Avait paru quelques années auparavant, en 1559, son *De occulta naturæ miracula*[353], dont le premier livre concernait davantage l'âme, le second plutôt le corps. Au livre II de ses miracles occultes, Lemmens consacre un chapitre à l'année climactérique, rappelant dans le titre du chapitre l'importance des chiffres sept et neuf et leur multiplication :

> De l'an climateric (c'est à dire graduel), septieme et neufieme, esquels les corps des hommes souffrent manifeste changement, et ceux des vieilles gens principalement au soixantetroisieme. Semblablement de la raison des jours critiques, c'est à dire du jugement de maladies, par lesquels le medecin denonce certainement la convalescence ou la mort du patient[354].

Le médecin commence par conter l'anecdote d'Auguste, la confirmant par sa grande expérience médicale en terre belge (« innumera exempla »). C'est au cours de la soixante-troisième année que les changements sont les plus notables chez l'homme, et les plus dangereux, qu'ils touchent les biens (« dommages ou pertes ») ou les personnes, dans leur physique (« grieves maladies », exposition aux dangers) ou dans leur statut social (« assaillis de calomnies »). Ce premier constat fait apparaître un glissement d'une observation médicale apparemment objective – certaines personnes sont davantage atteintes dans leur santé – à une remarque subjective psychologisante, qui laisse deviner une influence astrologique – certains sont davantages calomniés –, ce qui n'a rien à voir avec l'état physique d'un patient. A la suite de ses observations sur la maladie des enfants, davantage en péril aux âges de sept, quatorze, vingt et un, vingt-huit ans, Lemmens préconise un « regime sobre » pendant ces années critiques. Il relève ensuite que jamais personne n'a expliqué pourquoi, d'un point de vue médical, ces années climactériques étaient les plus dangereuses, pourquoi les maladies étaient alors en recrudescence[355]. Son explication relève des théories médicales du temps, surtout de l'antique théorie des humeurs : le danger provient, pendant ces années, de l'accumulation extraordinaire des humeurs qui, en se déplaçant, déclenchent des maladies[356]. Le remède est tout autant celui de son temps : des purges et des saignées, plutôt au printemps et à l'automne. Lemmens ajoute toutefois une observation naturelle sur les

arbres au bois tendre que l'on a l'habitude de couper la quatrième année, tels le saule, l'aune ou le peuplier ; en revanche, il est préférable d'abattre les arbres au bois dur au cours de leur septième ou neuvième année, ainsi le chêne, l'orme, le frêne ou l'olivier. Abandonnant la sylviculture, Lemmens revient aux maladies et au savoir d'Hippocrate au sujet des jours critiques des maladies. Les quatrième, septième, neuvième, mais aussi onzième jours décident souvent de la guérison ou de la mort, alors que le quatorzième jour marque souvent la fin d'une maladie.

Nous les avons déjà évoqués, il est donc nécessaire de consulter les *Aphorismes* d'Hippocrate, puisque nous y lisons des mentions des jours critiques. Rabelais les a édités en 1532[357], et c'est dans son édition que nous avons lu l'aphorisme II, 19 : « Acutorum morborum non omnino sunt certæ prænunciationes neque salutis neque mortis », que l'on peut traduire ainsi : « les prédictions des maladies aiguës ne sont pas du tout certaines de la guérison ou de la mort » ; ou l'aphorisme II, 23 : « Acuti morbi in quatuordecim diebus judicantur », « on juge des maladies aiguës dans les quatorze jours », question des quatorze jours poursuivie dans l'aphorisme II, 24. Enfin, l'aphorisme IV, 71, évoque à nouveau le jugement de la maladie au septième jour. Cela sans un mot sur l'année climactérique : nous le savions déjà.

Le médecin de Ferrare Giovanni Manardo (1462-1536), parfait contemporain d'Erasme, a lui aussi lu Hippocrate, et sa lecture confirme que la plupart des médecins, dans les années 1520-1530, en étaient restés aux seuls jours critiques. Manardo écrivit de nombreuses lettres qui furent éditées peu de temps après sa mort[358]. Dans tout son recueil Manardo en reste aux jours et aux heures : il n'aborde pas les années et ne dit mot d'un quelconque temps climactérique.

Un recours à l'astrologie permet en revanche à Lemmens de relever le rôle de la Lune, selon qu'elle est croissante ou décroissante, ou celui de Jupiter et de Vénus, planètes bénéfiques pour la guérison, mais si Saturne se conjugue avec une lune croissante, « c'est mauvais signe et denote que la maladie sera dangereuse, ou qu'elle sera fort longue[359] ». Restent à expliquer les raisons de l'importance du chiffre sept, dont « la vertu et faculté soit comme en plusieurs choses de nature »

avance Lemmens, plein d'usages, peu de raisons. Le médecin a toutefois lu des auteurs ecclésiastiques majeurs qui lui ont appris la force de ce chiffre : les multiples de sept « ont grande puissance et efficace ». Pas de développement, en revanche, sur le nombre des sept planètes, qu'on eût pu attendre[360].

Lemmens s'affiche médecin sans génie, et s'il a cherché à donner une raison naturelle, physiologique, à l'influence des années climactériques, il se rallie *in fine* à la sacralisation ecclésiale du chiffre sept. Jean Céard avait relevé l'obscure complexité de l'être humain telle que la présente Lemmens[361], les quelques pages dévolues à l'année climactérique confirme le constat. Son explication médicale est de fait fortement teintée d'astrologie. Le médecin avait affiché plus clairement encore son intérêt astrologique en publiant en 1553 un petit traité *De astrologia*[362]. Art le plus ancien, mais mal considéré (*explosa*) en raison de la témérité des uns et des autres à émettre des divinations et des fariboles (*ob divinandi nugandique temeritatem*), Lemmens le défend brièvement mais fermement. Il s'appuie sur le propos des anciens, Tacite, Sénèque ou Cicéron, mais aussi les prophètes Jérémie (chapitre 10, 2) et Esaïe (chapitre 47, 13), pour affirmer la réalité et le statut de science de l'astrologie que les hommes chrétiens peuvent pratiquer. Ce faisant, il s'éloigne d'Erasme pour expliquer le proverbe « être nés à la quatrième lune[363] » selon la même théorie des humeurs, mais ne dit rien d'un quelconque âge climactérique, n'entrant pas dans la pratique de l'observation du cours des planètes et de leur influence sur la vie des hommes.

Le médecin Laurent Joubert avait donc raison de vouloir inclure les années climactériques dans le dernier chapitre de la sixième et dernière partie de ses *Erreurs populaires* :

> Des ans climateriques, s'il y a raison qu'on les doive craindre, comme estans menacés de mort[364].

Malheureusement, jamais cette sixième partie ne vit le jour ; à peine une deuxième fut-elle dérobée par Barthelemy Cabrol[365], et l'on ne sait avec certitude ce que Joubert aurait écrit, mais on peut le supputer sans peine : il aurait condamné cette superstition comme « erreur populaire »… mais surtout savante.

Les traités sur la santé fleurirent à la fin du moyen âge et à la Renaissance, répondant aux préoccupations des courtisans autant que des marchands prospères dans les villes, craignant la goutte peut-être, cela est bien connu. Nombreuses sont ainsi les éditions du *De conservanda bona valetudine* d'Arnaud de Villeneuve (Villanovus)[366]. Je n'ai trouvé dans ce traité composé au début du XIVe siècle (1305) aucune référence à l'année climactérique : vertus et inconvénients du vin, de l'eau, de la bière ou du vinaigre, des fruits et des légumes, des différentes viandes, même des condiments[367], bien sûr ; attitudes devant le manger et le boire, assurément ; hygiène de vie, sommeil, jusqu'au lavage des mains avant les repas[368] – ce que préconiseront également les pédagogues du XVIe siècle –, sans doute ; sans oublier la théorie des quatre humeurs[369] et les moments adéquats pour pratiquer les saignées[370], éléments repris dans les *Kalendriers et almanachs des bergers* et les illustrations de l'homme zodiacal ; mais aucune allusion à des seuils critiques de la vie – à l'exception de la saignée proscrite avant l'âge de quatorze ans et après celui de soixante-dix[371], multiples de sept d'ailleurs. J'ai encore consulté un *Regimen sanitatis* de Maynus de Maynis (Magninus Mediolanensis)[372], médecin italien de la fin du XIVe siècle qui finit son traité par une intéressante table de remèdes équivalents « quid pro quo », prescrivant même de la mandragore, cette racine soi-disant à forme humaine qui inquiétait les anciens[373]. Le chapitre neuf de la troisième partie s'intitule « De temporibus anni »[374]. Il y est fait référence aux quatre saisons, aux astronomes et aux astrologues, mais il s'agit de saisons naturelles, non d'hypothétiques saisons climactériques. Il faut prévenir toute maladie ; ainsi en été, il est préférable d'éviter les relations sexuelles, parce que le corps se dessèche et s'affaiblit[375]. Ici encore, la théorie des humeurs inspire la réflexion. Le cap périlleux des années climactériques semble décidément étranger aux écrits de la fin du moyen âge.

On retrouve la mandragore dans L'*Hortus sanitatis*[376], *Ein gart der Gesundheit*[377], car les Allemands en furent de grands lecteurs, *Le jardin de santé* car les Français ne le négligèrent pas davantage que les Italiens ; l'ouvrage connut un beau succès sous les presses européennes à la fin du XVe et au début du XVIe siècle. Les recueils de santé en effet se multipliaient et la connaissance des plantes et de leurs vertus thérapeutiques

était nécessaire, mais ne répercutait aucun savoir climactérique. Les traités nouveaux, largement inspirés par leur grand ancêtre Villeneuve, ne disent pas grand chose de différent que ce que nous venons de lire. Les *Bonæ valetudinis conservandæ præcepta* d'Eobanus Hessus parurent pour la première fois à Paris, chez Simon de Colines, en 1533. Que ce soit dans les vers de Hessus lui-même, dans le « Medicinæ encommion ex Erasmo » (f° 13v°-21r°) ou dans les autres textes rassemblés[378], aucun conseil de santé n'est donné pour qui atteint une année climactérique[379].

Le constat est identique pour les éditions nombreuses de la *Medicina Salernitana, id est Conservandæ bonæ valetudinis præcepta*, traité de médecine salernitaine que Jacob Stoer publie encore à Genève en 1591 et 1599[380] et que j'ai comparée avec les *Conservandæ bonæ valetudinis præcepta longe saluberrima* donnés à Francfort chez les héritiers de Christian Egenolph[381]. Aucune référence n'est faite à l'année climactérique. Comment manger et boire de manière différente et meilleure dans sa soixante-troisième année de vie que dans sa soixante-deuxième ? C'est le jour, plus que l'année, qui est l'unité temporelle de conservation de la santé[382] ; les chiffres concernent avant tout le nombre des os, des dents et des veines[383]. Il est vrai qu'une saignée est mieux supportée au milieu de la vie entre 30 et 45, voire 50 ans, alors qu'il faut l'éviter chez les enfants avant la puberté (avant quatorze ans, mais sans indiquer deux fois sept) et chez les vieillards[384], mais ici, l'âge du vieillard n'est plus précisé.

Dans son traité de la vie sobre (*Trattato de la vita sobria* de 1558) Luigi Cornaro n'aborde pas davantage la question de l'année climactérique. Son propos est une apologie de la sobriété, de la modération, du bon usage des choses, surtout de la nourriture dans un pays, l'Italie, qui en use à tort et à travers. Il suffit pourtant que les hommes vivent selon la simplicité de la nature en se contentant de peu[385], apprennent à se connaître et à reconnaître les mets que leur corps goûte en qualité et en quantité, ainsi celui-ci ne les fera pas souffrir. La sobriété concerne également une vie sexuelle modérée, évitant l'*eccessivo coito*[386] et tous les désordres, quels qu'ils soient[387].

Le traité de Cornaro connut un succès considérable, d'abord en Italie, depuis l'édition princeps de 1558[388], à

compter du milieu du XVIIe siècle en Allemagne[389], d'une manière moindre en France[390], avant un nombre considérable d'éditions en Angleterre au XVIIIe siècle, puisque j'en ai repéré seize de 1702, la première, à 1798, quasi une tous les cinq ans, avec une première édition américaine en 1793[391]. Le lien fait avec le régime salernitain n'est pas artificiel, puisque, en 1662, parut une édition associant le *Regimen sanitatis Salernitanum* et les *Discorsi della vita sobria*[392]. Cornari fut encore traduit en latin par le jésuite Leonardus Lessius qui donna au traité le nom de *Hygiasticon, seu vera ratio valetudinis bonae et vitae, una cum sensuum, iudicii, & memoriae integritate ad extremam senectutem conservandae*[393]. Ὑγιαστικόν, « ce qui guérit » se trouve chez Aristote (*Physique* VIII, ch. 5, § 14) et se profile, derrière ce mot et le traité, l'hygiène de vie qui permet de conserver une bonne santé même à un âge très avancé. Sperone Speroni, qu'on a davantage l'habitude d'associer à Joachim Du Bellay en raison de son *Dialogo delle lingue*, écrivit une lettre « contro la sobrietà »[394] datée de Rome, le 22 février 1562, mais également une seconde « per la sobrietà », dont on possède un fragment[395]. Ce sont certainement des exercices rhétoriques dans le cadre de l'Accademia de Padoue. Dans la première, Speroni fait intervenir tout le panthéon pour contrer cette vie sobre qui va prolonger trop longtemps la vie sur terre. Il est triste pour les gens sobres de voir mourir frères, enfants et amis, puisque leur vie à eux se prolonge sans fin comme une arrogance indicible à l'égard de Dieu[396]. Jupiter condamne d'ailleurs la vie sobre qui détruit la médecine et rend caduque la connaissance des herbes et des racines thérapeutiques. Ce discours paradoxal de Speroni est dans le goût de celui d'Ortensio Lando (1543)[397], mais il est corrigé par un éloge de la vie sobre, parfois malicieux, malheureusement inachevé, et sans mention d'âges critiques. Il fallut donc attendre Rantzau pour trouver un traité de santé qui tint compte des années climactériques, quoique Rantzau ne fût pas médecin et que ses conseils fussent d'un autre ordre[398].

En revanche, le médecin Baptista Codronchi, au début du XVIIe siècle, composa un *De annis climactericis necnon de ratione vitandi eorum pericula… Commentarius*[399]. A la fin de la seconde partie, il posait une question : « An coitus conferat vel obsit ad sanitatem at vitæ longitudinem[400] ». Médecin, il

s'appuyait sur Hippocrate et Galien, pour répéter que l'union charnelle affaiblissait le corps, ce que Luigi Cornaro avait déjà répété en 1558[401]. Il convoquait aussi Aristote (*De Generatione animalium* I, 18, et V, 3) et Avicenne pour affirmer qu'elle laissait s'enfuir l'esprit vital, et donc qu'elle raccourcissait la longévité. Outre des remèdes spirituels (« præter remedia spiritualia »), il fallait donc travailler plus, veiller, étudier davantage et écarter toute image érotique de sa vue (« turpes imagines ac alia relata ad Venerem stimulantia rejicere »). Il préconisait également l'abstinence de viandes, d'œufs et de vin. Il proposait encore des potions avec du vinaigre, du pourpier et d'autres semences. Il terminait ensuite son propos sur les femmes (discours classique sur la menstruation) en affirmant qu'il avait rencontré des courtisanes s'adonnant au commerce de Vénus en parfaite santé, tout comme des femmes honnêtes, soumises au désir trop fréquent de leur mari, alors que les hommes étaient faibles et en mauvaise santé[402]. Revanche amère, pour les femmes et sans relation avec un régime particulier pendant une année climactérique. Malgré la mention d'Avicenne chez Codronchi, il faut préciser que ni Avicenne[403], ni Averroès[404], les grands philosophes et médecins musulmans, le premier au tournant des Xe et XIe, le second au XIIe siècle, ne traitent des années climactériques – dont Aristote, il est vrai, ne disait rien –, raison de leur absence dans les réflexions sur l'année climactérique aux XVe et XVIe siècles, alors qu'ils furent régulièrement convoqués dans les traités occidentaux de santé contemporains. Averroès, sans utiliser l'expression *annus climactericus*, non trouvé chez son modèle grec, parle toutefois d'années critiques au sujet de la lèpre (causée par un coït durant les menstruations)[405] : les médicaments ne font effet que s'ils sont pris au moment de cette crise des années (« tempore crisis annorum[406] »). Citant Zucchara (Zuchara) Avicenne appelle encore cette année « vitæ judicium », le jugement de la vie.

Précédemment, Codronchi avait évoqué quelques remèdes et donné quelques conseils diététiques : du miel, mais également, en citant Ficin, les cadeaux des rois mages, des pilules fabriquées à partir d'or, d'encens et de myrrhe (« ex auro, thure, et myrrha »)[407]. Outre cette quasi potion magique, il ajoutait de la viande de cerf et, quelques chapitres plus loin, un conseil que nous suivons encore, pas seulement durant les années climactériques : l'exercice physique mesuré et le repos[408]. Ainsi

Codronchi pouvait-il conclure son traité par une phrase que son lecteur aurait pu deviner avant d'ouvrir son livre :

> Or si ceux qui se nourrissent avec mesure et qui sont attentifs à user des choses utiles, en évitant les nuisibles, pourront passer heureusement les années climactériques et prolonger leur vie[409].

Luigi Cornaro dans son *Discours de la vie sobre* n'avait pas dit autre chose, sans mentionner, il est vrai, une quelconque inquiétude pour le passage d'une année climactérique. Au contraire, quand il raconta un accident dont il avait été victime, alors âgé de *settant'anni*, et que de mauvais médecins lui donnaient trois jours à vivre, il dénonça leurs remèdes inconséquents et confia qu'il s'était soigné en ne prenant aucune potion, assuré et rassuré par sa vie sobre et bien réglée[410]. Une vie ordonnée est belle, ajoutait Cornaro, réussie en se connaissant bien, ainsi les fruits et le poisson lui étant nocifs il s'en privait[411]. Une attention aux années multiples de sept et des supputations climactériques n'avaient pas cours chez lui.

Revenir à Cornaro et à la vie sobre à la fin de ces quelques pages sur les régimes de santé et les traités pour conserver une bonne santé, permet d'affirmer que ces différents traités, quoique souvent rédigés par des médecins, ne tiennent pas compte de l'année climactérique et de l'inquiétude qu'elle suscite chez d'autres médecins.

RABELAIS LECTEUR DE PLINE

Le médecin Rabelais, quant à lui, se moqua des *prognostications*, on le sait, qu'elles fussent pantagruélines ou gargantuesques, mais l'astrologie n'avait pas été sans l'influencer sa vie durant, en témoignent ses lectures et ses romans.

On connaît la touchante allusion à la mort du « preux chevallier Guillaume Du Bellay, seigneur jadis de Langey » dans le chapitre XXI du *Tiers Livre*, associant le seigneur angevin aux héros bibliques et antiques, Isaac, Jacob, Hector, Achille et autre Alexandre le Grand. Médecin personnel ou secrétaire de Guillaume Du Bellay depuis 1540, Rabelais était présent à la mort du seigneur de Langey, nous rappellent les bons

critiques, qui s'étonnent alors de la mention « lequel on mont Tarare mourut le 10. de Janvier l'an de son aage le climatere et de nostre supputation l'an 1543 en compte romanicque[412] ». En effet, si Guillaume Du Bellay est bien né en 1491[413], en ce début d'année 1543, il semble être mort dans sa cinquante-deuxième année, bien loin de sa soixante-troisième, et ayant dépassé sa quarante-neuvième. Or, Rabelais s'intéressait à l'année climactérique, soulignant, comme Guy Demerson l'a découvert, le nom d'hommes ayant dépassé l'âge climactérique dans son exemplaire du *De annis et mensibus* de Lilio Gregorio Giraldi[414]. Giraldi est-il la source de la référence climactérique de Rabelais ? Précisons que Rabelais a lu entièrement le livre de Giraldi, soulignant pour la première fois à la page 20, annotant dès la page 25[415], ajoutant la manchette « De Jubileo anno » page 30, etc.

L'index initial du livre de Giraldi enregistre les mots 'Climacterici anni' et 'Androclas'[416] (f° A4r°-v°). 'Androclas' est significatif pour ceux qui connaissent le savoir climactérique et renvoie à une explication que donne Julius Firmicus[417]. C'est en fin de volume, comme souvent dans les livres qui traitent la question, que Giraldi développe la question des années climactériques[418], comme souvent chez lui, sans manchette marginale : « Dans la vie des hommes il y a aussi des hebdomades d'années, desquelles Censorinus[419]… » Censorinus est la source principale de l'ouvrage de Giraldi, pas seulement pour le savoir climactérique, mais en particulier pour ce savoir-là.

Giraldi avance encore le nom de Platon, le chiffre très original de 91 ans (treize fois sept) – coquille manifeste quoique répétée trois fois pour 81 (XCI mal lu pour LXXXI, certainement écrit par Giraldi XXCI dans son manuscrit), puisque 91 n'est pas divisible par neuf –, une épigramme d'Antonio Tebaldeo[420], mais rien sur 52, 53 ou 54 ans. Il cite, toujours en bonne part, Censorinus qui avec d'autres *quidam* avancent que la soixante-troisième est la plus dangereuse. Preuve en sont Aristote et Cicéron qui sont morts durant des années climactériques (p. 181). La conjonction de sept et de neuf, des chiffres du corps et de l'esprit, est la plus dangereuse, répète Giraldi, en s'appuyant maintenant sur Julius Firmicus et sur Vetius Valens. C'est le passage suivant que Rabelais souligne et annote d'un 'N' marginal (= *Notanda*) :

> Augustus Cæsar apud Gellium epistola Caio filio gratulatur, quod climactericum LXIII. evasisset, Climacterici meminit et Plinius in epistola ad Calvisium, et item Gellius libro tertio, quo loco Varronis libros commemorat, qui Hebdomades inscribebantur. Est et apud Sidonium Apollinarem mentio, libro octavo epistolarum. Sane et in sacra scriptura annalium hebdomadum mentio, et præcipue a propheta Daniele : de quibus hebdomadibus antiqui plura, Origenes, Africanus, Clemens, Tertullianus, Eusebius et Hieronymus, sed et Bedas in libro de rerum nat. [ura] quo loco LXXII. illas explicat a Daniele vaticinatas : et novissime P. Galatinus contra Hebræos ad inficiantes easdem est interpretatus[421].

> Aulu Gelle rapporte qu'Auguste dans une lettre à son fils Gaius se félicitait d'avoir échappé à sa soixante-troisième année climactérique. Pline le Jeune dans une lettre à Calvisius mentionne aussi le degré climactérique, de même qu'Aulu Gelle au livre III des *Nuits attiques*, là où il évoque les *Hebdomades* de Varron. Il y a également une mention au livre huit des lettres de Sidoine Apollinaire et, de manière plus certaine, la mention des semaines d'années dans l'Ecriture sainte, et avant tout chez le prophète Daniel. De ces semaines, les Anciens ont parlé, dont Origène, Africanus, Clément de Rome, Tertullien, Eusèbe de Césarée, Jérôme, mais aussi Bède au livre *De la nature des choses*, là où il développe ces soixante-douze semaines prophétisées par Daniel, et tout récemment Pietro Galatino contre les Hébreux les a expliquées comme des choses improductives.

Giraldi se réfère ici à deux passages classiques, Aulu Gelle et la lettre citée de Pline le Jeune, avant d'en venir aux soixante-dix semaines de Daniel, qui ne sont pas climactériques, le discours se focalisant sur les auteurs chrétiens qui ont commenté le livre de Daniel. Le passage sur les années climactériques est clos, puisque Giraldi termine son livre sur les heures, pages que Rabelais a également lues et soulignées.

Rabelais a lu attentivement tout le livre de Giraldi et en particulier le passage sur l'année climactérique, soulignant les deux objets (la soixante-troisième année et les semaines d'années) et leurs sources principales. Malgré leur lecture attentive par Rabelais, il n'est pas possible de voir dans ce passage de Giraldi la source directe de la mort de Guillaume Du Bellay en « l'an de son aage le climatere ».

Pourrait-on simplement supputer que Rabelais, étant entré au service de Guillaume en 1540, l'année des quarante-neuf ans de son maître, aurait entendu et retenu une remarque, une crainte, un intérêt pour l'année climactérique ? Au vu de notre présente recherche, cela n'est pas totalement à exclure. Pline, nous offre pourtant une solution plus probable.

On l'a vu avec les sources antiques, Pline est le seul qui donne le chiffre de cinquante-quatre pour l'année climactérique (*HN* VII, 49)[422] ; chiffre étonnant qui dérangea les annotateurs et correcteurs du naturaliste. Barbaro a ainsi cherché à corriger ce chiffre, mais sa correction et son calcul compliqué n'ont pas retenu l'attention des éditeurs de Pline au XVIe siècle. La première édition des *Castigationes Plinianæ* d'Ermolao Barbaro parut à Rome, en 1493[423]. Barbaro donne une très longue annotation correctrice « Ex capite xlix de climactere » du livre VII de Pline[424]. Il souhaite tout d'abord corriger sept et quinze en sept et neuf, car c'est évidemment la soixante-troisième année qui est la plus dangereuse[425], celle qu'on appelle climactérique. Entrent donc en conflit les deux nombres cinquante-quatre et soixante-trois. Barbaro s'étend longuement, citant Censorinus[426] bien sûr, mais également Vettius Valens d'Antioche et ses *Antilogiæ* (en fait *Anthologiæ*, en part. III, 8, et III, 11, pour le calcul[427]), qui donnerait une explication beaucoup plus subtile. En multipliant cinquante-deux par sept et en ajoutant un septième de sept (sic), on obtient en effet trois cent soixante-cinq – le lecteur curieux pourra se reporter à l'édition critique qui n'a d'ailleurs pas relevé une erreur de calcul[428]. De fait, tant Vettius Valens que Barbaro entrent ici dans des calculs astrologiques[429] que ne retiendront pas les éditeurs de Pline au XVIe siècle, d'autant plus que Vettius Valens n'était pas encore imprimé. Je l'ai dit, dans son *Thesaurus linguæ latinæ*, Robert Estienne corrigea Pline en changeant LIIII en LXIII[430].

Nombreux furent pourtant les éditeurs et les annotateurs de Pline au XVIe siècle qui ont laissé passer le chiffre de cinquante-quatre sans l'annoter. L'édition latine genevoise de 1631, parue chez Jacques Crespin, reprend celle de Jacques Daléchamps[431]. La page de titre détaillée précise qu'y sont consignées les notes de Sigmund Gelen et Fernando Núñez de Guzmán (Piantanus), et d'autres. On y trouve en effet, parmi

les contemporains, des notes de Beatus Rhenanus, du médecin Claude Chifflet, et encore de Guillaume Budé, d'Antoine Du Pinet (le traducteur français de Pline), d'Adrien Turnèbe (correcteur de la préface de Pline[432]), des deux Scaliger, père et fils (celui-ci mentionné « Jo. Scal. ») ou des naturalistes Conrad Gesner et Guillaume Rondelet. Des Italiens, pas un. Aucun annotateur de cette édition genevoise n'a jugé bon de gloser ces cinquatre-quatre ans, autrement que par la référence à Aulu Gelle et ses soixante-trois ans[433]. C'est dire que le chiffre de cinquante-quatre surprend encore, mais n'est pas corrigé. L'un ou l'autre des éditeurs de Pline, dans le dernier quart du siècle, avaient pu lire chez Rantzau la référence à la cinquante-quatrième année comme année critique, car ennéatique. Le traducteur français, le protestant Antoine Du Pinet, cité dans cette édition, n'avait pas davantage glosé « cinquante quatre ans », mais il avait annoté en marge le mot « climatarique » :

> C'est à dire graduels. Ils [les ans climatariques] sont ainsi appellez pour ce que de sept ans en sept ans, ou de neuf ans en neuf ans, selon que la Lune s'est rencontrée en la nativité, les années decretoires sont dangereuses[434].

Cette glose, ne mentionnant ni les carrés de sept et de neuf ni la multiplication de ces deux nombres, laissait toute sa valeur aux cinquante-quatre ans de Pline[435]. Pour sa part, le traducteur anglais Philemon Holland, quelques années plus tard, adoptera « foure and fiftie yeeres », sans annotation aucune[436].

Cette longue parenthèse refermée, il est temps de retrouver Rabelais et la mort de Guillaume Du Bellay, « lequel on mont Tarare mourut le 10. de Janvier l'an de son aage le climatere et de nostre supputation l'an 1543 en compte romanicque ». Le contexte de la mort de Guillaume Du Bellay légitime la mention de l'année climactérique. Cet âge donne d'autant plus de poids aux prophéties prononcées par Du Bellay au moment de sa mort, une mort quasi héroïque. Quoique Du Bellay meure dans son lit, sa mort est glorieuse : il vaticine en son âge climatère : « il employa en parolles viguoureuses, en sens tranquil et serain, nous prædisant ce que depuys part avons veu, part attendons advenir ». Peut-on cependant considérer que

Guillaume Du Bellay était dans sa cinquante-quatrième année dans les premiers jours de l'année 1543 ?

La mention de « compte romanicque » au début de l'année 1543 signifiait que le millésime était affiché en nouveau style, alors que l'année 1542 courait en France jusqu'à Pâques (en 1543 n.s. le 25 mars). Si Guillaume Du Bellay était né avant Pâques 1491 (le 3 avril), c'est-à-dire en 1490 a.s., et selon le principe romain (« romanicque » pouvant également renvoyer à la manière de compter romaine) qu'un jour, un mois ou une année entamée vaut pour l'unité entière[437], il avait bien entamé en janvier 1543 sa cinquante-quatrième année de vie, année critique, année climactérique pour Pline[438].

Même si Guillaume Du Bellay était né plus tard en 1491, l'imprécision de Rabelais serait moins forte que ce qu'il voulait transmettre en relevant la mort de son maître et ami en « son aage le climatere ». Au siècle suivant, Guez de Balzac aura une imprécision bien plus grande encore en évoquant la mort de Malherbe en un âge climactérique, mort à soixante-treize ans, non dans sa soixante-troisième année[439].

Pour conclure cet exposé technique, il semble bien que Rabelais soit celui qui fit entrer le mot 'climatère' dans la langue française. Ce faisant, il se réfère à Pline, pas encore à Aulu Gelle ni à la cohorte des auteurs qui ont considéré la soixante-troisième année comme la plus critique, non la cinquante-quatrième. Rabelais est ainsi un témoin non négligeable de la construction du discours renaissant sur l'année climactérique, restant à l'orée des références antiques en se limitant à Pline.

Acheter le livre

CHAPITRE VI

HISTORIENS ET HOMMES POLITIQUES

Parmi les historiens et les chroniqueurs, Guy Coquille n'est pas le seul à s'intéresser à l'année climactérique. A la fin d'un des livres de son *Historia sui temporis* (1628[1]; édition princeps de la première partie en 1603[440]), Jacques-Auguste de Thou mentionne les morts principaux de l'année[441]. Pour 1581, entre Guillaume Postel – mort à près de cent ans « ayant toujours gardé la virginité, à ce qu'il disoit. C'est à ceste vertu qu'il attribuoit sa santé robuste », glisse non sans malice le chroniqueur – et le poète André De Pape (Papius) qui mourut « à la fleur de son âge » (vingt-neuf ans) d'avoir nagé trop longtemps dans la Meuse à Liège une nuit de canicule, De Thou ne veut pas oublier Hubert Languet, « homme également sçavant et poli, fort instruit des affaires d'Allemagne et grand ami de Camerarius ». Il confie quelque chose de leur rencontre – à Baden-Baden, précise Béatrice Nicollier[442] – et de leur amitié, terminant sa notice sur cette phrase : « L'assiduité du travail l'ayant épuisé, il mourut à Anvers le trente de septembre dans son année climactérique[443]. » Né en 1518, il était âgé de 62 ou de 63 ans, car on ne connaît pas sa date de naissance exacte[444]. Soixante-troisième année de vie ou soixante-trois ans accomplis, le nombre soixante-trois inquiétait suffisamment à la Renaissance, qu'il soit ordinal ou cardinal, nous l'avons lu, pour tolérer l'imprécision. C'est que les peurs que nous abordons avec ces chroniqueurs et ces penseurs politiques sont plus concrètes.

La mention climactérique n'est pas unique chez De Thou, puisque pour l'année 1594, pour ne prendre qu'un second exemple, il relève que Corneille-Bonaventure Bertram

– hébraïsant chrétien qui participa à la traduction de la Bible des Professeurs et Pasteurs de Genève (parue en 1588) – finit ses jours à Lausanne et qu'« il mourut dans son année climactérique et dans l'exercice de sa profession[445] ». Nous pardonnons à De Thou ce zeugma peut-être involontaire, puisqu'il enregistre un âge climactérique. Sans autre précision, comme pour Languet, De Thou mentionne la soixante-troisième année, Bertram étant né en 1531. Outre la constance climactérique, le chroniqueur signale encore quelques âges qui l'ont marqué. Ainsi Gerard Mercator « mourut âgé de 82. ans, 8. mois et 28. jours, le 2. de Decembre [1594][446] ». La séquence 82-8-28, en chiasme et mieux en palindrome, a stupéfié notre historien, pour qu'il donne le nombre de mois et de jours du défunt, ce qu'il ne précise normalement pas.

Chez des historiens, ces nombres ne sont-ils qu'anecdotiques ou révèlent-ils une structure mentale de l'homme renaissant qui réfléchit le monde avec une symbolique mathématique qui nous échappe désormais, dont nous avons déjà perçu quelque chose ? Aujourd'hui, sommes-nous vraiment insensibles à une séquence 82-8-28, bonne à n'intriguer que Georges Perec, à l'âge du père que vieillissant nous dépassons, à des multiples de sept ou de neuf, en particulier quarante-neuf ou quatre-vingt-un ans, à ce produit enfin de sept par neuf qui donne soixante-trois ? Un discours qui passe du microcosme au macrocosme, des hommes aux Etats, témoigne de l'ancrage dans les consciences de l'âge climactérique critique.

L'ANNÉE CLIMACTÉRIQUE DES ÉTATS

Enfin Malherbe vint… François de Malherbe (1555-1628), dans sa longue ode « A la Reine, sur sa bien-venue en France », présentée à Marie de Médicis à Aix en 1600, mentionne lui également l'an climactérique, mais il s'agit ici de celui des Etats, en particulier de la maison royale de France. Avec Malherbe, nous passons des références ontologiques aux références politiques. Je ne cite que le début de l'ode :

> Peuples, qu'on mette sur la teste
> Tout ce que la terre a de fleurs ;
> Peuples, que cette belle feste

A jamais tarisse nos pleurs ;
Qu'aux deux bous du monde se voye
Luire le feu de nostre joye ;
Et soient dans les coupes noyez
Les soucis de tous ces orages,
Que pour nos rebelles courages
Les dieux nous avoient envoyez.

A ce coup iront en fumee
Les voeux que faisoient nos mutins,
En leur ame encor affamee
De massacres et de butins.
Nos doutes seront esclaircies,
Et mentiront les propheties
De tous ces visages pallis,
Dont le vain estude s'applique
A chercher l'an climaterique
De l'eternelle Fleur de lys[447].

Dans ces deux derniers vers, que Rubens ne peindra pas, Malherbe fait allusion à l'âge critique des Etats et des villes, tel que le Dictionnaire de l'Académie le mentionnera à la fin du siècle. Guez de Balzac lira ces vers et s'en souviendra peut-être en évoquant la mort du poète : « La mort l'attrapa sur l'arrondissement d'une période, et l'an climacterique l'avoit surpris deliberant si erreur et doute etoient masculins ou feminins[448] ». Guez de Balzac, comme bien d'autres avant lui, avait confondu le nombre des années, pour le plaisir du mot certainement, puisque Malherbe était mort à soixante-treize ans révolus, non à soixante-trois.

BODIN

La réflexion de Jean Bodin est évidemment plus appuyée que la fugace remarque de Malherbe ; elle est en outre plus complète dans *la Méthode de l'histoire* (1566) que dans sa rapide reprise des *Six livres de la République* (1576).

Dans le sixième chapitre de sa *Méthode de l'histoire*, « De la constitution des Républiques », Jean Bodin en vient aux « révolutions des Etats rapportées aux nombres »[449]. Il commence par critiquer la position de Platon qui ne fait intervenir que la seule puissance des nombres pour régler le sort et

les vicissitudes des Etats. Ce n'est pas par la vertu des nombres que les Etats peuvent périr, affirme Bodin, avant de présenter les relations harmoniques entre les nombres et d'avancer ses propres chiffres, que nous reconnaissons :

> Remarquons tout d'abord ceci : que le nombre parfait de six (*senarium*)[450] affecte les femelles et le nombre sept les mâles. Ainsi pour les uns et pour les autres les maladies sont dangereuses qui arrivent dans les années multiples de sept et de neuf, et dans toute la nature l'influence de ces nombres est considérable. Tous les sept ans, dit Sénèque, nous franchissons un palier (et cela s'entend des mâles). Or je n'ai pas été sans éprouver un certain étonnement en vérifiant sur de nombreux exemples que les révolutions survenaient dans les Etats, lorsque les nombres sept et neuf s'y rencontraient soit multipliés l'un par l'autre, soit élevés au carré, au cube ou à la puissance sphérique. La mort des hommes, il est vrai, arrive souvent dans les années multiples de 7 et de 9, comme on peut s'en rendre compte aisément : c'est à dire à 14, 18, 21, 27, 28, 35, 36, 42, 45, 49 et 56 ans. Lorsque le nombre sept concourt avec le nombre 9, toute l'Antiquité trouve que l'année est particulièrement dangereuse[451].

Nous savons que Bodin est souvent traditionaliste, cela se confirme ici. Il s'appuie surtout sur l'expérience commune (« arrive souvent », « on peut s'en rendre compte aisément », « toute l'Antiquité trouve »). Rien de scientifique dans ces remarques, juste un ancestral constat. Bodin dira d'ailleurs plus loin que le nombre 7 est appelé sacré par les Hébreux (p. 227). Il applique explicitement aux Etats les nombres critiques de la vie humaine, passant du microcosme à un macrocosme étatique. Les Etats, par analogie, seraient ainsi fragilisés aux mêmes âges climactériques que les humains. Si la critique de Platon a été vive, celle de Bodin pourrait être tout aussi vive, sa démonstration se fondant certes sur des autorités, mais non sur un raisonnement nouveau. Auguste inaugure alors la liste des personnages morts à un âge critique, depuis l'Antiquité jusqu'au XVIe siècle, liste qui comprend les papes Paul III[452] et Paul IV. Mais à ces personnages, Bodin ajoute les patriarches : Lamech (777 ans), Mathusalem (970 ans), Abraham (« 175 ans ou 25 fois 7 »), etc., avant de revenir à soixante-trois ans : « un nombre d'hommes considérable

meurent à soixante-trois ans : Aristote, Chrysippe, Boccace, saint Bernard, Erasme, Luther, Melanchthon… et au même âge Cicéron est tué ». Quelques références ne sont pas justes, ainsi pour Erasme, mais ces mentions ont leur utilité pour connaître la réception de l'âge d'un homme au XVIe siècle. Sans autre explication théorique, Bodin conclut :

> Nous adopterons donc la même façon de voir en ce qui concerne les changements des Etats, mais en portant au carré ou au cube les nombres de 7 et de 9, ou en multipliant le cube ou le carré de l'un par la base de l'autre, ou par le nombre parfait, ou encore par tous les cubes sphériques et solides contenus dans le grand nombre…[453]

Parce qu'empiriquement les Etats vivent plus longtemps que les hommes, dans une analogie bien rapide, Bodin élève ces chiffres au carré ou au cube. Il ajoute aussi le nombre parfait. Le troisième nombre parfait, 496, est fatidique aux républiques, ce qu'une liste tirée de l'histoire démontre. Les hommes de la Renaissance se laissent encore convaincre par l'accumulation et les listes, vaincus par la force du catalogue. Bodin peut alors énumérer les royaumes perse et assyrien, dont il ne fait qu'un, la Grèce, l'Etat juif, puis trouver encore une explication aux mentions bibliques des semaines de Daniel : « Cela éclaircit admirablement les fameuses semaines de Daniel », les soixante-dix semaines embrassant quatre cent quatre-vingt-dix ans (p. 219). L'exemple biblique n'étant pas suffisant, Bodin poursuit sa démonstration avec Rome, avant de revenir à tous les royaumes connus par les chronologistes à l'instar de Génébrard, puis à la France et à Venise. Il lui faut encore régler un nouveau compte au médecin et astrologue Jérôme Cardan, que Bodin n'aime pas, au sujet de l'astrologie appliquée aux Etats. Toute cette débauche de chiffres ne prouve néanmoins rien, car Bodin est pré-scaligérien et ses calculs ne sont pas exacts.

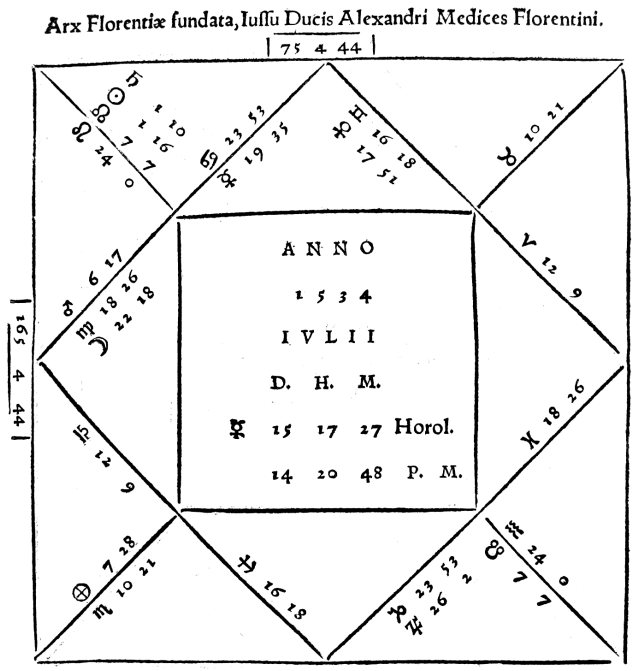
Au livre IV de la *République*[454], dix ans ont passé, Bodin reviendra rapidement sur les nombres 7, 9 et 63, « la fin des vieillards », citant à nouveau Sénèque[455] et rappelant que c'est « la sagesse de Dieu qui a tellement disposé toutes choses par nombres, que les Républiques, même après certaines années, prennent ordinairement fin[456] ». Les nombres sont bien sacrés, créés par Dieu, marquant les années de mort des hommes et

des Etats[457]. Dieu a créé le monde en caractères mathématiques et il ne faut pas oublier que les Grecs et les Juifs, en particulier, comptaient avec toutes les lettres, pas seulement quelques-unes comme les Romains. Les nombres portent donc une part sacrée, créés par Dieu, marquant les années de mort des hommes et des Etats. Bodin et d'autres avec lui voyaient une correspondance entre l'esprit humain et la réalité à travers les nombres et leur réflexion a touché un nombre important d'hommes, des théologiens et des pasteurs parmi eux.

Entre les hommes et les Etats, on peut évoquer les villes. Nous n'oublions pas qu'au XVIe siècle, en particulier, on allait jusqu'à dresser des horoscopes de villes – ce que fit Luca Gaurico avec Byzance[458] et les principales villes italiennes du Nord seulement en incluant Rome[459] –, de régions, voire de châteaux [**illustration 9**], et qu'on en donnait l'interprétation, à l'instar de ce que proposa Richard Roussat en 1552[460], et ce sur le modèle antique puisque Marcus Varron avait fait dresser un horoscope de Rome[461]. A la fin du siècle, un George L'Apostre considérera toujours que les modifications touchant les royaumes ou les villes répondent également au rythme septénaire[462]. Ce que fait Bodin avec les Etats s'inscrit dans cette veine astrologique des villes et des Etats, quoique le politologue se moquât du « Thesme celeste d'une muraille[463] ».

Jean Bodin va cependant essuyer la vive critique d'Auger Ferrier, le médecin et astrologue de Toulouse, qu'il avait fréquenté et auquel Bodin avait reproché au quatrième livre de sa *Republique* d'avoir indiqué une opposition entre Vénus et Mercure, ce qui est une impossibilité astronomique[464]. En 1580, Ferrier publie donc des *Advertissemens à M. Jean Bodin, sur le quatriesme livre de sa Republique*[465]. Dans sa préface « Au lecteur », il commence par se plaindre qu'on a mal orthographié son prénom, Oger pour Augier, quasi la seule correction que lui concèdera Bodin dans les rééditions corrigées de sa *Republique*. Il faut remarquer qu'il se focalise sur la *Republique* de Bodin sans lire la *Methodus* qui lui aurait apporter un grain plus riche à moudre.

Le médecin mentionne d'emblée les « guerres civiles qui sans relache nous travaillent icy, et ne nous permettent jouir d'aucune paix[466] », rappelant que ce conflit intellectuel se déroule dans un climat violent. Il s'en prend surtout à sa mise en cause au chapitre II du livre IV de ladite *Republique*



Hæc cœleſtis figura fuit ſupputata per Fratrem Iulianum ordinis Carmelitanorum, & fundata Iuſſu Ducis Alexandri Medices, qui circa mediam noctem in cubili ſuo fuit iugulatus a ſuo Conſobrino Anno Seruatoris 1537. vertente, vti colligitur ex Sole & Saturno partiliter alligatis. Labentibus 1583. mutabit ſceptra. Anno autem 1627. eradicabitur & Solo æquabitur Arx illa infauſto ſydere fundata.

C

Ill. 9. Gaurico, *Tractatus astrologicus*, Venise, 1552, f° 9r°, la citadelle de Florence.

de Bodin. Ferrier aurait pu ignorer la remarque, ce n'était pas la première fois qu'il essuyait des quolibets, mais le succès de la *Republique* fut tel – « il n'y a ignorant, ny docte, jusques aux femmes qui ne veuille[nt] sçavoir que c'est que de vostre discours » (p. 8) –, qu'il fallait corriger la tache, refuser la faute, inadmissible pour un « Mathematicien ». Bien sûr les *Jugemens* sont une œuvre de jeunesse, « les excremens de mes plus graves

estudes », confesse-t-il (p. 9), mais les fondements théoriques restent valables. Il distingue dans les aspects des planètes une double considération : le cercle du Zodiaque, « puis aux autres hémisphères et horizons par les ascensions et descensions des parties du ciel ». Il précise que : « à l'enclos du Zodiac Venus ne s'esloigne jamais de quarante huit degrez, ny Mercure de vingt et neuf, comme est porté par le discours de Ptolémée à la fin du XIIe livre de son Almageste. Toutesfois vous extendez Mercure jusque à trente six degrez, chose fauce et impossible, comme apert par ledit auteur. » Plus avant il a l'honnêteté d'écrire : « Quant au contenu du Zodiac, nous confessons que Venus et Mercure et le Soleil ne peuvent entrer en opposition ny en quadrature[467]. » Inutile d'entrer plus avant dans cette dispute qui illustre suffisamment la manière dont Ferrier se défendait, souvent de manière très technique, fustigeant ainsi son adversaire d'avoir ignoré « les tables des ascentions obliques prochaines du pole » ou en prenant le parti de Cardan ou de Gaurico contre Bodin qui les censurait de manière biaisée. Ferrier illustre surtout l'adage que la meilleure défense est l'attaque, car après sa justification il va critiquer une centaine de propositions de la *Republique* de Bodin dans ses *Advertissemens*, en particulier plusieurs points concernant l'année climactérique des Etats. « C'est faux », « vous vous trompez », « la figure celeste de la creation du monde a esté mieux espluchée par ledict Jean Pic que par vous », « le mescompte et l'erreur », « vous avez esté trop credule », « encore y adjoustez vous un autre erreur », « vous errez souvent », Ferrier ne mâche pas ses mots, et il ne le fait pas moins en abordant les pages où Bodin « continu[e ses] nombres ».

Il blâme le fait que Bodin considère que la soixante-troisième année « emporte quasi tous les vieillards », et rappelle la citation de la lettre d'Auguste[468]. Il convoque également Aulu Gelle, pour rappeler que cette année est périlleuse et dangereuse pour beaucoup, non pour tous. Médecin, Ferrier a beau jeu d'ajouter :

> Qu'il n'y a medecin qui ne vous asseure avoir veu mourir plus de gens aux autres ans qu'à cestuy cy[469].

Ferrier ne remet pas en cause le fait que l'année climactérique puisse s'avérer dangereuse, mais cela dépend davantage

de la position des planètes que des multiples de sept, avait-il dit dans ses *Jugemens*. Il nous rappelle d'ailleurs que « de tels climactériques, Hippocrate n'en fait aucune mention », tout comme Galien[470]. Ferrier va ensuite anéantir les décomptes de Bodin en stigmatisant sa confusion entre 63 et 63e. Il vaut la peine de suivre la démonstration du médecin et astrologue. Il reproche en effet à Bodin de faire peur aux gens, en particulier aux « grans personnages », en se trompant :

> Et entre les doctes qui sont morts ceste année là, vous mettez Aristote, qu'est l'opinion d'Apollodorus. Mais à l'opinion commune, il mourut septuagenaire. Vous y mettez aussi Cicero, Chrysippe, Bocace, Erasme, Luther, Melanthon, Sylvius et quelques autres mal tesmoignez. Car Cicero, comme dit Plutarque, mourut à soixante quatre, et Chrysippe ayant vescu septante trois ans, tesmoing Laertius. Bocace au soixante deuxiesme, comme est escrit par Volaterran. Erasme passa ledict climacterique de plus de cinq ans, comme appert par le compte fait depuis sa naissance imprimée, jusques au jour de son deces inseré aux Chroniques. Luther mourut au soixante deuxiesme courant, si sa nativité est celle qui est descrite par Lucas Gauric ; et Melanthon au soixante quatriesme courant ; et Sylvius au soixante sixiesme, selon l'escrit qu'il m'a autrefois baillé. Tous ces ans sont hors de votre LXIII, auquel vous avez voulu accommoder les sudits exemples qui sont contre vous[471].

On relève une certaine rigueur chez Ferrier, mêlée à une prudence de bon aloi, ainsi avec la naissance de Luther, comme s'il connaissait ce que le Réformateur en avait dit, hésitant sur le millésime exact de sa naissance[472]. Sans que les nombres ni l'ordre de la répartie soient les mêmes, sans donc qu'il eût directement connaissance de la critique de Ferrier, indirectement dans l'*Apologie de René Herpin* de Bodin, on peut relever qu'au siècle suivant Sir Thomas Browne reprendra également Bodin sur l'âge exact auxquels ces hommes étaient morts[473]. Nous l'avons constaté, il existe une certaine tolérance, voire une désinvolture inquiète, dans l'usage ordinal et cardinal de 63, entre « l'an courant » et « l'an complet », selon les mots de Ferrier. En rigueur de terme, seule la soixante-troisième année est climactérique, mais la soixante-quatrième, car les humains portent alors en eux le nombre de 63 ans, par contamination,

l'est un peu, ce que le médecin et astrologue Ferrier conteste clairement. On peut apprécier le fait que Rantzau ne l'ait pas mis en cause, nous aurions eu une réfutation courant tout au long d'un in-folio, puisque Ferrier condamne chez Bodin l'usage inattentif de la Bible et d'autres histoires, à la recherche des morts dans des âges septénaires et novénaires, catalogue que Rantzau allait bientôt, le premier, établir (1580). Il procède donc à l'examen des noms avancés par le philosophe, pour vite se moquer :

> Vous rencontrez bien à Lamech, et mal à Mathsalah ; bien à Abraham, à Isaac, Jacob, David. Vous y adjoustez qu'il s'en trouve ez histoires nombre infiny de semblables. Et nous au contraire, en trouvons nombre infiny de ceux qui sont morts hors de tels nombres. Adam mourut à neuf cens nonante cinq. Jared, à neuf cens soixante deux. Henoch, à trois cens soixante cinq…[474]

A Ferrier de dresser un contre-catalogue – « un roole si long que d'icy [Toulouse] jusques à Paris » – à celui avancé par Bodin, pour montrer que sa kyrielle de personnages bibliques est morte « hors des septenaires et des novenaires » et « qu'il y a plus d'exemples contre voz nombres que pour vous » en ajoutant aux modernes Guillaume Budé, André Alciat, François Vatable, Jacques Toussain (cité *Tusan*) Jean Fernel (cité *Frenel*) et les rois François Ier, Henri II et Charles Quint, aucun n'est mort dans son année climactérique. Pire, la charge suivante conteste à Bodin, avec raison, sa démonstration, car « le 7. Climactérique ne peut tirer preuve de la Bible[475] ». Ferrier commence par citer son critique, « ce sont voz propres mots » :

> *La loy de Dieu n'a rien plus frequent que le septenaire, soit pour les festes du septiesme jour et du septiesme moys, soit pour afranchir les serviteurs, et laisser la terre sans culture le septiesme an ; soit pour le retour des heritages apres sept foys sept ans, qui estoit l'an Jubilé*[476].

Ferrier ne nie pas la valeur de ce nombre sept, mais duquel on ne peut tirer autre sens que celui qu'il porte, à savoir un juste repos et la liberté. Or Bodin fait tout autre chose du septième an, « plein d'actions et d'operations naturelles », porteur de maladie, de perturbations ; mais de cette interprétation on

« ne peut retirer preuve de la loy de Dieu ». Ferrier a raison, mais Bodin ne corrigera pas les six livres de sa *Republique*. Dans son *Apologie*, Bodin rappellera toutefois que Ferrier, dans son livre sur les jours décrétoires (1549), avait avancé que les septénaires et les novénaires apportent souvent des maladies aiguës (*morbos acutos*) ; le médecin ne faisait que suivre ce qu'Hippocrate avançait en parlant des jours, non des ans[477]. Quelques phrases plus loin c'est au sujet d'Henri III, que Ferrier accuse : « Et je ne trouve point que nostre Roy soit le LXIII. comme vous escrivez[478]. » Il avoue même, en bon expérimentateur, avoir « pratiqué ce nombre sur les empereurs romains, sur les papes, et sur les ducs de Venise, et sur beaucoup d'autres roys et seigneurs », mais il n'y a « trouvé rien qui merite d'estre enregistré plus que des autres ans. » La critique de Ferrier aurait dû ébranler Bodin et tous les zélateurs de l'année climactérique, il n'en est rien dans le dernier tiers du XVIe siècle, bien au contraire, on l'a lu. Il suffisait en effet de faire quelques tableaux comparatifs qui montrent qu'on meurt autant au cours des années précédentes et postérieures. Ferrier peut donc en finir avec le nombre climactérique avec une phrase brève et définitive : « Donc je puis conclure que ce nombre n'a aucune autorité ou prerogative en tels cas[479]. » Jugement que Ferrier réitère avec l'année climactérique des empires et des royaumes[480]. Nous avions analysé le raisonnement de Ferrier dans ses *Jugemens*, les démonstrations de Bodin n'ont pas entamé sa conviction.

Sous le pseudonyme de René Herpin, Bodin répondra en 1581 avec son *Apologie ou réponse pour la Republique de Bodin*[481]. On le sait, cette Apologie sera ensuite toujours éditée avec les *Six livres de la Republique*. Dans son *Apologie de René Herpin*, Bodin défend son honneur, considérant que la jalousie et le désir de ternir sa réputation ont conduit ceux qui ont attaqué sa *Republique*. Il se met en scène, s'écrivant à lui-même en latin, cela est bien connu, et reprend plusieurs de ses adversaires, dont Pierre de l'Hostal (appelé Pierre d'Ostal, auteur de *Discours philosophiques, en nombre dix neuf, esquels est amplement traité de l'essence de l'ame et de la vertu morale*, Paris, Jean Borel, 1579) et Andreas Franckenberger (que Bodin nomme André Frankberger, auteur d'un *De amplitudine et excellenti historiæ propheticæ dignitate*, Wittenberg, Simon Gronenberg, certainement en 1585)[482]. Surtout, il remouche

Ferrier qui n'a « rien escrit que par contumelie », c'est-à-dire par injures et outrages, alors que Bodin l'avait cité en bonne part dans sa *Demonomanie des sorciers* (1580)[483]. Ferrier a « violé la religion d'honneur et les lois sacrées d'amitié », il n'est qu'un ambitieux et, comme il se doit, l'invective de Bodin est rude après s'être placée sur le plan moral. Il répond certes sur le prénom Oger au lieu d'Auger, mettant la faute – à juste titre – sur l'imprimeur, puis sur quasi tous les points des *Advertissemens* de Ferrier. Outre leur différend sur l'importance des septénaires et des novénaires dans la vie des hommes et des Etats, souvent calculés de manière approximative par le philosophe, une référence oppose fondamentalement les deux hommes. Ferrier est clairement un adepte de Copernic, Bodin l'en accusera vers la fin de son *Apologie*[484], tout en le ridiculisant d'avoir mal lu l'astronome polonais, alors que lui, Bodin, reste un géocentrique affirmé, toutes les conjectures de Copernic ayant été rejetées par les *Mathematiciens*, et il faut entendre ici les astronomes. Ferrier avait bien défendu Copernic dans ses *Advertissemens* de 1580, déjà contre Bodin[485]. Pendant plus de soixante pages, Bodin va donc reprendre la critique de son ancien ami en l'accusant à son tour de mal calculer, de mal lire, de mal comprendre. Etait-il nécessaire de passer autant de pages à contredire un analphabète ? Je prends cependant en pitié la patience du lecteur en ne suivant pas les entrelacs de cette réplique, puisque Bodin n'apporte aucun élément nouveau à la démonstration : il reste un défenseur des seuils critiques et délicats des humains, des empires et des royaumes, surtout quand ils sont multiples de sept, pires quand ils le sont de soixante-trois. Il se défend bien sur l'année de la mort des hommes célèbres modernes[486], mais il est moins bon en commençant par répéter sa critique de la *Republique* sur Vénus opposée au Soleil[487]. Nous en avons assez lu, c'est certain, mais nous pouvons parfois nous esclaffer de l'esprit de Bodin qui se moque des calculs de Ferrier : « Deux fois trois font douze. J'oste deux, je retiens trois, sont dixhuict. Ou bien pour estre mieux entendu, faites que l'un de voz yeux regarde en Orient, et l'autre en Occident, si vous estes bien camus à fin que vostre nez n'empesche l'intersection des rayons, les deux yeux seront opposites[488]. »

Ainsi, on constate qu'il y a plus de différences et d'antagonismes entre les anciens amis Bodin et Ferrier, qu'entre Bodin

et Bèze, et surtout Goulart qui partagent un même univers numérique, un même système géocentrique du monde qui critique Copernic aujourd'hui, Galilée demain, une même conception de l'influence des années climactériques, une même nature inquiète et superstitieuse sur la fin de la vie humaine.

En revanche, rien de climactérique, ni même une réflexion sur les chiffres sept et neuf dans les deux livres de Pierre Victor Palma Cayet (1525-1610), la *Chronologie novenaire* qui couvre les neuf premières années du règne d'Henri IV (1589-1598), et la *Chronologie septenaire* publiée en 1605, courant de la paix de Vervins, le 2 mai 1598, à la fin de l'année 1604, et narrant l'histoire de la paix entre les rois de France et d'Espagne[489]. Le « chronologue de France » glorifie le règne de son roi, sans systématiser ni théoriser les chiffres de ces périodes, autrement qu'en distinguant les deux premières périodes du règne d'Henri IV avec les nombres sept et neuf, dont il ne pouvait ignorer l'importance symbolique.

LA NOUE

Quelques années auparavant, François de La Noue nous indique avoir lu Bodin, quand il avance dans le premier de ses discours politiques et militaires, parus en 1587, que la succession des rois de France est entrée dans le « regne climacterique ».

Le thème du premier discours du huguenot La Noue est « Que le Royaume de France s'en va peu à peu versant, et est prochain de faire une lourde chute, si Dieu par sa souveraine bonté ne le soustient ; et qu'il y a encores quelques remedes pour le redresser, moyennant qu'on les vueille promptement embrasser »[490]. Il ne fait aucun doute pour La Noue que Dieu est l'auteur et le soutien des gouvernements civils. Sa philosophie politique est toutefois aristotélicienne, dans sa reconnaissance des altérations et changements des Etats. Or le royaume de France est infecté de nombreux maux, dont l'impiété, l'injustice et la vie dissolue associée à l'orgueil. Ce morne constat indique à ceux qui savent le dresser que la France est en péril, « veu que les fondemens de pieté et justice

qui la doivent soustenir sont ainsi pourriz et esbranlez »[491]. Le royaume va donc s'effondrer, « prendre un grand saut ». Du constat rationnel, La Noue glisse au surnaturel :

> Mais nous ne manquons encore de signes et autres predictions qui, en nous menaçant, nous advertissent d'essayer de destourner le courroux de Dieu. Desja sont apparuës des cometes horribles et autres figures estranges en l'air, les tremblemens de terre ; naissance des monstres et voix effroyables se sont faits sentir, voir et ouir, lesquels prodiges nous doyvent espouvanter[492].

Les signes célestes fonctionnent comme confirmation du constat politique, comme si Dieu informait ses enfants par ces prodiges d'un changement imminent[493]. La Noue aborde alors une troisième série de signes, immédiatement dépréciés comme « curieuses et vaines observations », qu'il ne s'interdit pourtant pas de mentionner puisqu'il les a « remarquées dans les escrits de quelqu'un[494] » :

> La première, c'est que nous sommes dans le regne climacterique des rois de France, qui est le soixante et troisiesme, ce qui denote quelque mutation se devoir faire. La seconde, que toutes les places qui sont au Palais de Paris, pour y poser l'effigie de nos roys, qu'aucuns pensent avoir esté comme fatalement ainsi construites, sont maintenant toutes remplies[495].

Décidemment, les huguenots français aimaient à compter jusqu'à soixante-trois ! La troisième série de preuves d'une révolution politique imminente relève bien de la superstition, ce que La Noue reconnaît à demi-mot, mais en la mentionnant il lui confère une autorité indéniable. Henri III serait ainsi le soixante-troisième roi de France ; en réalité le soixante-et-unième, parfois le soixante-deuxième[496].

Estienne Pasquier dans ses *Lettres historiques* reprendra le décompte[497] :

> Nous tenons d'une longue ancienneté qu'il y a quelque puissance aux nombres, et de là vient que nous craignons de mourir le 63e an, comme estant le clymacteric de nostre aage. Et je voyois que Bodin, et le Seigneur de la Noue aprés luy, avoient remarqué en nostre roy qu'il estoit le 63e de nos roys, depuis Pharamond ; et si nous voulions

> adjouster foy à ceste nouvelle superstition qui s'est insinuée depuis quelques années dedans ceste France, que se trouvans treize à table pour repaistre, il y en avoit l'un de la troupe qui mouroit dedans l'an, nostre roy se trouvoit le 13e depuis Philippe de Valois.

Que le compte de La Noue ne soit pas juste n'est à première vue pas important, puisque ses contemporains le suivent sans recompter derrière lui : La Noue aurait d'ailleurs pu lire l'information dans un almanach paru lui aussi en 1587[498], même chez Ronsard[499] ou un auteur moins prestigieux, voire un avocat de province[500] : les hésitations et désaccords tenant à l'intégration ou non du fils posthume de Louis le Hutin et de celle de l'obscur Clotaire IV[501], l'un des derniers Mérovingiens, cousin d'un Chilpéric ayant régné. De toute manière Henri III et Henri IV moururent tous deux de mort violente, assassinés ! Est plus importante la superstition liée au chiffre soixante-trois qui, rappelons-le, n'est pas biblique : ce choix influence l'interprétation des bouleversements que connaît la France à la fin des années 1580. Chacun tire à soi ce chiffre, ligueurs, politiques et même protestants. Que cette interprétation courût à l'époque de la Ligue, servant ses intérêts évidemment, n'est évidemment pas anodin[502], De Thou la reprendra en y associant Jean Bodin. Comme l'abbé Mallet, dans son article de l'Encyclopédie, rapporte justement les propos qui venaient d'être traduits en français, je lui confie le soin de citer Jacques-Auguste de Thou :

> M. de Thou et Mezerai racontent que Jean Bodin, si connu par sa démonomanie, et qui étoit avocat du roi à Laon, voulant faire déclarer cette ville en faveur de la Ligue et contre Henri III, fit un discours aux habitans assemblés, où il s'attacha à lever leurs scrupules ; et après avoir déchainé contre le roi qu'il osa traiter de *traictre* et d'*hypocrite*, 'il tira, dit M. de Thou, des circonstances présentes un présage assez funeste à la succession à la couronne ; car il dit que l'année soixante et troisieme de l'homme étoit son année *climactérique*, et ne manquoit guere de lui être funeste ; qu'ainsi, comme on comptoit parmi nous soixante et trois rois depuis Pharamond jusqu'à Henri III, il sembloit que ce prince dût être fatal à la France, et que ce fût par lui que la couronne dût sortir de sa maison'[503].

La question climactérique passe de l'homme historique – empereur romain, pape ou simple homme célèbre – au roi actuel de la France, entre le numéro porté par Henri III ou Henri IV, dans l'ordre de la succession des rois de France. La crise successorale que connaît la France, d'abord en 1584 à la mort du duc d'Anjou, puis en août 1589, à la mort d'Henri III, alimente toute une littérature polémique riche à étudier. Le poète et historiographe Pierre Mathieu, proche de la Ligue, en rendra compte dans son *Histoire generale des derniers troubles arrivez en France* en reprochant à Henri III d'avoir fait du cardinal de Bourbon, après la mort du duc d'Anjou, le premier prince du sang pour complaire à la Ligue, « donnant à un roy aagé de trente et six ans un successeur qui a passé le climacterique de soixante trois[504] ». Que quelques-uns se réfèrent à la question climactérique dans la crise successorale, dont le protestant La Noue, suffit à mon propos. Ainsi Bodin, en son vieil âge troublé politiquement, avait-il appliqué son interprétation étatique des années climactériques aux rois de France, ce que ses contemporains connaissaient, puisque Claude Le Brun s'en moquait[505], mais Pierre Boton y était sensible[506]. Jean Bodin était devenu ligueur et tirait argument climactérique pour justifier la mort du soixante-troisième roi de France. Entre 1589 et 1593, le philosophe politique écrivit d'ailleurs plusieurs lettres, publia surtout celle du 20 janvier 1590, dans laquelle il se justifiait d'être devenu ligueur[507]. En mars 1589, Bodin rappelait le rang d'Henri III dans la succession des rois de France : « Et depuis Waramund ce roi est le soixante et troisieme que j'ay estimé et publié par escrit estre aussy bien climaterique aux monarchies comme à la vie des particuliers[508]. » Au début 1590, Bodin ne se fit pas faute d'alléguer à nouveau l'argument climactérique, en se mettant en scène comme prophète :

> J'adjousteray ce qu'on m'a faict souvenir que j'avois dict, en plaine table l'année passée, que le Roy n'eschapperoit pas l'année. J'avois aussi escript en ma Republique que non seulement aux monarchies et royaumes l'année 63e estoit climaterique, mais aussi pour le regard de la personne des princes, et que le feu Roy estoit à bien conter depuis Pharamond jusques à luy le soixante et troisiesme en ordre[509].

Bodin ne se satisfit pas de ce rôle prophétique, puisqu'il ajouta qu'Henri III, « prince curieux et qui vouloit tout sçavoir » avait lu la *Republique*, selon une confidence de Guillaume II de Joyeuse (« un grand seigneur de ce royaume portant tiltre de mareschal de France »), et « qu'il avoit bien remarqué ce passage, mais qu'il se mocquoit de tout cela[510] ». Il évoqua encore l'empereur Néron, mort lui aussi sans enfant, et Caligula, modèle dépensier d'Henri III. Le ligueur avait la comparaison assassine. Approchant lui aussi son âge climactérique, Bodin usait et abusait de l'argument climactérique, ayant quasi prédit la mort violente du roi.

L'abbé Mallet peut conclure son paragraphe dans l'encyclopédie :

> De pareils raisonnemens ne surprennent pas de la part de Bodin, et les impressions qu'ils firent ne doivent pas paroître étranges dans un siecle infatué de l'astrologie judiciaire[511].

C'est ce que nous avons vérifié suffisamment, que ce soit avec un propos concernant le duc de Nevers, duc de Nevers bien malade dont on connaît les atermoiements pendant la Ligue, que ce soit surtout avec les astrologues.

CHAPITRE VII

LES THÉOLOGIENS

Les sources antiques présentées, ayant découvert le discours des astrologues, des médecins et des politologues, nous pouvons retrouver Théodore de Bèze qui fut l'angle d'attaque de notre recherche. Il est bon de le redire, pendant le moyen âge, la théologie, la philosophie naturelle et l'astronomie étaient liées, certes moins que les sciences mathématiques du quadrivium, mais de nombreux théologiens, passionnés par des questions naturelles, se sont intéressés à l'astronomie et se sont adonnés à des calculs mathématiques, que l'on pense à Bède le Vénérable et à son *De temporibus*[512] ou, plus proche de Bèze, à Nicolas de Cues[513]. On n'est donc pas surpris de retrouver des théologiens qui ont montré plus qu'un intérêt, une inquiétude fébrile en vivant, en appréhendant, en discutant une année climactérique, sans jamais toutefois dogmatiser leurs craintes.

BÈZE

C'est le 5 juin 1582, quelques jours avant son soixante-troisième anniversaire, que Bèze répétait sa crainte climactérique dans une lettre adressée à un autre ami, le médecin Johann Crato :

> Il ne me reste maintenant que dix-neuf jours pour achever mon année climactérique[514].

Surtout, dans l'édition de ses *Carmina* de vieillesse (1588), Bèze a ajouté douze vers composés le 24 juin 1582, le jour de ses 63 ans. On se souvient que le jeune humaniste était entré en poésie, dans ses *Poemata* de 1548, en composant par deux

fois un « Genethliacon », pour les premiers enfants d'Henri II et de Catherine de Médicis, l'un pour François de Valois, le fils aîné, qui avait été le Dauphin, l'autre pour Isabelle de France[515]. Il ne s'agissait que de poèmes de circonstance écrits à la naissance d'un enfant, mais ils portaient l'astrologie avec eux, *genethliacon*. Cet intérêt précoce n'est pas démenti par le recueil manuscrit des poèmes de jeunesse de Bèze conservé à Orléans, dans lequel on trouve cinq vers « De anulo astronomico Driandri »[516]. Le texte est bref et peu élégant, Johannes Dryander avec son anneau surpasse Atlas, mais il confirme un intérêt précoce pour un objet astrologique. En célébrant par un poème sa sortie de l'année climactérique, Bèze pratiquait donc un genre qui ne lui était pas inconnu :

> (Théodore de Bèze a écrit cela en entrant dans l'année climactérique 63 de sa vie, rassasié de cette vie, aspirant à une plus élevée, le 24 juin de l'année 1582 des temps derniers.)
> Salut lumière de la naissance, revenue par dix sizaines
> d'années augmentées de trois unités,
> lesquelles donc, autant qu'on voudra errer en s'égarant par des détours,
> j'ai achevées sans m'égarer.
> Dis vraiment si maintenant, au terme de notre vieillesse,
> Il nous reste des événements plus durs à vivre.
> Vraiment je suis insensé, moi qui te réclame ces secrets
> Quand le jour lui-même ne les entend pas.
> Soit le soleil continuera à rouler, soit cette année
> Le soleil est revenu me voir une dernière fois.
> O Dieu, accorde aisément ce que Bèze demande :
> Cache ce qu'il fut, dirige ce qu'il sera[517].

Théodore de Bèze étant né en 1519, c'est en 1581 qu'il était entré dans sa 63e année, non en 1582. Coquille ou *lapsus calami*, peu importe, car force du chiffre 63. Toute ma recherche témoigne de l'instabilité de son emploi ordinal ou cardinal, de cette peur redoublée dans la soixante-troisième année et à soixante-trois ans, Aulu Gelle en étant le premier témoin. On peut également imaginer que Bèze avait écrit un premier jet de son poème le 24 juin 1581 et qu'il le reprit le 24 juin 1582, oubliant de changer l'*iniens* en *exiens*. Toujours est-il que Bèze demandait comme une pronostication sur les années qui lui restaient à vivre (« Dis vraiment »). Il se ravisa

pourtant et implora Dieu de lui pardonner son humanisme et son attachement humain, trop humain (« cache qui il fut ») en lui confiant le terme de sa vie. Si pour finir, Bèze remit sa destinée entre les mains de Dieu, l'espace d'un poème écrit le jour de sa naissance, l'a surpris un désir astrologique, un élan mélancolique, de percer le secret de la course qu'il lui restait à parcourir.

Au soir de sa vie, l'intérêt astrologique n'avait pas tout à fait abandonné le poète devenu théologien, et il s'inquiétait de son avenir de vieil homme. Devrait-il encore vivre des événements aussi difficiles que l'exil de France, mais encore l'exil lausannois de 1558, la mort de Calvin, le rejet de son père, les guerres de religion, les conflits internes au protestantisme ? Avait-il déjà peur pour Claudine Denosse, sa bien-aimée, sa *Candida* (même s'il niera l'association, que pouvait-il écrire d'autre pour sa défense) qui mourra en 1588 ? Dans ce poème, Bèze plus poète que pasteur, est influencé par tout le savoir ancien sur l'année climactérique et il cherche à se rassurer. Pour connaître la fin des tourments, il n'est toutefois pas allé consulter la pythonisse d'Endor (1 Samuel 28), mais comme Job, il s'est adressé à Dieu. Conformément à Pétrarque, Bèze ne ressent aucun embarras à livrer ses aspirations d'homme sensible à la numérologie climactérique, certain que Dieu ordonne les ans de l'homme.

Au début de cette même année 1582, comme s'il le découvrait, ou le redécouvrait, Bèze avait déjà achevé une lettre à Crato en lui souhaitant une bonne année, « lui qui était né la même année »[518] que lui, en 1519, tout comme Gwalther[519] ! Le 28 août, Bèze écrivait à nouveau à Crato et lui confiait ses ennuis de santé « post peractum climactericum »[520]. Même si l'année climactérique était passée, la faiblesse du corps restait trop vive. En cette année 1582, Bèze et Crato intensifiaient d'ailleurs une correspondance qui ne négligeait aucune nouvelle de leurs petites et grandes misères : mots d'hommes âgés, maux de vieillards[521]. Crato et Bèze se connaissaient et correspondaient par intermittence depuis quelques années[522], mais ce fut dans leur vieillesse que l'année climactérique vécue ensemble et dépassée sans gros embarras les rapprocha définitivement. Bèze commença d'ailleurs l'année 1583 en écrivant à son ami un véritable petit traité sur la mort[523], tous deux

méditant les fins dernières. L'échange épistolaire fut soutenu tout au long de l'année (fort de neuf lettres) et, dans sa dernière lettre de l'année, Bèze confessa la joie profonde que lui donnait leur correspondance[524].

Quant à la confidence climactérique confiée à Dürnhoffer (qui mourra en 1594 dans sa soixante-troisième année), on peut la mettre en relation avec des échanges épistolaires sur des signes astronomiques, des signes célestes qui informent l'homme de la toute-puissance de Dieu sur les éléments, les jours et les nuits. Ainsi, dans une autre lettre à Dürnhoffer, du 7 février 1584, Bèze raconta l'effroyable tempête du premier janvier à Genève, ainsi que l'apparition de trois soleils dans le ciel genevois le 24 janvier[525]. Gwalther fut également le destinataire de confidences célestes. Ainsi, le 10 mars 1584, Bèze lui raconta le bref mais très violent tremblement de terre du 1er : c'est Dieu qui punit les crimes des hommes. Bèze envoya même à Gwalther les « præsagia » que quelqu'un s'était faits[526] ; quelques semaines plus tard, c'est à Crato qu'il relata ce tremblement de terre, en donnant la même explication[527] ; etc. A l'automne de leur vie, Bèze et ses amis étaient encore plus attentifs aux signes célestes qu'ils ne l'avaient été dans leur âge mûr, à tout le moins ils laissaient apparaître maintenant le même intérêt que leurs contemporains, catholiques ou luthériens[528]. Le nombre climactérique « 63 » appartient à cet ensemble de signes.

Le poète déborde toujours le théologien chez Bèze, preuve en est encore une brève « Translation françoise de la Mort de Dido, du IIII livre de l'Æneide de Virgile, commençant *At trepida* ». Bèze traduit[529] : « J'ay le cours accompli ordonné pour mon aage » le vers 653 du livre IV : « vixi et quem dederat cursum Fortuna peregi », « j'ai vécu et j'ai achevé le cours que la fortune m'a donné ». L'inflexion n'est pas anodine, puisque Bèze n'a pas traduit *Fortuna*, « mot de payens » avait condamné Calvin[530], mais qu'il a surtout rapporté le cours de la vie à un âge prédéterminé (« ordonné pour mon aage »), âge que Virgile n'évoquait pas, on s'en était douté. La prédestination, la double prédestination même que Bèze professera tout au long de sa vie, influençait le Réformateur se penchant fugacement « sur des vers de Virgile ». Le poète déborde toujours le théologien, je le répète, car trop de critiques théologiques ignorent le poète. J'ai surtout démontré cet intérêt poétique permanent

dans le conflit qui opposa Bèze à Gilbert Génébrard et dans les réécritures de la silve IV consacrée à Bethsabée, quoique le théologien corrige toujours le poète[531].

Sept ans après le poème de la grande climactérique, Bèze composa de nouveaux vers qui remplaceront les premiers dans les éditions suivantes des *Poemata* : « Théodore de Bèze sur son dixième climactérique accompli ». La première apparition de ces vers a été confiée à un volume collectif de poèmes parus à Genève en 1590[532].

> J'ai vécu, mon Dieu, dix septénaires ;
> Quand je les dénombre en fragments
> Et que j'examine comme il convient,
> Selon ce qui est bon, le temps d'une si longue vie,
> Hélas, je suis impuissant à inventorier
> Le nombre et l'importance de mes fautes.
> Si par hasard tu commences à les compter, ah, ne serait-il pas préférable
> De ne pas être né ou de mourir bientôt ?
> Il est toutefois délicat d'expliquer, Dieu suprême, ce que
> Je ne saurais pas même compter, quoique le voulant.
> Elles sont en effet effroyables les peines et les gouttes de sang
> Que lui a répandues innocent,
> Né pour sauver les misérables et ceux qui avouent leurs fautes
> Dont le nombre et l'importance est sans borne.
> Cette espérance seule me soutient donc, moi qui suis misérable, qu'à l'avenir
> (Tu m'ordonnes de l'espérer),
> Dieu, tu n'exiges pas que mes fautes nombreuses
> Ne soient expiées et acquittées par des peines innombrables[533].

Le poème des soixante-dix ans est tout à fait différent de celui écrit sept années auparavant. Rien du premier n'est resté dans le second, ni la trame, ni le lexique, pas davantage la réflexion. A soixante-trois ans, Bèze regardait encore vers l'avenir, se demandant ce qu'il lui restait à vivre comme épreuves ; à septante ans, il regarde vers le passé, comme écrasé par ces années passées, ses péchés et ses manquements. C'est Job (3, 3, mais aussi Jérémie 20, 14) ou les stoïciens qui l'inspirent, puisqu'il maudit quasi le jour de sa naissance et

préférerait quasi mourir bientôt. Il est vrai qu'en juillet 1589, Bèze a perdu récemment sa bien aimée Claudine Denosse, quoique déjà remarié à Caterina del Piano, mais ce sont deux veufs qui se sont associés ; Genève est en pleine guerre et les nouvelles du front proche sont mauvaises ; quant à Henri III, il ne sera assassiné qu'une semaine après les soixante-dix ans de Bèze. Le contexte personnel et public de Bèze est donc délicat et ce second poème climactérique s'en ressent, le poète-pasteur craignant des peines à la hauteur de ses péchés, mais s'en remettant pour finir au Dieu qui a livré son fils de douleur pour sauver les hommes.

BÈZE ET MELANCHTHON

Outre ces poèmes rédigés à soixante-trois, puis soixante-dix ans, Bèze évoqua le seuil critique de l'année climactérique avec deux amis nés la même année que lui, juste avant d'entrer dans sa soixante-troisième année, puis peu de jours avant d'en sortir, enfin quelques jours après en être sorti. Ces mentions étaient trop nombreuses pour être simplement l'effet du hasard ou ne relever que d'une référence au poète par excellence de la Renaissance, Pétrarque. Bèze connaissait évidemment Pétrarque, quoique, poète avant tout latin, il ne pratiquât pas le sonnet.

De jour en jour,– « dans quatre jours », « il ne me reste que dix-neuf jours » –, Bèze suivait l'évolution de son année grande climactérique, attendant la mort peut-être, en tout cas quelque changement notoire. Pierre Messie, quarante ans avant Bèze, avait averti de ce compte à rebours craintif :

> Et quand un homme venoit à l'entrée de ceste aage de soixantetrois ans, il estoit soigneux de garder sa santé et sa vie, attendant de jour en jour le changement d'icelle, et ce qui en pourroit advenir, ainsi que Jules Firmique l'afferme en ses livres d'astrologie[534].

C'est en feuilletant les *Vrais pourtraits des hommes illustres* de Bèze que j'ai remarqué que son intérêt pour la soixante-troisième année ne concernait pas sa seule personne. La notice dévolue à Melanchthon comporte en effet une remarque brève, à tout le moins étonnante :

> Il mourut à Witteberg, ayant vescu soixante trois ans et soixante trois jours, l'an mil cinq cens soixante, le dixneufiesme jour d'Avril[535].

« Soixante trois ans et soixante trois jours. » La mention des jours est unique dans tout le volume. Pour nul autre héros de la cause protestante, certains rapidement baptisés à Saint-Pierre de Genève[536], le nombre des jours n'était noté. Bèze avait bien précisé que Luther était mort à soixante-trois ans[537], sans plus. Puisque Simon Goulart avait traduit les *Icones* en français, il fallait s'assurer du latin : « Obiit Wittebergæ… anno Domini 1560. Aprilis die XIX, quum annos vitæ LXIII et dies totidem vixisset[538]. »

Bèze était bien l'auteur de la remarque, la traduction répétant le chiffre augmentant l'effet. Dans sa vie de Melanchthon[539], Joachim Camerarius l'Ancien enregistrait bien les soixante-trois ans, mais seulement presque autant de jours (« et totidem pene dies ») du grand homme[540]. Camerarius mentionnait également que Luther était mort à soixante-trois ans, sans s'étendre et sans faire le rapprochement avec Melanchthon, mais on sait que l'année de la naissance de Luther n'était alors pas certaine[541]. « Presque autant de jours » donc, puisque du 17 février 1560 au 19 avril 1560, il y a bien deux mois et deux jours, ainsi qu'on le trouve sur l'épitaphe de Melanchthon[542], mais seulement soixante-deux jours. Même si l'année 1560 était bisextile, elle ne compta que vingt-neuf jours en février, non trente. Dans son attraction pour le chiffre de soixante-trois, Bèze n'avait pas compté convenablement[543]. Antoine La Faye, dans sa vie de Théodore de Bèze qu'il publia dès 1606, nous dit que Bèze avait un goût ardent (*impulsus*) pour les poètes qu'il lut certes, mais surtout qu'il apprit à imiter, mais qu'il renia ensuite ses premières poésies[544]. En se trompant de date (1572 pur 1579), La Faye précise cependant que Bèze publia le psautier en vers latins très élégants et très agréables[545]. Ne saisissant pas de lien entre la composition du psautier en vers latins et la préparation à la mort, à l'approche de son soixantième anniversaire, le pasteur La Faye ne nous apprend rien d'une quelconque crainte climactérique chez Bèze. On s'en serait douté.

GOULART

Simon Goulart ayant traduit les « soixante trois ans et soixante trois jours », je fus curieux de savoir si ce chiffre avait tenu une certaine place pour le collègue, puis successeur de Théodore de Bèze, qui dépassa lui également les quatre-vingts printemps[546]. Pasteur, écrivain et éditeur prolifique, des *Mémoires de la Ligue* à Xénophon, il fut l'une des figures majeures du protestantisme genevois à la fin du XVIe siècle et dans le premier quart du XVIIe. Le 17 octobre 1606 « stilo bestiæ »[547], il écrit à Joseph-Juste Scaliger :

> Je suis au bout de mon 63. an [de mes soixante-deux ans], m'esjouissant de ce que ma delivrance approche. Messieurs Perrot, Jaquemot, de La Faye auront desormais autant besoin de repos, peut estre, que moy. Ils roulent avec quelque vigueur ; mais santé de vieillards n'est que beau jour d'hyver. Encores que vous nous devanciez de quelques années, je ne laisse pourtant de vous souhaiter de tout mon cœur trois bonnes Olympiades…[548]

Perrot, Jaquemot et La Faye étaient également des pasteurs genevois. Scaliger le Jeune, quant à lui, était né en 1540, trois ans avant Goulart. Nul besoin de longue explication, la seule mention du chiffre soixante-trois était évidente pour les deux correspondants : Goulart achevait son année « grande climactérique », atteignant soixante-trois ans trois (ou treize[549]) jours plus tard, le 20 octobre. Il se sent un vieillard et attend la mort, la « délivrance ». Il ne mourra pas avant 1628, mais sera assez malade en décembre de cette année 1606 pour croire sa fin venue.

Déjà l'année précédente, écrivant à son ami, le médecin Sebastien Schobinger, il avait donné des nouvelles de ses enfants, avant de préciser :

> Moi, qui suis parvenu à ma soixante-troisième année accomplie, on m'a ordonné de passer quelques mois à remplir ma tâche de pasteur à Grenoble en Dauphiné…[550]

Il s'inquiète ensuite du temps chaud en été, sous-entendant sa santé de vieil homme plus fragile. C'est d'ailleurs pendant ce séjour dans le Dauphiné qu'il rédigera son *Sage vieillard*,

que nous allons bientôt ouvrir. En outre, au commencement de 1607, quand il a soixante-trois ans donc, paraît son portrait le plus authentique, nous dit son biographe[551]. Il faut encore remarquer qu'à partir des années 1601, Goulart publie de nombreux traités touchant la mort, la bonne préparation à la mort et d'autres textes de méditation sur les fins ultimes. Ce sont les *Exercices et combats de l'ame chrestienne* en 1601[552], les *Tableaux de la mort* en 1602[553], la traduction de « La manière de bien et heureusement mourir » de William Perkins en 1604[554] – *Remedes contre le mal-reiglé mespris, l'oubliance et la trop grande apprehension de la mort* –, *Le sage vieillard* en 1605[555], avant des « Quatrains » de Sénèque, des *Meditations chrestiennes* et des « Considérations de la mort et de la vie heureuse » et, dans le *Traicté de l'amendement de vie…* de Jean Taffin, à la *Derniere edition à laquelle est adjoustée… Consideration de la mort* par S.G.S.[556]

La perle sur cette couronne climactérique reste la publication en 1605 du *Sage vieillard*, alors que Goulart est dans sa soixante-troisième année de vie[557] et qu'il a été obligé de revenir à Grenoble et d'y servir comme pasteur[558]. Ce petit volume est une méditation de la mort à venir, une réflexion sur une bonne et longue vie, ainsi qu'une « soigneuse consideration et attentive contemplation de la vie bien-heureuse et eternelle que Jesus-Christ nous a acquise par le merite de sa parfaicte obeissance en la vie et en la mort de sa croix[559] ». Ce livre est composé de vingt petits chapitres et de quelques prières, et il connaîtra un certain succès européen avec une réédition française en 1606 et de rapides traductions anglaise (1621) et allemande (1643). Le sage vieil homme se tourne vers Dieu, se remet à Dieu au soir de sa vie : il ne trouve consolation que dans l'assurance de la vie éternelle, dont il est proche. Ce faisant, Goulart ne peut s'empêcher d'aborder les années climactériques, objet de son sixième chapitre[560]. Il ne s'en cache d'ailleurs pas, et toute sa vie il aura consenti à ces références, « en certains endroits nous a[v]ons allegué quelques payens[561] ». Goulart donne là une lecture chrétienne de l'âge climactérique. Comme d'autres avant lui, son savoir se fonde sur Pline et sur Censorinus, nommément cités. Il ne s'agit pas de dénoncer une superstition, mais de constater que les septièmes années sont critiques et que la plus périlleuse est la soixante-troisième, celle que Goulart est en train de vivre, ce

qu'il tait. Lisant Censorinus, Goulart rapporte encore le propos apocryphe de Platon sur le chiffre quatre-vingt-un[562], sans critique aucune. Goulart juge positivement ce discours médical, se limitant à rompre quelques lances contre les astrologues judiciaires qui se font les égaux de Dieu en limitant la vie de l'homme à ces périodes critiques. Il passe vite sur le discours médical en parlant de proportion « entre ce qui agit et ce qui patit, comme entre le corps et la maladie, entre la maladie et le medicament » (p. 81). C'est le nombre 'sept' qui est la base de cette proportion, mais Goulart n'est pas ici disert, préférant aborder la symbolique de ce nombre dans la Bible et ses exégètes, Basile de Césarée et Augustin. Il est d'ailleurs l'un des rares, avec Rantzau, à parler d'années climactériques du Jubilé, figure du repos parfait dont l'Eglise jouira au ciel. Le discours glisse lentement des sources antiques et des remarques médicales à l'espérance chrétienne et, quand un vieillard parvient au vieil âge climactérique, il doit remercier Dieu de sa longue patience envers lui :

> Or ce que nous avons traité de la vieillesse jusques ici aprend aux sages vieillards à se souvenir des jours passez et penser à la benignité de leur Createur qui les a supportez en tant de sortes, pour le prier que la briefveté de leurs jours face qu'ils apprehendent tant plus sa longue patience envers eux, pour en prendre occasion de cheminer avec plus grande reverence et crainte devant sa face, et appuyez sur le baston de repentante foy, lui dire humblement : 'Seigneur mon Dieu, que ma bouche soit remplie de ta louange et de ta magnificence par chacun jour'[563].

Le « sage vieillard », après avoir goûté à la sagesse des nations, s'en détourne et s'accapare les paroles du psalmiste pour faire sien un long passage du psaume 71 (versets 8 à 18). Dans ce psaume, le psalmiste se dit vieux et demande à Dieu de ne pas l'oublier, de ne pas l'abandonner, car il conserve toute son espérance en Dieu. Goulart commente : le *Sage vieillard* sait que Dieu est la force et la longueur de ses jours et que « toutes ses années, semaines et heures sont climacteriques », achevant ainsi sa longue prière. L'empereur Maximilien II, moins superstitieux qu'Auguste – c'est Louis Duret qui rapporte le propos – avait confessé la même chose,

quand son grand chambellan (*princeps aulæ*) le félicita d'avoir dépassé son âge climactérique : « Toutes les années de la vie sont climactériques, et on remet sa préservation à la seule providence de Dieu », répondit-il, lui qui avait l'habitude de rappeler la parole d'Abraham à Isaac : « Le Seigneur y pourvoira »[564]. Pourquoi, reprenant Goulart, en passer par le savoir antique de Pline et Censorinus, redécouvert à la Renaissance, pour alléguer qu'aux yeux de Dieu tout moment est climactérique ? Evidemment, chaque chrétien doit croire et confesser que Dieu tient tout jour, toute nuit, tout instant entre ses mains. Dans cette perspective, un développement sur l'âge climactérique n'a pas grand sens. Mais cet âge n'est pas neutre pour Goulart, nous en sommes d'autant plus convaincu, que c'est au cours de son année grande climactérique que Goulart christianise le discours antique. La dernière allégation de son propos ne peut nous convaincre qu'il n'apportait pas quelque crédit à l'âge climactérique des hommes. Le *Zodiacus Christianus* de Jeremias Drexel (1618, puis 1622[565]), en revanche, est très décevant, ce n'est qu'une méditation de douze signes de la prédestination sans aucune polémique contre les signes du zodiac, sans christianisation du savoir astrologique.

En outre, Simon Goulart, plus que Théodore de Bèze, s'est frotté à des prodiges, à des phénomènes occultes, les a collectionnés, décrits, publiés, y reconnaissant des signes envoyés par Dieu. Il s'est encore intéressé au paracelsisme[566]. En 1579, Goulart avait traduit les *Histoires, disputes et discours des illusions et impostures des diables, des magiciens infames, sorcieres et empoisonneurs* de Johann Weyer (Wier), médecin du duc de Clèves, en donnant à la suite *Deux dialogues de Thomas Erastus, professeur de medecine à Heidelberg, touchant le pouvoir des sorcieres et de la punition qu'elles meritent*[567]. Le texte est connu, la thèse de la guérison plutôt que la mort aussi, et l'intérêt marginal de Goulart s'affirme, sans que son nom n'apparaisse dans le livre[568]. Je ne relève, dans la préface anonyme de Goulart, que sa justification pour s'intéresser à de tels sujets, se comptant certainement au nombre de ceux qui discernent mieux que les autres :

> Vray est que tous chrestiens n'ont pas une esgale mesure des dons de Dieu, et l'esprit de discretion est donné en plus grande abondance à quelques uns[569].

Goulart estime donc son intérêt « recevable ». La matière est certes « scabreuse, difficile et fort enveloppée », mais « un homme de peu d'autorité » peut résoudre une difficulté que des hommes plus habiles n'ont pas su bien traiter. Sur le mode mineur, acceptant d'avance la critique, Goulart ouvre les livres qui l'intéressent et traduit en français, car la traduction est un art auquel il s'adonne volontiers. Il a également ajouté aux six livres de Wier les deux petits dialogues d'Erastus qui présentent une position opposée à ce dernier, demandant que les sorcières soient punies plus sévèrement.

Cinq années se passent avant que nous retrouvions une autre traduction « prodigieuse », celle des *Devins ou commentaire des principales sortes de devinations* de Kaspar Peucer qui parut à Genève à la fausse adresse d'Anvers, chez Hevdrik Connix, 1584[570], et à Lyon, chez B.[arthelemy] Honorati[571], le premier utilisant un papier sans aucun filigrane. Le 20 janvier 1581, Chouet présente une autre demande d'imprimer le *De diversis generibus divinationum* de Kaspar Peucer. Un préavis est demandé à la Compagnie[572]. Quinze jours plus tard, l'autorisation est accordée, après que Bèze a fait « observer que le livre attribue trop d'importance à l'astrologie. Il suggère d'y ajouter un avertissement. L'autorisation est donc accordée à condition que l'imprimeur insère un avertissement au lecteur[573] ». Le livre XIV, en particulier, s'intitule « L'astrologie ou les predictions astrologiques » et considère très positivement ces prédictions, identifiant trois sortes de contradicteurs, répondant « aux argumens de ceux qui veulent oster aux corps celestes toute certitude de prediction » et « aux allegations tirées de la Theologie et de quelques passages de l'Escriture Saincte »[574]. L'autorisation semble avoir été donnée pour une réédition du texte latin, mais c'est une traduction de Goulart qui paraît trois ans plus tard, en 1584, à Genève, sous la fausse adresse anversoise, mais également à Lyon.

Dans sa préface à Monsieur de Sponde, Conseiller et Maître des Requêtes du roi de Navarre, Goulart avoue qu'il a « desiré maintes fois que quelqu'un entreprist de le faire conoistre à ceux de nostre nation qui n'entendent pas les langues estrangeres ». Le livre de Peucer, le *Commentarius de praecipuis divinationum generibus* (Commentaire des différents genres de divinations) avait paru pour la première fois en 1553, à Wittenberg[575] ; Goulart était alors bien jeune. Comme

le souhait de Goulart ne s'était pas réalisé – écrit-il dans une justification élémentaire –, il a entrepris de traduire ce qu'il aurait aimé voir « sortir de la boutique de quelque autre ». Goulart a donc fréquenté avec constance le livre des Devins de Peucer. Cette fréquentation n'est pas sans danger, Goulart le sait, puisqu'il va être critiqué. Il ne devance toutefois pas la critique, se bornant à l'esquiver :

> Quant aux objections que l'on pourra faire à l'encontre de Peucer et de moy, pource que rien ne se presente encor, j'ay pensé qu'il n'estoit pas besoin de respondre avant qu'estre accusé. Car quant à quelques matieres assez subtilement espluchées en ce commentaire, notamment de la Chiromance, Astrologie judiciaire et autres semblables, encores que plusieurs hommes doctes soyent d'autre avis que l'auteur, j'ay laissé ses discours en leur entier, reservant la censure et le jugement libre au lecteur[576].

Goulart assume donc les idées de Peucer qu'il a souhaité traduire, non pour le critiquer, mais pour le faire connaître. On peut toutefois constater que Peucer commençait son traité, Goulart sa traduction après lui, par affirmer « Qu'il y a quelques sortes de devinations qui ne sont meschantes ni superstitieuses, ains [mais] permises aux Chrestiens[577] », Peucer, puis Goulart, leurs collègues pasteurs également pouvaient donc s'y adonner. En rendant *impia* par *meschantes*, Goulart s'autorisait d'atténuer le latin de Peucer de manière significative, les divinations n'étant plus considérées comme impies. Dans sa préface, Goulart abandonne donc au lecteur un libre examen (« jugement libre ») à peine tempéré par la fin de l'avis « Au lecteur », où je reconnais un ton pastoral :

> Il reste un point : c'est que comme j'ai desiré vous attirer et entretenir en la reverence du vray Dieu et vous destourner des impostures de Satan, vous ayez le mesme desir, et taschiez de vous y entretenir par la lecture de ces livres[578].

L'avertissement voulu par Bèze est vraiment minimal, anodin presque, d'autant plus qu'il est inséré après la dédicace et la table des matières détaillée[579] : au lecteur de juger, de décider ce qui est de Dieu, ce qui est du diable. Une décennie plus tard, Goulart sera capable de châtrer Montaigne, selon la formule suggestive de Scaliger, mais il faut constater qu'il

n'a pas châtré Peucer. Peucer ne serait ainsi pas aussi dangereux que Montaigne, on partage le jugement du pasteur de Saint-Gervais, d'où un lecteur de Peucer plus libre que celui de Montaigne.

Cette veine prodigieuse est importante dans le monde protestant, on l'oublie souvent. Goulart publia plusieurs éditions du *Thresor d'histoires admirables et memorables de nostre temps*[580], qui s'inscrivent dans la lignée des études et collections de Melanchthon, Peucer, Camerarius – une veine wittenbergeoise indéniable dont on connaît maintenant l'intérêt pour les années climactériques –, sans négliger Heinrich Bullinger. Ce dernier possédait, en effet, une collection de soixante-six livres et plaquettes concernant les miracles et les prodiges qu'il mit à la disposition de Conrad Lycosthènes pour le *Prodigiorum ac ostentorum Chronicon* que ce dernier publia en 1557[581], l'un des plus curieux ouvrages du XVIe siècle, nous dit Jean Céard[582].

Dans le *Thresor des histoires*, les trois semaines du règne de Marcel II en 1555 sont l'occasion d'une attaque contre les astrologiens judiciaires, puisque certains d'entre eux avaient prédit la papauté de Marcelo Cervino… non sa brièveté[583]. Mais Goulart consignera le tremblement de terre genevois du 1er mars 1584, dans lequel Bèze avait vu un prodige envoyé par Dieu, un avertissement sonore (« sonoris monitis ») pour réveiller son peuple[584]. On peut encore s'étonner que Goulart possédât « une boulle de christal », ce que révèle son inventaire après décès, ainsi qu'un « Christal à triangle avec son estuy[585] ». Que voyait-il de l'avenir ? S'essayait-il à la divination ? On oserait le supputer.

Ainsi, à vingt ans d'écart, deux théologiens réformés genevois d'adoption s'avéraient très marqués par la grande année climactérique, influencés certainement par leurs lectures humanistes et par une symbolique numérique bien peu présente dans la Bible, à l'exception de l'année jubilaire. En outre, le plus jeune a marqué tout au long de sa vie un vif intérêt pour des questions occultes et astrologiques, alors que, ne l'oublions pas, si l'aîné avait protégé le sieur de la Violette, Goulart a encore annoté le *Grand miroir du monde* du même Joseph Du Chesne[586]. L'attitude de Bèze et de Goulart est néan-

moins ambiguë, puisque d'une part ils souhaitent que leur soixante-troisième année de vie soit la dernière et les conduise à Dieu, mais que d'autre part ils ne sont pas mécontents d'avoir achevé cette année critique et d'être toujours de ce monde. Attitude ambivalente du chrétien qui espère un monde meilleur, mais ne souhaite pas que son départ vers l'au-delà soit précipité. Cette interprétation est confirmée par un sonnet de [Jacques] Meillier offert à Jean de Léry à l'occasion de la quatrième édition de son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*. Dans ce poème, Meillier rappelle d'entrée que Léry a soixante-cinq ans (« Ja soixante et cinq fois Phœbus a fait sa course »), que Dieu a « conduit et gouverné » ce voyageur qui toujours a préféré « plus voir qu'avoir » (devise de Léry), avant d'évoquer dans les trois derniers vers le dépassement de l'an climactérique :

> Deux ans donc au parsus ton an Climaterique,
> Dieu prolongeant tes jours, à la vie Angelique
> Parviendra ; mais ça bas mort ne mord son histoire[587].

Indéniablement, l'année climactérique intéressait les Genevois de la fin du XVIe siècle et du début du XVIIe, puisque représentant un supplément de vie que Dieu accordait aux meilleurs des siens : Bèze, Léry, en attendant Goulart, etc.

En cet automne de la Renaissance, tant chez les catholiques que chez des protestants, on trouve des hommes qui christianisent les nombres climactériques absents des livres bibliques. La confessionalisation protestante d'un côté, la contre-réforme catholique de l'autre tendaient à discipliner la totalité de la vie du chrétien, et Simon Goulart, dans son *Sage vieillard* confesse que Dieu est la force et la longueur de ses jours et que « toutes ses années, semaines et heures sont climacteriques ». Le parlementaire Antoine Loisel implore, quant à lui, le secours de Christ sur sa maison et les siens en craignant l'entrée dans sa grande année climactérique, alors que Kaspar Peucer articule sa défense de l'astrologie sur la notion de péché. Calviniste, catholique romain ou luthérien, la barrière confessionnelle n'intervient pas en la matière climactérique, sans que jamais ni les uns ni les autres ne dogmatisent leur crainte. Ce n'est pas en théologiens qu'ils craignent cette conjonction des nombres,

simplement en humains ayant lu les auteurs antiques, ainsi que Marsile Ficin et ses *Trois livres de la vie*, ouvrage que nous allons enfin ouvrir au début du chapitre suivant pour nouer la gerbe des intérêts et des peurs.

De même, Matthieu Béroalde dans son *Chronicon Scripturæ sacræ authoritate consitutum* imprimé à Genève en 1575, malgré le titre de son traité, n'abandonne pas l'idée de l'année climactérique grâce à l'année jubilaire, comprise comme la quarante-neuvième, non la cinquantième. Le chapitre V du livre premier s'intitule « De septimana seu hebdomada ». C'est dans ce chapitre que Béroalde père, en s'appuyant sur le récit de la Création, passe de la semaine de jours à la semaine d'années :

> Et comme le septième des jours est sacré, Dieu a ainsi commandé que la septième des années soit sacrosainte dans la République israëlite[588].

Béroalde s'appuie évidemment sur Lévitique 25 et sur les champs laissés en jachère, puis sur Deutéronome 31 qui évoque également l'année sabatique, année de la remise. De là, le passage à l'année jubilaire va de soi, la « septies septimus annus », c'est-à-dire la quarante-neuvième année. Le fondement de la réflexion ne se limite cependant pas à la source scripturaire et Béroalde de citer les philosophes et les médecins qui ont remarqué, par leurs observations et leur pratique quotidienne, que les septièmes jours et années étaient critiques, et il en passe évidemment par Aulu Gelle et Censorinus[589]. Ce sont ensuite les Chaldéens, *i. e.* les astrologues, qui sont allégués avec ces années qui sont comme les échelons d'une échelle. Pendant l'année climactérique quarante-neuvième comme pendant l'année jubilaire, toute chose bouge, est modifiée. Béroalde souhaite toutefois que cette modification, cette véritable « conversio », amène les hommes à se tourner vers Dieu. Les sources classiques profanes apportent ainsi à Béroalde un complément argumentatif pour engager les hommes à toujours venir à Dieu, à résoudre leurs crises en Dieu seul. A nos yeux, cet argument n'était pas nécessaire, il aurait même été rejeté par Calvin, mais Béroalde n'a pas oublié son savoir classique.

CALVIN ET SCALIGER

Il est à peine besoin de signaler que je n'ai jamais rencontré le mot 'climactérique' chez Calvin. Confirmation me fut donnée par la lecture de son commentaire du livre du prophète Daniel. Les soixante-dix semaines de Daniel ne sont pas interprétées par Calvin en relation avec une quelconque année climactérique[590]. Soixante-deux, soixante-dix semaines, sont des chiffres prononcés par l'ange Gabriel, des chiffres quasi divins donc, mais non critiques. Calvin cherche bien à identifier la période, mais il est pré-scaligérien, l'exactitude chronologique n'est pas son propos. Il sait que les historiens n'offrent pas toujours des décomptes exacts, que l'on rencontre même des indications contraires, mais il ne cherche pas à unifier l'histoire :

> Or nous savons qu'en tous les historiens il y a quelque diversité ; et toutesfois ils ne perdent pas leur credit, ni authorité pourtant. On les allegue et on leur adjouste foy. Quant à ce passage-ci donques je confesse bien, et cela ne se peut point nier, qu'il y a un grand discord touchant les années, entre ceux qui ont escrit tant Grecs que Latins. Cela est vray[591].

Au sujet des sept semaines, Calvin les interprète comme les quarante-six ans de la construction du Temple, plus les trois ans pour les fondations, les semaines n'étant pas des semaines de jours, mais d'années[592]. Cette interprétation est juste, puisque donnée par l'Ange : « de l'édification de Jerusalem jusqu'au Christ le conducteur, sept semaines ». Calvin a alors beau jeu de pourfendre toute autre interprétation : « Puis donc que l'evenement mesme monstre clairement que cela a esté accompli, que l'Ange avoit predit à Daniel, quiconque voudra tergiverser ici ne descouvrira-il pas son impudence par trop effrontée ? Et ne pourra-il pas à bon droit estre rejetté, d'autant qu'il obscurcit les choses qui sont si claires et manifestes[593] ? » L'interprétation de Calvin n'accueille pas la contradiction, s'achevant avec le rituel final « voilà pour un item » qui ne supporte aucune répartie, s'adressant aux vrais disciples de Jesus Christ qui sont modestes (i.e. ne s'opposent pas) et de bon jugement (comprennent et acceptent l'interprétation de Calvin). Le décompte exact n'intéresse pas Calvin, ce qu'il

manifeste dans le passage suivant au sujet des soixante-deux semaines :

> Or touchant les 62. semaines, combien que je ne satisface point à tous, si est-ce que je me contente de ceste simplicité, et espere aussi que tous disciples de Jesus Christ qui sont de bon jugement et modestes, pourront aisément acquiescer en ceci, assavoir si on conte les ans depuis le regne de Darius jusqu'au baptesme de Jesus Christ, qu'on trouvera les 62. semaines, ou environ[594].

« Ou environ » ! Calvin légitime toutefois son imprécision : « Je ne puis pas conter chacun jour, ne chacun mois, ne mesme chasque année ». Parce que la parole est angélique, elle prime sur l'histoire des hommes, leur imprécision, en l'occurrence, n'est pas pendable :

> Mais quel chagrin sera-ce, si nous voulons rejetter tout ce que les historiens recitent, à cause qu'ils n'accordent pas en tout et par tout en chacun an ! Quoy qu'il en soit, nous trouverons entre le temps de Darius et la mort de Jesus Christ quatre cens ans et plus de quatre vingts[595].

Nouvelle imprécision : « et plus de quatre vingts ». Décidément la chronologie n'est pas du ressort du Réformateur, et le monde ne ressortit pas, pour lui, à un modèle mathématique.

Joseph-Juste Scaliger, pas davantage que Calvin, ne s'intéressa à l'âge climactérique. Mieux, il est établi qu'il a lu le *De die natali* de Censorinus, on en connaît d'ailleurs l'édition, malheureusement fautive, procurée par Elie Vinet en 1568. Anthony Grafton a en effet identifié l'exemplaire du grand érudit à la Bodleian Library d'Oxford[596]. Scaliger cite à de nombreuses reprises Censorinus dans son *Opus novum de emendatione temporum* de 1583, il le corrige quelquefois[597], mais jamais il n'aborde la question de l'année climactérique[598]. L'année jubilaire retient toutefois son attention en deux occasions[599]. Quarante-neuf, sept fois sept, correspond bien à une année climactérique, mais Scaliger, à l'inverse de Goulart, n'en dit rien : son propos sur le temps n'est pas astrologique, mais historico-scientifique. Si dans son exemplaire du *De die natali*, on ne trouve que deux pages successives sans annotation, ce sont celles dévolues à l'année climactérique[600] : la question ne l'intéresse pas[601].

Ce que je viens d'écrire de Calvin, je pourrais l'écrire de Luther et de tant d'autres. La génération des pionniers, Luther, Zwingli, Oecolampade, pour le monde germanique, Farel, Viret et Calvin pour les régions et pays francophones, pour la Grande-Bretagne, Thomas Cranmer[602], tous se moquaient de l'astrologie, Luther raillant Melanchthon d'y être sensible, Calvin se donnant la peine de rompre une lance contre celle qu'on qualifiait de judiciaire. A ces hommes, on peut ajouter, sans craindre la généralisation, car je n'ai été alerté par aucun de leurs écrits, le *cives mundi* Erasme[603], Martin Bucer et Wolfgang Capiton à Strasbourg, Sebastian Münster et Simon Grynaeus à Bâle, Heinrich Bullinger et Pierre Martyr Vermigli à Zurich, Bucer et Vermigli venant ensuite rejoindre les anglicans en leur terre. Les générations suivantes, plus humanistes, ne furent pas insensibles à un savoir astrologique, Melanchthon, Camerarius du côté de Wittenberg, Théodore de Bèze, puis Simon Goulart à Genève, ce qui aurait fait hurler et fuir Calvin. Si Dieu est le Seigneur de leur vie, il est aussi seigneur de leur horoscope !

CHAPITRE VIII

DE FICIN À FREUD

FICIN LA VRAIE SOURCE ET L'ENCYCLOPÉDIE QUI CLÔT LE DÉBAT

Marsile Ficin consacre le dernier chapitre du deuxième livre (« De la vie longue ») des *Trois livres de la vie* (1482, 1489) au moyen d'éviter « les dangers qui nous menacent à chascun septenaire de la vie ». Il s'agit déjà, tout au long du livre, de régler sa vie en vue de la prolonger. Sous l'influence des planètes, de Saturne surtout… et des astrologues, les années climactériques sont reconnues dangereuses :

> A ceste cause en chasque septiéme an de la vie se fait une fort grande mutation au corps, et pourtant tres-dangereuse, parce que Saturne nous est communement estranger, et que lors d'iceluy le plus haut de tous les Planetes retourne tout soudain le gouvernement à la plus basse des Planetes, qui est la Lune. Les astronomes grecs appellent ces ans 'climacteriques', nous les appellons escaliers, ou par degrez, ou decretoires. Et paraventure que les Planetes par les jours gouvernent d'un mesme ordre le mouvement de l'humeur ou de la nature és maladies, c'est pourquoy chasque septiéme jour pour la mesme raison est appellé 'critique' ou 'judiciaire'[604].

C'est une nouvelle fois « la faute à Ficin », puisque le philosophe florentin est le deuxième à la Renaissance, après Pétrarque, à évoquer l'année climactérique. Le *De vita libri tres* fut, on le sait, un véritable livre de chevet des intellectuels européens de la Renaissance, non pour la nuit toutefois, pour le matin et l'éveil dans l'aurore bénéfique du retour de Vénus et de Mercure. Ficin n'est pas étranger, en effet, au nouvel essor

de l'intérêt climactérique à la fin du XVe siècle, sous la double influence de l'astrologie et de la médecine. Déjà au début du XVIIIe siècle, le *Dictionnaire de Trévoux* fait ce constat astrologique[605], repris par l'abbé Mallet dans l'article « climactérique » de l'Encyclopédie[606]. C'est d'ailleurs vers l'astrologie et la médecine que doivent se tourner les hommes à l'approche d'une année climactérique, insiste Ficin :

> Si donques vous voulez prolonger la vie à la vieillesse qui ne soit entrerompu d'aucun de ses degrez, toutesfois et quantes que vous approcherez de chasque an septiéme, prenez diligemment conseil d'un bon astrologue. Apprenez de quelle part le danger vous menace, puis allez vers le medecin, ou appellez la prudence et la temperance. Car par tels remedes Ptolemee luy mesme confesse qu'on peut empescher les menaces des astres[607].

L'astrologue et le médecin doivent conjuguer leur savoir et leur art pour que l'homme puisse prolonger le plus possible sa vie sur terre : une nouvelle fois, le ciel et la terre informent l'homme de son devenir. Aucune référence dans ces pages à la mort de Platon le jour de ses quatre-vingt-un ans[608], ainsi que Ficin l'avait fait à l'initial de son commentaire du *Banquet*, sans autre glose. Dans ce texte-ci, le cycle parfait de la vie était identifié et chiffré par Ficin, celui de la vie de Platon, s'éteignant le jour de son anniversaire à neuf fois neuf ans, *ouroboros* trop parfait, quasi divin. Par cette mention, nous percevons que Ficin était sensible à ces calculs vitaux – et mortels – avant même de les développer dans le *De vita libri tres*. Chaque homme est capable de découvrir son chiffre de vie, véritable *omen* offert par le *numen*, s'il reste attentif à ses âges les plus critiques. Avec Ficin, plus qu'avec Pétrarque, se referme la longue parenthèse du moyen âge silencieux qu'avait ouverte Julius Firmicus Maternus, le dernier homme de l'Antiquité tardive qui avait traité de l'année climactérique.

Vingt ans après Ficin, Symphorien Champier composa un *Liber de quadruplici vita* – dont le titre dit déjà un rapport polémique à Ficin, dont le livre était souvent édité comme *De triplici vita* au XVIe siècle – qui formule une longue critique et une réécriture du livre du Florentin[609]. Dans le chapitre IIII du livre II (« liber de vita longa »), Champier désapprouve implicitement

le dernier chapitre du livre II de Ficin, que je viens d'alléguer, avec des « Opinions variées au sujet de la vie et ce que sont les années climatériques décrétoires et maléfiques[610] ». Après avoir discuté la question de savoir si l'homme peut vivre plus de cent ans, Champier en vient à l'année climactérique, multiple de sept ou de neuf, précisant ce que nos auteurs n'ont fait que répéter, que la soixante-troisième année est « sevum et pestilentem », mais condamnant le propos d'un sec « C'est superstition astrologique », en mentionnant Suétone[611], mais surtout Paul, avant Job et Théophraste, invitant son lecteur à rendre grâce à Dieu pour la durée de sa vie : « il n'est pas dans nos habitudes de nous plaindre de la brièveté de la vie »[612]. Champier corrige le savoir platonicien de Ficin par une dimension supercéleste (le quatrième livre de Champier s'intitule « De vita supracelesti »), un savoir théologique. La critique d'une superstition liée à l'année climactérique est rare au XVIe siècle, mais quand elle s'élève, elle s'oppose déjà à Marsile Ficin.

Le propos de Ficin, toutefois, a davantage marqué les astrologues et médecins du XVIe siècle que j'ai présentés, ceux-ci mettant leurs ressources au service de la longévité humaine. On doit alors se souvenir de l'analyse judicieuse d'André Chastel, jugeant que :

> Le paganisme de la Renaissance, ce n'est pas dans l'épicurisme et dans la libre jouissance des biens de la vie qu'il faut le chercher, comme on s'est trop longtemps plu à le faire ; ce serait dans le goût des mystères antiques et dans cette passion religieuse qui, à travers les formes chrétiennes, recherche les cultes et les inspirations païennes[613].

A travers les formes chrétiennes qu'il ne désapprouvera jamais, Ficin fut sensible à l'inspiration platonicienne, influencé par le savoir climactérique. Une nouvelle fois donc, la figure de Ficin reparaît et le deuxième délire (*furor*) divin qui élève l'âme[614], celui qui relève du mystère à Dionysos (*mysterium ad Dionysos*), s'impose à la pensée, mystère que Ficin pratiquait, Ficin que Chastel entrevoyait déjà.

Le goût pour le chiffre soixante-trois et la peur de l'année climactérique ne dévoileraient-ils pas un manque d'adhésion pleine et entière à l'eschatologie chrétienne ? Passion

religieuse, certes, mais passion religieuse non hermétique aux valeurs païennes.

A chaque âge climactérique, Ficin conseillait de consulter un astrologue pour connaître les dangers imminents. Si Bèze consulta au mieux un astrologue muet, nous avons vu comme le pasteur genevois craignit chacun des septénaires de son vieil âge. Le souhait de Théodore de Bèze d'être enterré aux côtés de sa première épouse, consignant ses dernières volontés sept ans après la mort de celle-ci[615], prend d'ailleurs une autre couleur à la lumière de son intérêt pour le chiffre soixante-trois. Le pathétique et l'agitation existentielle tranchent avec la quiétude du chrétien réformé affirmée et revendiquée par Calvin, professée par Bèze. La superstition n'est pas absente de la vie quotidienne de ce dernier.

ERASME

Erasme fréquentait l'œuvre de Ficin, mais n'y fit référence que rarement, Allen n'a relevé qu'une occurrence dans les lettres, et les critiques n'oublient jamais cette référence explicite[616]. Anton Carl Frederik Koch pensait qu'Erasme connaissait le millésime de sa naissance (1467), mais s'était inventé une autre année pour échapper au décompte climactérique[617]. L'intuition n'était pas insensée, d'autant plus que l'humaniste, comme tout le monde ou presque à la Renaissance, pouvait avoir feuilleté le *De vita libri tres* de Ficin ; il connaissait surtout la lettre de Pline. Pourtant, Erasme ne s'est jamais intéressé à l'astrologie. Il me semble donc difficile de fonder une réflexion forte sur ce silence. Emmanuel Poulle, en reprenant des données astrologiques, a montré que l'Humaniste était né le 28 octobre 1467[618]. Dans aucune lettre conservée d'octobre 1527, 1528, 1529 ni 1530, Erasme ne fait la moindre allusion à son entrée ou à sa sortie d'un âge climactérique. En mai 1528 (ou 1529, la lettre ne porte aucun millésime), Conrad Goclenius confiait pourtant à son ami :

> Si je voyais un autre que toi s'inquiéter de l'année climactérique (*de anno scalari*), cette faiblesse (*vanitatem*), pour ne pas dire cette impiété (*impietatem*) n'aurait pas lieu de m'étonner. Mais si tu es l'homme que j'ai toujours

> cru, d'accord en cela avec tous les bons esprits, il n'est pas de puissance fatale (*nulla est vis fatorum*) capable de faire obstacle à l'immortalité d'Erasme. Les services que tu as rendus à l'humanité tout entière sont si grands que tu vivras éternellement dans la mémoire des vivants. Et je ne vois pas à quelle fin tu écris cela, à moins que tu n'aies voulu te moquer d'une croyance superstitieuse (*tibi magicam superstitionem deludere*)[619].

La lettre dans laquelle Erasme parlait de l'*annus scalaris* est perdue. Selon Allen, elle daterait du 20 mars 1528. On peut toutefois induire de la réponse de Goclenius qu'Erasme s'inquiétait de son âge, et son ami le rassurait en parlant de l'immortalité des savants travaux de l'Humaniste, tout en se gaussant d'une telle superstition indigne d'un si bon esprit. On peut associer avec pertinence cette remarque avec une confidence faite à Diego Gracian, quelques jours auparavant, le 15 mars exactement : « Puisque tu veux savoir mon âge, je suppose que je suis à présent dans l'année où est mort Cicéron » (« Quode scire cupis de aetate, arbitror me nunc annum agere in quo M. Tullius decessit »)[620]. Or, Cicéron est mort durant sa grande année climactérique. Ce qui signifie qu'Erasme croyait ou feignait de croire qu'il était né en 1465, s'apprêtant à fêter ses 63 ans en octobre 1528.

Deux ans plus tard, dans une lettre à des franciscains, écrite de Fribourg-en-Brisgau en février 1530, Erasme fit une comparaison de son âge avec celui de Budé (deux ans de plus), de Béda (quatre ou cinq de plus), de Latomus (trois ans de plus), surtout il ajouta que s'il réduisait son activité intellectuelle, « [il] pourrai[t] encore avec l'aide de Dieu, vivre quatorze ans, en pleine possession de [s]es moyens »[621]. Né en octobre 1467, Erasme aurait donc pu être au début 1530 dans sa grande année climactérique, un multiple de sept et il réfléchissait en multiples de sept, en ajoutant quatorze ans. Rien n'est toutefois moins sûr. Ce que nous apprend surtout la réaction de Goclenius à la fin des années 1520, c'est que l'expression *annus climactericus* ne s'était pas encore imposée, il parlait d'*année scalaire*, mais que cette crainte était déjà considérée comme une superstition. Enfin, aucune allusion à l'année climactérique ne parvient à attester de manière interne la naissance d'Erasme en 1467.

LES LECTEURS DE FICIN ET DE FIRMICUS MATERNUS

Je n'ai rien dit de Montaigne qui fustigea l'espoir, alors insensé, de mourir d'extrême vieillesse, dans le dernier essai du livre I (« De l'aage ») traitant là de « la durée de nostre vie ». Sans le méconnaître, Montaigne ne s'intéressait pas à l'âge climactérique, malheureusement[622]. Je n'ai pas même mentionné Guillaume Des Autels[623], Agrippa d'Aubigné[624], Marc-Antoine Muret[625] et tant d'autres qui ont évoqué, qui l'année climactérique, qui les degrés de sept ans, qui une numérologie allégorisée, mais ils ne nous apprendraient rien que nous ne sachions déjà. De nombreux lecteurs pourront d'ailleurs ajouter un auteur familier que j'ai ignoré sciemment ou ingénument. Parfois la forme du discours est inventive, originale, intrigante. Ainsi Antoine Loisel (1536-1617), juriste parisien ami de Pierre Pithou et de Jacques-Auguste de Thou, a composé un *Androclas Christianus*, *sive Carmen Climactericum*[626]. Le titre vient de Julius Firmicus Maternus et de son *De Nativitatibus sive Matheseos libri octo*. Loisel le précise d'ailleurs en citant le passage requis sous le titre même de son poème[627]. Suivent quarante et un vers célébrant son entrée inquiète dans l'année climactérique, mais par quatre fois il insère un distique cherchant une assurance chrétienne : « Christ, sois moi favorable, m'assurant d'une manière permanente par ta puissance divine/ et écarte de mes fils et de ma maison les menaces des maux[628]. » L'année suivante, dans sa soixante-quatrième année, rassuré – il mourra quand même à un âge climactérique, mais à quatre-vingt-un ans –, Loisel composa un second poème, le *Carmen Metaclimactericum* fort de cinquante-huit vers, dans lequel il rejetait les bagatelles et les choses vaines, tous ces fléaux qui détruisent la doctrine des Pères. Il s'était fourvoyé au lieu de se fonder en Christ, peut-il écrire rassuré. Le poète Nicolas Rapin lira Loisel et écrira en 1603[629] : « Je n'ay plus que la maladie que Monsieur Loysel appelle androclas ; celle-là ira tousjours en croyssant… »

Ailleurs, c'est Paul Eber, dont nous avions découvert l'importance pour le calendrier genevois[630], qui mentionne dans son *Calendarium historicum* la mort d'un personnage important dans son année climactérique, à l'instar de Paul III[631]. En revanche, Jérôme Cardan, trop ptolémaïque,

ne précise jamais ces éléments climactériques en dressant les horoscopes du pape Paul III, justement, de Luther, d'Erasme et d'autres[632], pas davantage, dans son *De subtilitate* en abordant la durée de vie des hommes[633], durée maximale de « six vingts ans »[634], juge-t-il. L'expression n'appartient pas davantage au domaine juridique[635].

Utopiste, penseur politique, adorateur du soleil, astrologue, le dominicain Tommaso Campanella est un homme dont il vaut la peine de relire *La Cité du Soleil*[636]. On le sait, le texte fut certainement écrit en 1602, pendant que Campanella était en captivité au Castel Nuovo à Naples ; il ne sortit d'ailleurs de prison qu'en 1626. Le texte circula d'abord sous forme manuscrite et ne parut, en traduction latine, qu'en 1623[637].

La symbolique septénaire est très présente dans le dialogue entre L'Hospitalier et le Génois à propos d'une cité utopique sise à Trapobane, Ceylan pour les Anciens, actuel Sri Lanka : le périmètre de la Cité est de sept milles ; le schéma urbain comprend sept cercles concentriques, portant chacun le nom d'une planète (Soleil, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, Saturne, Lune) ; à sept ans, l'enfant commence l'étude des sciences naturelles ; au centre du dernier cercle domine le temple, sur l'autel duquel sept lampes portent à nouveau le nom des planètes. Mais trois princes assistent le Soleil, quatre changements de vêtement[638] avec quatre grandes fêtes au même moment[639], dix disciplines (dont l'astrologie, non l'astronomie, mais la cosmographie), trente-six vents, quarante religieux, on vit au moins jusqu'à cent ans, au maximum cent soixante-dix, rarement deux cents ans. C'est dire que la symbolique septénaire n'est pas exclusive, la novénaire absente. En outre, quand Campanella parle de la succession des âges du monde, il évoque des mutations tous les mille ou mille six cents ans[640]. Parce que seize est l'addition de sept et de neuf, une note de Luigi Firpo précise que Campanella considérait que l'année 1600 combinaison de « 7 et 9, nombres prédestinants » apporterait ce bouleversement attendu. Il est vrai que Campanella ajoutait une explication qui lui semble contemporaine : « Notre époque semble être sous l'influence de Mercure… et des anomalies exercent leur force fatale ». Il ne faut toutefois pas oublier qu'il composa *La Cité du Soleil* après 1600. On ne peut donc surinterpréter cette remarque,

quoique l'astrologie soit très présente, dans l'heure de l'amour entre un homme et une femme[641], mais aussi pour les saillies animales[642], au moment de construire leur ville[643], pour inspirer les poètes[644], etc. Cette présence importante exigeait une lecture d'un texte astrologique de Campanella. Il composa en effet un traité d'astrologie vers 1613-1614, qui ne fut publié en italien dans l'italophile cité rhodanienne qu'en 1629, *Les six livres des choses astrologiques* devenus *sept* lors de la réédition allemande, l'année suivante[645]. Dans le livre III, « De Mutationibus temporum in elementis », les aspects atmosphériques ont plus d'importance que les nombres. Ici et ailleurs on ne trouve rien sur les années climactériques. De même au livre IV, « De Nativitatibus », en particulier au chapitre IV (article VI) sur le fait d'échapper à la mort et à des événements fâcheux, au chapitre VI (article I) sur les maladies du corps ou au chapitre XVII sur les différentes morts, en particulier l'article I sur la qualité de la mort[646]. Campanella répète après Ambroise de Milan et Pic de La Mirandole qu'il est impossible selon eux de trouver en dressant un horoscope le degré et la minute de la naissance (p. 118), il s'y essaie quand même. C'est cependant Jérôme Cardan qui guide Campanella, avec le soutien de Thomas d'Aquin et d'Albert le Grand, sans oublier la Bible ; les années climactériques n'ont donc pas entrée chez lui, pas plus qu'elles n'en eurent chez ceux-là[647].

Campanella vient encore de nous le rappeler, la symbolique des nombres est vivace à la Renaissance, grâce entre autre à la valeur numérique des lettres grecques et hébraïques : il suffit de citer ici la kabbale ou le nombre 888 pour Jean Dorat, « Huict cens octante huict faict en grec le SAUVEUR[648] ». Certains nombres sont d'ailleurs considérés comme célestes, sacrés, pour ne pas dire magiques : trois, sept, neuf sont parmi les plus expressifs, et surtout sept fois neuf, soixante-trois (nombre écrit avec les chiffres 6 et 3). Où est-il écrit que soixante-trois est une étape critique ailleurs que dans l'esprit des hommes et dans la durée de leur vie, durée soi-disant imposée par le macrocosme ? Le médecin Lemmens (Lemnius) essaya bien de rapporter ce chiffre à la théorie des humeurs, mais il en vint néanmoins à réaffirmer le caractère sacré de sept[649]. Le discours sur l'année climacté rique, quand il est médical, est une extension de la doctrine

des jours critiques ; quand il est astrologique, c'est un développement de l'interprétation des heures critiques ; quand il touche des théologiens, il est une émanation des théories des signes qui courent à la Renaissance[650]. Soixante-trois permet de percer un secret quasi divin (*omen/numen*) de la condition humaine.

Certains, plus prosaïques, tel Hermann Weinsberg, tout en rappelant le jour de leurs soixante-trois ans que l'année climactérique est dangereuse – et nous avons constaté qu'il citait Calepino – ne manquent pas d'ajouter que s'il a connu de nombreuses personnes qui sont mortes en ces années, il en a connu bien davantage qui sont mortes plus jeunes ou plus âgées[651]. Cela l'amène à affirmer que « toutes choses sont entre les mains de Dieu qui est au-dessus de tous les géomètres, astrologues et mathématiciens[652]. » L'intérêt climactérique certes, mais sous le regard de Dieu ; Bèze et Goulart ont osé la même association. Entre le catholique Weinsberg et le calviniste Goulart, le discours est bien proche et la barrière confessionnelle n'est pas ici abaissée.

Je suis méfiant quand on use de la notion d'imaginaire en histoire, souvent petit frère gâté des mentalités. En l'espèce, l'étude des compréhensions, des appréhensions et des illusions de l'année climactérique nous permet d'entrer un tant soit peu dans l'imaginaire numérique et anthropologique des hommes de la Renaissance. La seconde moitié du XVIe siècle est marquée, le fait est indéniable, par une « promotion du signe », par un intérêt persistant pour tous les prodiges[653], recueillis dans des *Histoires prodigieuses* et extraordinaires qu'éditent Boaistuau, Belleforest, plus tard le pasteur Simon Goulart, encore et toujours Goulart. L'année climactérique appartient, elle également, à l'ordre du prodige, et son décodage émarge à une révélation symbolique.

La multiplication de ses mentions dans le dernier tiers du XVIe siècle en fait un lieu commun de la superstition, un peu comme aujourd'hui le fait de ne pas passer sous une échelle ou de s'inquiéter de voir traverser un chat noir devant soi. On y pense, on peut contourner l'échelle, mais cela ne modifie en rien notre comportement. Sauf qu'avec l'année climactérique, on continue de mentionner les sources antiques, Pline, Aulu Gelle et Censorinus ; Weinsberg, puisque je viens de le citer, est de ceux-là, le jour de ses soixante-trois ans, le 3 janvier 1580.

Deux ans auparavant, dans sa même chronique, au début du mois de janvier, il pensait et parlait de la vieillesse, car il avait atteint soixante ans, seuil alors de la décrépitude, c'est lui qui l'écrit (*decrepitudo*), après avoir rappelé les seuils des âges de l'homme selon Horace, il évoquait son grand-père Gotschalck mort à… soixante-trois ans, et son père Christian décédé, lui, à soixante ans[654]. Il atteignait l'âge du père, seuil dont l'homme contemporain, s'il continue d'en repousser la limite, continue d'aborder avec un mélange de crainte, de respect et de satisfaction, et il entrait dans l'âge de la vieillesse, heureux d'avoir pu parvenir jusque là et confessait, ce qui peut passer pour un autre lieu commun, s'en remettre à Dieu, puisque de toute façon l'homme doit bien un jour mourir.

Apparaît un troisième lieu commun qu'on peut qualifier de pétrarquien. On s'en souvient, en entrant dans son année climactérique, tout en affirmant le contraire de manière très informée, le premier des Humanistes craignait que ce ne fût la dernière de sa vie. Un an plus tard, écrivant au même Boccace, il lui confiait que tout ne s'était pas si mal passé que cela, que cette année climactérique n'avait pas été autant critique que redoutée. Théodore de Bèze et bien d'autres au cours du XVIe siècle feront le même constat, avoueront le même sentiment, celui du survivant qui a relativement bien passé un seuil crucial, vitupérant alors toute superstition, consignant un rapport d'année de vie qui devint un lieu commun.

Saumaise étrillera l'imaginaire merveilleux de l'année climactérique au milieu du XVIIe siècle. Avec lui, nous avons quitté la pensée analogique et les correspondances analogiques du monde sublunaire avec le monde supralunaire, pour une pensée plus scientifique et cosmique, l'astrologie conservant, étrangement pour nous peut-être, une force de prédiction et une influence certaine sur le cours de la vie, non pourtant sur sa fin. L'importance de la longévité dans la réflexion de Saumaise nous rappelle également que soixante-trois ans au XVIe siècle, *a fortiori* au XVIIe, ne représente plus une limite de vie indépassable. Que le nombre de cent vingt ans soit allégué nous fait même entrer dans notre « post-modernité » et les limites extrêmes de la vie humaine.

Le retour de l'intérêt pour les années climactériques est un phénomène totalement renaissant, lié certes à la relecture

attentive et à l'édition des Anciens – les médiévaux n'étaient toutefois pas sans bonnes informations, à l'instar de Vincent de Beauvais[655] –, mais surtout à un sentiment de pouvoir de l'homme sur sa vie, pouvoir prométhéen arraché au Dieu chrétien, parfois malmené dans le ciel étoilé des astrologues. Il n'est pas illégitime d'associer cet intérêt pour l'année climactérique avec l'essor d'une astrologie plus psychologique que mathématique ou, pour le dire autrement plus magique que scientifique, qu'elle soit judiciaire ou non[656]. Au XVIe siècle, l'intérêt astrologique est présent à tous les niveaux de la société, à tous les degrés de la hiérarchie catholique. On le sait, à l'instar de certains papes s'étant attaché les services d'un astrologue distingué, Pontus de Tyard, futur évêque de Chalon-sur-Saône, composa des *Ephemerides* permettant, entre autre intérêt astronomique, de dresser des horoscopes précis, alors que Pietro Bembo, futur cardinal quant à lui, s'intéressait à l'astrologie de près, croyant fermement à son influence sur sa destinée[657]. Les protestants ne sont pas en reste avec Melanchthon, Camerarius et Peucer du côté luthérien et allemand et, du côté calviniste et genevois, avant tout le pasteur polygraphe Simon Goulart. Ces derniers, tout en professant la toute-puissance de la providence divine, ne sont pas insensibles à l'astrologie et même à la généthlialogie, cette théorie astrologique qui estime que le destin de tout humain est déterminé par l'heure de sa naissance et même par l'heure improbable de sa conception. Déjà Calvin, tout en distinguant et en opposant clairement « astrologie naturelle » et « astrologie judiciaire », en abominant cette seconde dans son *Advertissement contre l'astrologie judiciaire* de 1549, reconnaissait un pouvoir certain à la première, puisque « il faut bien confesser qu'il y a quelque convenance entre les estoilles ou planettes et la disposition des corps humains[658] ». Davantage, il admettait que les qualités et caractères des hommes dépendent en partie des astres, tout en ramenant lui aussi cette influence non à l'heure de la naissance, mais à celle de la « génération », c'est-à-dire l'heure de la conception, laquelle reste le plus souvent inconnue, comme l'avait déploré Ptolémée. Il finissait par affirmer que la « semence du pere et de la mere ont une influence cent fois plus vertueuse que n'ont pas tous les astres »[659], réduisant certes l'influence astrologique, mais ne la niant pas.

A l'influence astrologique, s'ajoute la réalité d'une pensée hermétique à la Renaissance, d'un savoir occulte, d'une connaissance mystérieuse, d'une appréhension magique du monde illustrés par Marsilio Ficino (Ficin)[660], Giovanni Pico della Mirandola[661], Joannes Trithemius[662], Heinrich Cornelius Agrippa de Nettesheim, Girolamo Cardano (Cardan)[663], John Dee[664], Giordano Bruno : autant d'intellectuels qui se sont aventurés sur ce chemin hermétique et magique ; Aby Warburg, Frances Yates, Eugenio Garin, Paola Zambelli et bien d'autres ont pris au sérieux ce savoir occulte. L'édition de la traduction latine du *Corpus hermeticum* par Ficin (1471 ; édition du texte grec par Adrien Turnèbe en 1554), commenté entre autres par Jacques Lefèvre d'Etaples (1494, 1505, 1522[665]) la redécouverte des oracles sybillins, que ce soit par le bibliste et helléniste Sébastien Castellion ou Jean Dorat, le maître grec de Ronsard, qui les ont édités, ou celle des hymnes orphiques émargent à cette fascination pour l'hermétisme et l'occultisme. Cet occultisme et cette magie ne sont pas noirs, mais blancs, brillants, étincelants, car conduits par l'amour de Dieu.

Il serait trop facile de taxer ces appréhensions funestes des années climactériques de vaine superstition (la *vana superstitio multorum hominum* que persifle Ficin[666]), d'erreur populaire en quelque sorte. Il s'agit davantage d'une compréhension du monde sublunaire qui est informé par le monde céleste, d'une recherche de l'influence des corps célestes sur les corps terrestres, d'une conviction que les anciens avaient caché la sagesse du monde sous des nombres mathématiques ou dans des fables, d'une appréhension déductive et analogique du monde visible qui reste secret, mais que le monde invisible, céleste, spirituel informe. Bèze peut d'ailleurs commenter dans un sermon :

> Or si ce monde visible, et tendant à son definement, est subject à telles varietés, années, saisons, mois et jours, l'aultre monde spirituel, quoyqu'il tende à immortalité, l'est encores d'avantage, roulant non sur deux estoilles, que les Astrologues appellent Poles, mais sur le rouage de la providence divine, conduisant cest autre monde par les ressorts d'un mouvement secret et incognu, sinon parce qu'il plaist à Dieu nous en faire particulierement cognoistre et sentir[667].

Le rapport entre le monde visible et le monde invisible, entre notre vie terrestre et son moteur spirituel, est plus immédiat qu'on le pense souvent et l'homme peut élucider quelque mystère de la Providence. Le vocabulaire de Bèze est d'ailleurs technique, quasi horloger (rouage, conduire, ressorts, mouvement) ; il permet donc aux techniciens de percer des secrets, parce que Dieu se laisse approcher, se fait connaître, laisse appréhender quelque chose du monde céleste. Le rouage à soixante-trois dents prend ainsi place dans l'horloge du monde dont Dieu, Voltaire le redira après Pontus de Tyard, est le grand horloger.

La précision de ce mouvement n'est pas parfaite et nous avons saisi en plusieurs occasions le glissement de la soixante-troisième année à soixante-trois ans (de fait la soixante-quatrième année de vie), chez Bèze lui-même soulignant que Melanchthon est mort à soixante-trois ans et soixante-trois jours. Cela atteste le fait que la force du nombre est plus convaincante que la réalité naturelle d'une année de vie.

Nous avons suivi la construction de différents discours, astrologiques et médicaux, découvert des attentions philologiques et des usages littéraires, perçu des intérêts théologiques et des analyses politiques qui mêlent pensée magique et rationalisme naissant, science et religion, superstition et piété chrétienne, sans qu'un élément contredise toujours son antagoniste apparent. Calvin l'avait dit sans y tomber : « Nous ne sommes que par trop enclins à superstitions, nous voudrons attacher Dieu à nostre phantasie[668] », Bèze ou Goulart se laissèrent aller, quant à eux, à ces superstitions peu chrétiennes. Ces différents discours se réfèrent aux Anciens, indépassables dans les savoirs nouveaux qui se construisent ; il s'agit pourtant de surprendre ses contemporains avec de nouvelles références. Si Pétrarque semble bien avoir été le premier homme de la Renaissance italienne à s'être à nouveau référé à Aulu Gelle, Censorinus et Julius Firmicus[669], le contexte négatif de son évocation explique peut-être l'ignorance dans laquelle il fut tenu. A la source des savoirs modernes, on retrouve plutôt la figure tutélaire de Ficin.

FREUD

Dans sa quasi obsession de mourir à soixante ans, puis à soixante-trois, âges qu'il avait toutefois dépassés, Bèze témoignait d'un certain invariant de la nature humaine, invariant dont Leibniz se fera l'écho un peu plus d'un siècle plus tard. Le philosophe s'intéressait aux questions de population et de durée de la vie humaine. Pétri de culture classique, les discours sur l'année climactérique ne lui étaient pas étrangers et il considérait que 81 ans était une limite quasi infranchissable :

> Quant à la vie humaine, je suppose, suivant la Sainte Ecriture et l'experience, que sa plus grande longueur usitée est de 80 ans. C'est-à-dire que les hommes passent au plus 80 ans, mais qu'ils ne passent pas 81 ans, nombre qui est appellé de quelques uns le plus grand climacterique, car il est 9 fois 9. Contant [= comptant] pour rien en cette matiere le petit nombre de ceux qui vont au delà de cet aage[670].

Freud dépassera ces quatre-vingts ans. A la fin de sa vie, malade, il pensait que la mort le cueillerait avant quatre-vingt-un ans et demi, âge climactérique certes, dont il ne dit rien, mais plutôt âge atteint par son père et son demi-frère[671]. Il les dépassa symboliquement, mourant à quatre-vingt-trois automnes. Plusieurs fois au cours de sa vie, certainement influencé par les calculs des rythmes biologiques de son ami Fliess, Freud avait déjà été arrêté par des âges auxquels il pensait devoir mourir : quarante et un, quarante-deux, avec plus d'intensité cinquante et un ans, puis soixante et un et soixante-deux ans, c'est-à-dire pendant son année grande climactérique[672]. Comme chez Bèze, ces limites de Freud étonnent à tout le moins, dérangent même… et renvoient à celles de Monsieur Goodman, comme aux nôtres. Entre-t-on dans sa soixante-troisième année en précipitant la mort, à l'instar d'un Serge Gainsbourg (2 avril 1928 – 2 mars 1991) ou insouciant à l'écroulement imminent d'une ambition, tels DSK (né le 29 avril 1949, arrêté à New York le 14 mai 2011) et Anne Sinclair (née le 15 juillet 1948) ? Dépasse-t-on l'âge du père en tremblant ou en triomphant ?

NOTES

1 Cf. *Macrocosmo-Microcosmo: scrivere e pensare il mondo nel Cinquecento tra Italia e Francia*, XI Convegno Internazionale del gruppo di Studio sul Cinquecento Francese, Vérone, 23-25 mai 2002. Les actes ont été publiés chez Schena, à Fasano, en 2004 (avec Engammare, *Climactérique*).

2 Cf. Engammare, *Ordre du temps*. Cf. aussi la traduction anglaise qui a développé la question de la ponctualité monastique médiévale, *On Time. Punctuality and Discipline in Early Modern Calvinism*, translated by Karin Maag, Cambridge (UK) et New York, Cambridge University Press, 2010.

3 Cf. par exemple l'importance du *numen* pour Cardan *in* Maclean, *Interpreting the* De libris propriis, p. 22.

4 Je reprendrai là Engammare, *Climactérique*.

5 Expression de Jacques Roubaud dans un entretien avec Alain Nicolas à propos de la sortie de *L'Abominable tisonnier de John MacTaggart*…, Paris, Seuil, 1997, *in L'Humanité* du 21 mars 1997 (archives électroniques du journal accessible sur son site).

6 John McTaggart Ellis McTaggart, philosophe anglais de la fin du XIXe et du premier tiers du XXe siècle, avait écrit un article intitulé « The unreality of time », publié en 1908 dans la revue *Mind* 17, repris dans *The Nature of Existence*, Londres, 1927 (voir un clin d'œil appuyé de Roubaud, dans *L'Abominable tisonnier*…, p. 257-269) !

7 *Ibid.*, p. 10.

8 *Ibid.*

9 « Tuus Beza, quatriduo post, si Deus sic volet, annum climactericum ingressurus, qui si mihi scala fuerit in caelum, sane fuerit mihi felicissimus. » Cf. Bèze, *Correspondance*, tome XXII (1581), n° 1481, p. 118. Paul-F. Geisendorf avait relevé le détail dans son *Théodore de Bèze*, Genève et Paris, 1949, p. 323.

10 « Tuus Beza brevi tibi, Deo favente, comes in anno climacterico obeundo futurus », *ibid.*, n° 1480, p. 115.

11 Je dois à la vérité d'avouer que ma découverte de l'âge climactérique est née de là ; Roubaud vint après ! Surtout, si la note 15, p. 120, de la lettre n° 1481 du tome XXII de ladite Correspondance avait été davantage problématisée et illustrée, je n'aurais pas écrit ce livre. Elle indique simplement : « Bèze était né le 24 juin 1519. Il allait entrer dans sa 63e année, considérée dans l'Antiquité comme 'grande climatérique' (les années climatériques, dans l'Antiquité, étaient les années multiples de sept, considérées comme dangereuses pour la vie humaine, et la neuvième d'entre elles tout particulièrement). »

12 Bèze signe très souvent des lettres « anno ultimis temporis » (cf. note suivante p. 172, 295, 303).

13 Cf. lettre n° 1353 du 2 juin 1579, *in* Bèze, *Correspondance*, tome XX (1579), p. 123 : « … unde consolationem majorem capiam περι της ἀναλυσεως, non illa Aristotelica, sed Christiana cogitans. Itaque me superioribus mensibus in scribenda brevi psalmorum paraphrasi exercui… »

14 « Or, quand à ce nombre de *soixante*, il ne nous y fault pas arrester scrupuleusement, combien que ceux qui ont escrit des nombres remarquent en ce nombre quelque perfection speciale, ayant pour ceste cause esté choisi par les Astrologues pour calculer tant plus aisément leurs degrés et minutes. Attendu que sans aucun nombre rompu on y trouve une moitié qui est trente, une troisième qui est vingt, une quatriesme qui est quinze, une cinquiesme qui est douze, une sixiesme qui est dix. Tous lesquels nombres se retrouvent cottés en ce temple materiel basti par Salomon, hormis la cinquiesme qui est le nombre douze. Oultre cela, si nous comptons par le menu les livres canoniques, tant du vieil que du nouveau Testament, forclovant les deux derniers attribués à S. Jehan, qui sont à la verité comme lettres privées, nous y trouverons justement le nombre de soixante, et ceux-là sont à la verité comme les vrayes gardes de ce vray Salomon. » Cf. Théodore de Bèze, *Sermons sur les trois premiers chapitres du Cantique des Cantiques de Salomon*, [Genève], Jehan Le Preux, 1586, sermon 26 (à propos des « soixante vaillans hommes » de Ct 3, 7), § 12, p. 545s. Précisons que l'on compte normalement trente-neuf livres de l'Ancien Testament et vingt-sept du Nouveau, soixante-six en tout. Pour arriver à un compte de soixante, il ne faut faire qu'un livre des quatre livres des rois (deux de Samuel et deux des Rois), un encore des deux des Chroniques et un seul des trois épîtres johanniques (souvent comptées comme deux au XVIe siècle). Alors, et alors seulement, le compte de soixante est bon.

15 Cf. lettre n° 1364 du 21 août 1579, *ibid.*, p. 164.

16 Cf. Foster Hopper, *Symbolique médiévale des nombres* ou Brach, *Symbolique des nombres*.

17 Cf. Delumeau, *Le Mystère Campanella*.

18 Cf. Denis Crouzet, *Nostradamus, Une médecine des âmes à la Renaissance*, Paris, 2011.

19 Cf. Greyerz, *Passagen und Stationen*, p. 9-11 (les exemples ne sont que du XVIIe siècle). Je remercie Pierre-Olivier Léchot de m'avoir signalé ce livre dès sa parution.

20 Je fais référence à la contribution de Jean Dupèbe, « Les Types d'analyse » *in L'Etude de la Renaissance nunc et cras*, Actes du colloque de la FISIER, Genève, septembre 2001, édités par Max Engammare, Marie-Madelaine Fragonard *et alii* (THR 381), Genève, 2003, p. 361-372.

21 Cf. Pétrarque, *Seniles* VIII, 1, tome 3, p. 20-35, notes et commentaires p. 479-483.

22 *Ibid.*, § 17, p. 28.

23 *Ibid.*

24 *Ibid.*, p. 479. On s'étonne que cette lettre (*Seniles* VIII, 1) n'ait pas été reprise dans une anthologie récente, Francesco Petrarca, *Lettere dell'inquietudine*, a cura di Loredana Chines, Rome, 2004.

25 Cf. Pétrarque, *Seniles* VIII, 8, tome 3, p. 100-105, notes et commentaires p. 496-498.

26 Edition de Gabriella Parussa et Elina Suomela-Härmä (THR 495), Genève, 2012, p. 195.

27 Cf. Garin, *Zodiaque de la vie*, p. 44s.

28 Cf. Pétrarque, *Lettres familières* VI, 3, § 19 (Cicéron cité § 20), tome II, traduction d'André Longpré, notices et notes d'Ugo Dotti mises en français par Christophe Carraud et Frank La Brasca, Paris, 2002, p. 264s (simplement référé *in* Pétrarque, *Seniles* VIII, 1, § 20, et note 31, p. 481). Dans son édition, Ugo Dotti précise que les lettres du livre VI ont été écrites entre 1345 et 1347 (p. 221). Notons encore que Pétrarque rapporte lui aussi que Platon est mort le jour de ses quatre-vingt-un ans (*ibid.*, § 18, p. 262s), information qu'il avait pu lire chez Censorinus (cf. ci-dessous, n. 62).

29 La première édition parut à Venise en 1501, rééditée en 1503, avant de passer à Bâle en 1554, rééditée en 1581 (cf. Pétrarque, *Seniles*, tome 1, p. LXIV). Cf. *e. g.*, [*Opera*], Venise, Simone de Luere, 1501 : VIII, 1, au tome 2, f° $[5_v]$r°-v° ; VIII, 8, *ibid.*, f° 6_{ii}v° ; *Opera*, Bâle, Sebastian Henricpetri, 1554, respectivement p. 915-917 et 932.

30 Je ne me souviens pas avoir lu le nom de Pétrarque dans les mille pages de Claude Saumaise (cf. Saumaise, *De annis climactericis*). En revanche, chez Rantzau (Rantzau, *Catalogus*, p. 74 : « Franciscus Petrarcha obiit anno 70. ») ou chez Codronchi (Codronchi, *De annis climactericis*, p. 27).

31 « Franciscus Petrarcha, der auff seinen Geburtstag gestorben ist, nemlich auch in diesem 63. Jar seines alters, schreibt an Bocatium. Derhalben wil ich ungefraget selber dir bekennen, und sagen, was ich bisher allzeit dir und andern verhalten habe, ausgenomen, was ich nechst geredt habe mit einem in dieser Kunst berhümpten Astrologo. Derselbige, da ich in alles ausgefragt hatte, und daraus, wie er sagte, in wolte erinnern und hören, wie mit meinem Planeten, meines Lebens lauff und stand stimmete, und wie, wenn, und was hinfurt weiter mein Lebenglück und Ende, sein würde, sagte von sonderlichem starckem anlauffe der Planeten, eben in diesem gefehrlichen krancken Jar, von welchem ein alter argwon und gemein geschrey sey, wie dasselbige den Menschen gefahr und schaden bringe, oder den Tod, oder des Lebens oder Gemüts krankheit und niderlage, etc. » Reinstein, *Urania Ranzovia*, f° $[A_{iiii}]$v°.

32 Cf. Pline, *HN* VII, ch. 49, § 161, p. 99.

33 Cf. Iain Fenlon, « Heinrich Glarean's books » *in Music in the German Renaissance. Sources, Styles and Contexts*. John Kmetz (éd.), Cambridge 1994, p. 74–102 ; Inga Mai Groote, *Blicke über den Seitenrand*. Der Humanist Heinrich Glarean und seine Bücher, Katalog zur Austellung der Universitätsbibliothek München 19. 4.-30. 06. 2010, Munich, 2010 ; Barbara Mahlmann-Bauer, « Glarean und die Reformation : Eine Neubewertung », *Heinrich Glarean oder die Rettung der Musik aus dem Geist der Antike ?*,

Nicole Schwindt (éd.), Kassel, 2006 (Trossinger Jahrbuch für Renaissancemusik 5), p. 25-64.

34 Glarean a écrit : « Multiplica 7 per 9. Et habebis hunc numerum. Vide etiam de hoc anno Pli.[nium] li. 7 ca. 49 Ubi ridet hanc observationem. » Cf. Aulu Gelle, *Noctes atticæ,* Venise, 1509, f° C r°).

35 Cf. *C. Plini secundi naturalis historiæ*, Venise, héritiers d'Aldo Manuzio et Andrea Torresano (Asulanus), 1540, vol. 1, f° 170v° ; *C. Plinii Secundi Historiæ mundi libri XXXVII… plurimis locis emendati, ut patet ex adjunctis iterum que auctis Sigismundi Gelenii Annotationibus*, Bâle, Hieronymus Froben et Nicolaus Episcopius, 1549, p. 121s et f° [aaa 5]v° ; *C. Plinii Secundi Historiæ Mundi libri XXXVII a Sigismundo Gelenio diligenter castigati… accesserunt ad marginem variæ lectiones et notæ, ex Fer. Pintiani, Adr. Turnebi, Jos. Scaligeri, Justi Lipsi, et aliorum doctißimorum virorum scriptis diligenter excerptæ*, [Genève], Pierre de Saintandré, 1582, p. 124 ; repris *in C. Plinii Secundi Historiæ Mundi libri XXXVII a Sigismundo Gelenio summa fide castigati… accessere ad marginem variæ lectiones, ex Pintiani, Turnebi, Lipsi, aliorumque doctissimorum qui pagina quarta indicantur scriptis fideliter exceptæ*, [Genève], Jacques Stœr, 1593, Tomus primus, p. 333.

36 Cf. *infra*, p. 89-94.

37 Cf. Aulu Gelle, *Nuits attiques* III, x, 9, tome 1, p. 166. Je m'écarte de la traduction proposée, d'autant plus que je préfère avec Saumaise la leçon *septenariis* « aux septénaires » plutôt que *septenarios* « les septénaires ». Il est vrai que Saumaise commence par citer le passage « Pericula… affirmat septenarios » (cf. Saumaise, *De annis climactericis*, p. 119), mais à la page suivante il le cite à nouveau en modifiant le cas du dernier mot « Pericula… affirmat septenariis » en ajoutant « Ita enim scribendum » (*ibid.*, p. 120).

38 Cf. Aulu Gelle, *Nuits attiques* XV, vii, tome 3, p. 155.

39 Cf. *Thesaurus graecae linguae ab Henrico Stephano constructus*. Post editionem Anglicam novis additamentis auctum, ordineque alphabetico digestum tertio ediderunt Carolus Benedictus Hase… Guilielmus et Ludovicus Dindorfius… 1829 approbatum, vol. V, col. 1644s. Cf. surtout pour le XVIe siècle, *Thesaurus graecae linguae ab Henrico Stephano constructus*, 4 tomes, Genève, 1572, tome 2, col. 262s, s. v. κλιμακτὴρ (cf. ci-dessous, p. 27-29).

40 Cf. Aulu Gelle, *Nuits attiques* XV, vii, 1-3, tome 3, p. 155s.

41 Ici encore les sources antiques et médiévales sont explicites. Pour Ptolémée, par exemple, la vie humaine est divisée en sept âges, la vieillesse commençant à cinqante-six ans, le dernier âge à soixante-huit ; pour Hippocrate, le septième et dernier âge commence à cinquante-six ans. Pour Varron, Isidore de Séville, Avicenne, et le plus grand nombre, la vieillesse commence à soixante ans. Cf. Censorinus, *De die natali* 14 ; Pierre Messie (Pedro Mexia), *Les Diverses leçons de Pierre Messie gentilhomme de Seville…* augmentée outre les precedentes impressions de la suitte d'icelles, faites par Antoine Du Verdier, Lyon, Barthelemy Honorat, 1577, première partie, ch. XL, « De la distinction de l'aage de l'homme, selon la doctrine des astrologues », p. 167-173.

42 Cf. *Response de M. Jean Calvin aux injures de Balduin*, *in Recueil des opuscules*, Genève, 1566, p. 1987 ; « Responsio ad Balduini convicia » *in*

Calvini opera IX, col. 577 : « Equidem Dei beneficio sum senex, sed nondum sexagenarius, ut me hic nepos e ponte sublicio dejicat » (l'expression latine est comme d'habitude plus concise). C'est moi qui ai souligné. Calvin fait référence à une tradition romaine rapportée par Ovide que, la veille des ides de mai (le 14 donc, pour la cérémonie des Argées), des Vestales, depuis le pont Sublicius (le plus ancien pont jeté sur le fleuve, en bois), balançaient dans le Tibre des mannequins en osier représentant des vieillards de soixante ans. Une tradition voulait que cette disparition permît d'offrir le droit de vote aux plus jeunes. Cf. Ovide, *Fastes*, livre V, vers 621-630 ; à comparer avec Varron, *De la langue latine,* livre VII, § 44 (simulacres de jonc de vingt-quatre Argiens, sans mention d'âge) ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, livre I, chapitre xxxviii, § 3 (mais au jour des ides et sans davantage mention des soixante ans).

43 Mêmes limites chez Pétrarque (cf. Pétrarque, *Seniles* VIII, 1, § 11), les soixante ans ayant été avancés par Augustin (*ibid.*, n. 19, p. 480). On peut toutefois remarquer que le « Prologue de l'acteur » du *Kalendrier des Bergiers* commençant par « Un bergier gardant brebis aux champs… » mentionne l'âge de soixante-douze ans : « si doit l'homme naturellement vivre jusques à .lxxii. ans ou plus… la vie de ce monde est tost passée et que posé qu'elle soit grande pour celluy qui vivroit .lxxii. and ou plus », sans intérêt néanmoins pour l'âge climactérique. Cf. *Le grant kalendrier et compost des Bergiers*, Troyes, Nicolas Le Rouge [1529], reprint Henri Diéval, Paris, 1925, f° [2]r° (mais déjà chez Guy Marchant en 1493 ; cf. *Calendrier des bergers*).

44 Cf. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers,* nouvelle édition, Genève, Pellet, 1778, tome 22, p. 48. Il s'agit des vers 156-178 de l'*Art poétique*.

45 Raison pour laquelle un lecteur du XVIe siècle a écrit sur la page de titre des *Poemata* d'Horace : « Septem Species ætatis. Infantia hæc usque ad .7. annum. Pueritia a septimo usque 14. Adolescentia a 14 ad 21. Juventus a 21 ad 28. Virilis ætas ad.40. Senectus a 40. Ad 60. Decrepitus ad finem vitæ. » (Munich, Bayerische Staatsbibliothek, A. Lat. a. 256).

46 Cf. Eugénie Droz, « Le calendrier genevois agent de la propagande » *in Les Chemins de l'hérésie*, tome deuxième, Genève, 1971, p. 433-456 ; p. 444s, douze vignettes avec leur motto.

47 Cf. *Horæ beate Marie Virginis secudum usum* romanum, Paris, Hardouyn, 1554 (cf. A *calendar for the year 1923 containing twelve plates representing the twelve ages of man which appeared in a book of hours printed by Thielman Kerver in Paris in MCXXII* [= MDXXII]. They were reprinted by his widow, Yolande Bonhomme, from which edition the woodcuts have been reproduced, Londres, Linotype & Machinery Limited, printed by George W. Jones, 1923).

48 Cf. Greyerz, *Passagen und Stationen*, p. 19-22.

49 Dans le célèbre tableau du moi du début du chapitre II du livre III (édition de 1588), qu'il ajoute certainement en 1586 (selon Villey, p. 804), Montaigne peint le monde et l'homme en « branloire perenne », « en mouvement », a résumé le critique. « Je ne peints pas l'estre. Je peints le passage : non un passage d'aage en autre, ou, comme dict le peuple, de sept ans en

sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut accommoder mon histoire à l'heure. » (*Essais* III, ii, éd. Villey-Saulnier, p. 805B). En 1589, Montaigne mentionne également son âge de cinquante-six ans, âge parfois dernier chez certaines nations, (cf. *infra*, note **622**, et *L'Ordre du temps*, ch. 6, p. 209-216).

50 Le titre est prolongé par « Faictz tailler et graver par N. L. C. Sur les principaux de Feu B. P. », à Paris, 1579, mais la gravure du dernier âge, le 7e, « Le Caduc », porte « Parachevé de tailler et graver en décembre 1580. Pour Nicolas Le Camus, Notaire », avec le monogramme HF au coin inférieur droit.

51 Ainsi, lors de l'entrée d'Henri II et de Catherine de Médicis à Rouen en octobre 1550 *in C'est la deduction du sumptueux ordre… Et pour plus expresse intelligence de ce tant excellent triumphe, les figures et pourtraictz des principaulx aornementz d'iceluy y sont apposez…*, Rouen, Robert Le Hoy, Robert et Jehan Du Gort, Jean Le Prest 1551 ; Sebastian Münster, *La Cosmographie universelle contenant la situation de toutes les parties du monde, avec leurs proprietez et appartenances… Les figures et pourtraictz des villes et citez plus notables…*, Bâle, Heinrich Petri, 1556 ; *Les Ordonnances et edictz faicts par le roi tres-chrestien Henry deuxiesme du nom… Ensemble les pourtraictz et figures des monnoyes*, Paris, Jean Dallier, 1557 ; etc. C'est moi qui ai souligné l'expression dans chacun des titres.

52 Le quatrain se poursuit : « Regnant dixneuf ans, poussant au mariage/ L'homme qui veult (vivant) colloquer son mesnage/ Desireux de richesse, en force sans pareil. »

53 Cf. un compte différent mentionné ci-dessus pour ces sept âges nommés de la même manière, n. 45.

54 Cf. *Index librorum qui in hoc volumine continentur. Censorinus De die natali. Tabula Cebetis. Dialogus Luciani… (edidit Philippus Beroaldus)*, Bologne, Benedetto Ettore (Benedictus Hector), 1497 (colophon daté du 11 mai).

55 Cf. ci-dessous ; pour le texte, Censorinus, *De die natali* et la traduction française Censorinus, *Jour natal*. J'ai également consulté l'édition d'Elie Vinet (1568) et celle de Louis Carrion, *Censorini ad Q. Cærellium de die natali liber*. Lud.[ovico] Carrione recense, augente et pristino ordini suo restituente, Lyon, François Le Preux, 1593, en part. ch. XIIII, p. 19-22 ; ainsi que l'édition critique italienne récente Censorini, *De Die natali liber ad Q. Caerellium*. Prefazione, testo critico, traduzione et commento a cura di Carmelo A. Rapisarda, Bologne, 1991, en part. ch. 14, 28-32 (texte latin), p. 83-85 (texte italien) et les notes, p. 182-190.

56 Cf. ch. 13, Censorinus, *De die natali*, p. 22-25 ; Censorinus, *Jour natal*, p. 17s (en s'appuyant sur Pythagore) ; Grafton, *Origins*.

57 Cf. Censorinus, *De die natali*, 14, 3, et note à l. 15, p. 25 ; Censorinus, *Jour natal*, note à 14, 3, p. 55. Dans ses *Aphorismes*, Hippocrate évoque le seuil des quatorze jours de la maladie (II, 23-24), en une autre occasion des sept jours (IV, 71), c'est bien peu (pour le Περὶ Ἑβδομάδων non publié au XVIe siècle, cf. la note suivante). On ne peut que renvoyer à l'édition de Rabelais, *Hippocratis ac Galieni libri aliquot, ex recognitione Francisci Rabelæsi, medici omnibus numeris absolutissimi*, Lyon, Sébastien Gryphius, 1532, p. 20 et 47) !

58 Cf. Censorinus, *De die natali* 14, 4s. Je suis très reconnaissant à Jacques Jouanna qui m'a rendu attentif à cette incohérence et m'a utilement renvoyé au traité des *Hebdomades* (Περὶ Ἑβδομάδων) d'Hippocrate que Littré édita le premier au XIXe siècle. *Œuvres complètes d'Hippocrate*… par E. Littré, Paris, tome huitième, 1853, p. 616-673. Pour Hippocrate, « toute chose est réglée par le nombre sept » (p. 617 ; *septenario* p. 635), le nombre sept étant le pivot sur lequel tournent toutes les idées de ce livre (p. 625), et les développements que l'on trouve ici sont d'une autre nature et d'une autre richesse que ceux des *Aphorismes*. Au XVIe siècle où ce texte n'était pas connu, les médecins se référaient souvent aux *Aphorismes*, nous le verrons avec Rabelais, mais un Antoine Mizauld, « medecin et mathematicien », fit de même en évoquant les « jours indicatifs et critiques » des maladies (cf. ses *Secrets de la lune*, Paris, Federic Morel, 1571, f° 21v°-22r° : « selon ce qu'en escrit nostre bon pere Hippocrates », avec renvoi marginal à « Apho. 23, de la 2. Section », référence juste mentionnée à la note précédente).

59 Cf. Philon, *De opificio mundi* 103-105, p. 210-215. Philon cite Solon et les dix hebdomades d'années de l'homme, ainsi que les sept âges chez Hippocrate.

60 Cf. Giraldi, *De annis et mensibus*, p. 179. Nous revenons sur Giraldi ci-dessous p. 39.

61 Cf. Paolini, *Septem de septenario*, p. 342.

62 Cette supputation ne se trouve toutefois pas chez Platon qui, en outre, n'use pas des mots κλιμακτὴρ ni κλιμακτηρικός. Les éditeurs critiques renvoient toutefois à Platon, *La République*. IX, 587d-e (mais il s'agit du chiffre de 729), X, 615a-b (récompense et punition des âmes après la mort) ; *Criton* 43b (visite de Criton à Socrate en prison), ainsi dans Censorinus, *De die natali*, p. 28, note à l. 10, et dans l'édition italienne ; Censorinus, *Jour natal* fait référence à République X, 615a-b, et à Sénèque, Ep. VI, 58, 31. C'est en effet chez Sénèque, *Lettres à Lucilius* VI, lviii, 31, qu'on lit que Platon est mort le jour de ses quatre-vingt-un ans, neuf au carré. Censorinus est à l'origine de l'attribution à Platon de la réflexion sur quatre-vingt-un ans (cf. Boll, dans son article « κλιμακτῆρες », [cf. n. 11] col. 844). Ficin commence son commentaire sur le *Banquet* de Platon en rappelant cette mort un 7 novembre (7e jour du 9e mois, mais je n'ai pas trouvé de glose renaissante à ce sujet) ; cf. Ficin, *De l'Amour*, p. 4s. Bodin reprendra l'assertion de Sénèque (cf. Bodin, *Méthode*, p. 216), d'où le rapprochement, mais bien d'autres avant ou après lui mentionnent l'âge auquel s'est éteint le philosophe, dont Pontus de Tyard (cf. Tyard, *Solitaire second*, p. 68).

63 Cf. Censorinus, *De die natali*, 14, 9-16, p. 27-29 ; Censorinus, *Jour natal*, p. 20s. Dans le Songe de Scipion, au livre VI de la *République*, Cicéron met un autre nombre dans la bouche de Scipion l'Africain, huit fois sept, cinquante-six ans (ch. V, qualifiant les deux chiffres 7 et 8 de parfaits), toute à la fois année glorieuse et année critique, sans mentionner une année climactérique. Cf. également Béroalde et ci-dessous, n. 588.

64 Cf. Firmicus, *De errore*. Cf. aussi l'édition récente, *L'Erreur des religions païennes*, texte établi, traduit et commenté par Robert Turcan (Collection

des Universités de France), Paris, 1982. On trouve des rééditions en 1599 (au sein de *Mythologici Latini*), puis en 1603, 1645, 1652, 1666 et 1672 pour le seul XVIIe siècle, un véritable succès en ce siècle glorieux pour les antiquaires. Il faut noter que l'exemplaire de la Houghton Library que j'ai lu (Lf 11.2*) est la copie d'un éditeur qui a réimprimé le *De errore*, ayant corrigé et préparé sa copie, résolvant les ligatures grecques, modifiant la ponctuation et l'usage des majuscules, marquant de nouvelles ruptures de page et écrivant dans la marge les numéros de page, cela au crayon rouge.

65 Cf. Firmicus, *De errore*, f° A_3r°.

66 *Ibid.*, f° E_3v°-E_4r°. C'eût été pourtant l'occasion d'un coup de griffe contre l'astrologie (cf. R. Turcan, *L'Erreur des religions païennes* XVII, 1-2, p. 113s).

67 Cf. Firmicus, *Mathesis* II, xxii.

68 Firmicus explique sa méthode de détermination de ce Maître, puisque les méthodes sont diverses : « le maître est celui dans le signe duquel, après la naissance de l'individu, la Lune était entrée en second lieu, après avoir quitté le lieu où elle était. » *Mathesis* IV, xix, 2. Au § 4, Firmicus donne l'exemple suivant : « Si quelqu'un, à l'heure de sa naissance, a trouvé la Lune dans le Bélier, étant donné qu'après le Bélier la Lune passe, en second lieu, dans le Taureau, c'est Vénus qui aura la maîtrise de la géniture, car le Taureau est un signe de Vénus ; et de même pour les autres signes. »

69 Au livre III (iv, 19), Firmicus avait déjà fait intervenir un Maître des temps (*temporum dominus*) au sujet de Mars, dont l'action dans les génitures nocturnes est néfaste (blessures par le fer, malheurs divers, etc.).

70 Le mot *androclas* est formé du mot ἀνήρ (homme) et κλάς (comme κλάδος, petite branche arrachée ; du verbe κλάω, 'briser' ou 'infléchir').

71 On retrouvera l'expression chez Lilio Gregorio Giraldi qu'annotera Rabelais. Rantzau citera exactement la phrase « Hac ex causa ab Ægyptiis *androclas* dictus est, quod omnem viri substantiam frangat ac debilitet » à la fin du XVIe siècle (cf. Rantzau, *De conservanda valetudine*, p. 57), mais également Pierre Messie avant lui, et Jean Tabourot après eux (« Aussi Julius Maternus… les Egyptiens aussi l'appelloient [l'an climacteric] Andraclas, pource qu'il rompt et diminuë toute la substance de la vie », *in Almanach ou prognostication des laboureurs reduite selon le Kalendrier gregorien avec quelques observations particulieres sur l'année 1588, de si long temps menacée*, Paris, Jean Richer, 1588, f° 35v°.

72 Cf. *Julii Firmici Materni… Matheseos*, Venise, Simon Bevilaqua de Pavie, 1497.

73 Munich, Universitätsbibliothek der L-M-U, 2° Inc. lat. 1434/1.

74 Cf. *Julius Firmicus Maternus, Astronomicωn libri VIII… Postremo Othonis Brunsfelsii de Diffinitionibus et terminis Astrologiæ libellus isagogicus*, Bâle, Johann Herwagen, 1551. Exemplaire offert à la vente par la librairie Jean Marc Dechaud, Crissay sur Manse, catalogue n° 26, 2011, item n° 20, p. 12s, à 15'000 € (avec ex-libris recouvert par celui de Robert Tullouë). Livre absent de la liste d'Isabelle de Conihout, « Du nouveau sur la bibliothèque de Philippe Desportes et sur sa dispersion », dans *Philippe Desportes (1546-1606), un poète presque parfait entre Renaissance et*

Classicisme, éd. Jean Balsamo, Paris, 2000, p. 121-160. En revanche, on peut noter que le poète possédait l'*Ephemeris historica* de Beuther, dans une édition de 1556, celle-là même qu'annota Montaigne (édition de 1551) en en faisant son livre de raison (n° 103, p. 145). Cf. Jean Marchand, *Le Livre de raison de Montaigne sur l'*Ephemeris historica *de* Beuther, Paris, 1948. Environ quarante notes sont de la main de Montaigne lui-même. Cf. aussi Max Engammare, *On Time, Punctuality and Discipline in Early Modern Calvinism*, New York et Londres, 2010, p. 165.

75 Cf. *Les Diverses leçons de Pierre Messie*, Lyon, Barthelemy Honorat, 1577, p. 167-173. Pierre Messie (Pedro Mexía) associe là Censorinus et Julius Firmicus. Je remercie Dominique de Courcelles qui m'a mis sur la piste de Pierre Messie. Cf. son « Le Mélange des savoirs : pour la connaissance du monde et la connaissance de soi au milieu du XVIe siècle dans la *Silva de varia lección* du Sévillan Pedro Mexía » *in Ouvrages miscellanées et théories de la connaissance à la Renaissance*, études réunies par Dominique de Courcelles (Etudes et rencontres de l'Ecole des chartes 12), Paris, 2003, p. 103-115.

76 Cf. *De idolatria* IX, 8 (CSEL 2, p. 1108s) : « Nihil scis, mathematice, si nesciebas te futurum Christianum. Si sciebas, hoc quoque debueras, nihil tibi futurum cum ista professione. Ipsa te de periculo suo instrueret, quæ aliorum *climacterica* præcanit. Non est tibi pars neque sors in ista ratione. Non potest regna cœlorum sperare cuius digitus aut radius abutitur cœlo. » C'est moi qui ai souligné. L'édition princeps au XVIe siècle date de 1545, Paris (p. 1100). J'ai consulté les CD-ROM du CTDoc 4 pour trouver cette occurrence et les trois suivantes.

77 Cf. *Recognitiones*, *Translatio quam fecit Rufinus* (Bernhard Rehm, *Die Pseudoklementinen II: Rekognitionen in Rufins Übersetzung*, hrsg. v. Georg Strecher, GCS 51, 2e éd., Berlin, 1994 ; traduction française, *Les Reconnaissances du pseudo Clément, roman chrétien des premiers siècles*, introduction et notes par Luigi Cirillo, traduction par André Schneider, Turnhout, 1999) IX, 12, 2 et 3 ; X, 12, 7. Soixante-trois est ainsi absent de Foster Hopper, *Symbolique médiévale des nombres* (seules mentions proches de nos intérêts, plutôt antiques : le 49e jour depuis le premier jour du mois précédent était considéré comme néfaste dans la première dynastie babylonienne au tournant des troisième et deuxième millénaires avant notre ère, p. 18 ; 49, sept septénaires, nombre sacré de l'orphisme, p. 45) ou de Brach, *Symbolique des nombres*.

78 Cf. Jean Calvin, *Commentaires sur le livre des Pseaumes* [1557], Paris, 1859, tome 2, p. 187s. Calvin commente : « Et celuy qui est parvenu à octante ans n'attend que l'heure d'aller au sépulchre », relativisant la longévité de l'homme, car « depuis nostre naissance jusques à ce que nous descendions au sépulchre… [ne se trouvent que] fascheries et afflictions ». Les hommes, dès leur naissance, sont « tirez hastivement à la mort, et (que) leur excellence s'esvanouit à chaque minute de temps. » Nous retrouvons ici la conception du *tempus fugit* de Calvin, mais bien évidemment aucun développement sur une symbolique des nombres.

79 Jérôme en parle sans symbolique particulière dans sa lettre à Cyprien (CXL, 13).

80 Dante, *Enfer*, chant I, vers 1, imaginant une longévité de soixante-dix ans, mais il s'éteindra à l'âge de cinquante-six ans.

81 J'ai bien évidemment consulté le Pauly-Wissowa, la *Paulys Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, begonnen von Georg Wissowa…, vol. XI/1, Stuttgart, 1922, Boll, article « κλιμακτῆρες », col. 843s.

82 Cf. *A French-English Dictionary*, Randle Cotgrave, Londres, W. H. pour Humphrey Robinson, 1650, f° Vr°.

83 Absent du *Thresor de la langue françoyse tant ancienne que moderne* de Jean Nicot, Paris, 1606 ; absent également du *Dictionaire latinfrançois* de Robert Estienne, 1549. Un coup d'œil aux dictionnaires étymologiques français, mais également anglais et italien, montre que le mot français 'climatere' est un néologisme rabelaisien (cf. Walther von Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, vol. 2/1, Leipzig et Berlin, 1940, p. 783), 'climacterique' apparaissant en 1554, de manière anonyme (mais il s'agit de l'emploi chez Nostradamus). Cf. aussi Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française…*, Paris, 1891-1902, reprint Genève, 1982, t. IX, *Complément Carr.-Inaco.*, p. 110, avec renvoi à La Noue (cf. *infra*) ; comme trop souvent, *Le Trésor de la langue française*, sous la direction de Paul Imbs, Paris, tome 5, 1977, p. 921, n'apporte rien de bien solide (1554, sans nom). Cf. enfin *The Oxford English Dictionary*, 2nd edition, Oxford, 1989, vol. 3, p. 321s : 'climacteric' étant attesté dans la traduction de Pline en anglais en 1601 ; 'climacterical' dans les *Dial Daies* de L. Lloyd de 1590. En italien, Galilée emploiera le mot dans le sens d'année critique des soixante-trois ans, en 1609 (voir *infra*) ; cf. *Grande Dizionario della lingua italiana*, Turin, vol. 3, 1964, p. 228. Mais Alessandro Tassoni en parla vers 1607 avec sa 107e question : « Perché l'anno 63. dell'età dell'uomo si chiami climaterico. » Cf. Alessandro Tassoni, *Pensieri e scritti preparatori*, a cura di Pietro Puliatti, Modène, 1986, p. 152s. Simple référence à Sénèque et aux septénaires.

84 Cf. *Dictionnaire de l'Académie françoise* de 1694, Paris, t. 1, p. 198 (sous les vedettes 'sortir' et 'à la sortie', on retrouve 'climaterique' : « par rapport au temps… il sort de son année climaterique… à la sortie de son année climaterique », t. 2, p. 491). Pierre Richelet, quelques années plus tard (cf. *Nouveau Dictionnaire françois contenant generalement tous les mots anciens et modernes*, Rouen, Pierre Le Boucher, 1719, tome 1, p. 290) circonscrira le mot au « terme de médecine », en citant trois vers de « Mai. » : « J'épouse une vieille antique,/ Qui conte plus de vingt printems,/ Après son an climatérique » [= François Maynard, *Les Œuvres de Maynard*, Paris, Augustin Courbé, 1646] ; et en ajoutant la mort d'un médecin : « Jean-Baptiste de Monte, médecin fameux, mourut en son année climatérique à Vérone, sa patrie (A. Teissier, *Eloges des hommes savans*). »

85 J'ai consulté une édition bâloise de la *Cornucopiæ Latinæ linguæ*, Johann Walder (Valderus), 1536, en particulier toutes les entrées d'*annus*. Perotti a écrit un passage sur la longévité (qui n'est pas sans rappeler Pline, *HN* VII, 48s), mais il fait simplement mention de soixante-trois ans, sans plus : « Q. Fabius maximus sexaginta tribus annis augur fuit » (col. 559s, ici 560).

86 L'édition princeps a paru à Savona, imprimée par Francesco Silva pour Bernardino della Chiesa. J'ai consulté le *Polyanthea… ad communem*

Republicæ literariæ utilitatem, dans l'édition parue à Solingen, vendue par Joannes Soter, 1539. On trouve « Annus » au f° XXXIIIr°. Le premier intérêt est marqué pour l'étymologie (mot grec ou latin : le dossier reste ouvert). Viennent ensuite des sous-entrées pour « Annus lunaris », « Annus solis » et la grande année, « Annus magnus », laquelle « continet duodecim milia quinquentos et quinquagintaquatuor annos solares, ut testatur Cicero ». Intérêt pour les chiffres, non pour l'année climactérique.

87 J'ai consulté *Ambrosius Calepinus Bergomates… Dictionum latinarum et greco pariter dirivantium, earumdemque interpretationum collector studiosissimus…*, Bâle, Adam Petri, 1512 ; et *F. Ambrosii Calepini Bergomatis lexicon adauctum et recognitum*, Paris, Jean Petit, 1533. L'*editio princeps* parut en 1502 (cf. Albert Labarre, *Bibliographie du* Dictionarium *d'Ambrogio Calepino (1502-1799)* (Bibliotheca Bibliographica Aureliana 26), Baden-Baden, 1975.

88 « Climax, latine scala, et figura quæ dicitur gradatio, ut apud Ovid. Viderat hanc visamque cupit, potiturque cupita. Hinc climatericus, a, um, scalarius, Plyn. in epistola ad Calvisium, Habes climatericum tempus sed evades, Ply. alterus liber. VII. natu. Historiæ : climateras nuncupavit legem scansilem. Scansili, inquit, annorum lege occidua quam climateras appellant. Climactericum tempus dubiosum dicitur, quoniam Chaldei climateras appellant pericula vitæ, fortunarumque hominum quæ fieri gravissima in septenariis dicuntur. Nam septimum quemque annum periculosum esse Censorinus autumat. Alii Climatera periculosum esse dicunt annum sexagesimum tertium. Unde Augustus ad Caium nepotem, Nam ut vides (fides, 1512) climatera communem seniorum omnium tertium et sexagesimum annum evasimus. Si quis hanc materiam diffusius noscere cupit Censorinum adeat » (Bâle, 1512, f° LXXIr° ; Paris, Jean Petit, 1533, f° [Kviii]r°-v°).

89 Cf. *Hermann Weinsberg (1518–1597). Kölner Bürger und Ratsherr. Studien zu Leben und Werk*, hrsg. von Manfred Groten (Geschichte in Köln – Beihefte. Beiträge zur Stadt- und Regionalgeschichte, Bd. 1), Cologne, 2005.

90 « Anno 1580 den 3 januarii decima natalis Jhesu Christi ist min Hermans geburtzstag gewesen, daß ich in das 63. jar mines alterthombs mit godt getroden und climatericus seu schalarius worden bin. Man wil sagen das, 63 jar deß menschen sult im am sorgligsten und gefarligsten sin, dan alle seven jare das siebende were gefharlich und neunmal sieven und sieven mal neun lauffen uff das 63 dreiundseßzigst jar auß. Climatericu*m* eni*m*m tempus dubiosum quoniam *Caldæi climateras appellat [!] pericula vitæ, fortunariumque [!] hominem [!] quæ fieri gravissima in septenariis dicuntur, Censorinus etiam septimum quemque annum periculosum putat* qui de hac materia diffusius habet, Augustus ante*m* 100 sexagesimu*m* terciu*m* ætatis annu*m* periculosessimu*m* credidit, cum lætetur se annu*m* sexagesimu*m* terciu*m* (ad Caiu*m* nepotem) scribens, evasissem, de quo Gellius lib. 15, ca. 7 sic scribit, observatu*m* in multa ho*mine*m memoria expertumq*ue* est in senioribus pleresq*ue* omnibus sexagesimu*m* tercium vit*æ* annu*m* cum periculo et clade aliqua venire, aut corporis morbiq*ue* gravioris aut vit*æ* interitus, aut ægretudinis. » Hermann Weinsberg, *Liber senectutis*, f° 165r°v°, consulté en ligne le 13 juillet 2011 à l'url : http ://www.weinsberg.uni-bonn.de/Edition/Liber_Senectutis/ls4.htm.

J'ai souligné la reprise de Calepino (on notera des erreurs de transcription nombreuses).

91 « Est annus quem κλιμακτήρικεν appellant, quasi dicas scalarem. Constat hic ex annis septem, sed novies reperitis, vel novem, sed septies multiplicatis. Horum annorum summa fit sexaginta tres. Meminit huius anni, Aulu Gellius, ut dicat in multa hominum memoria observatum, expertumque esse in senioribus plerisque omnibus, sexagesimum tertium vitæ annum cum periculo, et clade aliqua venire, aut corporis morbique gravioris, aut vitæ interitus, aut animi ægritudinis. Allegat hic partem epistolæ Augusti Cæsaris quam ad Caium nepotem suum scripsit. Spero te, inquit, et lætum et benevalentem celebrasse tertium et sexagesimum natalem meum. Nam ut vides κλιμακτῆρα communem seniorum omnium tertium et sexagesimum evasimus. *Vide plura apud Levinum Lemn. Cap. 32, libro 2 de occult[is] Naturæ miracul[is].* » Cf. *Florilegii magni, seu polyantheæ floribus novissimis sparsæ libri XX*… Jam olim a Domino Nano Mirabellio, Bartholomæo Amantio, Francisco Tortio… collectum. Studio dehinc et opera Josephi Langii, Genève, Jacob Stoer, 1639, col. 242.

92 Sur Lievens Lemmens (Levinus Lemnius) dont le *De occulta naturæ miracula* avait paru à Anvers, chez Plantin en 1567, cf. *infra* p. 81-83.

93 Cf. *Dictionarium seu Latinæ linguæ Thesaurus… Editio secunda*, Paris, Robert Estienne, 1543, f° 319v°. Je remercie encore une fois Jean Céard d'avoir ouvert la première édition de ce dictionnaire, que la coquille LXIIII ne dépareille pas, puisqu'on lit LXIII.

94 « Climacteras appellat Plinius legem scansilem, lib. 7, cap. 49. 2. Rara autem esse dicunt longiora tempora… scansili annorum lege occidua, quam climactericas appellant, non fere ita genitis LXIIII [sic] annum excedentibus » (*ibid.*).

95 « Climactericum tempus, pro arduo, difficili, contrario, authore Suida. Plin. Epist. 44, a, Habes climactericum tempus, sed evades » (*ibid.*).

96 Cf. *Σονίδα*, Bâle, Hieronymus Froben et Nicolaus Episcopius, 1544, f° L_4r°; Σουίδας, *Suidas*, cuius integram latinam interpretationem, et perpetuam Græci textus emendationem Aemilius Portus Francisci Porti Cretensis F., olim in celeberrima Heidelbergensi Academia ordinarius linguæ græcæ Professor, Genève, Pierre et Jacques Chouet, 1619, p. 1477. Pourtant, Henri Estienne dans son *Thesaurus linguæ græcæ* mentionne lui également Suidas : « Ubi pro arduo atque difficili tempore poni existimatur, sicut Suidas quoque κλιμακτῆρας exponit τὰς δισκερείας [= δυσχερείας] », *op. cit.*, t. 2, col. 263. Peut-être que Ludwig (Ludovicus) Lucius n'avait pas trouvé l'occurrence dans *Suidas*, puisque, s'il recopie presque entièrement la notice du *Thesaurus linguæ latinæ* de Robert Estienne en expliquant *climacteras* et *climactericum tempus* dans son *Ærarium seu Thesaurus latinæ linguæ venustus ac elegans, instar Thesauri Nizoliani ex omnibus purioris ac tersioris Latini sermonis auctoribus lectus, selectus, ac congestus a M. Ludovico Lucio Basileensis Academiæ Professor*, Francfort-sur-le-Main, Gottfried Tambach, 1613, col. 2382s, ici col. 2383, il supprime simplement la mention « authore Suida » qu'avait donné Robert Estienne.

97 « Κλημακτήρων. Δυσκερειῶν. Κωρὶς γὰρ ἐγκοπῶν καὶ κλημακτήρων ὀυκ ὁιόν τ'ἦν ἐπιβαίνειν » (*op. cit.*, f° L_3v°) ; « Κλημακτήρων. Diffi-

cultatum. Impedimentorum. Ut nam sine impedimentis, et difficultatibus in illum locum ingredi nullus poterat » (*op. cit.*, p. 1473).

98 Avec la première édition, j'ai consulté la deuxième de 1580, ΘΗΣΑΥΡΟΣ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ, *THESAURUS GRAECAE LINGUAE*, [Genève], Henri Estienne, [1580], 5 tomes, *Tomus II*, col. 262s (même mise en page que l'édition de 1572). C'est cette notice que je cite et traduis ici.

99 Cf. *Dictionarium medicum, vel Expositiones vocum medicinalium, ad verbum excerptæ ex Hippocrate, Aretæo, Galeno, Oribasio, Rufo Ephesio…*, s. l. [Genève], Henri Estienne (« Excudebat Henricus Stephanus, illustris viri Huldrici Fuggeri typographus »), 1564.

100 Κλιμακτὴρ, ῆρος, ὁ, Scalæ gradus, Κλιμακτῆρες (inquit Hesychius) οἱ τῆς κλίμακος βαθμοί, quæ expositio a Polluce quoque huic vocabulo tribuitur : sed apud eum SCRIBITUR Κλιματῆρες, idque tribus in locis. Citatur autem κλιμακτῆρες pro scalarum gradibus ex Ezechiele, cap. 21 [= 40 ; On ne trouve pas de degrés au chapitre 21 d'Ezéchiel, mais au chapitre 40. Il est fait plusieurs fois mention de sept (versets 22 et 26) ou de huit (31, 34 et 37) degrés (dans la Septante, ἑπτὰ et ὀκτὼ κλιμακτῆρες), mais on pourrait traduire le mot par marche. L'hébreu porte *ma'alôth* de la racine *'lh*, monter. Au verset 49, c'est un autre mot qui est utilisé en grec pour dire la même chose, monter sur dix degrés ou marches, ἐπὶ δέκα ἀναβαθρῶν, mais le mot hébreu est identique, sans toutefois la mention de dix, nombre ajouté par les soixante-douze traducteurs grecs (!) par attraction avec *'ashér* qui suit, proche de *'ésér*, dix (à l'époque pas de point diacritique pour distinguer *shin* de *sin*, les deux mots se lisaient *'shr* et *'shr*)]. || Κλιμακτῆρες, Anni scansiles. Plinius Libro 7, cap. 49, De varietate nascendi, Rara autem esse dicunt longiora tempora, quandoquidem momentis horarum insignibus lunæ dierumque septem atque novem (quæ nocte ac die observantur) ingens turba nascatur, scansili annorum lege occidua, quam climacteras appellant : non fere ita genitis LIIII annum excedentibus. Censorinus De die natali cap. 5, Alii autem non pauci unum omnium difficillimum climactera prodidere, anno scilicet undequinquagesimo, quem complent anni septies septem. Julius Maternus (ut tradunt v. l.) ait sexagesimumtertium ætatis annum maxime periculosum esse, quoniam numerus uterque, septem et novem, qui decretorii maleficique sunt, et ad vitam succidendam pollentes, in unum quasi confluunt. novies enim septem, vel septies novem, sexaginta tres efficiunt : et ob id climactericus, hoc est gradarius et scansilis, præcipue annus is vocatur : quoniam a septimo incipiens, vita(m) hominis quasi per gradus quosdam agat. Ita et quinquagesimus quartus et alii minores climacterici dicuntur, quoties aut per septem aut per novem consurgunt. Hactenus v. l. subjungentia ex Gell. l. 3, c. 10, et l. 15, c. 7, M. Varro pericula quoque vitæ fortunarumque hominum, quæ κλιμακτῆρας Chaldæi appellant, gravissima quæque fieri affirmat septenariis [*fin de la citation du livre III d'Aulu Gelle. La phrase suivante commence à citer le livre XV*]. Siquidem observatum in multa hominum memoria expertumque est, in senioribus plerisque omnibus sexagesimumtertium vitæ annum cum periculo et clade aliqua venire, aut corporis morbique gravioris, aut vitæ interitus, aut animi ægritudinis. Propterea qui rerum

verborumque istiusmodi studio tenentur, eum ætatis annum appellant κλιμακτηρικόν. Idem Gell. ibidem hæc verba epistolæ Augusti ad Caium subjungit, Ave mi Cai, meus ocellus jucundissimus : quem semper mediusfidius desidero quum a me abes. sed præcipue diebus talibus qualis hodiernus, oculi mei requirunt meum Caium : quem (ubicunque et hoc die fuisti) spero lætum et bene valentem celebrasse quartum et sexagesimum natalem meum. nam (ut vides) κλιμακτῆρα communem seniorum omnium, tertium et sexagesimum annum evasimus. Qui locus declarat hunc Plinii secundi in epist. 44, Habes climactericum tempus, sed evades. Ubi pro arduo atque difficili tempore poni existimatur, sicut Suidas quoque κλιμακτῆρας exponit τὰς [*On remarque de nouveau une erreur d'un ouvrier typographe mettant l'accent sur le sigma non sur l'alpha.*] δυσχερείας, hoc afferens exemplum, χωρὶς γὰρ ἐγκοπῶν καὶ κλιμακτήρων οὐχ οἷον τε ἦν ἐπιβαίνειν. Vettius Antioch. in lib. Περὶ ἀντιλογιῶν [*De nouveau une erreur, l'esprit doux sur nu*], climactericæ legis rationem affert traditam [*Le texte porte raditam, nouvelle coquille*] prius a Petosiri et Necepso regibus, hoc titulo, Περὶ κλιμακτήρων ἑβδομαδικῆς καὶ ἐννεαδικῆς ἀγωγῆς. vulg. lex. Vide et Suetonium in Augusto, et Hermol. [i]n Plin[io] [*Les Castigationes Plinianæ d'Ermolao Barbaro parurent à Rome, la première fois en 1493, imprimée par Eucharius Silber (Argenteus).*] et Brodæum in Miscell[aneis] [*cf. Jean Brodeau (Tourangeau), Miscellaneorum libri sex in quibus… plurimi optimorum autorum tam Latinorum quam Græcorum loci… explicantur, Bâle, Joannes Oporin, 1555*]. UNDE Κλιμακτηρικός, ου, ὁ Climactericus. ut Climactericus annus, Climactericum tempus : de quibus vide in præcedente voce Κλημακτῆρες [*Je n'ai pas trouvé une notice avec le mot écrit avec un êta à la place du iota (je suis remonté à Κλαίω vel κλάω, col. 219). Suidas donnant son entrée sous κλημακτηρ, il s'agit simplement de la notice précédente. On relève encore qu'Estienne fait de Κλιμακτηρικός un substantif, non un adjectif*]. Item numerus climactericus esse dicitur ad quem per gradus et veluti scalas quasdam paulatim ascendimus : qualis est numerus qui ex novem novenariis resultat. nam unitas ter sumpta conficit ternarium : ternarius ter sumptus, novenarium : novenarium autem novies sumptus, octagesimumprimum, qui est numerus climactericus, qui raro sine vitæ periculo solet transmitti. hoc enim anno ætatis Plato philosophus, Diogenes Cynicus, Dionysius Heracleotes, Eratosthenes geometra diem suum obiisse dicuntur.

101 Cf. Manfred Vischer, *Bibliographie der Zürcher Druckschriften des 15. und 16. Jahrhunderts erarbeitet in der Zentralbibliothek Zürich* (Bibliotheca bibliographica aureliana 125), Baden-Baden, 1991, numéro C 519, p. 187s. La 2e éd. en 1568, *ibid.*, numéro C 794, p. 267. L'édition de 1574 porte le numéro C 872, p. 290.

102 Cf. *Dictionarium latinogermanicum, Joanne Frisio Tigurino interprete*, Zurich, Christoph Froschauer, 1574, p. 236.

103 Cf. *Dictionarium Latinogallicum*, [Paris], 1591. On lit au colophon : « Excudebat Franciscus Stephanus » (p. 231). La notice reprend : « Climacter, climacteris, pen. prod. m. g. ὁ κλιμακτὴρ, ῆρος. Le degré d'une eschelle. Climactericus, pe. corr. Adiect. ὁ κλιμακτηρικός, ου, ut climactericus annus. Gell. perilleux, Estant en un degré difficile. Climactericum

tempus. Plin. iunior. Habes climactericum tempus. Tu as un temps fort contraire à ta maladie. »

104 Cf. Enzo Sciacca, *Umanesimo e scienza politica nella Francia del XVI secolo : Loys Le Roy*, Firenze, 2007 ; *Loys Le Roy, renaissance et vicissitude du monde*, Actes du colloque tenu à l'Université de Caen (25-26 septembre 2008) réunis par Danièle Duport (Collection Symposia), Caen, 2011.

105 Cf. Platon, *Timée* (Le Roy), f° 28r°-39v° (*Timée* 34b-37c).

106 *Ibid.*, f° 28r°. Le Roy explique immédiatement que l'âme « doit estre entendu[e] non pas de l'ame particuliere d'un chacun, ains de la generale du monde, qui remplit son grand corps et le modere par sa souveraine vertu. »

107 *Ibid.*, f° 28v°-29r°.

108 *Ibid.*, f° 30v°.

109 Cf. le célèbre commentaire de Calcidius (auteur du IVe siècle), *Commentario al* Timeo *di Platone*. Testo latino a fronte. A cura di Claudio Moreschini *et alii*, Milan, 2003, tavola 7, p. 786. On connaît plusieurs manuscrits de ce commentaire du *Timée*, Josse Bade l'éditant à Paris en 1520, *Chalcidii viri clarissimi luculenta Timæi Platonis traductio, et eiusdem argutissima explanatio*. Cf. aussi Lecompte, *Macrobe*, p. 256s.

110 *Ibid.*, f° 31r°.

111 *Ibid.*, f° 33r°.

112 Cf. p. e. James Hankins, *Plato in the Italian Renaissance*, 2 vols, Leyde, 1990 (3e éd. en un volume, New York, 1994).

113 Cf. *La République de Cicéron traduite d'après le texte découvert par M. [Angelo] Mai*… Nouvelle édition, revue et corrigée par M. [Abel-François] Villemain, Paris, 1858, p. 379s.

114 Cf. Macrobe, *Songe* I, vi. Pour l'interprétation de Macrobe à la Renaissance, cf. Lecompte, *Macrobe* ; pour un développement rapide sur le nombre sept, p. 256s.

115 Cf. Philon, *De opificio mundi* 106, p. 214s.

116 Cf. Aristote, *Métaphysique* XIV, 6.

117 George L'Apostre, *Le Septenaire*, in-octavo de 8+64 folios (folio 64 blanc). Paris, BnF : Y2 68267. Le vieux Catalogue imprimé de la BN identifie l'auteur à Monsieur de Caumont. Au chapitre 35 de son *Septenaire*, George l'Apostre nous apprend qu'il habitait en avril 1585, au moment où il composa son traité, rue de la Harpe, où sont sept collèges (f° 58r°). Ce George l'Apostre publiera en 1602 *La Dispute et resolution s'il faut manger de la chair en Caresme*, Paris, Denis Binet. Le volume s'achève sur quelques pages traitant « De la lecture de la Bible en François », dans lesquelles l'auteur considère qu'un chrétien catholique n'a besoin « d'aucun congé d'evesque, de curé, de confesseur ou superieur pour la lire [la Bible en français] » (p. 227-231, ici p. 230). Il a encore, sous son pseudonyme, publié à Saint-Omer en 1607 un petit livre sur une comète : *La comète qui est apparue*…

118 En marge : *Hieroni. Epist.* [Jérôme, Lettres] *39, l. 6, epist, macr. l. 1, c. 6 part. l. 5 de repub.*

119 En marge : *Cicero. In som.*

120 En marge : *Pieri. l. 37.* Ne faut-il pas lire Plin. l. 7 et *cinquante quatre* au lieu de *cinquante trois*, collusion entre cinquante-quatre et soixante-trois.

121 En marge : *Acad. franc. l. 7.*

122 Cf. Paolini, *Septem de septenario*.

123 *Ibid.*, p. 342.

124 Cf. Ferrier critiquant Bodin *in* ses *Advertissemens*, p. 48 ; Bodin, *Apologie*, f° 34v°.

125 Cf. Ferrier, *Advertissemens*, p. 49. La puberté des garçon avait été l'argument de Bodin pour faire de sept un nombre mâle.

126 Bodin, *Apologie*, f° 34v°. Le texte de Sènèque (*Des bienfaits* VII, 1) : « Chaque septième année imprime à la vie une nouvelle marque. » On trouve le texte de Sénèque avec *signum* ou *notam*.

127 Cf. Alessandro Tassoni, *Pensieri e scritti preparatori*, a cura di Pietro Puliatti, Modène, 1986, quest. 107 : « Ma è da avvertire che nelle donne questa del settenario è regola fallace perioché esse fanno le loro mutazioni di sei in sei anni, maturando più per tempo » (p. 153).

128 Cf. Zorzi, *Harmonia mundi*. J'ai encore consulté une édition parisienne de 1546, ne méconnaissant pas les questions de censure relatives au livre de Zorzi (cf. *Francisci Georgii Veneti minoritanæ familiæ, de harmonia mundi totius cantici tres*, Paris, André Berthelin).

129 Cf. Zorzi, *Harmonia mundi*, Premier chant, 2e ton, ch. 3, f° XXVIIIr°.

130 *Ibid.*, e. g., Premier chant, 8e ton, chapitres 8 (« Quomodo omnia per senarium a Deo egrediantur »), 9 (« Quomodo per senarium in eundem redeant, et in Christum maxime qui est vera quies, et verum sabbatum »)-11, f° CLXXIIv°-CLLVIIr° ; etc.

131 Cf. Garin, *Humanisme italien*, en part. p. 181s pour Zorzi.

132 Cf. Zorzi, *Harmonia mundi*, e. g., Premier chant, 8e ton, ch. 18, f° CLXXXIr°-v°, « De harmonica convenientia septenarii planetarum cum duodenis signis ».

133 Cf. Paolini, *Septem de septenario*.

134 *Ibid.*, Premier chant, 2e ton, ch. 11, f° XXXVr° (entre le nombre sénaire de la création et le 7e jour du repos) ; puis Premier chant, 8e ton, ch. 17, f° CLXXXv° (« … numero septenario… a Pythagoreis dicitur numerus infœcundus »). Pythagore est énormément cité par Zorzi dans le premier chant, pas dans les deux autres, plus christologiques.

135 Cf. *De civitate Dei* XI, 30. Cf. aussi XI, 9, où Augustin dit que six est la figure de la connaissance de Dieu.

136 II, viii, § 20-24. Cf. édition Goulven Madec (Œuvres de saint Augustin 6), Turnhout, 1999.

137 Cf. Eric Weil, *Ficin et Plotin*. Edité, présenté et commenté par Alain Deligne, Paris, 2007. J'ai consulté une édition bâloise de la traduction de Ficin : *Plotini Divini illius e Platonica familia Philosophi De rebus Philosophicis libri LIIII. in Enneades sex distributi, a Marsilio Ficino Florentino e Græca lingua in Latinam versi, et ab eodem doctissimis commentariis illus-*

trati, omnibus cum Græco exemplari collatis et diligenter castigatis, Bâle, Pietro Perna, 1559.

138 *Plotini… libri LIIII…*, f° 302v°.

139 *Ibid.*, f° 327r° : « Sunt ergo sex numerorum gradus deinceps positi, primus in primo ente super ideas. Secundus ideis ingenitus ; tertius in substantiis incorporeis ; quartus in eiusmodi viribus ; quintus in corporibus apte connexis ; sextus in corporibus quasi divulsis. »

140 *Ibid.,* « Argumentum Marsilii Ficini in lib[rum] Enneadis secundæ III », ch. xvi, f° 75r°-v°, avec introduction des douze signes du Zodiaque.

141 Cf. Pierre Victor Palma Cayet, *Chronologie novenaire contenant l'histoire de la guerre sous le regne du treschrestien Roy de France et de Navarre Henri IIII*, 3 volumes, Paris, Jean Richer, 1608. Pour chasser une indication sur le novénaire, j'ai lu les préfaces qu'on trouve en tête des volumes, l'introduction et la fin de cette *Chronologie*.

142 « Plerique aliter moti duos istos numeros subtiliter discrevere, dicentes septenarium ad corpus, novenarium ad animum pertinere. » Cf. Giraldi, *De annis et mensibus*, p. 180. On retrouvera Giraldi avec Rabelais.

143 « Illum Apollini et medicinæ corporis tributum, hunc Musis, quia morbos animi, quos appellant πάθη, musica lenire ac sanare consueverit. » *Ibid.*

144 C'est dans le chapitre sur le novénaire (« De novenario et eius scala »), non le septénaire, de son *De occulta philosophia*, qu'Agrippa de Nettesheim fait une brève remarque sur l'année climactérique : « Astrologi etiam annos enneaticos, hoc est novenarios, in hominum ætatibus non secus atque septenarios, quos climactericos vocant, observant, notabili mutationes insignes. » Cf. Heinrich Cornelius Agrippa de Nettesheim, *De occulta philosophia*, edited by Vittoria Perrone Compagni, Leyde, 1991, II, xii, p. 285. On se souvient que la plus grande partie du livre II est consacrée aux premiers nombres et à leur échelle, 4 et 7 recevant les développements les plus importants.

145 Cf. Philip Ford, *De Troie à Ithaque. Réception des épopées homériques à la Renaissance* (THR n° 436), Genève, 2007, p. 223s, citant l'*Aristotelis Stagiritæ, pepli fragmentum* de Canter.

146 Cf. l'édition de Jean-Yves Guillaumin (CUF), Paris, 1995. Il est à noter que l'*Institution arithmétique* de Boèce fut très souvent éditée et commentée dans la première moitié du XVIe siècle (cf. p. XCIIs), en particulier par Gérard Roussel, *Divi Severini Boetii arithmetica duobus discreta libris, adjecto commentario, mysticam numerorum applicationem perstringente, declarata*, Paris, Simon de Colines, 1521, avec une préface de Gérard Roussel à Laurent Bartholin (f° 2r°-v°). Roussel n'était pas indifférent à la symbolique et à la mystique des nombres, mais n'en est pas passé par les âges climactériques.

147 Cf. *Libro di arithmetica et geometria speculativa et praticale : composto per maestro Francesco Feliciano da Lazisio Veronese intitulato Scala gramaldelli. Novamente stampato*, Venise, Francesco di Alessandro Bindoni et Mapheo Pasini, compagnons, pour la nouvelle officine Giustiniani, « Nelli anni del signore 1527, del mese di Zenaro » (in-quarto de quatre-vingts feuillets). Ce mois de janvier explique que la page de titre porte le millésime

1526 (ancien style), l'année commençant alors à Venise en mars (le 1er ou le 25). Dans sa préface au lecteur, Feliciano précise que cela fait trente-deux ans qu'il enseigne, compte et mesure dans toute l'Italie (f° [A]v°). Le livre reparaîtra chez les mêmes imprimeurs en 1550 avec une recomposition page à page.

148 Il s'agit de diviser un nombre par 7 ou par 9 et de noter son reste. Cf. « De la prova del .7. et del .9. », *ibid.*, f° C_2r°-[C_3]r°.

149 Cf. *Nuovo lume. Libro de arithmetica…*, Venise, Bernardino Bindoni, 1545 (collophon ; 1544 sur la page de titre). Un privilège avait été accordé à Nicolo di Aristotile en mars 1532 pour l'impression de ce *Novum Lumen*. Les deux traités de Feliciano et Sfortunati sont souvent proches : l'un s'inspire fortement de l'autre au sujet de la preuve par 9 et par 7 (f° 5v°-7r° [indiquée '8']).

150 Cf. l'étude classique de Paul Lawrence Rose, *The Italian Renaissance of Mathematics. Studies on Humanists and Mathematiciens from Petrarch to Galileo* (THR 145), Genève, 1975, en part. ch. 6, « The Algebraists : Pacioli, Cardano and Bombelli », p. 143-150. Sur la France, François Loget, « L'algèbre en France au XVIe siècle : individus et réseaux » *in Pluralité de l'algèbre à la Renaissance*, sous la direction de Sabine Rommevaux, Maryvonne Spiesser et Maria Rosa Massa Esteve, Paris, 2012, p. 69-101.

151 Cf. *Summa de arithmetica geometria, proportioni et proportionalita, novamente impressa in Toscolano*, [Paganino Paganini], 1523, ainsi dans la Distinctio prima, tractatus secundus, articulus tertius, « De septennarii generalitate », f° 3v°-6v°. Dans cet article sur le nombre 7, Pacioli en passe par la naissance de l'enfant et les premiers sept jours critiques, le 14e pour les yeux. Au 49e jour, le nouveau-né tourne le visage, alors que les premières dents essayent de sortir au 7e mois. Le développement de l'humain se poursuit et atteint la 49e année : « Unde nelli .49. anni : cioe nel septimo septenario, l'homo e tenuto probo et maturo e perfecto, et apto a conseglio, ma di forze debile al modo ditto. E in el decimo septenario de anni, cioe in.70. dicano li physici che li e la mita del vivere, da inde in la, atendino li homini a la sapientia » (f° 6r°). Sept et multiples de sept, mais rien de climactérique dans ces années 1520. Quand Pacioli en vient à la preuve par 7 et par 9 (dist. 2a, trat. 1us, art. 7-10, f° 21v°-22v°), aucune référence climactérique n'est donnée.

152 Cf. Giovanna C. Cifoletti, « La question de l'algèbre. Mathématiques et rhétorique des hommes de droit dans la France du 16e siècle », *Annales, Histoire, Sciences sociales* 50, 1995, p. 1385-1416.

153 Cf. *In hoc opere contenta Arithmetica decem libris demonstrata… rithmimachie ludus qui et pugna numerorum appellatur*, 2nde édition, achevé d'imprimer le 7 septembre 1514. Lefèvre sait bien que les pythagoriciens, les mages et les anciens prêtres (« prisci sacerdotes ») admiraient les proportions et les parités et étaient fascinés par les nombres (f° e iii v°), mais cela ne débouche pas sur les années climactériques.

154 *Ibid.*, f° [i_{vi}]v°-[i_{viii}]v°. Lefèvre dédie ce jeu à Bernard Vencaire (Vencarius), médecin « numerorum amatorus ». Ce jeu est expliqué sous forme dialoguée par Alcméon, mathématicien disciple de Pythagore, et deux jeunes, Brontinus et Bathillus. Le chiffre le plus petit est 2, le plus grand 361.

155 Paris, Abel L'Angelier, 1586 (Balsamo et Simonin, *L'Angelier*, n° 167, p. 219s). Sur Blaise de Vigenère, voir en dernier lieu le volume collectif *Blaise de Vigenère, poète et mythographe au temps de Henri III* (Cahiers V. L. Saulnier 11), Paris, 1994 (mention de la date exacte de la naissance de Vigenère, p. 169).

156 Cf. Jean-François Maillard, « Aspects de l'encyclopédisme au XVIe siècle dans le *Traicté des chiffres* annoté par Blaise de Vigenère », *in Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 44, 1982, p. 235-268, ici p. 238.

157 Cf. *Traicté des chiffres*…, *op. cit.*, f° Ssss1v°. Simplement relevé par J.-F. Maillart, « Aspects de l'encyclopédisme… », *art. cit.*, n. 12, p. 238.

158 *Ibid.*, f° 10v°. De même, *Des admirables secrets des nombres platoniciens* de Guillaume Postel, écrit en 1549, mais resté manuscrit au XVIe siècle, ne traite pas de l'année climactérique et ne dépasse évidemment pas vingt-sept, puisque les nombres platoniciens ne vont pas au-delà. Cf. « De l'admirable vertu du nombre vingt-sept », *in* l'édition, traduction, introduction et notes de Jean-Pierre Brach (De Pétrarque à Descartes 70), Paris, 2001, p. 110-117.

159 Cf. *infra* p. 77-78.

160 J'ai consulté *L'Arithmetique de Jaques Peletiers du Mans departie en quatre livres. Reveuë et augmentee par l'Auteur*, Lyon, Jean II de Tournes, 1584. Je n'ai pas davantage trouvé trace d'un discours sur ces chiffres dans la *Compendiaria artis numerandi ratio* d'Otto von Wachtendonk, Cologne, Melchior von Neuß, 1527.

161 Paris, Guillaume Cavellat, 1560. La deuxième partie du livre est dévolue au « De Numeris irrationalibus in universum » (f° 34ss), mais il faut ce souvenir que ces *numeri irrationali* sont des nombres qui n'ont pas de racines, les nombres premiers. J'ai aussi consulté son édition annotée de l'Arithmétique de Gemma Frisius, *Arithmeticæ practicæ methodus facilis, per Gemmam Frisium, medicum ac mathematicum, jam recens ab ipso autore emendata, et multis in locis insigniter aucta. Huc accesserunt Jacobi Peletarii Cenomani annotationes*…, Lyon, Jean de Tournes, 1556, avec le très intéressant et peu connu chapitre sur l'usure, mot détesté parmi les chrétiens, mais procédé parfois nécessaire (p. 124-127). Peletier a joint à ses annotations une partie temporelle non dénuée d'intérêt, car à visée pratique, « De cognoscendis per memoriam Calendis, Idibus, Nonis, Aureo numero, festis mobilibus, et loco Solis et Lunæ in Zodiaco » (p. 182-190).

162 *Liber de duodecim numeris* dans le recueil de Bovelles de 1510-1511, *Que hoc volumine continentur: liber de intellectu*… Paris, Henri I Estienne (je distingue le père Henri I du fils Henri II en introduisant un I après le prénom du père, celui-ci n'apparaissant que comme éditeur-imprimeur au début du XVIe siècle). Cf. Céard, *Bovelles*. Jean Céard a souligné que le livre de Bovelles, comme celui de Clichtove, que nous allons ouvrir, sont tous deux dédiés à l'évêque Germain de Ganay. Il a également relevé que Bovelles mentionnait que cinquante était « mysticus numerus » dans le chapitre sur l'octade (*ibid.*, p. 223).

163 Cf. *P. Rami Algebra*, Paris, André Wechel, 1560.

164 Cf. Maclean, *Le Monde et les hommes*, p. 116. Cf. Vickers, *Critical Reactions* (sans parler des médecins).

165 Paris, Henri I Estienne, 1513. Cet opuscule est rare. On en conserve un exemplaire à Wolfenbüttel (HAB : A : 306.1 Theol. (2) ; in-quarto de 44 feuillets), qui fut relié au XVIe siècle (peau de truie estampée et petits onglets pour marquer le début des différents ouvrages) avec les dix livres des *Allegoriæ in utrunque Testamentum* d'Hugues de Saint-Victor, également imprimés par Henri I Estienne en 1517, et deux recueils de prières ecclésiastiques : la spéculation mystique et la spiritualité ecclésiale faisant excellent ménage. Sur ce texte de Clichtove, cf. Céard, *Bovelles*, p. 218. Dans sa thèse magistrale sur Clichtove, Jean-Pierre Massaut ne fait que citer ce texte sans l'analyser : *Josse Clichtove, l'Humanisme et la réforme du clergé*, Liège, 1968, tome 2, p. 21 (le renvoi de la note 36 au tome premier, p. 280s, ne concerne pas ce texte, présent dans la bibliographie, *ibid.*, p. 39).

166 « Per sexaginta fortes, universos prædicatores accipimus : qui decalogum legis perfectione operum implent, et denarium retributionis pro perfectione operum expectant » (*De mystica numerorum significatione*, f° 28r°).

167 « Reginæ sunt : qui intuitu regni cœlestis, doctrinæ inserviunt » (*ibid.*).

168 *Ibid.*, f° 26v°-28r°.

169 Cf. *Hugonis de Sancto Victore allegoriarum in utrunque testamentum libri decem*, Paris, Henri I Estienne, 1517, f° 4r° (ce traité est relié avec celui de Clichtove dans le recueil factice conservé à Wolfenbüttel, cf. ci-dessus, n. 165). Sur l'interprétation de l'Arche chez Hugues de Saint-Victor, il faut consulter Patrice Sicard, *Diagrammes médiévaux et exégèse visuelle*. Le *Libellus de formatione arche* de Hugues de Saint-Victor (Bibliotheca victorina 4), Paris, Turnhout, 1993.

170 Mais les rapports sont nombreux. Clichtove voyait ainsi dans soixante (développement des soixante reines de Cantique des cantiques 6, cf. *supra*) une multiplication entre les cinq sens et douze, celui-ci étant le chiffre de la doctrine apostolique (cf. *De mystica numerorum significatione*, ch. XX, f° 28v°).

171 Edition consultée, 1585, Bergame, Comin Ventura. Le volume compte près de 500 pages in-folio.

172 Au sujet du nombre 45, 2nde partie, p. 100 (ce qui nous permet d'apprendre que Bongo est né en 1542, ce qui est très souvent ignoré), en s'appuyant sur Ptolémée.

173 Le texte n'étant pas long, je le donne *in extenso* : « De numero XXCI. Magi inter cetera suæ disciplinæ dogmata, illum asserunt perfectissimum numerum, quem novies novem multiplicata componunt, is est 81. Iccirco, ut refert Anneus Seneca, qui forte fortuna tunc Athenis aderant Persarum Magi immolarunt Platoni vita functo, quod septimo Novembris die, quo natus fuerat, in nuptiis discumbens remotis dapidus expirasset, annum alterum et 80. absolvens absque ulla prorsus additione vel deductione, amplioris sortis quam humanæ rati, quod hunc numerum consummasset. Qua de caussa Labeo Romanus Theologus Platonem *inter Semideos*, ut Herculem et Romulum, referendum non dubitavit. » L'italique est mienne,

174 « Petrus Crinitus li.[ber] de honesta disciplina », p. 124 de la seconde partie.

175 « Diog.[enes] Laer.[cius] de vitis philos.[ophorum] lib.[er] 3. » *Ibid.*

176 Cf. Platon, *Timée* (Le Roy), f° A_{iii}v°. Loys Le Roy file la métaphore divine en ajoutant : « Il y a tele majesté en son parler, qu'on a estimé que, quand Dieu eust voulu user du langage des hommes, qu'il n'eust autrement parlé que Platon ; et l'appelle Ciceron, en plusieurs passages, pere non seulement de savoir, mais aussi de bien dire. »

177 Sénèque, *Lettres à Lucilius* LVIII, invention de Sénèque que Muret ne glosera pas (*L. Annæi Senecæ philosophi stoici opera quæ extant omnia. M. Antonii Mureti, P. Pinciani… opera et studio innumeris locis emmendata, notisque illustrata*, Paris, Nicolas Nivelle, 1587, p. 128 et 259).

178 Dans ses *Erreurs populaires relatives à la médecine* (2e éd., Paris, 1812) Richerand incriminera Pythagore dans son quatrième chapitre traitant des années climatériques (p. 75-94, ici p. 76s, 84s) avant d'attaquer Hippocrate et sa théorie des jours critiques fixes.

179 Un nombre pronique (ou oblong) est un nombre qui est le produit de deux entiers consécutifs égal au carré du nombre le plus petit augmenté de lui-même : $n \times (n+1) = n^2 + n$; avec l'exemple de 56 : $7 \times (7 + 1) = 49 + 7$. Le nombre pronique suivant est 72, non 63.

180 « Vetus autem theologorum mos erat divina mysteria tum mathematicis numeris et figuris tum poeticis figmentis obtegere. » Marsile Ficin, *Epistolarum libri VIII in Opera… omnia… in duos tomos digesta*, Bâle, [Adam et Heinrich Petri], 1576 (reprint Turin, 1959), p. 871. Cité par Luisa Capodieci, *Medicæa Medea*. Art, astres et pouvoir à la cour de Catherine de Médicis (THR 484), Genève, 2011, p. 270.

181 Cf. ci-dessous, citation des *Lettres historiques*, p. 108-109.

182 Cf. Josse Clichtove, *De mystica numerorum significatione*, Paris, Henri I Estienne, 1513, lettre-préface à Germain de Ganay, f° 1v°-2r°.

183 Cf. *De civitate Dei* XI, 30. Passage cité par Jean Céard dans son article « Bovelles et les traditions numérologiques », p. 217s. Clichtove cite un passage du *De doctrina christiana* II, [= II, xvi, § 25] : « Numerorum imperitia, multa facit non intelligi, translate ac mystice posita in Scripturis. » L'ignorance des nombres nous empêche de comprendre de nombreuses choses placées de manière figurée et mystique dans l'Ecriture.

184 Rapidement sur les nombres et la racine des nombres (*Théétète* 147d). Voir aussi *République* IX, 587d, le tyran éloigné du vrai plaisir de celui de l'homme royal « du triple du triple ».

185 Cf. Aristote, *Métaphysique* XIV, 6 ; cf. aussi Paolini, *Septem de septenario* qui s'appuie régulièrement sur Aristote.

186 Cf. *Epitome compendiosaque introductio in libros arithmeticos divi Severini Boetii ; adjecto familiari commentatio dilucidata… In super Astronomicon*, Paris, Wolfgang Hopyl (Hopilius) et Henri I Estienne, 1503 ; *Arithmetica decem libris demonstrata* [Jordanus Nemorarius « cum demonstrationibus Jacobi Fabri Stapulensis]. *Musica libris demonstrata quatuor* [de Lefèvre d'Etaples]. *Epitome in libros arithmeticos divi Severini Boetii* [de Lefèvre d'Etaples]. *Rithmimachie ludus quo et pugna numerorum appellatur*, Paris, Jean Higman et Wolfgang Hopyl, 1496 ; *Textus De Sphera Johannis de Sacro Bosco cum additione (quantum necessarium est) adjecta*, Paris, Wolfgang

Hopyl, 1500. Sélestat, Bibliothèque humaniste, K 1046 A-C, avec l'ex-libris : « Est Beati Rhynaw Schletstatii Anno Virginei Partus 1503. Decem et octo duodecis emptus. Parrhisiis. » Le père de Beat, Anton Bild, était originaire de Rhinau, d'où le nom adopté à Sélestat, que le fils latinisera en Rhenanus.

187 Puisque je viens de citer Loys Le Roy à la fin du chapitre précédent, on peut ajouter une phrase qui convoque les disciplines du quadrivium en relation avec le passage de Platon sur l'âme du monde : « Car non seulement le discours est estrange de soy, mais aussi les termes dont il [Platon] a usé sont fort eloignez de la commune maniere de parler, tirez de l'arithmetique, geometrie, et musique, sciences cogneues à peu d'hommes. » Manque juste ici l'astronomie. Cf. Platon, *Timée* (Le Roy), f° 29r°.

188 Cf. Zambelli, *Calvino e Nostradamus*, p. 220.

189 J'ai consulté une édition de 1500 du *De Sphera* imprimée par Wolfgang Hopyl (Hopilius), avec le commentaire de Lefèvre d'Etaples (et les notes manuscrites de Beatus Rhenanus dans son exemplaire acheté à Paris en 1503 (cf. note 186) ; mais encore le *Libellus Ioannis de Sacro Bosco, de anni ratione, seu ut vocatur vulgo, Computus Ecclesiasticus, cum præfatione Philippi Melanchthonis*, Paris, Guillaume Cavellat, s. d., préface de Melanchthon datée d'août 1538 ; ainsi que l'édition amendée par Elie Vinet, *Sphæra Ioannis De Sacro Bosco emendata. Eliæ Vineti Santonis scholia in eandem Sphæram, ab ipso Authore restituta*, Venise, héritiers de Girolamo Scotto (Scotus), 1574 (préface d'Elie Vinet datée du 1er mars 1550). Je renvoie encore à l'étude classique de Thorndyke, *Sacrobosco*.

190 Cf. Houzeau et Lancaster, *Astronomie*, en part. dans la longue introduction du volume 1, p. 215-219. Un parmi cent, Peucer relève également une critique facile et « mal argumentée » des astrologues errants (cf. Peucer, *Les Devins*, p. 601s ; Peucer, *De præcipuis divinationum generibus*, f° 305r°-v°).

191 C'est une critique de Bodin dans son Apologie, rapportant que Launay parlait d'eux en disant : « les Astrologues qui m'ont bien pipé ». Cf. Bodin, *Apologie*, f° 13v°. Faut-il voir dans ce courtisan Nicolas I de Clinchamp, seigneur de Launay, ou son fils Nicolas II ?

192 Cf. e. g. Vickers, *Critical Reactions*. Ceux-là considèrent souvent l'astrologie comme science occulte.

193 Cf. Gaurico, *Tractatus astrologicus*, f° 42v°.

194 Cf. Grafton, *Cardano's Cosmos*, p. 117s et 121-123.

195 Cf. *Commercio epistolare di Galileo Galilei*, pubblicato ed illustrato da Eugenio Albèri, Florence, tome I, 1859, p. 66s : « … e sia del suo climaterico il principio fra due anni e mezzo, e non fra diciotto mesi : il quale aneo spero che S. A. S. sia per superare felicissimamente col favore di Sua Divina Maestà, nelle cui mani principalmente risiede il governo di quelli, che ha destinati a reggere i popoli. » Galilée avait corrigé la date de naissance du Grand Duc, le 30 juillet 1549 et non le 19 juillet 1548. Je remercie vivement Massimo Danzi qui m'a signalé ce texte de Galilée.

196 En 1540. Propos rappelé par Garin, *Zodiaque de la vie*, p. 22.

197 Cf. *Benedicti Pererii Valentini, e societate Jesu Prior Tomus Commentariorum et Disputationum in Genesim continens historiam Mosis ab exordio mundi usque ad Noëticum diluvium, septem libris explanatam*, Ingolstadt, David Sartorius, 1590, in-octavo, [152]-1'081-[5] pages. Les index initiaux sont abondants.

198 *Ibid.*, p. 311, puis 331s. On se souvient que le cardinal de l'Eglise catholique romaine avait affirmé que l'incarnation et la naissance du Christ avaient eu lieu « par la puissance du ciel et des astres » (cf. Garin, *Zodiaque de la vie*, p. 39).

199 « Disputatio De longitudine vitæ priscorum hominum ante diluvium », p. 1026-1036. La pénultième dispute concerne la chronologie biblique d'Adam au Déluge (p. 1036-1050), la dernière, « De translatione et scriptis Henoch » (p. 1050-1081).

200 « Lege Censorinum in libro de natali die Romanorum » sur la longévité des hommes, comme Pline (*HN* VII, 49), après que Pereyra a donné les nombres d'années avancées par Epigènes (122 ans) et Bérose (117). *Ibid.*, p. 1026. En outre, Censorinus n'apparaît pas dans l'index initial, au contraire d'Albumazar ou de Pline, ce dernier ayant même droit à une vedette en caractère romain, alors que les entrées sont en italique. De même dans Pereyra, *Adversus fallaces et superstitiosas artes*.

201 Cf., entre autres traités, Servet, *Discussion apologétique*.

202 Cf. Fine, *Canons*. Il fait d'ailleurs mention du mouvement irrégulier du Soleil tel qu'il en a traité dans sa *Cosmographie ou sphere mondaine* (f° 6v°). Ses prédictions (derniers canons, 25-30) sont liées aux changements atmosphériques, aux négoce et négociations humaines, aux saignées et aux prises de médicaments, enfin aux moments propices pour semer, cultiver les arbres et la vigne.

203 Cf. Nostradamus, *Lettres inédites*, éditées par Jean Dupèbe (THR n° 196), 1983, n° XVIII de Lorenz Tubbe (Tubbius) du 1er décembre 1560, p. 64.

204 Cf. Leowitz, *Brevis et perspicua ratio*.

205 La préface de Hieronymus Wolf est datée d'Augsbourg (« Augustæ Vindelicorum »), le 1er mars 1557, f° Bv°. Il y cite quelques mots du début de la *Mathesis* de Firmicus (livre I, 3, 1) : « Quod quidem non tam subtilibus disputationibus fiet, quoniam si (ut Firmici verbis utar) Astrologia fidem suam hominibus responsionum apotelesmatumque divinis ac manifestissimis autoritatibus comprobarit [*lire* comprobavit]. » Firmicus avait : « … quia nobis fidem suam astrologia responsionum apotelesmatumque divinis ac manifestissimis auctoritatibus comprobavit. » « puisque l'astrologie a confirmé aux hommes par les autorités divines et les plus évidentes leur confiance mises dans ses réponses et leurs accomplissements. » Cf. Firmicus, *Mathesis*, livre I, p. 58s.

206 « Est doctrina de effectu syderum in elementis, et iis rebus quæ ex elementis constant. » Leowitz, *Brevis et perspicua ratio*, f° [B_3]r°.

207 Je ne donne l'original latin que de la quatrième branche et de ses trois subdivisions : « Postrema de privata cuiusque fortuna et statu agit. Etsi hæc quoque in tres partes potest distribui, in genethlialogiam quæ merito princeps cæterarum habetur, eaque de causa fere sola a nobis, neglec-

tis cæteris, colitur : in electiones temporum cuivis genesi faventium : et in quæstiones sive interrogationes de rebus quæ ex genesi cognosci nequeunt. » *Ibidem*.

208 *Ibid.*, f° [B_3]r°-v°.

209 Cf. Peucer, *Les Devins*, p. 601-604 ; Peucer, *De præcipuis divinationum generibus*, f° 305r°-307r°.

210 *Ibid.*, f° [B_3]v°.

211 « *D.* Audio. Sed quid tibi videtur de Pici sententia… et civilem prudentiam consuli jubet ? *A.* Laudo, et ei parere jubeo, non tamen propterea supervacanea existimanda est Astrologia. » *Ibid.*, f° [C_4]v°.

212 « Magna utilitas est, et summa voluptas, animo belluinis [= bestiales] voluptatibus non corrupto, mirabiles effectus syderum in his inferioribus corporibus cognoscere : et sic quasi per gradus quosdam, ad parentem et autorem rerum omnium Deum, ascendere. » *Ibid.*, f° [B_4]v°.

213 « *D.* Sed ad eam rem quid Astrologia est opus ? Nonne Christus nos semper orare, et paratos esse jubet ? *A.* Jubet, sed idem præmonet suos variis et arcanis rationibus : tantum abest, ut has naturales prædictiones, cuiquam invideat. Non enim omnia humano consilio provideri possunt, et quæ aut multum abesse, aut fortasse nunquam futura esse videntur, minus afficiunt animos. » *Ibid.*, f° Cr°.

214 *Ibid.*, f° Dv°.

215 « De morte », *Ibid.*, f° Pr°-[P_3]r°. L'occasion pour Leowitz de citer Savonarole, brûlé à Florence en 1498, ayant dans son horoscope Mars, seigneur de l'ascendant dans la dixième maison, conjoint à la Lune en Capricorne.

216 Cf. Calvin, *Astrologie judiciaire*, p. 53-56 (et Zambelli, *Calvino e Nostradamus*). Déjà Galien mettait au premier rang des planètes influençant la santé des humains et la vie sur terre la Lune (menstruations féminines, marées et rosées matinales).

217 Cf. Caroti, *Melanchthon's Astrology*.

218 Cf. Peucer, *Les Devins*, p. 597-601 ; Peucer, *De præcipuis divinationum generibus*, f° 302r°-305r°. Le texte parut en 1553.

219 Cf. Peucer, *Les Devins*, p. 601 ; Peucer, *De præcipuis divinationum generibus*, f° 305r°.

220 Cf. une nouvelle fois Garin, *Zodiaque de la vie*.

221 Cf. *Les Propheties de M. Michel Nostradmus, dont il y en a trois cens qui n'ont encores jamais esté imprimées*, Troyes, Pierre Chevillot, s. d. [ca 1611, cf. Michel Chomarat avec la collaboration de Jean-Paul Laroche, *Bibliographie Nostradamus : XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles* (Bibliotheca bibliographica Aureliana 123), Baden-Baden, 1989, n° 177, p. 98s. Cf. surtout les n° 13, p. 19 pour l'édition lyonnaise introuvable de 1556, et n° 19, p. 23, pour la première édition lyonnaise de 1557 avec la quatrième centurie achevée et les suivantes], f° 51r°. *Les Propheties de M. Michel Nostradmus, Medecin du Roy Charles IX, et l'un des plus excellens astronomes qui furent jamais*, Lyon, 1568, changent « hectique » en « hestique », ce qui est une coquille (f° 51r°).

222 Dans une lettre à Hans Rosenberger d'Augsbourg, en octobre 1561, Nostradamus promet à son correspondant l'achèvement prochain de son horoscope (genitura), puis une pronostication (revolutio) pour l'année 1562 et 1573, son année climactérique (« Ubi absoluta [tua genitura] erit, quam primum ad te mittam, simul cum altera revolutione anni 1562 necnon 1573 qui, ut scis, annus est tuus climactericus »). Cf. Nostradamus, *Lettres inédites*, éditées par Jean Dupèbe (THR n° 196), Genève, 1983, n° XXXII, p. 103. En répondant à cette lettre, Rosenberger évoque l'horoscope de son fils Hans II et les maladies qui le menacent dans ses vingt et unième et trente-cinquième années – multiples de sept bien sûr, mais Rosenberger n'a pas besoin de le préciser (*ibid.*, lettre n° XXXIV, p. 110).

223 Lyon, chez les héritiers de Pierre Roussin. Un grand merci à Jean Céard qui m'a fait parvenir la page 4 de cette vie, que je cite. Sur le « secrétaire » de Nostradamus, voir du même, « J. A. de Chavigny : le premier commentateur de Nostradamus », *in Scienze, credenze occulte, livelli di cultura*, Convegno internazionale di studi (Firenze, 26-30 giugno 1980), Florence, 1982, p. 427-442.

224 Paris, Jean Richer, 1588, (BnF : Résac V 29287). L'auteur signe son épître dédicatoire de Toussac, le premier janvier 1588. C'est Denis Crouzet qui a mentionné cet almanach dans son étude sur le genre, surtout parisien dans la seconde moitié du XVIe siècle, cf. Crouzet, *Ligue*, p. 324s, en citant le passage sur l'année 1589 climatérique. Jean Tabourot cite dans la préface un autre de ses pseudonymes, un anagramme, Thoinot Arbeau, auteur du *Compot et manuel kalendrier* (Paris, Jean Richer, 1588) signant ainsi les deux œuvres.

225 « Ranzovius [= Rantzau] en son traité des periodes des Empires, sur la fin, dit : l'année 1588, qui est du monde 5558, selon la supputation de Bucolzer et d'autres, est climacterique, car elle contient en soy sept fois septante-neuf, avec quatre fois sept. Et l'an prochain 1589 est aussi climacterique, parce qu'il contient en soy sept fois deux cens vingt-sept, comme aussi septante fois vingt-deux et sept fois sept, de sorte qu'il ne faut point douter que de grands remuëmens et une fatale mutation n'advienne, non seulement à une ou deux regions, mais à toute la terre » (cf. *Almanach ou prognostication des laboureurs*, f° 24v°).

226 Cf. Reinstein, *Urania Ranzovia*, f° Cv°, depuis 63 jusqu'à 5'544, en passant par 1512 et 1575, puis 1953 et 2016 pour notre temps.

227 Tabourot donne *in fine* quelques pages moins astrologiques sur « Des ans septenaires, novenaires et climacteriques » (cf. *Almanach ou prognostication des laboureurs*, f° 34v°-35v°). Son savoir vient d'Aulu Gelle (avec la lettre d'Auguste), de Julius Firmicus Maternus et de Rantzau : « Si tu veux voir un recueil de ceux qui sont morts en ces années là [septénaires et novénaires], voy Ranzonius en son traité des Ans Climacteriques. Voy aussi pour le regard des nombres septenaires et novenaires ce que dit Agrippa [de Nettesheim] en son Occulte philosophie, et depuis luy Onciaque, conseiller du duc de Savoye, en a traité en son livret intitulé *Decas locorum numeralium.* » Tabourot termine son ouvrage en donnant un tableau des années, puis des jours critiques, le tableau des années s'achevant sur « 126. Climacterique », comme chez Rantzau (f° 36r°-39r°).

228 Anvers, Christophe Plantin, 1580. Le titre se poursuit : « quibus additæ sunt Astrologicæ quædam prædictiones veræ ac mirabiles omnium temporum, desumptæ ex Josepho, Suetonio, Tacito, Dione, Xiphilino, Cuspiniano, et aliis, ex quibus certitudo ac veritas harum disciplinarum colligi potest… Collecta ab Henrico Rantzovio, ac edita à Theophilo Silvio, anno M.D.LXXX. » On le retrouve réédité à Leipzig, par Johann Steinman, en 1581. D'après ce titre, ce ne serait donc pas Rantzau lui-même qui aurait édité ce livre, mais un certain Theophilus Sylvius.

229 « *Adjectus est præterea tractatus de annis Climactericis, una cum variis exemplis illustrium virorum qui annis iisdem et præsertim anno 49, 56, et 63 perire* ; versus insuper nonnulli de Planetis ac signis, mensiumque laboribus, quæ omnia tam lectu jucunda, quam scitu necessaria videntur. » Je n'ai souligné que les mots traduits ici.

230 Cf. *Henrici Rantzovii de conservanda valetudine liber, in privatum liberorum suorum usum ab ipso conscriptus ac editus a Delhlevo Sylvio. In quo de diaeta, itinere, annis climactericis et antidotis praestantissimis, brevia et utilia praecepta continentur*, Leipzig, Johann Steinman, 1576, ch. 35, « De annis climactericis ».

231 Cf. Tyard, *Solitaire second*, p. 68s. Le deuxième paragraphe du traité porte comme titre : « Aristote a vescu 63 ans, et Platon 81. Vray moyen de prolonger sa vie. Tranquillité d'esprit. Enchantement de l'Ame ». Tyard écrit : « Dequoy si ce lieu le requeroit, j'alleguerois autres exemples que de Platon et d'Aristote, desquels cestuy accomplit le neufiesme septenaire, et celuy parvint jusques au *grand climactere* de neuf fois neuf, ou de Xenophile musicien qui arriva jusques au cent cinquiesme an de son aage sans avoir souffert aucune maladie » (p. 68 ; c'est moi qui souligne). Pour Tyard, c'est la tempérance de l'âme qui communique au corps la vie ou la maladie, c'est elle qui est la vraie façon de prolonger la vie, alors que « la musique est vraye image de temperance » (p. 71). Tyard, on le sait, était également passionné par l'astrologie et l'astronomie, ayant composé des éphémérides complexes et très détaillées (312 pages in-folio). Cf. *Ephemerides octavæ sphæræ seu Tabellæ diariæ Ortus, Occasus et Meditationis Cæli illustrium stellarum inerrantium, pro universa Gallia, et his regionibus quæ Polum Boreum elevatum habent a 39. ad 50. gr.*, Lyon, Jean de Tournes, 1562 (privilège royal du 20 octobre 1561).

232 Tyard devint évêque en 1578 (il était né en 1521). Dans des pages du *Second curieux* consacrées au monde périssable (avant un développement sur les trois puissances – pure et absolue de Dieu pour créer *ex nihilo* ; puissance d'obéissance avec la création de l'homme de « la poudre de terre » ; puissance naturelle pour la propagation des corps inférieurs), Tyard regrette le temps où les hommes vivaient 900 ans (Noé de fait), alors qu'aujourd'hui ils ne peuvent « trainer, bien que languissamment, outre le neufiesme Climatere » (cf. *Les Discours philosophiques de Pontus de Tyard, Seigneur de Bissy et depuis Evesque de Chalon*, Paris, Abel L'Angelier, 1587, f° 327v°). Soumis à la seule puissance « pour la propagation et continuation des especes des corps inferieurs » (p. 329v°), les hommes ne peuvent que rarement dépasser 63 ans (ou 81, selon le nombre qu'on associe au *neufiesme Climatere* – neuf fois sept ou neuf), âge que Pontus de Tyard dépassa largement, mourant en 1605, comme

Théodore de Bèze. Je remercie à nouveau Jean Céard de m'avoir rendu attentif à ce passage. La longévité des patriarches et la nôtre ne sont plus comparables.

233 A la fin du *Discours du temps, de l'an et de ses parties* de 1556, lu ici dans la réédition de 1587, dernier des *Discours philosophiques de Pontus de Tyard*, Paris, Abel L'Angelier, f° 367v°-368r°. La citation complète précise : « Mais nous ne prenons pas garde (dy-je) que ce dont nous parlons [le temps] s'escoule et passe insensiblement, nous laissant derriere et petit à petit nous approche l'an climacteric qui finira le jour de nostre vie. Quand encores (repliqua-t-il [il s'agit d'un dialogue de Maurice Scève avec ses élèves]) les ans climacteriques seroient fataux, leur fatalité me semble si bien diversifiée, que le plus prochain ne nous oste l'espoir d'en joindre encor un autre ; et croy que Hippocrate ny Solon n'auront si bien borné nostre vie, que nous n'arrivions au grand Climactere Stasean [Staseas était un philosophe aristotélicien de Naples du premier siècle avant J.-C., dont parle Cicéron en plusieurs endroits]. Le plus jeune de nous a fait du moins trois sepmaines d'années, ainsi revolu trois ans climacteriques, et tel en a bien passé quatre… » Tyard, tout en s'y intéressant, relativisait la fatalité d'une année climactérique que l'homme peut dépasser pour en atteindre une autre.

234 « Ne annos climactericos sive decretorios omnino silentio prætereamus, sciendum est horum annorum observationem non esse superstitiosam, sed ex usu et experientia natam. » *Henrici Rantzovii de conservanda valetudine liber*, Anvers, Christophe Plantin, 1580, p. 98.

235 « Ciceronem etiam annos climactericos observasse, inde constat, quod in Somnio Scipionis ait… [citation du ch. v] Hic fuit annus climactericus Scipionis quinquagesimus sextus. Et Paulo post eodem loco Cicero ait : Septimum numerum rerum omnium fere nodum esse. Sic et Hippocrates ætatem hominis septenario dierum numero constare ait. » *Ibid.*, p. 100.

236 On lit ainsi : « Ergo septenarius numerus geminam vim obtinet vinciendi » (cf. Macrobe, *Songe* (Bade), f° VIIr°-v°), puis d'autres renvois au chiffre sept : les dents de lait apparaissent après sept mois, et elles sont remplacées après sept ans ! « Notandum vero quod cum numerus septem se multiplicat, facit ætatem quæ proprie perfecta et habetur et dicitur : adeo ut illius ætatis homo : utpote qui jam perfectionem et attigerit et necdum præterierit : et consilio aptus sit, nec ab exercitio virium alienus habeatur » (f° VIIIv°). Tout ce passage est à l'honneur du chiffre sept : le nombre de matières dans le corps (de la moelle aux ongles), le nombre de membres, etc. Surtout, le passage s'achève sur le chiffre de cinquante-six, sans que le mot 'climactérique' ait été prononcé, on le sait : « Nam per septenos octies solis anfractus reditusque, quinquaginta sex significat annos, anfractum solis et reditum annum vocans, anfractum propter Zodiaci ambitum, reditum quia eadem signa per annos singulos certa lege meritur » (f° Ixr°). Josse Bade n'annotera pas ce passage, pas davantage que Joachim Camerarius dans sa propre édition de Macrobe (*Macrobii Ambrosii Aurelii Theodosii… in somnium Scipionis libri II*), parue à Bâle, chez Johann Herwagen, en 1535, p. 11-20. Une édition comme l'édition aldine de 1528 permettait cependant de rebondir sur l'année climactérique, puisqu'à Macrobe elle associait le *De die natali* de Censorinus (, f° 293r°-

322r°, le chapitre « Distinctiones ætatum hominis secundum opiniones multorum », f° 306r°-307v°), sans mention à l'index initial néanmoins. Vives, en commentant le *Songe de Scipion* n'associera pas davantage d'âge climactérique en passant par la multiplication de sept et de huit et donc par l'âge de cinquante-six ans. Cf. Juan Luis Vives, *Somnium et vigilia in Somnium Scipionis (Commentary on the* Dream of Scipio*)*, edited with an introduction, translation and notes by Edward V. George, Greenwood (SC), 1989, Vigilia 22s, p. 114-119.

237 Cf. Macrobe, *Songe,* livre I, chapitre vi (la perfection du nombre sept). La quarante-neuvième année, produit de sept par sept, est pour Macrobe la plus parfaite de toutes : son propos est bien loin de celui de Censorinus repris par Rantzau.

238 Cf. *Henrici Rantzovii de conservanda valetudine liber*, Anvers, Christophe Plantin, 1580, p. 101.

239 Le *Henrici Rantzovii de conservanda valetudine liber* fut réédité à Anvers chez Plantin en 1580, puis en 1584 (« Tertia editio auctior et emendatior »), avant 1585 à Cologne (Maternus Cholinus), puis à Francfort en 1596 (J. Fischer), 1597 (les héritiers de Fischer) et 1604 (Jonas Rosa (Rhodius)), à nouveau à Leipzig en 1624 (G. Defner), etc.

240 Mort selon les uns le 31 décembre 1598, pour les autres le 1er janvier 1599, pendant la nuit de la Saint-Silvestre en tout cas.

241 Cf. *Heinrich Rantzau (1526-1598) - Statthalter in Schleswig und Holstein. Ein Humanist beschreibt sein Land.* Eine Ausstellung im Landesarchiv Schleswig-Holstein, von Marion Bejschowetz-Iserhoht, Hans Braunschweig, Reimer Witt und Heyo Wulf (Veröffentlichungen des Schleswig-Holsteinischen Landesarchivs 64), 1999.

242 Cf. Rantzau, *De Somniis*, p. 58. [**= médaillon**]

243 Cf. Zeeberg, *Rantzau*, et mon compte rendu dans la *BHR* 67, 2005, p. 467s.

244 Cf. Henrici Ranzovii Nobilis Holsati *Horoscopographia, continens fabricam cardinum cœlestium ad quodvis datum tempus : et viam deductionis Ptolemaicam*, Strasbourg, Anton Bertram, 1585 ; Rantzau, *Tractatus astrologicus* ; Rantzau, *Catalogus* ;

245 Henrik Rantzau, *Diarium sive calendarium Romanum, œconomicum, ecclesiasticum, astronomicum, et fere perpetuum. Ad dies veteris Juliani et novi Gregoriani anni accommodatum… Opus Astronomis, Medicis, Patribusfamilias, Militibus, Viatoribus utilissimum*, Wittenberg, Christoph Axin, 1593 (Cambridge (MA), Houghton Library, *GC5.R1764.593d).

246 Cf. son *Commentarius bellicus libris sex distinctus, praecepta, consilla, et stratagemata… complectens*, Francfort/Main, Zacharias Palthenius, 1595 (Bibliothèque municipale de Grenoble, C.49, CGA). On peut juste signaler dans le livre V de l'ouvrage le chapitre 4, « De Astrologia Nautica, id est, præsagiis tempestatum et pluviarum, secundum Solis, et Lunæ, siderumque observationes » (p. 284-293). Les considération commencent par la couleur du ciel – le soleil bleu sombre (*cæruleus*) à l'ouest est signe de pluie, le soleil de feu indique le vent –, les nuages, les étoiles principales, puis tombe un élément astrologique, « quand la Lune passe par le Cancer, le Lion et le Verseau, généralement les vents se déchainent »

(p. 286). Une telle remarque est toutefois rare, on ne la retrouve qu'avec la pénultième observation qui relève, en s'appuyant sur l'expérience des vieux marins, des jours dangereux en février, mars et avril, en relation avec certaines phases de la Lune (XXV) ou quand la Lune rencontre Mars (c'est-à-dire une conjonction, une opposition, voire un carré), surtout lors d'une conjonction entre Mars et Saturne. L'observation des oiseaux est davantage utile (observation X), mais surtout l'observation des phénomènes atmosphériques. Rien de climactérique ici.

247 Cf. Zeeberg, *Rantzau*, p. 16. Il est vrai que Georg Ludwig Froben avait rassemblé et édité en 1593, à Francfort chez Johann Wechel, des *Epistolæ Consolatoriæ Regum, Principum, Comitum, Baronum, Nobilium, aliorumque clarissimorum et doctissimorum virorum ad Henricum Ranzovium… ex patris, liberorum, et consanguineorum morte luctu affectum* ; j'ai consulté la seconde édition augmentée (avec des lettres de 1595), également à Francfort, aux dépens de Peter Fischer, 1595.

248 Cf. Froben, *Epistolæ Consolatoriæ*, f° 11r°-v°. De nombreuses lettres font l'éloge de Johann Rantzau, célèbre général danois qui fut gouverneur du Schleswig-Holstein en récompense de ses victoires, gouvernement dont hérita son fils, notre spécialiste de l'année climactérique. Un fils d'Henrik se prénomma Johann, dont de nombreuses lettres de cette collection font état de la mort. L'épitaphe du fils composée par le père donne la date funeste du 17 octobre 1582 (*ibid.*, p. 91s). D'autres font la louange de Friedrich Rantzau, vaillant capitaine au service d'Henri III qui mourut en 1587 (lettre du roi à Henrik Rantzau du 29 mars 1588, p. 128s ; le 27 août 1589, une lettre d'Henri IV recommande Jacques Bongars, son ambassadeur qu'il envoie au Danemark, p. 157). C'est encore la mort d'un autre fils en 1591, Caius (p. 170ss), puis d'un autre, mort jeune à Lubek, le 27 juin 1572 à l'âge de 11 ans, Theodor Rantzau (p. 315ss). Sur une gravure représentant sa femme, lui et leurs douze enfants, quatre garçons sur sept et une fille portent une croix. Sont vivants Franz, Breido et Gerhard. Je n'ai rien trouvé sur la fille décédée.

249 … qui mourra dans son année climactérique le 3 février 1602 (*20 décembre 1539), mais Rantzau était mort depuis trois ans.

250 Cf. Froben, *Epistolæ Consolatoriæ*, p. 182s (lettre du 1er juin 1587, avec mention de Caius). On trouve aussi une réponse de Lipse à Rantzau du 15 mai 1591 (p. 220s), une de Rantzau à Lipse le 6 novembre 1594 (p. 346). Au sujet de la mort de Caius Rantzau, Chytraeus écrivit une très belle et longue lettre (p. 187-191, à la date du 1er mai 1591), à laquelle Rantzau répondit plus longuement encore, ouvrant d'abord un catalogue de la consolation des philosophes (p. 191-206). Sa consolation gît toutefois dans l'espérance de la résurrection des corps et dans l'immortalité de l'âme (p. 194). Dans ce discours chrétien, la « preuve climactérique » n'intervient pas. En revanche, dans certaines lettres, il est fait mention des années climactériques, l'un ou l'autre mentionnant la lecture d'un livre de Rantzau, voire de deux, à l'instar de Martin Marstaller, précepteur des fils du duc de Poméranie, le 5 mars 1594 : « De conservanda enim valetudine utilissimum illum librum tuum ante annos quatuordecim legeram. Videram paulo post de arte Astrologorum et annis climactericis eruditissimum Commentarium tuum ; Versus item quosdam tuos puros, elegantes,

suaves » (p. 324-329, ici p. 325). Rantzau répondit à Marstaller le 1er avril (p. 333-335).

251 Cf. Froben, *Epistolæ Consolatoriæ*, entre les pages 454 et 455 (dernière pièce avant l'index) : « … Hoc monumentum… in perpetuam memoriam honoris ac virtutis D. Friderici Danorum regis etc. ab Henrico Ranzovio eiusdem vicario… anno Christi 1588 quo annum ætatis agebat 63. »

252 « Collegimus, Lector, Silvulam quandam exemplorum, quæ ostendunt Astrorum scientiam a summis ingeniis, tam in Ecclesia, quam extra hanc, semper fuisse expetitam : atque in hac plerosque ita versatos esse, non ut fallacibus somniis (quemadmodum nonnulli artem calumniantes scribere non erubuerunt) se et alios deciperent ; sed vera, et nisi a prima caussa secundæ inhibeantur, certo eventura prædicendo, æterni sibi nominis famam ab arte compararent. Hisce exemplis, quæ excitandis bonis ingeniis ad amandam, majoreque quam antehac studio cognoscendam doctrinam astrologicam sufficere videbantur, adjecimus tractatum, brevem quidem, sed inprimis utilem et scitu necessarium, de annis climactericis, *in quibus insignes maxime in hominis vita et valetudine mutationes accidere, experientia quotidiana testatur ; atque eundem compluribus exemplis, tam ex sacris, quam profanis scriptoribus petitis illustravimus : ut homines liberaliter doctos ad considerationem harum rerum, quæ ad regendam valetudinem plurimum faciunt, invitaremus.* » *Ibid.*, p. 5 (une nouvelle fois, en italique ce que j'ai traduit). Dans cette adresse, Rantzau cite, entre autres, Hippocrate (et le célébrissime aphorisme qu'on lui attribuait, *ars ipsa est longa, vita vero brevis*, p. 7), mais rien sur l'année climactérique puisque le médecin antique n'en a jamais rien écrit.

253 Cf. *infra* p. 85-87.

254 *Ibid.*, p. 19. Le « Catalogus imperatorum… » commence ici. « Adam primus parens, perfecte calluit disciplinam rerum cælestium », écrit-il en s'appuyant sur Flavius Josèphe.

255 *Ibid.*, p. 24. Le nombre d'or est un nombre compris entre 1 et 19 qui caractérise une année dans un cycle de dix-neuf ans, sachant qu'à la fin du cycle, les phases de la lune retrouvent aux mêmes dates les positions qu'elles avaient dix-neuf ans plus tôt par rapport aux révolutions de la terre autour du soleil.

256 *Ibid.*, p. 27s. Cf. *L'Ordre du temps*, p. 137-140.

257 *Ibid.*, p. 31.

258 *Ibid.*, p. 47.

259 « Reginæ Franciæ Catharinæ Medices Henrici Regis conjugi prædictum est ab astrologis eam natam esse ad destruendum principatum, ad quem connubio perveniret, teste Guicciardino. Quemadmodum etiam eius annunculus Pontifex Clemens VII. Carolo V. retulit, Jovio narrante in sua historia. Id an ita sit, penes lectorem judicium esto. » *Ibid.*, p. 53.

260 « De annis climactericis. Id est, scansilibus, qui ex numeris, velut per gradus scalarum ascendunt et colliguntur », *Catalogus imperatorum…*, *op. cit.*, p. 56.

261 « Primi et pæcipui colliguntur a septimo numero, et hi hebdomatici sive climacterici nominantur… Reliqui a nono numero computantur, et hi enneatici sive decretorii nominantur. » *Ibid.*, p. 56.

262 « Periculosissimi autem 49. 56. et 63 ; præsertim si malefici sunt in 2 aut 8 domo nativitatis, aut loca hylegialia ad malos planetas et eorum radios his annis perveniunt ». *Ibid.*, p. 57. Camerarius nous donne le sens d'*hylegium* dans son *Commentarius de generibus divinationum* de 1576, p. 13 : « Ut eius, quem ἄφετον nominant, (quod Arabibus hylegium est) partem, quam ducunt ad Lunæ locum in themate genethliaco, si hoc novam Lunam habet, a parte congressus Solis et Lunæ antecedentis plenilunii, eundem numerum ab horoscopo numerantes. »

263 « Hicque annus 63., Firmico testante, ex hac causa Androclas ab Aegyptiis dictus est, quod omnem vitæ substantiam frangat ac debilitet : multique illustres viri eo anno perierunt, ut sequens catalogus indicabit. » *Ibid.*, p. 57. *Androclas* n'existe pas en grec classique. Le mot est composé du substantif ἀνήρ, 'homme', et du verbe κλάω, 'briser' ou 'infléchir', et signifie donc 'ce qui brise ou infléchit la vie de l'homme'.

264 De fait, la plupart des références renvoient à des mentions du chiffre sept, non de l'année climactérique.

265 « … hanc observationem non esse superstitiosam, sed usu et experientia comprobatam. Caussas tamen plerique non adferunt, quare annis his certis talia contingant ; quanquam enim in eo omnes consentiunt, quod ita fieri constat, sed cur id fiat, non addiderunt. » *Ibid.*, p. 58.

266 Cf. Grantley McDonald, *Marsilio Ficino in Germany from Renaissance to Enlightenment : A Reception History*, Genève, 2013, pages consacrées à « Heinrich Rantzau ».

267 « Ego vero arbitror, salvo tamen aliorum quorumcunque judicio, Saturnum quidem esse caussam præcipuam, sed tamen non propter eam solummodo rationem, quam Marsilius adfert, sed propterea, quod plerumque est peregrinus et interfector mortalium, et quod singulis fere septem annis ad quadratum loci, aut si minus, ad contrarium naturæ signi, unde egressus est, pervenit. Et quemadmodum Luna, quæ nobis proxima est et motu celerrima, fere septimo quoque die in contrarium signum eius naturæ, unde est egressa, progreditur, et inde criticos producit dies, qui in morbis vel ad salutem, vel ad mortem, vehementem adducunt mutationem : ita Saturnum, qui motu est tardissimus, et tot annos fere, quot diebus Luna in uno signo commoratur ; hos periculosos annos, ac climactericos operatur, et has mutationes humorum causatur, cum in generalibus temporum decretis Saturnus non parum momenti habeat, quemadmodum Luna in diebus, secundum Ptolemæum. » *Ibid.*, p. 59. Rien sur cela dans la somme de Klibansky, Panofsky et Saxl, *Saturne et la Mélancolie*, Paris, 1989 (version originale anglaise en 1964).

268 « Adjuvam illum et cæteri planetæ, propterea quod hi singulis septem annis una cum Horoscopi profectione ad oppositum quadratumve signi, aut ad 7. 8. et 12. domum alicuius nativitatis perveniunt, quæ sunt loca adversa, infortunata et formidolosa bonis et vitæ hominum, et quod semper septimo quoque anno horoscopus et planetæ omnes perveniunt profectione ad septimam domum aut signum oppositum, in quo ultimo præterlapso septenario anno fuerunt. Qui locus est oppositus naturæ contrarius et semper adversus : ita ut sic planetæ et horoscopus una cum

Saturno frangant, debilitent, et opprimant naturam et vitam his temporibus ex commotione et alteratione humorum. » *Ibid.*, p. 59s.

269 *Ibid.*, p. 63.

270 « Additur his nonus cum septenarius, ipse est/ Perfectus, vires sed nimis interimit./ Scilicet his annis multi periere duobus,/ Quorum laus celebris Marte togaque fuit./ Hi quoque nunc variis fortunæ casibus anni/ Subjiciunt multos exitiumque ferunt » *ibid.*, p. 65s.

271 « Hi annis enneaticis interierunt », *ibid.*, p. 77-84.

272 « Sequentes perierunt anno 49. », *ibid.*, p. 84s.

273 *Ibid.*, p. 90-94. Suivent (p. 95-98) deux tableaux sur les années climactériques et ennéatiques, avant des vers sur les planètes et les mois, puis des vers variés (p. 99-109).

274 « Maria virgo mater Domini nostri Jesu Christi, secundum traditionem Eusebii » (p. 91). Dans son *Chronicon*, Eusèbe la fait mourir en l'an 48 après la naissance de Jésus, sans autre précision. Il n'ajoute rien de plus dans son *Histoire ecclésiastique*. Dans la *Légende dorée*, il est toutefois dit que Marie enfanta Jésus à l'âge de quinze ans (éd. GF 133, tome 2, p. 86, ch. « L'Assomption de la bienheureuse vierge Marie »). Quinze et quarante-huit font bien soixante-trois ans. Je n'ai pas trouvé d'autres allusions à la mort de la Vierge dans son âge climactérique, sinon chez Codronchi (1620) qui pille Rantzau, (cf. Codronchi, *De annis climactericis*, p. 15). Il se réfère à Eusèbe (« secundum Eusebii traditionem ») et ajoute : « et computationem Bucholzeri, et ex Bergomensis carmine ».

275 *Heron mechanicus, seu De machinis artibus atque disciplinis*, Strasbourg, Nikolaus Wyriot, 1580.

276 On retrouve la figure de l'horoscope et le jugement dans le *Tractatus astrologicus* de 1593 (p. 327), avec la mention « Huic addidi etiam judicium, quod doctissimus vir Conradus Dasypodius Astrologus Argentinensis ante 14. annos succincte de ea [tabula] conscripsit. »

277 « Omnes planetæ sunt in planetarum exaltationibus : ergo honores./ 1. [symbole du Soleil = Sol] in exaltatione excellentes honores atque dignitates largitur. » Cf. Rantzau, *Catalogus*, p. 96. On peut noter qu'un lecteur ancien de l'exemplaire conservé à la Houghton Library de Harvard (cote : *GC5 R1764 580c) a écrit sous l'horoscope « Mortuus 1601 », mais on sait que Rantzau est mort en 1598. Ce lecteur s'est aussi déchainé sur la notice dévolue à l'empereur Vespasien, mort au cours de sa soixante-dixième année de vie, en gribouillant deux mots avant *Christi natalem* et, à la ligne en dessous, deux autres mots après *juxta occasum*, dont un verbe finissant par *-scessit* [*discessit* : il a quitté] (p. 70).

278 Pour Scaliger, cf. *infra* p. 130s ; pour Béroalde, *Chronicon Scripturæ sacræ authoritate consitutum*, s. l., 1575, p. 35-37. Dans ces pages, Béroalde cite Censorinus et Aulu Gelle pour faire de l'année jubilaire une année climactérique, critique donc, car toutes les choses bougent pendant les années climactériques.

279 Cf. Johann Reinstein, *Urania Ranzovia. Astronomischer Bericht, von den gefehrlichen Wechssel Jaren, Mit Astrologischer Beschreibung der sieben Alter und irer Eigenschafften, Aus Ranzovio und Cardano das mehrer teil*

gezogen, verdeutscht und furgestellet, Erfurt, Melchior Sachse [der Jüngere, Erben], 1587. L'indication *verdeutscht* vient du fait que les ouvrages de Rantzau et de Cardan étaient écrits en latin. La dédicace est datée du 20 mars 1568, mais il s'agit d'une coquille pour 1586 (f° A_{ii}v°), alors que le « Verzeichnis der gefehrlichen Wechssel und Falljar der Menschen » est une reprise du tableau de Rantzau reproduit ci-dessus.

280 *Ibid.*, f° [Aiii]v°, pour la référence au chevalier du Holstein.

281 Paris, Michel Daniel, 1618, livre divisé en trois traités, « Le troisiesme est du Compost et Kalendrier, traictant des divers temps, années, Cycle Solair et Lunair… »

282 « L'an appellé Climateric ou Graduel est le septiesme, neuviesme, ou autre tel, jusques au soixante troisiesme an apres la naissance de quelqu'un, ausquels les corps humains endurent et souffrent de grandes maladies, par les mutations diverses de leurs humeurs et temperaments : ce qui est tres necessaire à tous ceux et celles qui professent la Medecine, ou qui sont desireux de leur santé, pour sçavoir les jours critiques, contemptables et intercalaires, et en apres prévenir à tous les évenements. Car comme le tesmoigne le docte Celse, les petits enfans sont en grands dangers environ le quarantiesme jour apres leur nativité, et au septiesme et quatorze an, et ainsi d'autres dans le cours de leur vie, pour nous enseigner qu'il ne faut negliger la science de tels jours decisifs pour y obvier par un bon régime de vivre et par bons medicaments topiques, d'autant que les corps estans remplis de quantité d'humeurs peccantes, icelles viennent le plus souvent à rengreger la maladie, laquelle eschet en telles periodes et revolutions d'années, que l'on appelle an Climateric. Ce que nous voyons aussi tres-bien observé par les Medecins, lesquels sur ce subject pratiquent la sentence du divin Hypocrate au second livre de ses Aphorismes : *Septenorum quartus est index…* » Chapitre « De la diversité des ans » du livre III, p. 185s. Saulnier ne fait que copier et paraphraser Lemnius, le Lemnius de 1567 traduit en français (cf. *infra* p. 81-84) !

283 « Etenim si qua fides astrologis, nemo temere fortunatus est in eo, a quo genesis abhorret. » Cf. *Dialogus Ciceronianus sive de optimo genere dicendi*, édition de Pierre Mesnard, *in Opera omnia* I-2, Amsterdam, 1971, p. 648.

284 L'intérêt pour les choses astrologiques était dans la famille. Dans ses *Prognostica* publiés en 1535 (*In hoc libello cura et diligentia Joachimi Camerarii Qu. perfecta, hæc insunt. Erratum in quo circiter quadraginta loca autorum cum veterum, tum recentium notantur. Aeolia, in qua exponuntur nomina locaque Ventorum Græca et Latina. Phænomena, quæ est siderum et stellarum historiola. Prognostica, ubi supra trecenta et triginta indicia tempestarum memorantur*, Nuremberg, Johann Petreius ; on trouve le poème *Prognostica* aux folios 37r°-45r°), Camerarius père avait mis en vers « Signa futurorum per tempora certa notasque/ Vel faciendi operis, vel fugiendi operis (*ibid.*, f° 37r°). Il avait immédiatement affirmé : « Ergo sequor, quid enim refert, quo nostra voluntas/ Ducit, et hæc multis sæpe fit ipsa Deus », tout en s'opposant ensuite à l'idée, quoique mollement. Le soleil, la lune, les nuages nous donnent des signes. « Nec rutilus fervensque ut aheno bulliet intus,/ Nec tumida, aut maculis ora notata geret,/ Non aurorifero quoquam palloris in ortu,/ Plurima quæ dicunt, nomine tristis

erit,/ Tunc tibi crede diem sponderi flamine cassum,/ Hanc et aquis vacui temporis esse fidem » (f° 37v°-38r°). Gaurico, dans l'horoscope qu'il dressa de lui (parution en 1552), définit Camerarius l'Ancien comme « Orator, et Poeta egregius, Astrorum cognitione peritus », expert en la connaissance des étoiles, un astrologue de fait. Cf. GAURICO, *Tractatus astrologicus*, f° 79v°.

285 Cf. *Commentarius de generibus divinationum ac Græcis Latinisque earum vocabulis*, Leipzig, Johann Steinman, 1576.

286 « Quintum genus erit eorum, quæ forte, temere, casu eveniunt, Græcis τυχηρὰ sunt. Tales sunt sortitiones, id est, κλῆροι » (p. 10s).

287 « in quibus recentis memoriæ exemplum habemus summorum virorum Martini Luteri et Philippi Melanchthonis » (p. 12).

288 « Vocarunt autem Astrologi communiter κλιμακτῆρας omnes dubias et periculosas atque tristes significationes in themate genethliaco, his aut illis temporibus sese ostendentes » (p. 13).

289 A Nuremberg, chez Johann Petreius (Camerarius avait entièrement traduit les deux premiers livres, alors que c'est la traduction de Pontano qui accompagnait le *Centiloquium*).

290 Cf. *Claudii Ptolemæi de prædictionibus astronomicis, cui titulum fecerunt Quadripartitum, Græce et Latine, Libri IIII, Philippo Melanthone interprete*, Bâle, Joannes Oporin, 1553 (Londres, BL : 718 b 4 (1-2), ex-libris manuscrit au bas de la page de titre, « Isaacus Casaubon » ; je ne sais si cet exemplaire a déjà été repéré, ni si toutes les notes anciennes sont bien de sa main, mais le fait demeure qu'il possédait une édition du *Tetrabiblos*). C'est en grec que Casaubon a lu le *Tetrabiblos*, annotant en marge (« Genethliologia » p. 8 = I, 2, § 8 ; « Vita hominis », p. 29 = I, 10, § 29 ; « Libri corrupti », p. 47 = I, 21, § 47 ; références à Scaliger, p. 71 et 181 ; etc.) soulignant, traduisant, amendant. Le passage sur la crise climactérique ne porte qu'un soulignement de νωθρίας μόνον, « paresse seulement » (partie grecque, Κλαυδίου Πτολεμαίου μαθηματικὴ τετράβιβλος, Bâle, Jean Oporin, p. 141).

291 Cf. *L'Ordre du temps*, p. 96-106.

292 Même si le plus important (III, 1, § 105).

293 III, 2, § 108.

294 En plus de ma lecture de l'édition anglaise, j'ai consulté le livre classique de William J. Tucker, *Ptolemaic Astrology. A Complete Commentary on the Tetrabiblos of Claudius Ptolemy*, Dehli, 1970 (1ère éd. 1962), en part. ch. 18, « Ptolemy's System of 'Direction' », p. 121-134 ; il existe depuis une traduction française de ce livre, *L'Astrologie de Ptolémée*, traduit par Janine Reigner, Paris, 1981, en part. ch. 18, p. 127-138.

295 Voici la traduction de Melanchthon : « Discernemus vero deinceps ab unaquaque prædictarum obviationum aut demersionum interfectrices aut climactericas aliasve transititiones ordine sumpto initio ab iis quæ brevissimo tempore finiuntur : propterea quod his obviationes vel affliguntur, vel iuvantur, ad eum quem diximus modum : tum propter exitum temporum qualibet obviatione significatorum. Afflictis enim locis, et in annorum exitu stellis inficientibus præcipua loca, mortem certam.

Si vero alterutrum harum opituletur naturæ humanæ laboranti, magnos assultus, et periculosos. Si utrumque iuvet, languores tantum, aut nocumenta, vel evacuationes quæ desinunt, expectare oportet. Sed qualia hæc futura sint, ex locorum occurrentium habitudine atque convenientia ad genituræ positus colligendum. » Cf. *Quadripartitum*, *op. cit.*, p. 164s (c'est moi qui ai souligné). Melanchthon a traduit l'occurrence κλιμακτηρικὰς par *climactericas*, l'occurrence κλιμακτῆρας, par *assultus*.

296 La science astrologique de Peucer est entièrement ptolémaïque, comme on peut s'en rendre compte dans l'extrait suivant : « De ces apheses prenent leurs noms les temps aphetiques, sous lesquels les planetes fascheuses s'avancent es lieux aphetiques, où l'afaire dont sera question est commencé, ou es lieux ennemis et menaceurs, c'est à dire quarrez et opposites, ou qui lors frappoyent de rayons dangereux. On les appelle aussi *climateriques*, pource que par les montées des planetes selon le droit ou l'oblique cercle du climat nous contons et nombrons les temps qu'il leur faut pour parvenir aux endroits nuisibles et mortels, prenant les degrez pour années entieres [c'est moi qui ai souligné]. » Cf. Gaspar Peucer, *Les Devins ou commentaire des principales sortes de devinations… nouvellement tourné en françois par S. G. S.* (préface de Goulart datée du dernier jour de décembre 1583), Lyon, Barthelemi Honorati, 1584, livre 14, chapitre XIIII, « Discours sur les themes des Nativitez », p. 616-620, ici p. 619.

297 Quoique Codronchi déclare : « Hinc est, quod Cardanus *in commentariis libri de septimestri partu*, quamvis Climactericos annos spreverit, invitus tamen ac nolens vim et naturam illorum patefacit asserens, se nunquam melius habuisse, quam annis Climactericis. » (Codronchi, *De annis climactericis*, p. 29).

298 Une confirmation, si elle était nécessaire, se trouve dans le traité de Saumaise qui critique Cardan, tant sa traduction de Ptolémée (cf. Saumaise, *De annis climactericis*, p. 273 ou 353) que son commentaire (p. 364s ou 431-435), mais rien sur l'année climactérique en tant que telle. Hypocondriaque, à tout le moins souffreteux, Cardan, dans son *De libris propriis*, parle de ses innombrables maladies, de sa peur d'avoir cru mourir quand il avait 43 ans, les âges qu'il donne, car il les mentionne souvent, ne sont pas des années climactériques. La première édition du *De libris propriis* paraît en septembre 1562, à la fin de sa soixante et unième ou au début de sa soixante-deuxième année (Cardan était né le 24 septembre 1501, donnant son propre horoscope dans son *Liber de exemplis centum geniturarum*, *in Opera* V, p. 468s), sans que l'auteur n'évoque cette année climactérique. Enfin, dans le commentaire de cet horoscope, Cardan interprète sa cinquante-huitième année comme critique (« Postmodum direxi quadratum Solis dextrum ad ascendens, et perveniet ad ipsum in 58. Anno, et tunc infirmabor cum periculo, et erit febris mala… »), mais il ne s'agit pas d'un âge climactérique (*ibid.*, p. 470). C'est davantage la position des planètes et les conjonctions qui influencent Cardan que des supputations numériques, non arithmétiques (Cardan a écrit une très sérieuse *Pratica arithmeticæ*, *in Opera* IV, p. 13-216, ainsi que d'autres écrits algébriques rassemblés dans ce volume IV des *Opera*), davantage les propos d'Hippocrate sur la santé et les maladies que ceux de Censorinus. Cela est patent, entre autres, dans le

petit chapitre « De scientia mensis, diei, et horæ futurorum » du *De judiciis geniturarum* (*Opera* V, p. 452s) ou dans le chapitre « De modo judicandi in mensibus et diebus » du *De revolutione annorum, mensium et dierum ad dies criticos, et ad electiones* (*ibid.*, p. 567s) ; etc. Je n'ai toutefois pas lu *in extenso* les dix volumes de l'édition de Lyon dont, on le sait, les *indices nominum* disparaissent après le tome III. De même, rien à ce sujet chez Nancy G. Siraisi, *The Clock and the Mirror. Girolamo Cardano and Renaissance Medicine*, Princeton, 1997 ; ni chez Grafton, *Cardano's Cosmos*. Ian Maclean et Anthony Grafton ont confirmé ce manque d'intérêt de Cardan pour l'année climactérique (communication du 13 juillet 2011).

299 Cf. *Hieronymi Cardani… in Cl. Ptolemæi Pelusiensis IIII de Astrorum Judiciis, aut, ut vulgo vocant Quadripartitæ constructionis, libros commentaria…*, Bâle, Heinrich Petri, 1554, liber tertius, textus XLIIII, p. 252s. On peut toujours être « rattrapé » par l'âge climactérique sans le vouloir, puisque le portrait de Cardan qui orne la page de titre, en lieu et place de la marque d'imprimeur, porte l'inscription « Hier. Cardanus ætatis an. XLVIIII » ! On peut remarquer que la traduction donnée par Cardan est différente de celle de Melanchthon, rendant par exemple κλιμακτηρικὰς par *scalares* (p. 252). Il semblerait que Cardan ait utilisé la traduction latine d'Antonio Gogava (Louvain, 1543), selon F. E. Robbins, dans l'introduction de son édition du *Tetrabiblos* (Loeb Classical Library), Londres et Cambridge (MA), 1940, p. xv (de fait, l'édition fut bien publiée à Louvain chez Martinus Rotarius et Petrus I Phalesius, mais en 1548). Cardan n'en dit rien dans les pièces liminaires de son commentaire, se limitant à critiquer Giorgio Valla (p. 2). Pratique pendable certes, si fréquente au XVIe siècle ! Ajoutons encore qu'aucun intérêt climactérique n'affleure dans les écrits mathématiques de Cardan, dont *l'Opus novum de proportionibus numerorum motuum, ponderum, sonorum, aliarumque rerum mensurandarum… Præterea artis magnæ, sive de regulis algebraicis liber unus… De aliza regula liber, hoc est, algebraicæ logisticæ suæ, numeros recondita numerandi subtilitate…*, Bâle, Officina Henricpetrina, 1570.

300 *Ibid.*, p. 135s. Le traité s'arrête à la page 154.

301 Cf. Ambrosio Florido, *Tractatus de annis climactericis* ac diebus criticis, dialogistico contextus sermone, in quo… panditur quo pacto totius vitae humanae cursus, per septenarium annorum numerum regulatus, secundum varias planetarum conjunctiones, in diversis temporibus graviter exagitatur et torqueatur…, Padoue, M. de Meniis, 1612.
Giovanni Battista Selvatico, *De anno climacterico tractatus*, Ticini, Andrea Viani, 1615.
Baptista Codronchi (Codronchius), *Commentarius de annis climactericis ac ratione vitandi eorum pericula vitamque producendi…*, Bologne, typis B. Cochii, 1620, avec une réédition à Cologne, sous un titre légèrement différent (*De annis climactericis necnon de ratione vitandi eorum pericula… commentarius*, aux dépens de Matthias Smitz) en 1623. La page de titre indique que Codronchi était philosophe et médecin.
Giovanni Battista Rossi, *De Salubri potu liber… In cujus fine continetur de Climactericis annis disputatio…*, Velitris, A. de Insula, 1639.
Peter van der Kun (Cunaeus, l'auteur de *La République des Hébreux*, collègue de Saumaise à Leyde, mais mort en 1638), *Orationes varii argumenti*,

Leyde, Isaac Commelin, 1640 (avec préface de Jan van der Kun), « Oratio IV, De annis climactericis » (discours du 8 février 1638), p. 42-59. C'est lui que Saumaise remouchera sur androclas/androdas, sans le nommer. Jean-Baptiste de Revellois, *Nihil ne ab annis Climactericis metuendum ?*, Paris, 1657.

On peut ajouter deux disputes théologiques luthériennes de la fin du siècle, David Schmidt, *Disputatio physica de annis climactericis vitae humanae prior…*, et Johann Schwartzwaldt, *Disputatio physica de annis climactericis vitae humanae posterior…*, Wittenberg, 1682.

Irenaeus Vehr (Lukas Kühn répondant), *Disputationem medicam qua annus androclas cum caeteris suis generis expenditur*, Francfort sur Oder, Johann Coepsel, 1683.

Louis de Beausobre, qui publie à l'âge de vingt-sept ans des *Nouvelles considérations sur les années climatériques, la longueur de la vie de l'homme, la propagation du genre humain et la vraie puissance des Etats, considérée dans la plus grande population*, Paris, 1757 (reprint Paris, Ed. d'Histoire sociale, 1973), etc.

302 Cf. *Pars secunda Simonis Maioli Episc.[opi] Vult.[uriensis] sive colloquiorum seu dierum canicularium continuatio et supplementum*, Cologne, aux dépens de Johann Theobald Schönwetter, 1608, colloque IV « De prædictionibus Physicis… de… Astrologia… », p. 367-373. Les années critiques sont de deux ordres, septénaires et novénaires ! Maiolo ne nous apprend rien de neuf, s'appuyant sur Ficin pour évoquer l'influence des planètes, Saturne surtout et la Lune, puis sur Cicéron ou Jérôme pour magnifier le nombre sept, mais son dossier est solide, ayant lu Rantzau pour lister les personnages célèbres morts dans une année climactérique.

303 Cf. le site http://www.giochidelloca.it/index.php, consulté en juillet 2011, qui donne énormément de pistes, avec également des références, mais tout est à vérifier.

304 Cf. Francesco de Medici (qui régna de 1574 à 1587) offrit un jeu de l'oie au roi Phillipe II d'Espagne (cf. Christine Sinninghe Damsté and Hopperus Buma, *The History of the Game of the Goose*, Catalogue d'exposition du musée de Joure (NL), 2004, p. 2). Cf. aussi Silvia Mascheroni e Bianca Tinti, *Il Gioco dell'Oca, Un libro da leggere, da guardare, da giocare*, Milan, 1981, « Introduzione ».

305 Il commence par le qualifier de « très savant entre les hommes » (Φρονιμώτατος ἀνθρώπων), *in Philostrati Heroica*, édition de J. Fr. Boissonade, Paris, 1806, 685, p. 76. Cette édition ancienne a suffi à mon propos ; je l'ai consultée le 25 juillet 2011 sur http://www.archive.org/stream/philostratouhri00boisgoog#page/n4/mode/2up. On attribue le texte aujourd'hui à un Flavius Philostratus – auteur du IIIe siècle ap. J.-C. – et on préfère donner le singulier *Héroïque* (Ἡρωικὸς).

306 Quand les Grecs était à Aulis, avant de s'embarquer pour Troie, Palamède avait inventé des pions (πετροὺς) et un jeu non oisif (οὐ ῥάθυμον παιδιὰν), vraiment intelligent et auquel il fallait jouer non sans réflexion. *Ibid.*, « Palamède », 708, p. 142. Ce ne pouvait être le jeu de l'oie !

307 Cf. Cassiodore, *Lettres*, livre VIII, lettre n° 31 (jouer avec les jetons de Palamède). Consulté en ligne, dans une traduction anglaise de Thomas

Hodgkin (Londres, 1886) le 26 juillet 2011 sur http://www.gutenberg.org/catalog/world/readfile?fk_files=1513003&pageno=288.

308 Cité par François-Joseph-Michel Noël, *Dictionnaire de la fable, ou Mythologie grecque, latine…*, nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée, tome second, Paris, Le Normant, 1803 (1801[1]), p. 287s, mais les lettres thêta, sigma, phi et chi. Dans *Historia naturalis* VII, lvi, 192, il s'agit de zêta, psi, xi et chi.

309 Cf. *Le Roman de Tristan en prose*, publié sous la direction de Philippe Ménard, tome II édité par Marie-Luce Chênerie et Thierry Delcourt (TLF 387), Genève, 1990, p. 280 : ch. XV, 144, les armes de Palamidès sont d'ailleurs « escequerees de noir et de blanc a grosses escequeŭres ».

310 Cf. Henry-René d'Allemagne, *Le noble jeu de l'oie en France, de 1640 à 1950*, préface de Guillaume Janneau, Paris, 1950, p. 31. Le même auteur émet l'hypothèse de l'influence du nombre climactérique dans le choix de 63 cases (p. 36). Je crois que nous confirmons aujourd'hui cette hypothèse.

311 Cf. Henry-René d'Allemagne, *Le noble jeu de l'oie en France, de 1640 à 1950*, préface de Guillaume Janneau, Paris, 1950, double page encartée entre les pages 12 et 13.

312 Reproduites sur le site http://www.giochidelloca.it/ricerca.php?init=1, consulté le 25 juillet 2011.

313 L'imprimeur était John Wolfe. Cité par Alain Girard et Claude Quetel, « Le Noble Jeu de l'Oie : de la légende à l'histoire », sur le site http://www.giochidelloca.it/dettaglio_storia.php?id=2, lu le 25 juillet 2011. Je n'ai pas trouvé trace de cette publication à la British Library.

314 *Ibid.*, p. 25. Cf. *Journal de Jean Héroard* [sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII], sous la direction de Madeleine Foisil, préface de Pierre Chaunu, deux tomes, Paris, 1989, tome 2, p. 2015. Souvent, on lit : « Pissé… à neuf heures entend la messe » (le 17 avril 1612 ; tome 2, p. 2011) ; « pissé… prie Dieu » (le 5 avril 1612 ; tome 2, p. 2008). Les points de suspension sont ceux des éditeurs, correspondant à des passages sur l'hygiène du prince (cf. tome 2, p. 1889).

315 *Ibid.*, tome 2, p. 3041. Il avait été faire une gande balade à cheval de 2 à 4.

316 *Ibid.*

317 Lettre à Madame de Grignan du 9 mars 1672, cité par Henry-René d'Allemagne, *Le noble jeu de l'oie…*, p. 26. On peut également citer l'ouvrage de Jules César Boulenger, *De Ludis privatis ac domesticis veterum*, Lyon, Louis Prost et les héritiers Rouillé, 1627 ; etc.

318 Cf. Ferrier, *Advertissemens*, p. 49.

319 Par Stefan Arendes de Hambourg, ayant comme compagnons typographes les deux Allemands Paul Mechter et Gherard Thomas, en 1482. Téléchargeable sur le site de la Bibliothèque d'Ulm, d'après le seul exemplaire connu qui y est conservé : http://www.ulm.de/sixcms/media.php/29/Lorenzo_Spirito_Il_libro_delle_sorti_Perugia_1482.pdf. Cf. Alexander Rosenstock, *Das Losbuch des Lorenzo Spirito von 1482 : eine Spurensuche*, Weissenhorn, 2010 ; ainsi que le fac-similé d'un manuscrit peint du début du XVIe siècle, *Il Libro delle Sorti di Lorenzo Spirito Gualtieri*, Modène, Franco Cosimo Panini, 2010. Il est remarquable de trouver une traduc-

tion espagnole de ce livre en 1534, Valence, chez Acabose, *Libro del juego delas suertes*.

320 « Cardani imperitia notata » ; « Censorini errores notati » ; « Ranzovii sententia refutata » ; « Scaligeri error notatus » ; etc. Quand Saumaise utilise positivement Censorinus, en revanche, il n'y a pas d'entrée à l'index (ainsi p. 60s).

321 Cf. *infra* p. 92 et note 427.

322 E.g. *De annis climactericis*…, p. 227-230, sur la répartition des 365 jours de l'année entre les sept planètes pour connaître le nombre de jours que chacune commande.

323 Cf. *De annis climactericis*…, f° [g7]r°-[h8]v°, « Synopsis operis de annis climactericis ».

324 « Aliud esse tempus vitæ et ultimum eius diem, aliud climactericum annum et climacterem », f° [g7]v°.

325 « Annos vitæ non solum singula Zodiaci signa alios atque alios facere, sed etiam Loca duodena in Genesi colligenda observata… Duodena illa Loca sive Partes, annos vitæ dare diversos, quorum ultimus non est Climactericus, sed vitæ terminus » (f° [g7]v°-[g8]r°).

326 « Quintum ab Horoscopo locum et de trigono sinistro ab eo conspectum, annos vitæ decernere sexaginta tres cum Luna in eo loco constitutata est, sed tunc sexagesimum tertium non esse climactericum sed fatalem et ultimum » (f° [g8]r°). Saumaise préfère d'ailleurs le terme « lieu » (*locus* et τοπός) à celui de maison.

327 « Humanæ vitæ spatium longissimum antiquos Mathematicos in anno centesimo ac vigesimo constituisse quæ maxima est Solis periodus… Omnium Climacterum descriptionem non constitisse nisi per rationes ex earum periodorum observatione ductas » (f° h2r°). Il se pourrait d'ailleurs qu'il y ait ici une critique de Copernic, mais je n'ai pas emprunté la piste généreusement ouverte par Isabelle Pantin, parce qu'on trouve cette limite chez Vettius Valens (*antiquus mathematicus*, cf. *infra* n. 427), Symphorien Champier qui donne des chiffres proches de 120 ans (cf. *infra*, p. 134s) ou chez Laurent Joubert, *Erreurs populaires au fait de la medecine et regime de santé*, Avignon, Guillaume Bertrand, 1578, livre premier, ch. 2, « S'il est possible par la medecine allonger la vie des hommes », ici p. 31 (« … dernier terme de la vie humaine qui est de cent ou six vingt ans », citant Avicenne. On doit surtout citer la Bible avec Genèse 6, 3, et la malédiction prononcée par Dieu : « Mon esprit ne restera pas à toujours en l'homme, car l'homme n'est que chair, et ses jours seront de cent vingt ans ». Quelques-uns, à la Renaissance, ont cru que l'homme pouvait dépasser cette limite, dont Cardan s'appuyant sur Tommaso Rangone, la poussant jusqu'à 150 ans (cf. Nancy G. Siraisi, *The Clock and the Mirror. Girolamo Cardano and Renaissance Medicine*, Princeton, 1997, p. 78 et n. 37, p. 262) !

328 Cf. Valles, *De sacra philosophia*, p. 87s. Dans le chapitre 7 de son livre, il avait énuméré les limites de longévité, telles qu'on les trouve dans la Bible, avec un bref passage sur les années climactériques et décrétoires, David parlant de 70 ou de 80 ans dans les Psaumes.

329 *Ibid.*, f° h3v°-h4r° (avec une critique des erreurs de Pic de La Mirandole).

330 « Magno errore ab Astrologis hodiernis solos septenarios et novenarios pro climactericis numerari. Sexagesimum tertium male Heroicum indigetari climactericum, item quadragesimum nonum, et quinquagesimum sextum quasi aliqui sint Heroum proprii climacteres » (f° h4r°).

331 « Climactericos non ex vi numerorum confici, septenarii, aut novenarii aut ex his compositorum. Nec ad nascendum, nec ad vivendum, neque ad moriendum numeros vim aliquam physicam ac latentem habere » (f° h5r°).

332 « De loco pestilenti in salubrem translatum populum valetudinem meliorem et vitæ majorem longitudinem sibi comparasse solius soli beneficio, non astrorum decreto » (f° [h6]r°-v°).

333 « Non eiusdem climatis gentes eadem ratione ac modo vitam egisse et transegisse, sed moribus, habitu, victu, lingua diversas fuisse, et vivendi spatio. Non ab astris nec a cœlo longæ vitatem duci, sed a ragione et solo partim etiam a semine, et a victus ratione » (f° h5v°).

334 « Professio si ab astris, et a professione varia vitæ longitudo, non directe ab astris longam vitam profluere » (f° h5v°).

335 La remarque de Bouché-Leclercq, *Astrologie grecque*, p. 526, cité par Boll dans sa notice du Pauly, est exagérée : « Quand on a lu l'ouvrage de Saumaise sur la question, on est excusable de ne plus savoir au juste ce qu'est un climatère ». Ce n'est pas tout à fait juste, mais il faut noter que Saumaise ne permet pas une lecture rapide, car sa pensée est complexe et se déploie tout au long de mille pages.

336 Cf. Guy Coquille, *Histoire du pays et duché du Nivernois*, rééditée *in Les Œuvres de maistre Guy Coquille…*, Bordeaux, 1703, tome 2, p. 426 ; cité par Xavier Le Person, *Praticques et praticqueurs dans les dernières années du règne d'Henri III*, thèse, Paris, 2002, p. 347, n. 18, non repris dans *« Praticques » et « praticqueurs ». La vie politique à la fin du règne d'Herni III (1585-1589)*, (THR n° 370), Genève, 2002. Passage relu dans l'*Histoire du pays et duché de Nivernois*, par Me Guy Coquille sieur de Romenay, Paris, veuve d'Abel Langelier, 1612, p. 335s.

337 Ce n'est pas exactement ce qu'a écrit Cicéron, voir *supra* à propos de Rantzau.

338 Cf. l'*Histoire du pays et duché de Nivernois*, Paris, 1612, p. 335-336 (le passage que je n'ai pas repris concerne l'abdiquation de Charles Quint au même âge). Je remercie chaleureusement Catherine Magnien Simonin de m'avoir également donner la référence à Coquille, en ajoutant surtout à son message, qu'à vingt et un ans, en 1543-4, Coquille dut abandonner Paris et Guillaume Bourgoing, son oncle maternel, conseiller au Parlement de Paris ; à quarante-deux ans, en 1566, une maladie soudaine l'empêcha de partir en mission pour le duc de Clèves ; enfin à soixante-trois ans, la maladie le frappa encore puis le quitta, le laissant à jamais moins vaillant (*Poemata*, Nevers, Pierre Roussin, 1591, « Annales nostorum laborum », p. 112, 114 et p. 123). Il avait bien vécu des années septénaires critiques.

339 Cf. *supra* p. 41.

340 Cf. *Dictionarium medicum, vel Expositiones vocum medicinalium, ad verbum excerptæ ex Hippocrate, Aretæo, Galeno, Oribasio, Rufo Ephesio…*, s. l. [Genève], Henri Estienne (« Excudebat Henricus Stephanus, illustris viri Huldrici Fuggeri typographus »), 1564.

341 La bibliographie sur ce sujet est abondante. Je me limite à celle rassemblée par Anthony Grafton, *Cardano's Cosmos. The Worlds and Works of a Renaissance Astrologer*, Cambridge (MA) et Londres, 1999 ; Valerie Flint, *The Rise of Magic in Early Medieval Europe*, Princeton, 1991 ; Garin, *Zodiaque de la vie*. Cf. encore l'édition procurée par Jean Dupèbe des *Lettres inédites* de Nostradamus, médecin on le sait, (THR 196), Genève, 1983, et plus récemment son édition de Michel Servet, *Discussion apologétique pour l'astrologie contre un certain médecin* (CHR 69), Genève, 2004. Voir aussi Steven Vanden Broecke, *The Limits of Influence. Pico, Louvain and the Crisis of Renaissance Astrology*, Leiden, 2003.

342 Je me permets de renvoyer ici à ce que j'ai écrit dans l'introduction du *Calendrier des bergers*.

343 Cf. Duret, *Hippocratis prænotiones*, p. 438s.

344 L'édition latine est dédiée au cardinal de Châtillon, qui était alors archevêque de Toulouse. La préface est datée du 1er janvier 1548 (a. s.). Tournes a ajouté au folio [k6]v° un emblème : une pyramide entourée de la devise de la Maison de Boëge (appartenant à la Maison de Savoie) : « nescit labi virtus », la bravoure ne saurait trébucher. La traduction française porte quant à elle le millésime 1550. Dans l'Advertissement de la réédition lyonnaise de 1580, Ferrier précisera que la première édition française est aussi de 1549 (le privilège est daté « à Paris, le XIII. de Septembre mille cinq cens quaranteneuf ») : « l'imprimeur Tournes y a mis l'an apres comme est la coustume » (cf. Jacques Halbronn, « La fortune d'un manuel d'astrologie : *Les Jugements [sic] Astronomiques sur les Nativités* d'Auger Ferrier », texte naguère en ligne à l'adresse http://cura.free.fr/decem/10halbr3.html, référence avant la note 16 ; texte ayant disparu du site en juillet 2011). Ferrier était l'un des médecins-astrologues de la reine (cf. Pierre C. Lile « Auger Ferrier et le milieu médical toulousain », *in L'Humanisme à Toulouse (1480-1596)*, Actes du colloque international de Toulouse, mai 2004, réunis par Nathalie Dauvois, Paris, 2006, p. 289-297, ici, p. 289). Cf. aussi Ingrid De Smet, « Of doctors, dreamers and soothsayers : the interlinking worlds of Julius Caesar Scaliger and Auger Ferrier », *BHR* 70, 2008, p. 351-376.

345 « Sachant, Madame, le vouloir que portez aux bonnes lettres, et le plaisir que prenez à lire toutes œuvres philosophiques, mesmement celles qui appartiennent aux haultes congnoissances des astres, je me suis enhardy d'escrire et vous dedier le present traicté des Jugemens Astronomiques… » (*ibid.*, « Epistres », f° A_2r°). Sur Auger Ferrier médecin à Toulouse, quelques éléments chez Pierre C. Lile (cf. note précédente).

346 *Ibid.*, f° A_3r°.

347 Un troisième livre, plus court (p. 199-220) traite des directions et révolutions, s'en remettant à Regiomontanus pour les premières, discutant les positions de Pierre Pitat ou de Girolamo Cardano pour les secondes, citant encore Gauricus ou Schöner.

348 Cf. Ferrier, *Jugemens astronomiques*, p. 119. L'expression est de la réédition ; en 1550, il est juste mentionné pour les natifs de la Vierge qu'ils sont « gens de mediocre grandeur… cupides de gloire et d'honneur… bateleurs ».

349 *Ibid.*, p. 210s.

350 Cf. Jacques Halbronn, « La fortune d'un manuel d'astrologie : *Les Jugements Astronomiques sur les Nativités* d'Auger Ferrier », *op. cit*.

351 Cf. Ferrier, *Advertissemens*. Pour Ferrier, Bodin s'est déconsidéré en l'attaquant, il le considère maintenant « du nombre des escandaleux, bannis de la saincte troupe et Republique literaire bien ordonnée » (p. 3) ; il reprend surtout plus d'une centaine d'assertion de Bodin. Cf. *infra*.

352 Pour Cardan, je renvoie à un passage dans ce livre, p. 138s ; cf. aussi Bruno Seidel, *Liber morborum incurabilium causas, mira brevitate summa lectionis jucunditate erudite explicans. Medicis atque Theologis apprime necessarius atque utilis*, Francfort, Johann Wechel, 1593 ; Roussat, *Astronomie*. Roussat était chanoine et médecin à Langres ; Seidel, plus connu, fut formé à Wittenberg, poète et médecin, professeur à l'Université d'Erfurt. Il est trop influencé par Hippocrate et Galien pour donner la moindre importance aux années climactériques.

353 Réédition déjà en 1561 ; une traduction italienne dès 1561 (réédition en 1563), une française en 1567 (réédition en 1574). Les rééditions augmentées, à partir de 1564 (1567, 1570, 1571), adoptèrent parfois le masculin, ainsi les *De Occultis naturae miraculis, ac variis rerum documentis, probabili ratione atque artificiosa conjectura explicatis, libri IIII*, Cologne, J. Birckman, 1573. Réédition l'année suivante à Anvers, chez Plantin, puis en 1580 et 1581 ; à Francfort en 1593, 1604, 1628 et 1640. Le volume fut traduit en italien dès 1561 (1563, Venise, Lodovico Avanzo), puis en allemand et publié à Leipzig en 1571. Il avait été traduit en français par J. G. P. (Jacques Gohory) et publié à Paris en 1567 chez Pierre Du Pré, réédité en 1574 et 1575 par Galliot Du Pré, *Les occultes merveilles et secrets de nature, traduits du latin de Levin Lemne*. Sur ce volume, cf. Céard, *La Nature et les prodiges*, p. 345-350. J. Céard nous apprend qu'Antoine Du Pinet avait déjà fait paraître une traduction française du traité de Lemnius à Lyon en 1566. Je cite d'après la réédition d'Anvers, *Levini Lemnii medici Zirizæi occulta naturæ miracula*, Guillaume Simon, 1567 (le privilège est daté du 27 mai 1563, la préface du 31 décembre 1564, et le portrait de Lemmens donne son âge, soixante ans). Voir la thèse en néerlandais de Carel M. van Hoorn, *Levinus Lemnius 1505-1568*. Zestiende-eeuws Zeeuws geneesheer, Amsterdam, 1978.

354 Cf. Lemnius, *Occultes merveilles*, Livre II, ch. XXXII, p. 319-324 (la traduction est due à Jacques Gohory, médecin lui aussi). Une coquille incongrue, César s'était réjoui « d'avoir échappé le soixantesixieme an de son aage » (p. 319) ! De la nécessité, jamais assez répétée, de revenir au texte original (lu dans un exemplaire conservé à Londres-BL : Eve A 18).

355 Cf. *De occulta naturæ miracula…*, Anvers, 1567, p. 230-233. Ici, p. 231 : « Qua autem ratione per illos annorum circuitus morbi plerumque incrudescant, a nemine hactenus explicatum est. » « Les maladies bien souvent se rengregent par telles revolutions d'années », dit le texte français (p. 320).

356 « Ego eo id evenire conjicio, quod certis annorum periodis corpus humanum magnam humorum collectionem ac redundantiam congesserit, quorum motu atque agitatione morbi excitantur » (*ibid.*, p. 231).

357 Lyon, Sébastien Gryphe, 1532.

358 Cf. *Epistolæ medicinales diversorum authorum, nempe Joannis Manardi, Med. Ferrariensis*…, Lyon, héritiers de Jacob Giunta, 1556. L'édition de 1557 n'est qu'une réémission de cette première édition (p. 233 notée par erreur 235, etc.). Même le premier cahier avec les index reprend en 1557 celui de 1556.

359 Cf. Lemnius, *Occultes merveilles*, p. 322.

360 Francesco Zorzi (Giorgio) avait, quant à lui, associé « les mutations qui se font en l'homme par chacun septenaire » et les sept planètes, mais sans s'intéresser aux âges climactériques (cf. Zorzi, *Harmonie du monde*, p. 324s). Cf. *supra*, p. 37.

361 Cf. Céard, *La Nature et les prodiges*, p. 347.

362 In-16° de 32 pages (signatures R-S^{8}), paginé p. [257]-288. La dédicace à Cornelius van de Velde, conseiller de Charles Quint, est datée du 9 mars 1553.

363 Cf. Lemnius, *De astrologia*, p. 270ss : « Quarta luna natos ». Cf. Erasme, *Adages* I, 1, 77. Jacques Yver dans son *Printemps* (1572) se fera l'écho de cette tradition : « Voyant tous ses effors succeder si à rebours, qu'il sembloit estre né à la quatrieme lune » (édition Lyon, les héritiers de Benoist Rigaud, 1600, p. 144s).

364 Laurent Joubert, *Erreurs populaires au fait de la medecine et regime de santé*, Avignon, Guillaume Bertrand, 1578, Livre 30. De la mort… chapitre 10, f° [$\bar{o}_{6}$]v°.

365 Si l'on en croit la dédicace du continuateur, datée du 3 février 1579, lue dans la *Seconde partie des erreurs populaires et propos vulgaires, touchant la medecine et le regime de santé, refutez ou expliquez par M. Laur.[ent] Joubert*, Rouen, Romain de Beauvais, 1600, f° †$_{ii}$r°-v°.

366 J'ai consulté le *De conservanda bona valetudine, Scholæ Salernitanæ opusculum*, cum Arnoldi Novicomensis, Medici et Philosophi celeberrimi, brevibus et luculentis enarrationibus, accuratius jam et emendatius edita per Joannem Curionem et Jacobum Crellium, Francfort sur le Main, Christoph Egenolph, s. d. [1553] (préface datée de 1545). On trouve des traductions françaises de ce traité publiées jusqu'au XVIIe siècle (Paris, 1630). Même le petit ouvrage *Libellus de regimine senum et seniorum Arnaldi de Villanova* (ainsi l'édition imprimée à Paris par Félix Baligault, pour Claude Jaumar et Thomas Julian, ca 1495) ne fait aucune référence à l'année climactérique.

367 « De generali condimento. Cap. XXII » (*De conservanda bona valetudine*, f° 44r°-46r°) ; « De sale. Cap. LII » (f° 78r°-79r°) ; « De sinapi. Cap. LXIII » (f° 93r°-v°) ; « De pipere. Cap. LXXV », avec une belle « ecphrasis », description nommée régulièrement de la sorte, puisque quasi tous les chapitres sont illustrés d'une petite vignette (certaines de Hans Sebald Beham, me semble-t-il) (f° 101r°-102v°) ; etc.

368 « De lotione manuum. Caput XXVIII » (f° 46r°).

369 « De quatuor humoribus corporis. Cap. LXXXIX » (f° 111r°-116r°).

370 « De phlebotomania, et primo de ætate secandæ venæ. Caput XCV » (f° 123v°-125v°). Le chapitre suivant précise que dans les jours lunaires d'avril, mai et septembre, la saignée est interdite (« De mensibus quibus Phlebotomania convenit, sive nocet. Caput XCVI », f° 126r°), alors que le chapitre CIIII met en relation les membres et les moments de la saignée (« Quæ membra quoque tempore venæ sectione evacuanda », f° 137r°-v°).

371 C'est à l'appui de Galien (« lib. 21, cap. 14, therap. Method. ») que le premier terme est fixé, avec celui d'Avicenne (« 41, ca. 20. »), le second (f° 124r°). Avertissement répété dans le chapitre CIII, « Quibus morbis et ætatibus conveniat venæ sectio, et quantum sanguinis quoque tempore detrahendum » (f° 134r°-v°).

372 Cf. *Regimen sanitatis magnini mediolanensis medici famosissimi attrebacensi episcopo directum. Insuper opusculum de flegbotomia editum a perspicacis ingenii viro magistro Reginaldo de villanova. Additur quoque astronomia ypocratis facile omnium medicorum principis de variis egritudinibus et morbis*, [Paris], Félix [Baligault] pour Claude Jaumar et Thomas Julian, s.d. [ca 1495]. La longue page de titre mentionne maître Nicolas Rabby comme éditeur, ainsi que la présence de notes marginales convoquant Avicenne.

373 « Pro opio miconio mandragora vel castoreum » ; « Pro opio papaveris succus mandragore », f° CXXIIIv°.

374 F° Lr°-LIIv°.

375 « Cavendum est igitur a coitu, quia corpus dessicat et debilitat ; et similiter a curiositatibus et sollicitudinibus mentis… », f° LIv°-LIIr°.

376 Cf. *Ortus sanitatis*, « Tractatus de herbis », chapitres 276 et 277, f° r_{ii} r°-v° ; l'un dévolu à la racine à forme masculine, le second à la figure féminine (on apprend que cuite pendant six heures avec une dent d'éléphant, la racine masculine, blanche, ramollit celle-ci et permet de lui donner toute forme souhaitée). Sous l'autorité de Rashi (« Rasis »), on cite qu'une vierge ayant mangé cinq pommes de mandragore chut « toute pasmée » ; sous l'autorité de Dioscoride, on recommande de la faire manger à plusieurs « pour attirer la personne à leur amour ». Le traité « Des herbes » du *Jardin de santé* s'appuie surtout sur Galien (« De l'efficacité des médicaments », *De dinamidiis*), Dioscoride (« La matière médicale », *De materia medica*), Avicenne (son *Canon*) et Pline (*Histoire naturelle*). Pour un Lefèvre d'Etaples, la mandragore avait une action saturnienne qui pouvait prolonger la vie (*De magia naturali* I, 2 ; cité par Jean-Marc Mandosio, « Le *De magia naturali* de Jacques Lefèvre d'Etaples : magie, alchimie et cabale », journée à la mémoire de François Secret, Vérone, 18 octobre 2005, actes à paraître en 2013) ; en revanche, à Genève, en 1552, on saisit celles, importées d'Allemagne, que possédait une certaine Jehanne, femme d'un maréchal-ferrant, et on les brûla (cf. *Registres du Consistoire de Genève au temps de Calvin*, tome 7, février 1552-février 1553, édités par Jeffrey et Isabella Watt, Genève, 2013, p. 148).

377 Cf. *Hortus sanitatis, deutsch, Peter Schöffer, Mainz 1485,* Faksimile Ausgabe, Munich, 1924. On trouve des éditions allemandes en 1485, mais

aussi en 1491 (Mayence, Jakob Meydenbach), 1492 (Lübeck, Stefan Arndes), 1502 (Augsbourg, Hannsen Schönsperger), etc., mais aussi des éditions latines imprimées en terres germanophones (Strasbourg, Johann Prüss, pas après le 21 octobre 1497, puis réimprimé en 1507), alors qu'on connaît la belle édition de la traduction française procurée par Anthoine Verard autour de 1500 (*Hortus sanitatis, translaté de latin en François*), avant une traduction anglaise, *The noble lyfe and nature of man of bestes, serpentys, fowles and fisshes that be moste knoweu* [pro *knowen*], [Anvers ?], John of Doesborowe. J'ai consulté, outre la version française, l'*Ortus Sanitatis. De herbis et plantis. De animalibus et reptilibus… De urinis et earum speciebus. De facile acquisibilibus* [de Galien]. *Tabula medicinalis cum directorio generali per omnes tractatus*, Venise, Bernardino Benali et Giovanni Tacuini (originaire de Trente : de Cereto de Tridino), 1511.

378 Dans la *Cœna Baptistæ Fieræ de herbarum viruttibus*, quatre petites pièces poétiques « ad librum », la première commençant par « Ibis inepte liber… » (*ibid.*, f° 36r°, puis 42v° et 46v°). De nombreux ouvrages de santé du XVIe siècle donnent également des pièces liminaires « Ad librum ». Horace qu'ils citent en d'autres lieux a laissé sa marque.

379 On trouve des références au climat (cf. *Bonæ valetudinis conservandæ præcepta*, Paris, Simon de Colines, 1533, e. g. f° 19v°) ou a des herbes qui soignent et qui conservent la santé, certes, mais ni les « zizipha » (*ibid.*, f° 25r° : « Magna placent, tussim sedant, stomachumque lacessunt,/ Humenti frigent zizipha temperie. » Les *zizipha* sont les fruits du jujubier qui calment la toux et stimulent l'estomac) ni la mandragore ne guérissent de la superstition d'un chiffre.

380 Cf. Paul Chaix, Alain Dufour et Gustave Moeckli, *Les Livres imprimés à Genève de 1550 à 1600*, nouvelle édition, revue et augmentée par G'M' (THR 86), Genève, 1966, p. 129 et 155 (une réédition de 1594 pourrait également avoir été imprimée par Stoer ; cf. GNL 15-16, n° 6184 ; mais Alain Dubois ne l'inclut pas dans sa thèse récente *L'Editeur réformé Jacob Stoer (1542-1610)*, Paris, Ecole nationale des chartes, 2007). Exemplaire de 1599 lu à la British Library : 1506/762. Quelques pointages ne décèlent aucun changement important, à l'exception d'un ajout genevois significatif (p. 417-464), les « Nonnulla de regimine sanitatis juxta sex res non naturales, placita ex Hippocratis et Galeni libris desumpta cum aliis, tum literarum studiosis, et iis qui minus exercentur, cognitu necessaria, per D. Joannem Katzchium Hallensem Med. Doctorum jam olim edita, sed recens a variis mendis repurgata per I. A. S. L. » (voir aussi *infra*, n. 146). Le premier élément non naturel concerne les planètes qui évoluent dans le ciel du zodiaque et qui influencent les humains « Si credimus, inquam, Astrologis » (p. 422). On ne trouve en revanche aucune introduction de principes religieux réformés (référence à Proverbes 17 évidemment présente à l'initiale, comme dans les autres éditions).

381 J'ai établi la comparaison avec une édition de 1568 (British Library : 1039. f. 3). Cf. Piero Morpugo, « The Salernitan School between Hippocrates, Aristotle and magic », *Quaderni catanesi* 6, 1984, p. 197-218.

382 Ainsi les jours de l'année qui affectent le corps sont des jours de changement, à l'instar du solstice d'hiver. Cf. « Temporum mutationibus corpora

affici » dans la « Dioclis epistola præservativa, Jano Cornario medico physico interprete », édition de Francfort, f° 272r°-v° (texte différent dans l'édition genevoise, *op. cit.*, p. 401-403).

383 Edition de Francfort, ch. LXXXVI, « De numero ossium, dentium et venarum in humano corpore » : deux cent dix-neuf os, trente-deux dents et trois cent soixante-cinq veines, sans que ce dernier nombre n'amène un simple parallèle avec le nombre de jours d'une année (f° 216v°-218v°).

384 Ch. CI, « Quibus morbis et aetatibus phlebotomia conveniat, et quantum sanguinis quoque tempore detrahendum », édition de Francfort, f° 257v°-262v°, ici f° 258v°.

385 Cf. Cornaro, *De la vita sobria*, p. 13.

386 *Ibid.*, p. 20.

387 En 1560, parut également un *Trattato di acque del magnifico m. Luigi Cornaro nobile vinitiano*, Padoue, à nouveau chez Grazioso Percacino (in-quarto).

388 A Padoue, chez Grazioso Percacino. Le traité fut ensuite réédité à Venise, « a san Luca al segno del Diamante », ca 1558 ; réédition en 1561 et 1591 à Padoue, en 1616 à Rome, en 1620 à Venise, en 1627 à Milan, Bidelli, etc.

389 Traduit en allemand au XVIIe siècle, avec des éditions en 1645, 1651, 1653, 1662, puis 1691, 1738, 1755, 1766, 1796…

390 Traduction française par D. de Piémont, publiée à Amsterdam en 1703, réédité en 1749, *Conseils et moyens trés assûrez et faciles pour vivre plus de cent ans dans une parfaite santé*, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1749.

391 Traduit en anglais par W. Jones au XVIIIe siècle, publié à Londres en 1702, *Discourses on a sober and temperate life*, avec des rééditions également sous le titre de *Sure (and certain) methods of attaining a long and healthful life* (autre traducteur ?) en 1704, 1722, 1727, 1729, 1740, 1749, 1753, 1763, 1768, 1770, 1771, 1777, 1779, 1788, 1793 (Philadelphie, première édition américaine), 1798, etc.

392 Venise, Brigonci.

393 A Anvers, chez la veuve et les filles de Jean Moretus, 1613, réédité en 1614, etc.

394 Cf. Cornaro, *De la vita sobria*, p. 85-98.

395 *Ibid.*, p. 99-104.

396 *Ibid.*, p. 89s.

397 Cf. l'introduction de Trevor Peach dans son édition critique des *Paradoxes* de Charles Estienne (TLF 498), Genève, 1998.

398 Cf. *supra* p. 56-65.

399 Je cite la seconde édition imprimée à Cologne, aux dépens de Matthias Smitz, 1623 (1e éd. à Bologne en 1620). Codronchi avait lu Rantzau qu'il cite abondamment (p. 5, 10, pillé même dans son chapitre II de la première partie, etc.).

400 *Ibid.*, 2e partie, ch. IX, p. 158-164.

401 Cf. Cornaro, *De la vita sobria*, p. 20 : « mi sono guardato… dall'eccessivo coito ».

402 « Rei veritas sensus testimonio comprobatur, cognovi ego pleraque scorta, quæ etsi frequenter Venerem exercerent, erant tamen boni habitus ac coloris, integra valetudine fruebantur, ac diu vixerunt, et novi multas etiam honestas mulieres, quæ a propriis viris frequenter subagitatæ, incolumes degebant, cum tamen viri debiles ac infirma valetudine essent. » *Ibid.*, p. 164.

403 Cf. *Liber Canoni Avicenne revisus et ab omni errore mendaque purgatus summaque cum dilegenta impressus*, Venise, héritiers d'Octaviano Scotto, 1505.

404 Pour le *Colliget* traduction latine du Livre de médecine universelle (*Kitab Al-Kulliyate fil-Tibb*), cf. *Colliget tomus nonus in quo magni Averroes Cordubensis philosophi consumatissimi, medicineque artis eruditisimi septem libri Colliget et Avicennae Cantica cum eiusdem Averroei Expositione ad rem medicam attinentes : in quibus quicquid sparsim a graecis Arabibusque medicis celeberrimis discussum in hoc ipso Averroe reperies. Ad sunt quoque sectiones tres collectaneorum euisdem, a Ioanne Bruyerino Campegio latinitate nitidissime donati…*, Venise, Comin da Trino, 1560. La première édition du *Colliget* avait paru à Venise en 1482, chez Lorenzo Rossi (de Rubeis).

405 Cf. *Colliget* III, 7.

406 *Ibid.*, p. 28.

407 « Accipit vero thuris uncias duas, myrrhæ unam, auri in solia ducti dimidiam drachmæ partem, quæ tria simul contundi debent, et cum aureo quodam mero in catapotia confici quarum portiuncula qualibet aurora sumatur, et exiguo meri potu persundatur, et si forte æstas incalverit, tunc aquam rosaceam bibere præstat… » *Ibid.*, ch. X de la 2e partie, « De remediis vitam producentibus », p. 122-125, ici, p. 123s.

408 Ch. VI, « De motu, seu exercicatione, ac de quiete », p. 146-151.

409 « Quod si his addant in victu continentiam, et utantur illis rebus quæ prodesse, et vitent illa quæ obesse sibi ipsis observarunt, Climactericos annos fœliciter transigere, ac vitam protrahere poterunt ». *Ibid.*, p. 168.

410 Cf. Cornaro, *De la vita sobria*, p. 23s.

411 *Ibid.*, p. 34.

412 Cf. Rabelais, *Œuvres complètes*, p. 416 et note 12, p. 1405. Cf. François Rabelais, *Les cinq livres*, édition critique de Jean Céard, Gérard Defaux et Michel Simonin (Pochotèque), Paris, 1994, p. 677 et n. 7, p. 676 (avec renvoi à Jean Bodin, *Méthode de l'histoire* VI), et p. 1025 avec n. 17, p. 1024) ; Rabelais, le *Tiers livre*, édition M. A. Screech (Textes littéraires français 102), Genève, 1964, p. 153. On sait que Rabelais évoque encore tout aussi brillamment Guillaume Du Bellay, au milieu d'autres héros, dans le *Quart Livre*, chapitre XXVI (Rabelais, *Œuvres complètes* : p. 600).

413 Cf. *Dictionnaire des Lettres françaises* publié sous la direction du cardinal Georges Grente, *Le XVIe siècle*, édition revue et mise à jour sous la direction de Michel Simonin, Paris, 2001, p. 382-387.

414 Cf. Rabelais, *Œuvres complètes*, édition établie par Guy Demerson, Paris, Le Seuil, 1973, p. 445 et n. 8, p. 445s. Le volume de Giraldi avait paru à Bâle en 1541, chez Michael Isingrin. G. Demerson cite encore, de manière générale, l'*Explication morale des symboles de Pythagore* de Philippe Béroalde.

415 Annotant déjà un passage de l'épître dédicatoire de Giraldi à Renée de France d'un « Authoris infelicitas et calamitates » et « Gyraldus chiragricus et podagricus » (f° A3r°), à l'endroit où l'auteur se plaint de sa santé et de ses douleurs articulaires. Le médecin Rabelais utilise deux mots techniques pour la goutte qu'on pourrait traduire « goutteux des mains aux pieds ». Cf. depuis, Emmanuelle Lacore-Martin, « Les marginalia du volume BnF RES-G-2108 (1) et (2) », *in Etudes rabelaisiennes* 46, 2008, p. 37-75, en part. 55 et 63.

416 Tant dans l'index que dans le texte, on lit °Androdas, non Androclas : l'assimilation du 'c' et du 'l' étant rendue par un 'd'. La répétition de plusieurs occurences d'°androdas laisse penser que Giraldi a écrit °androdas sur le manuscrit confié à Isengrin (cf. p. 181s). « Hunc autem annum climactericum, Aegypti °Androdan nuncupant, de quo Julius Firmicus » (p. 181). Le mot *androdas* est toutefois attesté, il signifie « qui dompte les hommes » et, outre Giraldi, rarement pris en faute, plusieurs éditions de Firmicus Maternus du XVIe siècle l'ont imprimé en lieu et place d'androclas dès l'édition princeps de 1497 (*Julii Firmici Materni… Matheseos*, Venise, Simon Bevilaqua de Pavie, f° 50v° ; mais encore Julii Firmici Materni Junioris Astronomicon lib[ri] VIII. per Nicolaum Prucknerum nuper ab innumeris mendis uindicati, Bâle, Johann Herwagen, 1538, rééditée en 1551 ; cette dernière que possédait Desportes, cf. *supra* p. 22). On pourrait toutefois associer la confusion *androclas/androdas* (les lettres 'c' et 'l' accolées donnant 'd') avec celle que subit Androclus, l'esclave épargné par le lion dont Sénèque raconte l'histoire (*Des bienfaits* II, 19), plus longuement Aulu Gelle (*Nuits attiques* V, 14, se fondant sur Apion), appelé °Androdus par maints poètes français de la Renaissance et par Montaigne (*Essais* II, xii (A), p. 477s). Cunaeus fera une confusion en écrivant qu'androdas vient des Egyptiens (*Orationes varii argumenti*, Leyde, Isaac Commelin, 1640, p. 43, et Jean Céard m'a rendu attentif à ce discours), ce que ne se gênera pas de critiquer Saumaise… tout en se trompant lui-même en lisant mal le propos (« ac celeberrimus quondam juris in hac Academia professor in oratione de annis climactericis pessime dixit *Androdem* hunc annum a Græcis appellari, et ab Ægyptiis *Androclem*. Quod est absurdum », Saumaise, *De annis climatericis*, p. 98).

417 Cf. *Julii Firmici Materni… Matheseos*, Venise, Simon Bevilaqua de Pavie, 1497, livre IV, ch. xx (cf. aussi *Julii Firmici Astronomicorum libri octo integri et emendati, ex Scythicis oris ad nos nuper allati*, Venise, Alde, 1499, livre IV, ch. 14, f° h_{vi}v° ; passage que Glarean n'annota pas ; cf. ci-dessus, note 73). Cf. Firmicus, *Mathesis*, tome II, IV, xx, § 3, p. 195s.

418 Cf. Giraldi, *De annis et mensibus*, p. 179-182. Le livre compte [16]-196-[28] pages, les dernières pages étant dévolues à un calendrier.

419 « Sunt et in vita hominum annorum hebdomades, de quibus Censorinus multa, et Philon hebræus, qui ambo ex Solonis elegia ea de re egerunt : quam ego elegiam, a me ex græco in latinum conversam, in dialogis de poëtis retuli. Sed et hac de re D. Ambrosius in quadam epistola ad Orontianum, si non versus Solonis, rem tamen totam suis verbis explicat : quin et Hippocratem eadem de re adducit. Ab annorum certe hebdomadibus et climacterici anni deducti, a superstitiosis potius quam veris philosophis : septimum enim quenque annum per omnium vitam periculosum,

et velut crisimon esse definiunt, climactericonque vocari, hoc est, scalarem. Sed ex iis aliis alios difficiliores Genethliaci ac Mathematici esse statuerunt : et inter eos aliqui, eos potissimum quos ternæ hebdomades conficiunt, putant observandos, hoc est, unum et viginti, et XLII. et deinde LXIII. postremo LXXXIIII., in quo Staseas harum rerum// doctissimus, vitæ terminum defixit. Alii autem non pauci, unum omnium difficillimum climactera prodidere, annum videlicet unum de quinquagesimum, quem complent anni septies septeni : ad quam opinionem plurimorum consensus, ait Censorinus, inclinat : nam quadrati numeri potentissimi ab omnibus dicuntur. » *Ibid.*, p. 179s.

420 Sous le nom latin de Thebaldeus : « Lætus ut evadat minitantia tempora fati,/ Quæ novies actus septimus annus agit. » *Ibid.*, p. 180. « Joyeux quand on échappe aux temps menaçants de la destinée/ l'action de l'année neuf fois septième passée. »

421 Cf. Giraldi, *De annis et mensibus*, p. 182 (dans la traduction française, je corrige le latin qui semble dire : « Auguste congratule son fils Gaius de ce qu'il a échappé »). On a lu la première référence à Aulu Gelle au livre XV des *Nuits attiques*. Les *Hebdomades* de Varron sont un texte perdu, on l'a dit. Africanus est le jurisconsulte du deuxième siècle Sextus Cæcilius Africanus, alors que Pietro Galatino (Petrus Galatinus), franciscain, avait défendu Reuchlin et avait écrit en 1518 son texte le plus connu, *De arcanis catholicæ veritatis*.

422 On ne peut prendre en considération le nombre de cinquante-trois que George l'Apostre comptabilise à deux reprises dans son *Septenaire ou louange du nombre de sept* : « Les Anciens ont remarqué le nombre de cinquante trois tirer à soy ordinairement la fin des vieillards » (Paris, Guillaume Linocier, 1585). Il s'agit de coquilles dues à la composition ou d'erreurs déjà présentes sur le manuscrit confié à l'imprimeur, car l'explication précise : « auquel viennent à finir deux terminaisons, c'est à sçavoir neuf septenaires ou 7 novenaires, et pour ceste cause cest an est apellé climaterique » (f° 14v°).

423 Imprimées par Eucharius Silber (Argenteus). Cf. *Hermolai Barbari castigationes Plinianae et in Pomponium Melam*, edidit Giovanni Pozzi (Thesaurus mundi II), Padoue, 4 volumes, 1973-1979.

424 Vol. 2, 1974, p. 559-562. Je remercie très chaleureusement Jean Céard qui non seulement m'a remis sur la piste de Pline, m'a fait connaître la note de Barbaro, mais m'en a encore fourni une copie par voie cybernétique.

425 « Magis tamen convenit ut septem et novem momenta quam septem et quindecim scribantur, cum ex trito illo ex Augusti epistolis apud Tranquillum loco, tum ex Iulio Materno, qui ait propterea sexagesimum tertium aetatis annum maxime periculosum esse quoniam numerus uterque vii et ix, qui decretorii maleficique sunt et ad vitam succidendam pollentes in unum quasi confluunt : novies enim septies sexagintatres efficiunt » (*ibid.*, p. 560).

426 « Potest et illud dici : aliis quinquagesimumquartum sexagesimo tertio pestilentiorem videri, quemadmodum alii fuere, ut Censorinus in libello De natali die meminit, qui quadragesimumnonum malitia insignem praetulere caeteris » (*ibid.*, p. 560s).

427 Vettius Valens est un auteur du Ve siècle qui ne fut pas édité au XVIe siècle (nous avons toutefois vu qu'Henri Estienne le mentionna dans son *Thesaurus*). A peine peut-on signaler que Joachim Camerarius traduisit des extraits du livre I dans ses *Astrologica*, publiés à Nurenberg, chez Johann Petreius en 1532 (Oxford, Merton College : 17.B.22(3)), p. 48-53 : « Vestii Valentis Antiocheni ex primo libro floridorum : de natura Solis… de Lunæ natura… de Saturni natura… » ; en fait les sept planètes avec Jupiter, Mars, Venus et Mercure. Saumaise le citera également. L'éditeur moderne nous apprend que Pierre-Daniel Huet en projetait l'édition (cf. *Vettii Valentis Antiocheni Anthologiarum libri novem*, edidit David Pingree (Bibliotheca scriptorum Græcorum et Romanorum Teubneriana), Leipzig, 1986, p. XVI,5. L'index de l'édition donne plus de soixante-dix occurrences pour le substantif, le verbe et l'adjectif. Le sous-titre de III, 8, est « Περὶ ἐχθρῶν ἀστὲρων καὶ κλιμακτηρικῶν τόπων περὶ τὸ ὄργανον Κριτοδήμου » (= L'ouvrage de Kritodèmos sur les étoiles hostiles et les lieux climactériques) ; celui de III, 11, « Περὶ κλιμακτηρικὸς ἑβδομαδικής καὶ ἐννεαδικής ἀγωγῆς », (= De la question du septénaire et du novénaire climactérique) ; etc. A noter encore, dans cette édition, le point 15 de l'Appendix XX, *Liber Hermetis* 4-15, « De annis climactericis », avec un catalogue des cent vingt et une années critiques, p. 443-453. Giraldi appelle également le livre de Vettius Valens *Antilogiæ* dans son *De annis et mensibus*, Bâle, Michael Isengrin, 1541, p. 182.

428 Il ne faut pas lire « dies CCCXX », mais « dies CCXX », car si l'on divise 220 par 52 + 1/7 (ou 365/7), le quotient est 4 et il reste 11 + 3/7. Et (11 + 3/7) x 4 est bien égal à 45 + 5/7 ! Ce calcul se termine par « Hæc de septimano climactere » (p. 561). La suite, plus brève, s'intéresse en effet au novénaire critique. Je ne peux m'empêcher de citer le trait d'esprit de Jean Céard me livrant naguère ce texte de Barbaro, en me l'annonçant compliqué et ne doutant pas que « la dernière phrase ne remporte [mon] adhésion » : « Quæ omnium longum esset et multis fortasse tædio persequi » (p. 562). En effet, on pourrait mourir d'ennui, peut-être aussi à la lecture de ce livre.

429 « Sunt et signa in cælo climacterica numeri septenarii Aries, Libra, Cancer, Capricornus ; nonarii Taurus, Leo, Scorpius, Aquariis ; translaticia sive promiscua Gemini, Sagittarius, Virgo, Piscis » (*ibid.*, p. 562).

430 Cf. *Dictionarium seu Latinæ linguæ Thesaurus… Editio secunda*, Paris, Robert Estienne, 1543, f° 319v°, et ci-dessus, p. 26. La mention de LXIIII dans la réédition de 1543 est une coquille pour LXIII.

431 *C. Plini Secundi Historiæ mundi libri XXXVII… nunc denuo… idque post ultimam defuncti doctissimi Jacobi Dalecampii præstantissimi medici manum, ita fœliciter repurgatum. Variis quoque Sigism. Gelenii, Fredenandi Pintiani et aliorum Lectionibus, Castigationibus et Adnotationibus eruditissimis ornatum*.

432 Le titre de l'opuscule de Turnèbe précise n'amender que la préface de l'*Historia naturalis*, *C. Plinii Secundi Veronensis in XXXVI. Libros naturalis historiæ Præfatio, ad veterum codicum fidem per Adrianūm Turnebum emendata, et annotianibus illustrata*, Paris, Michel Vascosan, 1556 (privilège de début 1553) (Oxford, Merton College, 23.B.9(4)). Cf. John Lewis, *Adrien*

Turnèbe (1512-1565). A Humanist Observed (THR n° 320), Genève, 1998, n° 27, p. 176s.

433 « … scancili[c] annorum lege occidua… » Note 'c': « Gelius cap. 7, 15, annum vitæ 63. cum periculo et clade aliqua venire tradit, quod septies novem contineat. De hac re fusius Firmicus cap. 14,4 » (*ibid.*, p. 129s).

434 J'ai consulté la troisième édition complétée de la traduction de Du Pinet, *L'Histoire du monde de C. Pline Second… le tout mis en François par Antoine Du Pinet, Seigneur de Noroy; et despuis en ceste troisieme impression et derniere edition augmenté de plusieurs nouvelles annotations fort utiles et necessaires, et reveu en plusieurs lieux et endroits difficiles, et non encores expliquez*, Lyon, Charles Pesnot, 1581, Premier tome, p. 281. La première édition avait été donnée à Lyon, chez Claude Senneton, en 1562.

435 L'édition de Joannes Fredericus Gronovius (*C. Plini Secundi naturalis historiæ, tomus primus [- tertius]. Cum commentariis et adnotationibus Hermolai Barbari, Pintiani, Rhenani, Gelenii, Dalechampii, Scaligeri, Salmasii, Is. Vossii, et Variorum*, Leyde, Franciscus Hackius, 1668-1669) reprend celle de Daléchamps en la complétant, en particulier avec un ajout *in fine* des propres notes de Gronovius (rien néanmoins dans les *Miscellanea* sur VII, 49). Une note est dévolue à l'âge critique de 54 ans, reprenant Daléchamps, et se référant bien évidemment à Aulu Gelle, mais encore à Firmicus et à Censorinus: « Gellius cap. 7. lib. 15. annum vitæ 63. cum periculo et clade aliqua venire tradit, quod septies novem contineat. De hac re fusius Firmicus cap. 14,4. et Censor.[inus] de die nat.[ali] c. 14. Cæl. Rhod. 36. *Dalecamp.* » Cf. vol. 1, p. 461, n. 'd'. J'ai reproduit la note *in toto*, car elle diffère légèrement de celle reprise de Daléchamps à Genève en 1631. L'index donne en outre une entrée au mot *climacterus*: « Climacterum nomine quid intelligant astrologi… 461 », rappelant, si besoin était, que le jugement est celui des astrologues.

436 Cf. *The Historie of the World. Commonly called, the Naturall Historie of C. Plinius Secundus*. Translated into English by Philemon Holland, Doctor in Physicke, Londres, imprimé par Adam Islip, 1601, vol. 1, p. 182; réédition de 1635, même titre (sauf « Doctor of Physicke »), imprimé par Adam Islip, et vendu par John Grismond, p. 182 (il s'agit d'une recomposition page à page).

437 Ce que l'on trouve, en particulier en français, jusque dans les expressions courantes 'dans huit jours' pour une semaine après, 'dans quinze jours' pour deux semaines après, etc.

438 Je n'ai trouvé aucun document ni aucune publication du frère de Guillaume Du Bellay, Martin, précisant le jour de la naissance du premier. Parlant de la mort de son frère, Martin n'en donne que la date, différente d'un jour de celle donnée par Rabelais: « le neufiesme jour de Janvier mille cinq cens quarante deux, il trespassa à Sainct Saphorin sur le mont de Tarare »; il s'agit bien de « 1542 avant Pasques », expression utilisée plus loin par le mémorialiste (cf. *Les Memoires de Messire Martin Du Bellay, Seigneur de Langey*, [Genève], pour Jacques Chouet, 1594, f° 412v°, noté à nouveau 352; puis 418v°, noté 358). Je suis redevable à Jean Vignes, et je l'en remercie chaleureusement, d'avoir bien voulu relever pour moi les quatre inscriptions gravées sur le superbe tombeau de Guillaume Du

Bellay dans le déambulatoire de Saint-Julien du Mans, tombeau achevé par le sculpteur Pierre Bontemps en 1557 (cf. Anne-Marie Lecoq, « La fondation du Collège royal et l'*Ignorance chassée* de Fontainbleau », *in Les Origines du Collège de France (1500-1560)*, Actes du colloque international (Paris, décembre 1995), Textes réunis par Marianne Lion-Violet, Paris, 1998, p. 185-206, ici p. 192 et fig. 6, p. 205 pour une représentation du tombeau). La date et le lieu de la mort sont indiqués « III ID. IANVA ANNO D M.D.XLIII IN VICO SAN SAPHORINIO AD RADICEM TARARII MONTIS », mais aucun des quatre textes ne donne la date de naissance de Guillaume Du Bellay, ni même son âge au moment de sa mort.

439 Cf. *infra* p. 97.

440 Cf. Ingrid De Smet, *Thuanus, The Making of Jacques-Auguste De Thou (1553-1617)* (THR n° 418), Genève, Droz, 2006. Le projet historiographique de De Thou remonte à 1572 (cf. p. 203).

441 J'ai consulté De Thou, *Histoire universelle*.

442 Cf. Béatrice Nicollier-De Weck. *Hubert Languet (1518-1581) : un réseau politique international de Melanchthon à Guillaume d'Orange* (THR n° 293), Genève, 1995, p. 411s. L'auteur précise que De Thou était « impressionné par la connaissance qu'avait Languet des affaires allemandes, si étendue 'qu'il en instruisoit même ceux du pays'. »

443 Cf. la traduction française, *Histoire universelle de Jaques-Auguste de Thou, avec la suite par Nicolas Rigault…*, La Haye, Henri Scheurleer, 1740, tome sixieme, 1580-1587, p. 147.

444 Cf. Béatrice Nicollier-De Weck. *Hubert Languet (1518-1581)…*, p. 448. Peut-être arriverait-on à préciser davantage la date de naissance d'Hubert Languet en connaissant celle de son frère puiné, Guy, qui fut archidiacre à Autun (cf. Henri Chevreul, *Etude sur le XVIe siècle, Hubert Languet 1518-1581*, Paris, L. Potier, 1856, p. 4) après la mort de sa femme Claudine Froualle (mariage du 24 novembre 1554 à Dijon).

445 Cf. la traduction française, *Histoire universelle de Jaques-Auguste de Thou, avec la suite par Nicolas Rigault…*, La Haye, Henri Scheurleer, 1740, tome huitieme, 1591-1596, p. 436.

446 *Ibid.*, p. 435.

447 Cf. François de Malherbe, *Les Poésies*, édition de Jacques Lavaud, revue et introduite par Alain Génetiot (STFM), Paris, 1999, livre III, xix, p. 71s.

448 Cf. Charles Augustin Sainte-Beuve, *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle*, Paris, 1828, p. 152 (texte tiré du *Socrate chrestien* publié la première fois en 1652).

449 Cf. la traduction procurée et présentée par Pierre Mesnard (Publications de la Faculté des Lettres d'Alger, IIe série, tome XIV), Paris et Alger, 1941, ch. VI, « De la constitution des Républiques » (« De statu Rerum publicarum »), § « Les révolutions des Etats rapportées aux nombres » (« Conversiones Rerumpublicarum ad numeros collatæ »), p. 213-228 (Ménard s'est servi de l'édition de 1572). Quelques mots sur notre sujet chez Dockes-Lallement, *Le hasard*, p. 146s.

450 P. Mesnard attendait neuf ici (novenarium), non six (senarium), *ibid.*, n. 1, p. 216 ; pourtant ce nombre six parfait revient avec les semaines de

Daniel (p. 219s). Les nombres parfaits sont essentiels pour Bodin, on les retrouve ci-dessous. Un nombre parfait est un nombre égal à la somme de ses parties aliquotes. Ainsi 6 = 1+2+3 ; et 28 = 1+2+4+7+14 ; le 3e nombre parfait est 496 (Bodin, comme ses contemporains, pensant que la terre est vieille de 5 à 6'000 ans, il ne s'intéresse pas au 4e nombre parfait, 8'128). Un nombre parfait est encore le produit de 2^{n-1} (n-1 devant être entier et égal ou supérieur à 1) par $2^n - 1$ (si ce second nombre est premier). Quand n est égal à 2, on a 2 x (2^2-1) = 6 (2^2 est égal à 4, et 3 est un nombre premier). Quand n est égal à 5, on obtient 496 = 2^4 x ($2^5 - 1$) = 16 x 31. Cf. encore Dockes-Lallement, *Le hasard*, p. 147.

451 *Ibid.*, p. 216.

452 Bodin fait mourir Paul III à 84 ans (p. 217), alors que Paul Eber lui rend une mort climactérique : « Paulus III, Papa natus est anno 1468, minutis 16. post quintam matutinam. Mortuus est nona die Novembris 1549 paulo ante initium Jubilei, anno ætatis LXXXI. *Climacterico* » (cf. *Calendarium historicum*, Bâle, s. n., p. 111, c'est moi qui souligne).

453 *Ibid.* Le grand nombre de Platon est le carré de douze, 144.

454 « S'il y a moyen de savoir les changements et ruines des Républiques à l'avenir », ch. II du livre IV, *in Les six livres de la République*, éd. Gérard Mairet (Livre de poche 4619), Paris, 1993, p. 340-352. C'est dans le paragraphe « Si on peut présumer les changements par nombres », p. 350-352, que l'on trouve les exemples que je donne ci-après.

455 « Septimus quisque annus ætati notam imprimit », p. 351. Cf. aussi Bodin, *Republique*, p. 565s (avec la manchette marginale : « Le nombre de 63 dangereux aux v[i]eillards ».

456 *Ibid.*

457 Quelques années plus tard, George l'Apostre, dans son *Septenaire ou louange du nombre de sept*, Paris, Guillaume Linocier, 1585, affirmera que les modifications touchant les royaumes et les villes répondent au rythme septénaire (ch. 11, f° 14v°-16r° ; l'auteur n'aura toutefois qu'une mention fugace pour l'an climactérique, f° 14v°, cf. *infra*, p. 35s).

458 Horoscopes de Byzance qu'Auger Ferrier défendra et expliquera contre Bodin en 1580. Cf. Ferrier, *Advertissemens*, p. 29.

459 Cf. Gaurico, *Tractatus astrologicus*, « Tractatus Primus civitatum et quorundam oppidorum schemata et apothelesmata » (f° 1r°-14r°) : horoscopes de Rome, Bologne, Florence, Venise, Padoue, Ferrare, Milan. Gaurico distingue la ville antique et la ville restaurée, la fondation et une date plus récente. Il ajoute *in fine* les horoscopes du château de Pesaro (« Castrum Pisauri » bâti par Giovanni Sforza, château qui sera ébranlé en 1556 : « Verum labente anno salutis 1556 »), de la tour de La Mirandole (bâtie par le comte Giovanni Francesco della Mirandola, le neveu de Pico ; rien sur le futur, mais sa construction avec Saturne comme seigneur de l'horoscope, Venus dans la 4e maison et le Soleil dans la 8e ne disait rien de bon, Gaurico en fait l'histoire jusqu'au siège par les armées de Paul III) et de la restauration en 1546 de la ville de Modène (« Restauratio Mutinæ Civitatis ») par Hercule d'Este, duc de Ferrare (sans jugement).

460 Cf. Roussat, *Astronomie*, 2e partie, « Petit traité des elections », ch. 64, « Pour sçavoir l'ascendant d'aucunes citez, villes ou chasteaux », f° 47r°-48v°.

461 Ce qu'avait consigné Plutarque et le poète Antimachus Lyrius, cité par Plutarque, ce dont Bodin se moque en parlant du « Thesme celeste d'une muraille ». Cf. Bodin, *Republique*, livre IV, ch. 2, p. 545.

462 Cf. George L'Apostre, *Le Septenaire,* ch. 11, f° 14v°-16r°.

463 Ainsi que de Gaurico d'avoir recueilli « plusieurs horoscopes des plus grandes villes, sans propos ni apparence ». Cf. Bodin, *Republique (Goulart)*, livre IV, ch. ii, p. 634.

464 Au sujet d'une impossible opposition entre Vénus et le Soleil, Bodin en vient à citer Ferrier : « … comme il est advenu à Auger Ferrier, excellent Iatromathematicien, lequel au livre des jugemens astronomiques, a mis Venus et Mercure opposites, et l'un et l'autre au Soleil, chose incompatible par nature, car luy-mesme est d'accord que Mercure ne s'esloigne jamais de trentesix degrés du Soleil. » Cf. Bodin, *Republique*, p. 545 (Pruckner faisait la même critique à Maternus dans son édition, p. 42, comme avant lui Pic de La Mirandole, éd. E. Garin, I, p. 74 ; et je remercie à nouveau Jean Céard de ces deux remarques complémentaires). Il est à remarquer que malgré la contre-attaque de Ferrier, Bodin n'a pas supprimé ni même amendé la critique de Ferrier (cf. Bodin, *Republique (Goulart)*, p. 633), sauf que Auger n'est plus écrit Oger. Par ailleurs, on considère aujourd'hui que Mercure, la planète la plus proche du soleil, ne s'éloigne jamais plus de vingt-huit degrés du soleil. Laplace, tel que le rapporte l'*Encyclopédie méthodique*, considérait que c'était trente et un degrés (*Encyclopédie methoqique ou par ordre de matieres*, Physique, tome quatrième, Paris, veuve Agasse, 1822, article Mercure, p. 15).

465 Cf. Ferrier, *Advertissemens*.

466 Cf. Ferrier, *Advertissemens*, p. 8.

467 *Ibid.*, p. 10s.

468 « Il dit seulement *climactera communem seniorum omnium tertium et sexagesimum annum evasimus*. Qu'est le pire qu'il en escrit, et vous interprétez cela, qu'il emporte quasi tous les vieillards. » Cf. Ferrier, *Advertissemens*, p. 51.

469 *Ibid*.

470 *Ibid.*, p. 52.

471 *Ibid.*, p. 52s.

472 Luther ne fut pas le seul à hésiter sur le millésime de sa naissance, même un Michel de l'Hôpital, né dans une famille aristocratique, ne savait pas s'il avait vu le jour en 1504 ou 1505 (cf. Loris Petris, *La Plume ou la tribune. Michel de l'Hospital et ses discours (1559-1562)* (THR 360), Genève, 2002, p. 3).

473 Dans le chapitre XII du livre IV de sa *Pseudodoxia Epidemica, or Enquiries into very many received tenents and commonly presumed truths* de 1646, intitulé « Of the great Climacterical yeare, that is 63 », lu en ligne, sur la sixième édition de 1672 (p. 244-258), le 27 juillet 2011 à l'URL http://penelope.uchicago.edu/pseudodoxia/pseudo412.html. Browne mentionne

Boccace (62e année), Linacre (64e), Erasme (au-delà de la 70e). Un Joubert qui aurait été au bout de son étude des erreurs populaires !

474 *Ibid.*, p. 53s.

475 Déjà François Blériot avait souligné le fait en éditant le *Colloque entre les sept sçavans*. Cf. Bodin, *Colloque*, p. XIX. Cf. aussi *Magie, Religion und Wissenschaften im Colloquium heptaplomeres*. Ergebnisse der Tagungen in Paris 1994 und in der Villa Vigoni, Menaggio, 1999, hrg. von Karl Faltenbacher, Darmstadt, 2002.

476 Cf. Bodin, *Republique*, p. 566, cité par Ferrier, *Advertissemens*, p. 55.

477 Cf. Bodin, *Apologie*, f° 34v°. Le livre de Ferrier était le *Liber de diebus decretoriis secundum Pythagoricam doctrinam et astronomicam observationem*, Lyon, Jean de Tournes, 1549.

478 Cf. Ferrier, *Advertissemens*, p. 57.

479 *Ibid.*

480 *Ibid.*, p. 57-60.

481 J'ai consulté une édition de 1593, *Apologie de René Herpin pour la Republique de J. Bodin*, Lyon, Barthelemy Vincent, reliée à la suite des *Six livres de la Republique*, imprimés par le même à la même date. Sur l'usage du pseudonyme et ce qu'il implique chez Bodin, cf. Ann Blair, « Self and re-representations of Jean Bodin as an author », Actes du colloque de Hull de 2011 sur la réception de Bodin, éditées par Howell Lloyd, à paraître, et je remercie Ann Blair de m'avoir envoyé son texte avant parution.

482 Cf. Mario Turchetti, « Jean Bodin », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy (Summer 2010 Edition)*, Edward N. Zalta (ed.), URL, consultée en ligne, le 27 juillet 2011, http://plato.stanford.edu/archives/sum2010/entries/bodin/.

483 Cf. Bodin, *Apologie*, f° 12v°. La critique court jusqu'au dernier mot de l'Apologie, f° 44r°.

484 *Ibid.*, f° 29v°-30r°.

485 Cf. Ferrier, *Advertissemens*, p. 46s, parlant « des changemens d'etat procedans de l'eccentrique de la terre ».

486 Au sujet d'Aristote, « Vous aimez mieux suyvre un autheur sans auctorité que l'oppinion commune de tous les autres » (cf. Bodin, *Apologie*, f° 35v°). Au sujet de Luther, la démonstration est cruelle pour Ferrier : « Quand [sic] à l'aage de Martin Luther vous monstrez une passion incurable de reprendre contre vostre conscience, car vous ne pouvez pas ignorer que Lucas Gauric, duquel vous [vous] servez n'ait forgé sa nativité à plaisir l'an 1484, à une heure apres midy, le ving-deuxiéme d'Octobre, l'ayant fait plus jeune d'un an qu'il n'estoit, pour faire tomber toutes les planettes au Scorpion, en la neufviéme maison, pour monstrer qu'il renverseroit sa religion ; et neantmoins Sleidan, Melancthon, et Cardan mesmes qui a fait sa nativité au vray, que vous n'avez peu ignorer du tout contraire à celle de Gauric, d'un commun consentement escrivent qu'il nasquit le 10. novembre, à onze heures apres midy 1483, et qu'il mourut l'an 1546, le 18. Fevrier qui est le 63. courant » (f° 35v°-36r°). Sur l'horoscope « arrangé » de Luther et sa reprise par Florimond de Raemond à la fin du siècle, cf. notre étude « Les horoscopes de Calvin, Melanchthon et Luther : une

forme inattendue de polémique catholique post-tridentine », *in Les deux réformes chrétiennes. Propagation et diffusion*, édité par Ilana Zinguer et Myriam Yardeni (Studies in the History of Christian Traditions 114), Leyde et Boston, 2004, p. 172-203. Sur Melanchthon, Bodin se trompe, et sur beaucoup d'autres.

487 *Ibid.*, f° 13v°.

488 *Ibid.*, f° 14v°.

489 Cf. *Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France* avec notices bibliographiques par J. A. C. Buchon, Palma Cayet, tome premier, *Chronologie novenaire*, livre I à VI ; tome second, *Chronologie novenaire*, livre VII à IX, *Chronologie septenaire*, Paris, 1836. La chronologie septénaire avait paru à Paris en 1605, chez Jean Richer, la novénaire en 1608, *ibidem* (cf. *supra* pour l'édition originale de la *Chronologie novenaire*).

490 Cf. La Noue, *Discours politiques*, p. 17.

491 *Ibid.*, p. 34.

492 *Ibid.*

493 A ce sujet voir Céard, *La Nature et les prodiges*.

494 Ce pourrait être chez Julien Tabouet (cf. note 115) ou quelque historiographe français ou italien. Paolo Emili de Vérone avait dénombré les rois de France de Pharamond à Charles VIII dans son *De rebus gestis Francorum libri X*, Charles VIII étant le cinquante-cinquième (édition consultée avec le *Chronicon de iisdem regibus, a Pharamundo usque ad Henricum II*, Paris, Michel Vascosan, 1548). Après Louis XII, François Ier, Henri II, François II et Charles IX, Henri III n'est que le soixante-et-unième, non le soixante-troisième. Arnold Le Ferron, dans son complément à Emili, poursuit la numérotation, François Ier apparaissant comme le cinquante-septième roi de France (cf. *Arnoldi Ferroni Burdigalensis, regii consiliarii, de rebus gestis Gallorum libri IX ad historiam Pauli Aemylii additi*, Paris, Michel Vascosan, 1555). Jean Du Tillet confirme le décompte dans son *Chronicon de regibus francorum, a Faramundo usque ad Fransciscum primum*, Paris, Michel Vascosan, 1551 ; de même Sleidan dans son discours de l'Estat du Royaumes et des maisons illustres de France *in Les Œuvres de J. Sleidan qui concernent les histoires qu'il a escrites*, Genève, Eustache Vignon, 1574, f° 457v° ; avant l'*Abbregé de l'histoire françoyse* de Jean Le Clerc (Paris, 1585) qui ne contient que soixante et un portraits des rois de France, Henri III étant le dernier. Jean Bodin applique bien les décomptes septénaires, novénaires et climactériques à la France, depuis Pharamond, mais sans évoquer le nombre des rois dans *La Méthode de l'histoire* (cf. Bodin, *Méthode*, p. 222s) ; etc. Cf. aussi la note 115.

495 La Noue, *Discours politiques*, p. 34s. La grande salle du Palais contenait des effigies des rois de France depuis Pharamond jusqu'à François Ier (cf. n. 32, p. 35).

496 Ainsi dans le volume *Effigies regum Francorum a Pharamundo ad Henricum usque tertium ad vivum… expressæ*, gravures de Virgil Solis et Jost Amman, Nuremberg, Katharina (veuve de Dietrich) Gerlach et les héritiers de Johann Montanus, 1576. Le Dictionnaire de Trévoux enregistrera Henri IV comme soixante-troisième roi, comptant avec Du Tillet l'enfant

posthume de Louis le Hutin (cf. *Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux… nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée*, Paris, 1771, t. 2, p. 639). On ne peut donner de crédit à la mention de Sébastien Le Pelletier de Chartres, mentionnant dans son journal les « 58 roys chrestiens qui ont precedé » Henri IV, mauvais souvenir d'une lecture ligueuse (cf. édition de Xavier Le Person, Genève, 2006, f° 135r°, avant les « Articles de capitulation ridicules envoyez au roy de Navarre »).

497 Cf. Estienne Pasquier, *Lettres historiques*, Livre XIV, lettre II, « A Monsieur Tamboneau… Etude sur le roi Henri III », *in* édition critique de D. Thickett (Textes Littéraires Français 123), Genève, 1966, p. 447.

498 Cf. J. Vostet, *Almanach ou prognostications des laboureurs… sur l'année 1588*, Paris, Jean Richer, [1587], p. 24s ; cité par Crouzet, *Ligue*, p. 326.

499 « J'ay le faix de soixante et trois rois sur les bras » lance d'entrée de jeu Ronsard dans *La Franciade*. Je dois cette information à Denis Bjaï, *La Franciade sur le métier : Ronsard et la pratique du poème héroïque* (THR n° 350), Genève, 2001, p. 62s, mais surtout la version dactylographiée de la thèse qui donnait une note que Denis Bjaï a eu la grande générosité de m'envoyer et dont je m'inspire dans cette note-ci. Aux historiens nommés ci-dessus, Bjaï avait préféré Jean Bouchet (cf. *Genealogies, effigies et epitaphes des roys de France* de 1527 faisant de François Ier le cinquante-huitième roi) et Denis Sauvage (continuation de Nicole Gilles) qui arrivait au même décompte, alors que Julien Tabouet faisait de Charles IX le soixante-deuxième roi de France (*Historica Franciæ Regum Genesis*, Lyon, Nicolas Edoard, 1560 ; Tabouet publia également un ouvrage sur les quatre monarchies et des *Ephemerides historicæ*). On peut encore consulter Claude Le Brun commentateur des *Trophees* de Jean Godard (Lyon, Th. Ancelin, 1594) et Pierre Boton, *Les trois visions de Childeric* (Paris, Federic Morel, 1595) qui considéraient qu'Henri III avait été le 63e roi de France.

En outre, dans ses *Discours des Miseres de ce Temps,* le « Discours à la Royne de 1562 atteste que Ronsard connaissait la superstition liée à 62 cardinal (63e ordinal).

Dés long temps les escrits des antiques Prophetes,
Les songes menacans, les hideuses cometes,
Avoient assez predit que l'an soixante et deux
Rendroit de tous costez les François malheureux,
Tuez, assassinez ; mais pour n'estre pas sages
Foy n'avons adjoustée à si divins presages,
Obstinez aveuglez. Ainsi le peuple Hebrieu
N'avoit point de creance aux Prophetes de Dieu,
Lequel ayant pitié du François qui fourvoye
Comme pere benin, du haut ciel luy envoye
Songes et visions, et Prophetes afin
Qu'il pleure et se repente, et s'amende à la fin.

Ronsard, *Œuvres complètes* II, édition établie, présentée et annotées par Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Paris, 1994, p. 993.

500 Lors de l'entrée d'Henri III à Orléans en 1576, les discours se succèdent. Monsieur Malaquin, « ancien avocat au siege presidial dudit Orleans et

premier au Conseil dudit hostel commun » rappelle au roi : « … à mesme jour de Penthecoste l'an mil cinq cens soixante quatorze, vous tres-grand… avez esté successivement nay, et fait, non pas esleu ny designé nostre roy soixante troisiesme… » (*Les triumphes et magnificences faictes à l'entrée du roy et de la royne en la ville d'Orleans le quinziesme jour de novembre 1576,* Paris, Jean de Lastre, [1576], f° C_{ii}v°).

501 Montaigne parle du « quinziesme ou seiziesme de nos Roys » (*Essais* I, 20, p. 89A) et précise dans son exemplaire personnel des *Annales et Chroniques de France*, « La plus part lessent ce roë » (cf. R. Dezeimeris, « Annotations inédites de Michel de Montaigne sur les *Annales et Chroniques de France* de Nicole Gilles » [1ère partie], *in Revue d'Histoire littéraire de la France* 16, 1909, p. 213-258, ici p. 225, et huitième annotation sur Clotaire IV).

502 Ce n'est pas le lieu de développer ici le rapport entre le numéro porté par Henri III ou Henri IV, dans l'ordre de la succesion des rois de France, et la crise politique que connaît la France, d'abord en 1584 à la mort du duc d'Anjou, puis en août 1589, à la mort d'Henri III, car c'est toute une littérature polémique qui est en jeu et qui doit être étudiée. Que quelques-uns s'y réfèrent, dont le protestant La Noue, suffit à mon propos.

503 Cf. *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sous la direction de Diderot et d'Alembert, tome troisième, Paris, 1753, p. 532. Mallet donne ses références : « De Thou, *hist. l. XCIV*, Mezerai dit à peu-près la même chose, dans son *abrégé chronologique*, sous l'an 1589 ». Mallet a copié la traduction française de l'original latin, la modifiant à peine (cf. Jacques-Auguste de Thou, *Histoire universelle*, La Haye, Henri Scheurleer, 1740, tome septième, l. xciv, p. 388) ; pour François de Mezeray, cf. son *Abregé chronologique de l'histoire de France*, tome cinquième, Amsterdam, David Mortier, 1720, p. 331s. Pour Mezeray, Henri III n'est que le soixante-et-unième roi de France (p. 190 et titre courant), aussi infléchit-il le discours de Bodin à Laon, lui faisant dire que « … le regne de Henri III devoit être climacterique à la France, d'autant qu'il étoit le LXI. roi depuis Pharamond… » (p. 332). Mallet avait bien vu la modification de Mezeray en ajoutant « à peu-près la même chose ».

504 Paris, Jean Petit-Pas, 1622, p. 110. La première édition, *Histoire des derniers troubles de France*, a paru en 1596 à Lyon, chez Estienne Bonaventure.

505 « Sans donner trop de creance au nombre de soixante-trois […] ni m'attacher par trop à l'opinion de Jean Bodin, qui veut que le nombre des roys en la monarchie soit d'autant d'efficace que le nombre des ans en la vie humaine. » Cf. Jean Godard, *L'Oracle ou Chant de Protée, où sont predictes les glorieuses victoires de Henry IIII… Ensemble les Trophees dudict Seigneur augmentez et corrigez de nouveau*, dediez à sa Majesté par Jean Godard Parisien, avec les commentaires de Claude Le Brun…, Lyon, Thibaud Ancelin, 1594, p. 65s.

506 « … Et le nombre fatal de soixante et trois rois/ Esbranlera l'estat et le sceptre françois », vers tirés des *Trois visions de Childeric*, Paris, Federic Morel, 1595, p. 23 (idée reprise dans *La France divisée*, s.l. s.d., p. 10 ; et dans le *Discours de la Vertu et de Fortune de la France*, Lyon, Thibaud

Ancelin, 1598, p. 26 et 42). Je remercie vivement Denis Bjaï qui m'a signalé ces dernières opinions.

507 Cf. Bodin, *Lettre*. Je remercie Jean Céard qui m'a indiqué cette lettre et l'article Moreau-Reibel, *Bodin et la Ligue*.

508 Lettre du recueil Hardouyn publiée *in* Moreau-Reibel, *Bodin et la Ligue*, p. 429. Référence à la *Republique*, comme ci-dessous.

509 Cf. Bodin, *Lettre*, p. 22.

510 *Ibid.*

511 Cf. *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sous la direction de Diderot et d'Alembert, tome troisième, Paris, 1753, p. 532.

512 Cf. *Venerabilis Bedæ presbyteri de temporibus sive de sex aetatibus huius seculi liber* (édité par Pietro Mareno Aleandro, cousin du célèbre Girolamo ; préface à Giovanni Battista Baldo datée de Padoue le 15 mars 1505), Venise, Giovanni Tacuini (de Tridino), 1505 ; cf. l'édition moderne, Bède le Vénérable, *Bedæ Opera… De temporum ratione, De temporibus*, edited by Charles W. Jones, Cambridge (MA), 1943. Cf. aussi Daniel Mc Carthy, « Bede's primary source for the Vulgate chronology in his chronicles in *De temporibus* and *De temporum ratione* », *in* Immo Warntjes & Dáibhí Ó Cróinín (eds.), *Computus and its Cultural Context in the Latin West, AD 300-1200*. Proceedings of the 1st International Conference on the Science of Computus in Ireland and Europe, Galway, 14-16 July, 2006, edited by I. Warntjes and D. Ó. Cróinín, Turnhout, 2010, p. 159-189.

513 Cf. Böhlandt, *Verborgene Zahl*.

514 « Genevæ, V Julii [sic] 1582, reliquis mihi ad climactericum hunc explendum annum diebus novendecim. » On remarque toutefois que Bèze à écrit *Julii* au lieu de *Junii*. Cf. Bèze, *Correspondance*, tome XXIII (1582), n° 1529, p. 100. On peut relever une autre lettre à Gwalther, du 28 mars, dans laquelle Bèze relève un signe céleste nocture inquiétant (*ibid.*, n° 1509, p. 35 et 37). Il faut d'ailleurs se souvenir que dans ces premières années de la décennie 1580 se multipliaient les publications sur la grande conjonction astrale de 1583 qui inquiétait. Cf. Denis Crouzet, *Les Guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion (vers 1525 – vers 1610)*, Seyssel, tome 2, 1990, p. 330-334 et notes 179-193, p. 352-354.

515 Cf. Théodore de Bèze, *Poemata*, Paris, Conrad Badius et Robert Estienne, 1548, p. 75s.

516 « Fortis eximie videtur Atlas/ Quod cœlos humeris utrisque portet./ Quanto fortior est Driander, uno/ Qui prestat digito gigas quod ille/ Vastus vix humeris potest utrique ? » Cf. F. Aubert, J. Boussard et H. Meylan, « Un premier recueil de poésies latines de Théodore de Bèze », *in BHR* 15, 1953, p. 164-191 et 258-294, ici p. 173. Les éditeurs pensaient, à juste titre, que l'anneau devait représenter les signes du zodiaque.

517 « (Theodorus Beza annum vitæ iniens climactericum 63, hæc scribebam, huius vitæ satur, alterius cupidus : 24 Junii, anno ultimi temporis 1582.) Lux natalis ave, senos repetita per annos/ Decies, tribus superadditis,/ Quos ergo, quantumvis per devia devius errans,/ Tamen peregi haud avius./ Dic vero nostræ procul hinc an meta senectæ,/ Vel duriora nos

manent ?/ Verum o stultus ego qui te hæc arcana reposcam,/ Quum seipsa non norit dies./ Sive autem volvendus adhuc, sive annuus iste/ Sol me revisit ultimus,/ O Deus, hoc Bezæ facilis concede precanti :/ Tege quod fuit, quod erit rege. » Cf. *Carmina*, [1588 ?], f° a_{ii}r°.

518 « eodem anno natis », lettre n° 1502, *ibid.*, p. 3.

519 Cf. *supra* p. 5.

520 « Ego quoque ad tres hebdomadas paulo post peractum climactericum mihi tecum communem mira quadam virium omnium imbecillitate, citra febrim tamen et ullum dolorem laboravi, contracta nimirum tum ex vigiliis aliisque laboribus, tum ex animi aegritudine, quibus sustinendis parem esse me potuisse miror, dum totos quinque menses omni injuriam genere indignissime vexati, sola patientia restitimus. » Cf. Bèze, *Correspondance*, tome XXIII (1582), lettre n° 1542, du 28 août 1582, p. 155.

521 C'est cependant à Gwalther, exact contemporain de Bèze et Crato, que je confie le parangon des mots sur les maux : « Tibi pedes officium negant, mihi caput. » De la tête aux pieds, la vieillesse creuse sa trace de plaintes (cf. Bèze, *Correspondance*, tome XXIV (1583), lettre n° 1604, du 30 juin 1583, p. 176).

522 La première lettre de Bèze à Crato (qui répond d'ailleurs à une lettre perdue de Crato) date du 1er août 1574 (cf. Bèze, *Correspondance*, tome XV (1574), n° 1078, p. 130-137). On trouve des lettres de l'un à l'autre en 1575, 1577 et 1580 (mais pas en 1576, 1578, 1579 et 1581, tout en sachant que plusieurs lettres ont été perdues).

523 Cf. Bèze, *Correspondance*, tome XXIV (1583), n° 1560, p. 4-22.

524 « … quum amicis procul dissitis frui coram non liceat, eorum per literas colloquiis nihil accidere nobis possit jucundius », *ibid.*, n° 1646, p. 338.

525 Cf. Bèze, *Correspondance*, tome XXV (1584), n° 1653, p. 24. Il conta également le tremblement de terre du 1er mars à Dürnhoffer, puisqu'il lui écrit le 7 avril qu'il le lui a déjà raconté (n° 1668, p. 72) ; puis reprend un récit le 3 mai (n° 1671, p. 91). La punition de Dieu lui apparaissait si terrible qu'il n'arrêtait pas de la divulguer.

526 « Calendis huius mensis, circiter meridiem, terremotus, brevissimus ille quidem sed vehemens, totam hanc civitatem, ne pontibus quidem exceptis, succusit circiter meridiem… Mitto præsagia quæ sibi quisque fabricatur » (*ibid.*, n° 1660, p. 45).

527 *Ibid.*, n° 1667, p. 70.

528 Cf. Céard, *La Nature et les prodiges*.

529 Cf. *Carmina*, [Genève, Henri Estienne, 1588], f° e_{iii}r°.

530 *Institution de la Religion chrestienne* I, xvi, 8, en citant Basile de Césarée.

531 Cf. « Licence poétique *versus* métrique sacrée. La polémique entre Bèze et Génébrard au sujet des Psaumes et du Cantique des cantiques (1579-1586) », *in Théodore de Bèze (1519-1605)*. Actes du Colloque de Genève (septembre 2005) publiés par l'Institut d'Histoire de la Réformation sous la direction d'Irena Backus, Genève, Droz, 2007, p. 479-499 ; « Licence poétique *versus* métrique sacrée (II). La polémique entre Bèze et Génébrard au sujet du Cantique des cantiques (1584-1586) », *Revue de*

l'histoire des religions 226, 2009, p. 102-125 ; « *Le maître des baisers*. Théodore de Bèze et Bethsabée en muse. *Poemata* (silve IV) », *in Poètes, princes et collectionneurs*, Mélanges offerts à Jean Paul Barbier-Mueller, Etudes réunies par Nicolas Ducimetière, Michel Jeanneret et Jean Balsamo, préface de Marc Fumaroli, Genève, Droz, 2011, p. 321-335.

532 Cf. *Selectorum carminum ex doctiss[imis] poetis collectorum, et nunc primum in lucem editorum libri quatuor*, [Genève], [Jacob Stoer] (« Apud Israelem Taurinum »), p. 163. L'identification de l'imprimeur est facile, quand on se souvient que Jacob devint Israël après sa lutte avec Dieu/ l'ange (Genèse 32, 28, *élohîm*), alors que Taurinus était un habitant des Alpes cottiennes, un peu au sud par rapport à Genève, il est vrai.

533 « Theodorus Beza, In annum suum Climactericum decimum exactum./ Septenos decies transegi, mi Deus, annos,/ Quos dum seco in minutias,/ Et recti ad normam tam longuæ tempora vitæ/ Ut factum oportet, exigo :/ Heu, delictorum numerum pondusque meorum/ Inire nec ego sum potis,/ Quem si forte ineas, vah, quanto optatius esset/ Non esse natum, aut mox mori ?/ Finitum tamen est deliqui, Maxime, quicquid,/ Numerare quanvis nesciam./ Horrendæ sed enim pœnæ, guttæque cruoris,/ Quas ille fudit innocens,/ Servandis natus miseris, et crimina fassis,/ Numero carent et pondere./ Spes igitur miserum fovet hæc me sola, futurum/ (Sperare ut ipse me jubes)/ Innumeræ luerint numerosa ut crimina pœnæ,/ Soluta nec, Deus, exigas. » Les savants éditeurs de la correspondance de Bèze ont édité et traduit ce texte d'après la seconde édition de 1597 (cf. *Correspondance de Bèze*, tome XXX, 1589, 2008, p. 333s). Deux seules variantes entre 1590 et 1597 : vers 1, *Deus* pour *Deos* ; vers 9, *quicquid* pour *quidquid*. Je reprends leur traduction, la modifiant simplement ici ou là de manière secondaire.

534 Cf. *Les Diverses leçons de Pierre Messie*, Lyon, Barthelemy Honorat, 1577, chapitre XLI de la première partie : « D'aucunes certaines annees de la vie humaine, que les anciens jugerent les plus dangereuses, et pour quelle cause », p. 174. L'édition originale du livre de Pedro Mexia, *Silva de varia lectione*, avait paru en 1540. Il fut traduit par Claude Grujet en 1552, chez Etienne Grouleau, Paris, 1554 (le dernier chapitre de la première partie concerne les âges climactériques).

535 Cf. Théodore de Bèze, *Les vrais pourtraits des hommes illustres… plus quarantequatre emblemes chrestiens*, Genève, Jean de Laon, 1581 (reprint introduit par Alain Dufour, Genève, 1986), p. 30.

536 Incorporation dans les *Icones* d'Erasme, Lefèvre d'Etaples et Vatable.

537 *Ibid.*, p. 27.

538 Cf. Théodore de Bèze, *Icones, id est veræ imagines…*, Genève, Jean de Laon, 1580, f° Dii v° et [Civ]v° pour Luther.

539 Edition consultée, Joachim Camerarius, *De Philippi Melanchthonis ortu, totius vitæ curriculo et morte… narratio diligens et accurata*, Leipzig, Ernest Vœgelin, 1566.

540 *Ibid.*, p. 380 : « Cuius diei anniversariam memoriam celebrat nunc quoque perquam studiose Academia Wittenbergensis XIII. Calend. martii. Cum vixisset annos LXIII et totidem pene dies. » Sinon, Camerarius ne s'attarde pas sur la mort de Melanchthon.

541 *Ibid.*, p. 238. Plus loin, Camerarius mentionne le fait que Luther est mort à soixante-trois ans : « Martinus Luterus, quo tempore diximus, mortem obiit, præsente infractoque animo et constante in sanctitate religiosæ pietatis, reliquitque et suis et alienis desiderium sui ingens, quamvis ætate gravi decessisset (Nam annum omnino LXIII. vivendo eum confecisse compertum putatur) Qui lugentes et ita tunc exequias funeris cohonestandas curaverunt, ut his memoria nominis ipsius quam studiosissime et officiosissime celebraretur, et magnitudinem doloris suis gemitibus et lacrimis testati sunt. » (p. 241). Remarquons surtout que Camerarius ne parle pas ici d'année climactérique en évoquant les morts de Luther et Melanchthon. En revanche, Joachim Camerarius fils, dans son *Commentarius de generibus divinationum ac græcis Latinisque earum vocabulis*, Leipzig, Johann Steinman, 1576, p. 12, associera les deux hommes dans un long passage sur l'année climactérique que nous retrouverons : « in quibus recentis memoriæ exemplum habemus summorum virorum Martini Luteri et Philippi Melanchthonis » (référence donnée par M. A. Screech dans son édition du *Tiers Livre* de Rabelais, Genève, 1974, p. 153, n. 46). On pourrait étudier ce que Johann Bugenhagen dit de la mort de Luther, puisqu'il prononça la prédication lors de l'enterrement de Luther. Cf. *Eine Christliche Predig uber der Leych und begraebnus des Ehrwürdigen D. Martin Luthers durch Ehrn Johann Bugenhagen Pomern, Doctor und Pfarherr der Kirchen zu Wittemberg gethan*, s.l., 1546. Melanchthon, quant à lui, n'en dit rien dans son *Oratio in funere reverendi viri D. Martini Lutheri*, de 1546, avec sept éditions déjà parues cette année-là (*VD 16*, n° 3848-3854).

542 *Ibid.*, p. 420. L'épitaphe précise que Melanchthon est mort le 13 des calendes de mai [1560], le 19 avril, « an. LXIII. M. II, D. II, H. I. »

543 La mention suivante est peut-être anecdotique, mais pas nécessairement, car c'est un peu plus d'un mois après son soixantième anniversaire que Bèze requit permission de faire imprimer les *Icones* (cf. Frédéric Gardy, *Bibliographie des œuvres théologiques, littéraires, historiques et juridiques de Théodore de Bèze*, publié avec la collaboration d'Alain Dufour (THR n° 41), Genève, 1960, n° 338, p. 182). Il avait rassemblé ses portraits à l'approche de ses soixante ans.

544 Cf. La Faye, *De vita Bezæ*, p. 9 : « Poëtas, quos naturæ quodam impulsu amabat, non legit tantum, sed imitari studuit… Illa [epigrammata] enim ipsem paulo post, omnium primus damnavit ac detestatus est. » Dans cette vie, La Faye se met en scène, s'appuyant sur un géant, non pour voir plus loin, mais pour se grandir.

545 *Ibid.*, p. 50 : « Psalmos vario Latinorum Carminum genere elegantissime et suavissime expressos orbi Christiano dedit. » La Faye mentionne encore des vers ultimes pour Henri IV, véritable chant du cygne (p. 62).

546 C'est toujours le livre de Leonard Chester Jones (Jones, *Goulart*), qui fait référence en matière biographique.

547 Remarque à la fin d'une lettre à Isaac Casaubon, le 13 février 1606 (3 février à Genève), *in* Jones, *Goulart*, annexe n° XXXIV, p. 413.

548 Lettre du 7-17 octobre 1606, annexe n° XXXVIII, *in* Jones, *Goulart*, p. 421.

549 On sait que le calendrier grégorien ne fut introduit à Genève qu'en 1701.

550 « Ego, qui ad 63. annum impletum perveni, jubeor ad menses aliquot Ecclesiæ Gratianopolitanæ in Delphinatu ministrare… » Lettre du 22 mai 1605, annexe n° XXXIII, *ibid.*, p. 410.

551 *Ibid.*, p. 219, et illustration entre les pages 284 et 285, gravure parue en 1607. Savoir si c'est Goulart qui a voulu ce portrait, c'est une autre chose, que je n'ai su résoudre.

552 Cf. Jones, *Goulart*, n° 56, p. 634.

553 Cf. Jones, *Goulart*, n° 55, p. 633. Sur ces tableaux, cf. le stimulant article de Terence Cave, « The Protestant devotional tradition : Simon Goulart's *Trente Tableaux de la Mort* », *in French Studies* 21, 1967, N°1, p. 1-15. La méditation de la mort, ainsi qu'on le lit dans le quatrième tableau, intervient à tout moment du jour « soit donc le matin, au sortir du lict, soit en nous couchant le soir, soit que nous cheminions, ou demeurions debout, soit à table pour repaistre, soit au travail, que ceste voix resonne incessamment à nostre pensée et à nos oreilles : 'Souvien-toi que tu dois mourir. Pense à la mort, le temps fuit, l'heure approche'. » Texte cité par Cave, p. 10.

554 Cf. Jones, *Goulart*, n° 59, p. 637.

555 Cf. Jones, *Goulart*, n° 60, p. 638.

556 Cf. Jones, *Goulart*, n° 66, p. 642s.

557 *Le sage vieillard, descrit de divers autheurs, par S. G. S.*, Lyon, imprimé par Jean Poyet pour Antoine de Harsy, 1605, in-12° de 476 pages ([36]-436-[4 ; le dernier feuillet blanc]. Sur ce petit volume, cf. A.-H. Chaubard, « *Le sage vieillard* par Simon Goulart. Un exemplaire inconnu de la première édition (1605) » *in BHR* 27, 1965, p. 322-328.

558 La dédicace du *Sage vieillard* est adressée à François de Bonne, sieur Des Diguières, lieutenant général du Dauphiné, et est datée de Grenoble, le 15 septembre 1605, tout en étant signé en toutes lettres « Simon Goulart Senlisien » (f° [ã7]v°). Goulart y précise que « durant quelques heures de relasche en mon paisible sejour par deça, je leur ay peint un vieillard tel que je souhaite que nous soyons tous » (f° ã4r°).

559 Cf. « Preface servant d'introduction à la lecture du Sage Vieillard », *ibid.*, f° [ã11]r°.

560 « Des ans climacteriques », *ibid.*, p. 79-85.

561 *Ibid.*, f° ~e2v°.

562 *Ibid.*, p. 80. Cf. ci-dessus p. 17 et note 62, pour la source de ce jugement.

563 *Ibid.*, p. 82s.

564 « … Imperator Maximilianus II, a quo princeps Aulæ, quem vocant Magnum-magistratum, cum ei per literas gratulatus esset de anno climacterico secundis rebus exacto, responsum tulit : '*omnes vitæ annos sibi esse climactericos, ac sui conservationem referre ad unicam Dei providentiam*', quam celebrare solebat illo solenni dicto Abrahami ad filium Isaacum : 'Dominus providebit'. » Cf. Duret, *Hippocratis prænotiones*, p. 438s, ici p. 439 (le soulignement est de mon fait).

565 Cf. *Zodiacus Christianus locupletatus : seu signa XII. divinae praedestinationis, totidem symbolis explicata…* Editio secunda, Munich, [veuve Anna

Berg, chez Raphael Sadeler l'Ancien], 1622. Sur cette édition, voir entre autre *Emblematik und Kusnt der Jesuiten in Bayern*, *Einfluss und Wirkung*, hrg. von P. Daly, G.R. Dimler et R. Haub, Turnhout, 2000, *passim*. Drexel, polygraphe jésuite comme le XVIIe siècle en a engendré quelques-uns, a également composé un *Trismegistus Christianus* (1624), une *Palæstra Christiana* (1648), un *Horologium auxiliaris tutelaris Angeli* (1621), un *Orbis Phæthon, hoc est De universis vitiis linguæ* (1634) ; et un plus connu *Heliotropium* (1634 également) ; etc.

566 Cf. la communication d'Isabelle Pantin entendu au colloque sur Simon Goulart organisé par Olivier Pot à Genève les 9 et 10 décembre 2005. A paraître dans les Travaux d'Humanisme et Renaissance, Genève, en 2013.

567 [Genève], pour Jacques Chouet, 1579. Cf. Jones, *Goulart*, p. 21s et n° 14, p. 567 (exemplaire consulté : Genève-BPU : Ba 2688).

568 Cf. la communication d'Amy Graves au même colloque Goulart.

569 Cf. Johann Wier, *Histoires, disputes et discours des illusions et impostures des diables, des magiciens infames, sorcieres et empoisonneurs…*, [Genève], Jaques Chouet, 1579, f° [¶vii]v°. La préface anonyme « Le translateur aux Lecteurs, Salut » court sur plusieurs folios : f°[¶vii]r°-¶¶i v°.

570 Il s'agit d'une fausse adresse pour un « lapin prudent », certainement Jacques Chouet, qui avait demandé une autorisation déjà en 1578. En effet, le jeudi 17 juillet 1578, Jacques Chouet demanda une permission pour publier cinq auteurs sur les divinations et la sorcellerie, Peucer appartenant à la série (Registres du Conseil 73, f° 144v°). Je suis allé consulter le registre, mais je dois l'information à Jean-François Gilmont, que je remercie vivement. Six ans certes entre la première demande d'autorisation et la publication, mais il y eut une seconde demande déposée en 1581 (qui indique que la première fut sans suite), et la traduction n'était pas nécessairement achevée, ni même engagée, et il y eut des discussions au sein de la Compagnie des pasteurs (cf. ci-dessous).

571 Paris, BNF (R-8227), Paris, Bibliothèque de l'Arsenal (4-S-397) et Cambridge (MA), Houghton Library, (*GC5 P4608 Eh584d), « A Lyon, Par Barthelemi Honorati, au Vaze d'or ». La Bibliothèque municipale d'Avignon signale un exemplaire sans lieu et sans nom d'imprimeur (8° 6545, Cat. anonymes 1950), alors que l'exemplaire de la BM de Lyon est sans page de titre (Rés A 486535).

572 Cf. *Registres de la Compagnie des pasteurs de Genève*, tome IV 1575-1582, publiés par Olivier Labarthe et Bernard Lescaze (THR 137), Genève, 1974, p. 177 (d'après le regeste palliant l'absence de registre de la compagnie à cette date).

573 *Ibid.*, p. 178, en date du 6 février 1581. Bèze n'évoque ni Peucer ni Goulart dans sa correspondance en 1581, ni cette publication en 1584.

574 Cf. Peucer, *Les Devins*, p. 583-601 ; Peucer, *De præcipuis divinationum generibus*, f° 297r°-305r°. La répartition en quinze livres est due à Goulart, mais Peucer avait introduit des titres, alors que les chapitres et leur titre est une complète et très utile innovation de Goulart.

575 Cf. Peucer, *De præcipuis divinationum generibus*.

576 Cf. Peucer, *Les Devins*, f° *2v°. Cf. Jones, *Goulart*, rapidement p. 41.

577 Cf. PEUCER, *Les Devins*, p. 1 ; PEUCER, *De præcipuis divinationum generibus*, p. 9.

578 Cf. PEUCER, *Les Devins*, f° [**2]v°.

579 Goulart s'en explique : « Avertissement. Ceste epistre devoit preceder l'Indice des sommaires des chapitres, pourtant si elle se trouve apres, le lecteur suppleera à l'ordre. » Cf. PEUCER, *Les Devins*, f° [**2]v°. On s'amusera du détournement de la demande d'un Avertissement, devenant le titre d'une excuse de façade.

580 Cf. JONES, *Goulart*, n° 54/g-p. En 1600, avait déjà paru le recueil *Histoires admirables et memorables de nostre temps* (*ibid.*, n° 54/a-f).

581 Cf. *Heinrich Bullinger Bibliographie*. Band 3. *Heinrich Bullingers Privatbibliothek* bearbeitet von Urs B. Leu und Sandra Weidmann (Heinrich Bullinger Werke. Erste Abteilung Bibliographie), Theologischer Verlag Zürich, 2004, p. 174-191.

582 Cf. CÉARD, *La Nature et les prodiges*, en part. p. 186-191, ici p. 187.

583 Cf. *Thresor d'histoires admirables et memorables de nostre temps*, Genève, Jaques Crespin, 1628, p. 43, chap. « Astrologues judiciaires ».

584 Cf. lettre à Gwalther du 10 mars 1584, n° 1660, *in Correspondance de Théodore de Bèze* recueillie par Hippolyte Aubert, publiée par Alain Dufour, Béatrice Nicollier et Hervé Genton, tome XXV (1584) (Travaux d'Humanisme et Renaissance 380), Genève, 2003, p. 45.

585 Inventaire après décès de Simon Goulart transcrit par Amy Graves. Genève, Archives d'Etat, Jur. Civ. F. n° 349, en date du 23 février 1628. Le « Christal à triangle » pourrait être un instrument d'optique, plus difficilement la « boulle de christal ».

586 Cf. JONES, *Goulart*, n° 41.

587 Cf. Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil, dite Amerique*, Genève, pour Jean Vignon, 1611, f° a_{iiii}r°. Cf. *Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil (1578)*, 2e édition, 1580. Texte établi, présenté et annoté par Frank Lestringant, Paris, 1994, p. 57 ; et je remercie Frank Lestringant de m'avoir mis sur la piste de Léry. Le sonnet est signé « Meilier », que F. Lestringant a justement identifié à Jacques Meillier, auteur d'une paraphrase en vers grecs et latins des Proverbes parue à Genève en 1599 (*ibid.*, n. 6, p. 57).

588 « Et ut dierum septimus quisque sacer est, sic et annorum septimum quemque in Republica Israelitica sacrosanctum jussit esse Deus. » Cf. Matthieu Béroalde, *Chronicon Scripturæ sacræ authoritate consitutum*, [Genève], Antoine Chuppin, 1575, p. 35.

589 « Norunt præterea septimum quemque annum per omnem vitam periculosum esse, et mutationis aliquid afferre semper solitum, quem ob id crisimum et climactericum appellant, sicuti Censorinus *De die natali* cap. 5 annotavit. Qua de re Aulus etiam Gell. Lib. 3, cap. 10 hæc habet : 'Pericula quoque vitæ fortunarumque hominum, quæ climactericas Chaldæi appellant gravissimos quoque fieri affirmat septenariis'. Et lib. 15, cap. 7 '… sexagesimum tertium vitæ annum cum periculo et clade aliqua venire… » *Ibid.*, p. 37.

590 Cf. *Leçons de M. Jean Calvin sur le livre des propheties de Daniel*, Genève, 1569.

591 Cf. *Leçons de M. Jean Calvin sur le livre des propheties de Daniel*, Genève, 1569, f° 127v°-128r°.

592 *Ibid.*, f° 125r°.

593 *Ibid.*, f° 128v°.

594 *Ibid.*, f° 128v°.

595 *Ibid.*

596 Cf. Grafton, *Origins*, p. 103s.

597 Paris, Sebastien Nivelle. L'index porte douze références.

598 L'expression n'apparaît pas à l'index, ni dans les pages où Censorinus et Varron sont cités. Surtout, elle n'a pas sa place dans la table des matières. Je n'ai pas lu attentivement les huit livres du *De emendatione temporum* pour rechercher l'expression.

599 Cf. le chapitre « De jubileis » du livre VII (*ibid.*, p. 377, C-D) et avant un passage du chapitre « De primo anno sabbatico » du livre V : « At Græci putant Jubileum quinquaginta annis vertentibus constare. Quare cum Jubileum sit hebdomas hebdomadum, hoc est anni 49, septuaginta hebdomades annorum sunt Jubilei decem, anni 490. At ex sententia Græcorum erunt hebdomades unæ et septuaginta, cum semisse, anni vero 500 » (*ibid.*, p. 205, D).

600 Cf. *Censorini liber de die natali, per Eliam Vinetum Santonem emendatus*, Poitiers, Enguilbert de Marnef, 1568, f° B_{ii}r°-B_{iii}r° (Oxford, Bodleian Library : D. 4. 6. Linc.). Vinet n'a pas suivi la partition habituelle du traité, puisque ce sont les paragraphes 16 et 17 qui correspondent au chapitre XIV ailleurs. Il a en outre annoté ces passages en donnant les deux références à Aulu Gelle, en identifiant Staseas, philosophe napolitain que cite Cicéron au livre V du De *finibus* et en discutant de l'orthographe latine de quarante-neuf (*undequinquaginta* avec Cicéron contre *unodequinquaginta* chez Censorinus), *ibid.*, f° Aa_{ii}r°.

601 Les continuelles critiques de Scaliger que produit Saumaise dans son traité ne concernent d'ailleurs jamais l'année climactérique en tant que telle (cf. Saumaise, *De annis climactericis*, p. 192, 585, et *passim*, à douze reprises au moins).

602 Cf. Diarmaid MacCulloch, *Thomas Cranmer. A Life*, New Haven et Londres, 1996, sans un mot sur l'astrologie. Pas davantage, au sujet de Vermigli dans *A Companion to Peter Martyr Vermigli*. Edited by Torrance Kirby, Emidio Campi, and Frank A. James III (Brill's Companions to the Christian Tradition 16), Leyde et Boston, 2009 ; ni Mariano Di Gangi, *Peter Martyr Vermigli 1499-1562. Renaissance Man, Reformation Master*, Lanham, New York et Londres, 1993, etc.

603 Cf. *supra*.

604 Cf. Marsile Ficin, *Les Trois livres de la vie*… le tout… traduit en françois par Guy Le Fevre de La Boderie (1582), texte revu par Thierry Gontie (Corpus des œuvres de philosophie en langue française), Paris, 2000, p. 128. Cf. aussi l'édition latine du *De vita libri tres* avec traduc-

tion anglaise, *Three Books of Life*, ed. by Carol V. Kaske et John R. Clark, Binghamton (NY), 1989, p. 230-235, ici p. 230-233 : « Itaque in septimo quolibet vitæ anno sit in corpore mutatio maxima ideoque periculosissima, quandoquidem et Saturnus nobis communiter est peregrinus, et ab eo tunc planetarum summo ad Lunam e vestigio planetarum infimam gubernatio redit. Hos annos astronomi Græci climactericos nominant ; nos scalares vel gradarios vel decretorios appelamus. Forte vero in morbis ipsum humoris vel naturæ motum planetes per dies eodem ordine regunt, unde et septimus quisque eadem ratione iudicarius appellatur… » Cf. également la traduction italienne, *Sulla vita*, a cura di Alessandra Tarabochia Canavero, Milan, 1995, p. 179-182, ici p. 180 (reprenant pour l'année climactérique l'annotation de l'édition américaine). Cf. aussi Nicolas Weill-Parot, *Les « images astrologiques » au Moyen Age et à la Renaissance*. Spéculations intellectuelles et pratiques magiques (XIIe-XVe siècle), Paris, 2002, ch. 11, « Le tournant 'Ficinien' : Marsile Ficin et Jean Pic de La Mirandole », p. 639-708, en part. p. 639-675. En revanche, dans un passage dévolu à Ficin, si Brach évoque les nombres septénaires, il ne dit rien de 63 (cf. Brach, *Symbolique des nombres*, p. 62s). Codronchi en 1620 avait cité ce passage (Codronchi, *De annis climactericis*, p. 31).

605 « Le fondement de cette opinon est dans Marsile Ficin qui assigne une année à chaque Planète pour dominer sur le corps de l'homme chcune à son tour ; et comme Saturne est la plus malfaisante de toutes, il regarde chaque septième révolution comme dangereuse, et surtout les 49, 56 et 63, années où on est déjà avancé sur l'âge. » Cf. *Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux… nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée*, Paris, 1771, t. 2, p. 639. La notice du mot 'climactérique' commence d'ailleurs par rappeler : « année dangereuse à passer, où on est en danger de mort », tout en poursuivant « c'est une vieille erreur populaire » (p. 638) ; elle cite également les vers de Maynard (cf. n. 14).

606 Cf. *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sous la direction de Diderot et d'Alembert, tome troisième, Paris, 1753, p. 532.

607 Cf. Marsile Ficin, *Les Trois livres de la vie…*, p. 128 ; *Three Books of Life*, *op. cit.*, p. 232s : « Tu igitur si vitam producere cupis ad senectutem nullis eiusmodi gradibus interruptam, quotiens septimo cuilibet propinquas anno, consule diligenter astrologum. Unde immineat tibi discrimen ediscito, deinde vel adito medicum, vel prudentiam et temperantiam accersito. His namque remediis prohiberi minas astrorum Ptolemaeus etiam confitetur. » Cf. encore *Sulla vita*, *op. cit.*, p. 180. Les éditeurs critiques américains et italien renvoient bien au Pseudo-Ptolémée, *Centiloquium*, ou *Fructus* (abrégé du *Quadripartitum* ou *Tetrabiblos*) aphorismes 5 et 8.

608 Cf. Ficin, *De l'Amour*, p. 4s.

609 Lyon, 1507, Jannot Deschamps (Campis), pour Etienne Gueynard et Jacques Huguetan (cf. Président Baudrier, *Bibliographie lyonnaise* XII, p. 22). Sur le texte de Champier, cf. Isabelle Pantin, « Un débat sur les influences astrales (1507) », *in Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 39, 1977, p. 545-547 ; Thomas Hunkeler, « Symphorien Champier :

logique(s) du compilateur », *in Littérature et médecine. Approches et perspectives (XVIe-XIXe siècles)*, études réunies et présentées par Andrea Carlino et Alexandre Wenger, Genève, 2007, p. 49-63.

610 « Opiniones varie de vita ; et qui sint anni climaterici decretorii et malefici », f° c_{ii}r°-v°.

611 Cf. *Vie des douze Césars*, peut-être « Vie d'Auguste », en part. XC (les superstitions d'Auguste) et XCII (les dates) ; mais encore « Vie de César », LIX (César inaccessible à la superstition) ; « Vie de Néron », LVI (la seule superstition de Néron) ; etc.

612 « Observandos annos climatericos monent mathematici, hoc est scansiles et gradarios : et hi sunt qui ex septem et novem numeris in unum confluentibus surgunt. Hi nanque duo numeri ut aiunt decretorii ac malefici : et ad vitam succidendum pollentes sunt : et propterea sexagesimumtertium annum sevum et pestilentem dicunt quod [n]onies septem : et septem novem eum numerum reddunt. Hec astronomica superstitio : ut T. Suetonius testis est : ipsum quoque pertubavit Augustum. Recurramus nos ad Paulum apostolum : qui non celi : sed Dei arcanorum est conscius : et discamus ab eo statutum esse omnibus hominibus semel mori. Ciceronem etiam audiamus de senectute dicentem. Moriendum enim certum est : et incertum an eo ipso die. Et Job Constituisti terminos eius qui preteriri non poterunt. Nec de brevitate vite dolendum nobis est more. Theophrasti : qui naturam visus est accusare, quod cornicibus, elephantis, ac cervis longissimam vitam dederit : homini vero cuius intererat, et cui maxime debebatur in statuendo vite spacio usque ad suspitionem invidie parca fuerit. Immo si Moysi credimus nature opifex Deus in distributione vite tam liberalis fuit, ut homini potestatem fecerit nunquam moriendi. Sed qui perfecte credunt divinis eloquiis ; et cum justicia et pietate vitam degunt presentis exilii brevitate contenta : magis Deo gratias agunt : quod homini celum aperverit : quam naturam accusent quod avara vite fuerit. » *Ibid.*, f° c_{ii}v°.

613 Cf. « Art et religion dans la Renaissance italienne. Essai sur la méthode », *in Bibliothèque d'Humanisme et Renaisssance* 7, 1945, p. 7-61, ici p. 25.

614 Cf. Ficin, *De l'amour* VII, 14, p. 240s.

615 Cf. ma contribution « L'inhumation de Calvin et des pasteurs genevois de 1540 à 1620. Un dépouillement très prophétique et une pompe funèbre protestante qui se met en place », *in Les Funérailles à la Renaissance*, Actes du 12e colloque international de la Société française d'études du seizième siècle, Bar-le-duc, 2-5 décembre 1999, édités par Jean Balsamo (THR n° 356), Genève, 2002, p. 271-293, ici p. 282-286.

616 Cf. Ep. 862, Allen, *Opus epistolarum* III, p. 384 (datée de Bâle, le 31 août 1518) ; Charles Trinkaus, dans sa notice des *Contemporaries of Erasmus, A biographical register of the Renaissance and Reformation*, Peter G. Bietenholz and Thomas B. Deutscher (eds.), vol. 2, Toronto et Londres, 1986, p. 27-30, mentionne la lettre n° 862, p. 29.

617 *The Year of Erasmus' Birth and other Contributions to the Chronology of his Life*, Utrecht, Dekker et Gumbert, 1970, p. 41s.

618 Cf. Emmanuel Poulle, « Discours du Président de la Société de l'histoire de France en 1998 », in *Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de*

France 1998, Paris, 1999, 3-14 ; repris sous le titre « Sur la naissance de Charles Quint, de Luther, d'Erasme et quelques autres » dans la *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 72/2, 2010, p. 273-282.

619 Cf. Ep. 1994A, *in* Allen, *Opus epistolarum* VIII, p. [LVII]-[LIX], ici p. [LVIII] ; Gerlo, *Correspondance d'Erasme* VII, p. 651-654, ici, p. 652s.

620 Cf. Ep. 1970, *in* Allen VII, p. 358 ; Gerlo VII, p. 425.

621 « … favente Deo possim adhuc integris sensibus quatuordecim annos vivere. » Cf. Allen, *Opus epistolarum* VIII, ep. 2275, p. 364 ; Gerlo, *Correspondance d'Erasme* VIII, lettre n° 2275, p. 470.

622 On peut préciser que dans un ajout de l'exemplaire de Bordeaux, Montaigne change « J'ai passé l'âge auquel aucunes nations… » en « J'ay outrepassé tantost de six ans le cinquantieme, auquel des nations, non sans occasion, avoient prescript une si juste fin à la vie qu'elles ne permettoitent point qu'on l'excedat » (cf. Montaigne, *Essais* III, 13, p. 1097C). Nous sommes donc en 1589, quand Montaigne ajoute cette précision dans son exemplaire des *Essais*, et cinquante-six ans est un âge climactérique. La première référence devait viser quarante-neuf ans, autre âge climactérique, on le sait, voire cinquante. Le mot de climathère ou de climactérique n'appartient pas au vocabulaire des *Essais*. Ce n'est pas sur ce mode que Montaigne révèle qu'il connaît le phénomène, mais en attribuant au peuple une expression, « de sept en sept ans » (*Essais* III, 2, p. 805B).

623 Guillaume Des Autels confie en 1553 dans ses épigrammes : « Quand je connus que mon an climataire/ Tournoit au pis le change de ma vie », cité par E. Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, 1925-1967, tome deuxième, 1932 (reprint Genève, s.d.), p. 314.

624 Agrippa d'Aubigné n'était guère familier avec l'année climactérique, puisqu'il ne profite pas de l'occasion créée par les débuts de la Ligue. Au chapitre IV du livre X de son *Histoire universelle*, il raconte en effet comment Charles, cardinal de Bourbon, devint chef de la Ligue en 1585. Mal renseigné, le chroniqueur protestant qualifie Charles de « vieil cardinal aagé de soixante et quinze ans » au moment du premier manifeste, la *Declaration des causes qui ont meu Monsieur le cardinal de Bourbon… de s'opposer par armes à ceux qui veulent subvertir la religion* de mars 1585. Or Charles de Bourbon était né le 22 décembre 1523 et allait donc entrer dans son année climactérique (cf. Agrippa d'Aubigné, *Histoire universelle*, tome VI (1579-1585), éd. par André Thierry (Textes littéraires français 412), Genève, 1992, p. 156). Agrippa d'Aubigné avait toutefois une idée de ce qu'était l'année climactérique, puisque dans un autre passage de l'*Histoire universelle*, et c'est Littré qui relève l'occurrence, il écrit : « Les causes de ce mal ne sont point celles que les astrologues et philosophes remarquent ou sur les constellations ou sur les ans climactériels » (cf. Littré à l'entrée « climatérique », qui cite Agrippa d'Aubigné, *Histoire Universelle*, II, 175 (dans la première édition de 1616) ; éd. A. Thierry, tome IV (livres VI & VII), (Textes littéraires français 354), Genève, 1987, livre VII, ch. XVII, p. 320, l'occurrence étant ici « climacteriques »). Il s'agit de la désolation qui règne dans le royaume de France en janvier 1575, non due aux ans climactériques, années critiques également pour

les Etats – nous l'avons vu –, mais au « courroux de Dieu par le manquement de pieté et justice » (*ibid.*, p. 320s). On remarque toutefois que le chroniqueur associe les astres et les années climactériques, celles-ci dépendant de ceux-là.

625 Cf. la lettre de condoléances de Muret à l'éditeur Federic Morel, à l'occasion de la mort de son père, en date du 21 novembre 1583 : « Sed de tua et prudentia et æquitate animi ea iam audii ex multis, ut sperem te talium consolationum non indigere. Ὁδοῦ πάρεργον [= supplément au voyage terrestre]. Viden tu uim aliquam esse τῶν κλιμακτηρικῶν [= des ans climactériques] ? Memini Hippolytum cardinalem Ferrariensem [= Hippolyte d'Este] ipsum quoque sub finem anni sexagesimi tertii mortuum. Et heri aiunt mortuum esse M. Antonium Maffeum cardinalem [= Marcantonio Maffei], qui et ipse eadem ætate erat. At summo Pontifici [= Grégoire XIII, qui a passé l'âge climactérique depuis deux ans] nihil istæ scalæ nocent, qui cum iam superauerit integro propre biennio illum πάντων δοκοῦντα κλιμακτηρικώτατον [= l'année climactérique qui paraît être la plus redoutable de toutes], Platonicum illum dico [la pseudo assertion de Platon transmise par Censorinus], adhuc tamen ita uegeto et firmo corpore est, ut bona spes sit, eum multos adhuc annos superstitem fore. » Grégoire XIII, toujours vert et solide, aurait encore dû vivre de nombreuses années, mais il mourut à peine une année plus tard, le 10 avril 1585. Cf. Pierre de Nolhac, « Lettres inédites de Muret » *in Mélanges Graux*, recueil de travaux d'érudition classique dédié à la mémoire de Charles Graux, Paris, Ernest Thorin, 1884, p. 381-403, ici lettre n° VIII, p. 399. Je remercie vivement Jean-Eudes Girot qui m'a communiqué cette référence.

626 Publié avec le *Carmen Metaclimactericum* en 1599, deux feuillets in-2. Exemplaire consulté, Paris, BnF, Yc 228 (A^2). Les deux poèmes sont respectivement datés « Mens. Febr. M.D.XCVIII. » et « Mens. Mart. M.D.XCVIIII. » Cf. Michel Reulos, *Etude sur l'esprit, les sources, et la méthode des institutes coutumières d'Antoine Loisel*, Paris, 1935 (mais poèmes absents de la bibliographie de Loisel, p. 99-103). Loisel mourut le 28 avril 1617, deux mois après avoir fêté ses quatre-vingt-un ans.

627 « Jul. Firmicus Maternus Astronom. Lib. 4. c. 15. » « Inter cæteros climacteras septeni anni ac noveni per omne vitæ tempus multiplicata ratione currentes, naturali quadam et latenti ratione variis hominem periculorum discriminibus semper afficiunt. Unde et sexagesimus tertius annus… grandis semper periculi discrimen imponit… Hac igitur ex causa Androclas ab Ægyptis dictus est, quod omnem viri substantiam frangat atque debilitet » (f° Ar°).

628 « Christe fave, propriusque tuo me numine firmans,/ A natisque domoque minas averte malorum » (f° Av°).

629 Cf. Nicolas Rapin, *Œuvres*, tome III, édition Jean Brunel (TLF 321), 1984, p. 378 (lettre du 1er juin 1603).

630 Cf. *L'Ordre du temps*, chapitre 4, p. 153-155.

631 Dans un exemplaire de la seconde édition, bâloise, du *Calendarium historicum* de Paul Eber (1550, p. 379), l'un des premiers possesseurs, malheureusement anonyme mais du XVIe siècle, a ajouté une note dévo-

lue au pape Paul III, en date du 9 novembre : « Le pape Paul III est mort en 1549, peu après le début du jubilé, à l'âge de quatre-vingt-un ans, dans son année climactérique » (« Paulus III Papa moritur 1549, paulo ante initium jubilei, anno ætatis LXXXI. climacterico » (Genève, collection privée). Cette note n'est cependant pas une invention du lecteur ancien. Ce dernier n'a fait que recopier exactement ce que Paul Eber avait indiqué en date du 28 février, en mentionnant la naissance de Paul III en 1468 et sa mort le 9 novembre 1549, peu de temps avant la première édition de son calendrier (*ibid.*, p. 111). Autre confirmation de l'intérêt d'un cercle wittenbergeois pour les données astrologiques, Paul Eber ajoute très précisément les heures et les minutes de naissance de certains hommes, ainsi que la latitude, éléments nécessaires à la construction d'horoscopes. En revanche, Eber, s'il mentionne la mort de Luther le 18 février 1546, se garde de mentionner qu'il avait alors soixante-trois ans, étant né, pour Eber, le 10 novembre 1483 (on a rappelé *supra* les discussions sur le jour et même l'année de la naissance de Luther).

632 Cf. son « Liber de exemplis de centum geniturarum » *in Hieronymi Cardani… operum tomus quintus*, Lyon, Jean Antoine Huguetan et Marc Antoine Ravaud, 1663, p. 459s (Paul III), 465 (Luther et Erasme, auquel Cardan donnait 70 ans), etc. Cf. encore l'écrit resté manuscrit jusqu'à l'édition de Charles Spon, « De arcanis æternitatis tractatus » que l'on trouve dans le tome X et dernier de cette édition (*in Hieronymi Cardani… operum tomus decimus*, p. 1-46). Cardan parle là du « nombre de Platon », d'âge multiple de sept, dont cinquante-six ans pour l'homme, mais n'utilise pas le mot « climactericus ».

633 Cf. *Les livres de Hierome Cardanus, medecin milannois, intitulés de la Subtilité et subtiles inventions, ensemble les causes occultes et raisons d'icelles*, traduis de Latin en François par Richard Le Blanc, Paris, Charles L'Angelier, 1556, livre XII, « De la nature et temperament de l'homme », f° 248v°-273r°.

634 *Ibid.*, f° 256r°. Sur les cent vingt ans, cf. *supra*, n. 327.

635 Cf. p. e. Simon Schardius, *Lexicon juridicum juris rom[ani] simul et pontificii a doctoribus item et practicis in schola atque foro usitatarum vocum penus*, Cologne, Joannes Gymnicus, 1593, p. 89-91. Une dimension historique est très présente avec les définitions antiques, le nombre de mois, dix ou douze, l'établissement du début de l'année à Noël, au premier janvier, à Pâques, voir à la fête de l'Annonciation, l'année bisextile, jusqu'à l'année jubilaire, la cinquantième (avec référence à Nombres 25). Pas un mot néanmoins sur l'année climactérique.

636 Cf. Campanella, *La Cité du Soleil*. Deux mots sur Campanella et l'astrologie dans l'introduction de Firpo, pour citer un propos du dominicain relativisant l'influence lointaine des planètes sur l'homme (p. XIII), avant des présages astraux au début 1639, peu avant sa mort (p. XX). C'est un peu court, mais tout à fait daté.

637 *Ibid.*, p. XLIX.

638 *Ibid.*, p. 17, quand le Soleil entre dans la constellation du Cancer, du Capricorne, du Bélier et de la Balance, c'est-à-dire aux deux équinoxes et aux deux solstices. Ce changement de vêtement selon la saison fait

penser à celui des robes des dames et à leur « acoustrement de la teste » à l'Abbaye de Thélème, texte que ne cite pas Firpo (cf. Rabelais, *Gargantua*, chapitre LVI, « Comment estoient vestuz les religieux de Theleme »).

639 *Ibid.*, p. 48. En outre, « à chaque conjonction et opposition de la pleine lune il y a fête chez eux. » En passant, Campanella évoque le nombre d'or et le cycle de dix-neuf ans de la Lune (p. 50).

640 *Ibid.*, p. 57 et note 145.

641 Cf. Campanella, *La Cité du Soleil*, p. 20 : « L'heure est déterminée par l'Astrologue et le Médecin, et ils font toujours en sorte de choisir un moment où Mercure et Vénus soient à l'Orient du Soleil en maison favorable, qu'ils soient en bon aspect de Jupiter, de Saturne et de Mars, non moins que le Soleil et la Lune, qui sont souvent aphètes. » L'aphète est le point du thème natal (généthialogie) qui régit la vitalité du nouveau-né et il vaut mieux qu'il s'appuie sur une planète forte, tel le Soleil. Le commentaire se prolonge p. 21.

642 *Ibid.*, p. 37 : p. e., pour les bovins, « que le Taureau soit en bon aspect de Mars et de Jupiter ».

643 *Ibid.*, p. 38s : les signes fixes du Zodiaque furent leurs repères aux quatre coins du monde… « Saturne entrait dans la quatrième maison sans être en mauvais aspect pour Mars et le Soleil… »

644 *Ibid.*, p. 62 : « Et l'influence de Mars fait qu'aujourd'hui tous les poètes sont médisants ; mais inspirés par Vénus et par la Lune, ils ne parlent que mignonneries et putaneries. »

645 Cf. Campanella, *Astrologica*. Le volume in-quarto n'a aucune préface ni dédicace avant les index. L'année suivante, la réédition à Francfort/Main comportait un livre de plus, *Astrologicorum Libri VII*, chez Gottfried Tambach (Tampachius). Cf. la réimpression anastatique *in Opera Latina Francofurti impressa 1617-1630*, vol. 1, Turin, 1975, et l'introduction de Luigi Firpo, p. V-XIX.

646 « Diversæ rationes evadendi et certificandi mortem, et malos eventus, ex occursu maleficarum vario », p. 133s ; « De vitiis et morbis corporis generaliter », p. 138 ; « De mortis qualitate generatim », p. 186 ; etc. A l'article suivant, on apprend que Saturne est seigneur de la mort (*morti præfectus, id est prothanatus*) dans les maladies durables, les maladies contagieuses, la perte des humeurs, les fièvres, les hydropisies, les coliques, etc., non dans le fait d'atteindre 63 ans.

647 Pas davantage dans son *Ethica* et ses *Questiones super ethicam* (de 1623 ; cf. a cura di Germana Ernst in collaborazione con Olivia Catanorchi, Pise, 2011) où les auteurs ayant réfléchi aux années climactériques ne sont évidemment pas cités.

648 Cf. Jean Dorat *et alii*, *Eglogue latine et françoise… ensemble l'oracle de Pan*, Paris, Federic Morel, 1578, p. 17.

649 *Idem* dans le traité de George l'Apostre, *Le Septenaire ou louange du nombre de sept*, Paris, Guillaume Linocier, 1585.

650 Cf. Céard, *La Nature et les prodiges* ; Maclean, *Logic, Signs and Nature*, en part. chap. 8, « The doctrine of signs ».

651 Cf. Hermann Weinsberg, *Liber senectutis*, f° 165r°v°, à la date du 3 janvier 1580, consulté en ligne le 13 juillet 2011 à l'url : http://www.weinsberg.uni-bonn.de/Edition/Liber_Senectutis/ls4.htm.

652 « Ich stell es in den willen gottes dem, alle dingen und sachen kundich sin, der uber alle die geometricos, astronimos und mathematicos ist. » *Ibid.*

653 Cf. Crouzet, *Ligue* : p. 328-374 ; Céard, *La Nature et les prodiges* ; sans compter les articles de Michel Simonin, les éditions des *Histoires tragiques*, *Histoires prodigieuses*, etc.

654 « Nuhe ist gliche vill wie die ætates und alter des menschen getheilt und undertheilt sin und werden. So vil min person antrift mirck ich gar wol, daß min aufgande mit dem stainden alter umb ist, sie werden genent und getheilt wie sie willen. Und daß ich eitz inß abgande alter achter minem seszigsten jare getroden sin. So alt war eben min fatter Christian und nit vil elter dan 60 jare do er starb. Mineß fatters fatter aber, Gotschalck, war 63 jar alt, wie er dhoitlich abginge. Sulch besweirt mich uber all nitzs, dan bin froe, daß es so weit mit mir komen ist, daß ich mit gottes gnaden zur seligkeit deste balder mach gerathen, dan diß erdigs leben moiß doch sin ende einmal erreichen, waß wirt, vergehet, waß geborn, stirbt, es fal kurtz oder lanck. Bedanck mich der 60 jaren mineß fatters alter, das ich die zeit daß liebe broit mit erhen gessen hab, das ich nit gescholten darf werden, alß het ich durch uberfluß min zeit verkurtzst. » Cf. Weinsberg, *Boich Weinsberg* : « De Senectute », f° 3r°-v°, consulté le 18 juillet 2011 à l'url http://www.weinsberg.uni-bonn.de/Edition/Liber_Senectutis/Liber_Senectutis.htm.

655 Vincent de Beauvais, dans la deuxième partie de son *Speculum morale*, livre XV, parle longuement et précisément du temps (« Tempus est numerus motus, secundum prius et posterius »), non des ans climactériques. Cf. Vincent de Beauvais, *Bibliotheca Mundi seu Speculi majoris Vincentii Burgundi… tomus secundus qui speculum morale inscribitur*, Duaci, Baltazar Belier, 1624, reprint Graz, 1965, à partir du ch. XVI, « De tempore », jusqu'au chapitre XXX, « De infinito » ; ici, col. 1383, définition répétée col. 1384. Le dernier chapitre traite « De morte et vita », mais pas de l'année climactérique, en dehors des préoccupations de Vincent (ch. CLXXVIII, col. 1501s) ; de même dans les chapitres sur les nombres au livre XVI (ch. vi-viii, col. 1506-1508) ou sur l'astrologie et les planètes (ch. xlv-xlix, col. 1529-1532), comme précédemment dans les cent quarante-huit chapitres du douzième livre sur la médecine, « De pratica medicinæ« (col. 1073-1168), ou dans les autres livres traitant de médecine (livres XIII et XIV).

656 Cf. Garin, *Zodiaque de la vie*.

657 Dans une lettre à Gian Matteo de 1544, Bembo explique qu'il a eu trois fois Jupiter au milieu du ciel : à sa naissance, quand il reçut le chapeau de cardinal et maintenant. Cela n'advient que trois fois dans la vie d'un homme, continue-t-il (comme pour la vocation de Pierre), il pourrait dont être le prochain pape, ainsi qu'on le colporte à Venise. Evidemment, il ne croit rien de tout cela, puisque l'Eglise le condamne… mais nous, nous ne le croyons pas. Cf. Carol Kidwell, *Pietro Bembo, Lover, Linguist,*

Cardinal, Montréal et Kingston, 2004, p. 351. Cf. encore p. 35, 359 et 371 et les notes y afférentes.

658 Cf. Calvin, *Astrologie judiciaire*, p. 57.

659 *Ibid.*, p. 57s. Et Calvin d'ajouter : « il faudroit que le genethliaque eust son astrolabe au poing, car se fier en l'horologe, c'est une chose trop mal seure », montrant bien qu'il sait comment on dresse un horoscope, sans le pratiquer, il va de soi. Calvin écrit surtout qu'« il est plus que certain que la semence du pere et de la mere ont une influence cent fois plus vertueuse que n'ont pas tous les astres » (p. 59).

660 Pour Ficin, l'amour même est magicien, « l'opération de la magie est l'attraction d'une chose par une autre en vertu d'une affinité naturelle » ; c'est une autre manière de dire que la terre est attirée par le ciel, comme le feu par la concavité de la lune et le tournesol, bien sûr, par le soleil. Cf. Ficin, *De l'Amour*, p. 166s et n. 65, p. 301. J'ai déjà cité *supra* cette affirmation : « L'usage ancien des théologiens était de dissimuer les mystères divins, tantôt sous des nombres et des figures mathématiques, tantôt sous des fictions poétiques. » Cf. p. 45.

661 Cité à quasi toutes les pages de Garin, *Zodiaque de la vie*.

662 Cf. Klaus Arnold, *Johannes Trithemius* (1462-1516). Zweite, bibliographisch und überlieferungsgeschichtlich neu bearbeitete Auflage (Quellen und Forschungen zur Geschichte des Bistums und Hochstifts Würzburg 23), Kommissionsverlag Ferdinand Schöningh, Würzburg, 1991, en part. le chapitre 10, « Der Magier », p. 180-200.

663 Dont le *De subtilitate* est traduit par Richard Le Blanc et publié à Paris, chez Charles L'Angelier, en 1556, sous le titre *Les Livres de Hierome Cardanus, medecin milannois, intitulés de la Subtilité et subtiles inventions, ensemble les causes occultes et raisons d'icelles*. Le dernier livre traite « De Dieu et de l'Univers », surtout du second, à peine du premier : « Dieu est autre chose qu'un intellect ou intelligence, trop meilleur, trop plus heureus, plus puissant et plus digne. Qu'est-ce donc ? Si je le savoi, je seroi Dieu ; car personne ne cognoit Dieu, ne que c'est. Lui seul le cognoit. Et entendu que nous ne savons que c'est, il nous est trop moins concedé et permis de cognoistre et savoir son propre nom… » (f° 391r°). Réponse plus déiste que catholique romaine. Dans *De l'amour*, rappelons-le, Ficin n'avait parlé du Saint-Esprit que dans l'ultime paragraphe du dernier livre (VII, 17 ; Ficin, *De l'amour* VII, 17).

664 Sur John Dee, cf. dernièrement, György E. Szönyi, *John Dee's Occultism. Magical Exaltation Through Powerful Signs*, New York, 2004.

665 Cf. *Pimander*, trad. Marsilius Ficinus, Argumenta per J. Fabrum Stapulensem, Paris, Wolfgang Hopyl, 1494. *Pimander, Mercurii Trismegisti liber de sapientia et potestate dei*. Asclepius : [ejusdem] Mercurii liber de voluntate divina. [item] Crater Hermetis, Paris, Henri I Estienne, 1505 ; cette deuxième édition réimprimée en 1522 toujours à Paris.

666 Cf. Ficin, *De l'amour* VII, 15, p. 244s.

667 Cf. Théodore de Bèze, *Sermons sur les trois premiers chapitres du Cantique des cantiques de Salomon*, Genève, Jehan Le Preux, 1586, sermon 20, § 2, p. 397s.

668 Cf. sermon 320 sur Esaïe 63, 15s, du 30 juin 1559, *in* Jean Calvin, *Sermons sur le livre d'Esaïe 52-66*, découverts et édités par Max Engammare, Neukirchener Verlag, 2012, vol. 2, p. 693.

669 Cf. Pétrarque, *Seniles* VIII, 1 et 8, et ci-dessus, p. 7-9.

670 Cf. Jacques Dupâquier, « Leibniz et la table de mortalité », *Annales ESC*, 1985/1, p. 136-143, ici p. 137, citant l'*Essay de quelques raisonnemens nouveaux sur la vie humaine et sur le nombre des hommes*, *in Die Werke von Leibniz*, Erste Reihe. Fünfter Band, Onno Klopp (éditeur), Hanovre, 1866, p. 326-340, ici p. 328.

671 Cf. Schur, *Freud*, p. 568.

672 *Ibid.*, en part. p. 199. Cet intérêt est méconnu du public le plus cultivé qui soit, puisqu'Eric-Emmanuel Schmitt met dans la bouche de Freud ces mots : « C'est si peu réel… l'âge, c'est abstrait, comme les chiffres… Cinquante, soixante, quatre-vingt-deux ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Ça n'a pas de chair, ça n'a pas de sens, les nombres, ça parle de quelqu'un d'autre. Au fond de soi, on ne sait jamais l'arithmétique. » Cf. *Le Visiteur*, Arles, 1994, p. 8. Ayant presque commencé ce livre avec Jacques Roubaud, il est bon de l'achever avec un autre auteur contemporain.

BIBLIOGRAPHIE NÉCESSAIRE

1. SOURCES

Aulu Gelle, *Nuits attiques* : Aulu Gelle, *Les Nuits attiques*, texte établi et traduit par René Marache (Collection des Universités de France), 3 tomes, Paris, 1967-1989.

Bèze, *Correspondance* : *Correspondance de Théodore de Bèze* recueillie par Hippolyte Aubert, publiée par Alain Dufour, Henri Meylan, Béatrice Nicollier *et alii* (Travaux d'Humanisme et Renaissance), Genève, 1960– (trente-sept volumes parus en 2013).

Bodin, *Apologie* : *Apologie de René Herpin pour la Republique de J. Bodin*, Lyon, Barthelemy Vincent, 1593 (1581[1]).

Bodin, *Colloque* : Jean Bodin, *Colloque entre sept sçavans qui sont de differens sentimens, des secrets cachez, des choses* traduction anonyme du *Colloquium heptaplomeres* de Jean Bodin (manuscrit français 1923 de la Bibliothèque Nationale de Paris), édité par François Blériot avec la collaboration de Katherine Davies, Jean Larmat et Jacques Roger (THR 204), Genève, 1984.

Bodin, *Lettre* : Jean Bodin, *Lettre de Monsieur Bodin*, Lyon, Jean Pillehotte, 1590.

Bodin, *Méthode* : Jean Bodin, *La Méthode de l'histoire*, traduite pour la première fois et présentée par Pierre Mesnard (Publications de la Faculté des Lettres d'Alger, IIe série, tome XIV), Paris et Alger, 1941.

Bodin, *Republique (Goulart)* : Jean Bodin, *Les six livres de la Republique de J. Bodin Angevin*, [Genève, Claude Juge], 1577 (1576[1]). Exemplaire de la Bayerische Staatsbibliothek disponible et téléchargeable sur Google Books.

Bodin, *Republique* : Jean Bodin, *Les six livres de la Republique de Jean Bodin Angevin. Plus l'Apologie de René Herpin. Avec un discours et responses du mesme autheur aux Paradoxes du Sieur de Malestroit sur le rehaussement et diminution des monnoyes, et le moyen d'y remedier*, Lyon, Barthelemy Vincent, 1593.

Calendrier des bergers : *Calendrier des bergers*, préface de Max Engammare (collection Sources), Paris, 2008.

CALVIN, *Astrologie judiciaire* : Jean Calvin, *Advertissement contre l'astrologie judiciaire*, édition critique par Olivier Millet (Textes Littéraires Français 329), Genève, 1985.

CAMPANELLA, *Astrologica. Campanellæ Ordin. Prædic. Astrologicorum Libri VI. In quibus Astrologia, omni superstitione Arabum, et Judæorum eliminata, physiologice tractatur, secundum S. Scripturas, et doctrinam S. Thomæ, et Alberti, et summorum Theologorum ; Ita ut absque suspicione mala in Ecclesia Dei multa cum utilitate legi possint*, Lyon, aux dépens de Jacques, André et Matthieu Prost, 1629.

CAMPANELLA, *La Cité du Soleil*, Tommaso Campanella, *La Cité du Soleil*, Introduction, édition et notes par Luigi Firpo, traduction française par Arnaud Tripet (Les Classiques de la Pensée politique 8), Genève, 1972 (5e tirage, 2000).

CARDAN, *Opera* : *Hieronymi Cardani Opera*, dix volumes, Lyon, Jean-Antoine Huguet et Marc-Antoine Ravaud, 1663.

CENSORINUS, *De die natali* : *Censorini de die natali liber ad Q. Caerellium*. Accedit anonymi cuiusdam epitoma disciplinarum (Fragmentum Censorini), edidit Nicolaus Sallmann (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana), Leipzig, 1983.

CENSORINUS, *De die natali* (1593) : *Censorini ad Q. Cærellium de die natali liber. Lud.[ovico] Carrione recense, augente et pristino ordini suo restituente*, Lyon, François Le Preux, 1593.

CENSORINUS, *Jour natal* : Censorinus, *Le Jour natal*, traduction annotée par Guillaume Rocca-Serra (Histoire des doctrines de l'Antiquité classique 5), Paris, 1980.

CLICHTOVE, *De mystica numerorum significatione* : Josse Clichtove, *De mystica numerorum significatione opusculum : eorum præsertim qui in sacris litteris usitati habentur, spiritualem ipsorum designationem succincte elucidans*, Paris, Henri I Estienne, s. d. [1513, d'après la date au bas de la dédicace].

CODRONCHI, *De annis climactericis* : Baptista Codronchi, *De annis climactericis, necnon de ratione vitandi eorum pericula, itemque de modis vitam producendi, Baptistæ Codronchi Imolensis Philosophi ac Medici clarissimi commentarius*, Cologne, aux dépens de Matthias Smitz, 1623[2] (1620[1], Bologne).

CORNARO, *De la vita sobria* : Luigi Cornaro, *Discorsi di Luigi Cornaro intorno alla vita sobria*, Edizione Ricca di Aggiunte, Venise, 1826 (édition complétée de deux textes de Sperone Speroni, « contro la sobrietà », p. 85-98, daté de Rome, le 22 février 1562, et « per la sobrietà », p. 99-104).

DE THOU, *Histoire universelle* : Jacques-Auguste de Thou, *Histoire universelle de Jaques-Auguste de Thou, avec la suite par Nicolas*

Rigault…, La Haye, Henri Scheurleer, 1740, tome huitieme, 1591-1596.

Duret, *Hippocratis prænotiones* : Louis Duret, *Hippocratis magni coacæ prænotiones. Opus admirabile, in tres libros tributum. Interprete et enarratore Ludovico Dureto, Segusiano*, Paris, Jacques Dupuys, 1588

Ferrier, *Advertissemens* : *Advertissemens à M. Jean Bodin, sur le quatriesme livre de sa Republique par M. Augier Ferrier, Docteur Medecin, Seigneur de Castillon, Tolosain*, Paris, Pierre Cavellat, 1580.

Ferrier, *Jugemens astronomiques* : Auger Ferrier, *Des jugemens astronomiques sur les nativitez*, Lyon, Jean de Tournes, 1550.

Ficin, *De l'amour* : Marsile Ficin, *Commentaire sur* Le Banquet *de Platon, De l'Amour*, texte établi, traduit et annoté par Pierre Laurens, Paris, 2002.

Ficin, *Trois livres de la vie* : Marsile Ficin, *Les Trois livres de la vie*… le tout… traduit en françois par Guy Le Fevre de La Boderie (1582), texte revu par Thierry Gontie (Corpus des œuvres de philosophie en langue française), Paris, 2000.

Fine, *Canons* : Oronce Fine, *Les Canons et documents tresamples touchant l'usage et practique des communs Almanachz, que l'on nomme Ephemerides. Briefve et isagogique introduction sur la judiciaire Astrologie, pour sçavoir prognostiquer des choses advenir, par le moyen desdictes Ephemerides*… Le tout fidelement et tresclerement redigé en langaige François par Oronce Fine lecteur mathematicien du Roy en l'Université de Paris, Paris, Regnaud Chaudiere, 1551.

Firmicus, *De errore* : Julius Firmicus Maternus, *De errore profanarum religionum ad Constantium et Constantem Augustos liber*, Strasbourg, Paul Messerschmidt (Machæropœus) aux dépens de Jean Oporin, 1562 (édition de Matthias Flacius Illyricus, préface datée d'Iéna, le 1er juillet 1561).

Firmicus, *Mathesis* : Julius Firmicus Maternus, *Mathesis*, texte établi et traduit par Pierre Monat, 3 tomes, Paris, 1992-1997.

Froben, *Epistolæ Consolatoriæ* : Georg Ludwig Froben, *Epistolæ Consolatoriæ Regum, Principum, Comitum, Baronum, Nobilium, aliorumque clarissimorum et doctissimorum virorum ad Henricum Ranzovium… ex patris, liberorum, et consanguineorum morte luctu affectum*, Francfort, Peter Fischer, [1595] (1593[1]).

Gaurico, *Tractatus astrologicus* : *Lucæ Gaurici [= Luca Gaurico] Geophonensis episcopi civitatensis Tractatus astrologicus in quo agitur de præteritis multorum hominum accidentibus per proprias*

eorum genituras ad unguem examinatis, Venise, Curzio Troiano Navo (page de titre) et Bartolomeo Cesano (colophon), 1552.

George L'Apostre, *Le Septenaire* : George L'Apostre (que le Catalogue imprimé de la BN identifie à Monsieur de Caumont), *Le Septenaire ou louange du nombre de sept*, Paris, Guillaume Linocier, 1585.

Giraldi, *De annis et mensibus* : Lilio Gregorio Giraldi, *De annis et mensibus, cæterisque temporum partibus, difficili hactenus et impedita materia, dissertatio facilis et expedita*, Bâle, Michael Isingrin, 1541.

Hippocrate, *Hebdomades* : Hippocrate, Περι 'Εβδομαδων, *in Œuvres complètes d'Hippocrate…* par E. Littré, tome huitième, Paris, 1853, p. 616-673.

La Faye, *De vita Bezæ* : Antoine La Faye, *De vita et obitu clariss[imi] viri D[omini] Theodori Bezæ Vezelii, Ecclesiastæ et Sacrarum literarum Professoris, Genevæ,* ΥΠΟΜΝΗΜΑΤΙΟΝ [Souvenir], Genève, Jacques Chouet, 1606.

La Noue, *Discours politiques* : François de La Noue, *Discours politiques et militaires*, publiés avec une introduction et des notes par F. E. Sutcliffe (Textes Littéraires Français 132), Genève, 1967.

Lemnius, *Occultes merveilles* : Levin Lemme medecin Zizizeen, *Les Occultes merveilles et secrets de nature,* traduits du latin de Levin Lemne par J. G. P. (Jacques Gohorry Parisien), Paris, Pierre Du Pré, 1567.

Lemnius, *De astrologia* : Levin Lemnius, *De astrologia liber unus : in quo obiter indicatur, quid illa veri, quid ficti falsique habeat, et quatenus arti sit habenda fides : in quo denique multæ rerum Physicarum abditæ amœnissimæ causæ explicantur ; tum proverbi origo ; Quarta luna nati* in *Similitudinum ac parabolarum quæ in Bibliis ex herbis atque arboribus desumuntur dilucida explicatio… Item Levini Lemnii De Astrologia Lib.[er] I*, Francfort, Zacharias Palthenius (« Ex Officina Paltheniana ») aux dépens de la veuve de Peter Fischer, 1596, p. 257-288.

Leowitz, *Brevis et perspicua ratio* : Cyprián Karásek Lvovicky de Leowitz, *Brevis et perspicua ratio judicandi genituras, ex physicis causis et vera experientia extructa : et ea Methodo tradita, ut quivis facile, in genere, omnium Thematum juditia inde colligere possit : Cypriano Leovitio a Leonicia, excellente Mathematico, Autore. Præfixa est Admonitio de vero et licito Astrologiæ usu, per Hieronymum Wolfium, virum… artiumque Mathematicarum cognitione præstantem, in Dialogo conscripta. Adjectus est præterea libellus de Præstantioribus quibusdam Naturæ virtutibus : Joanne Dee Londinense Authore*, Londres, Henry Sutton, 1558.

MACROBE, *Songe* : Macrobe, *Commentaire au Songe de Scipion*. Texte établi, traduit et commenté par Mireille Armisen-Marchetti (CUF), 2 tomes (Livres I et II), Paris, 2001-2003.

MACROBE, *Songe* (Bade) : *Macrobii Aurelii Theodosii viri consularis, In somnium Scipionis M. Tulli Ciceronis libri duo. Et Saturnaliorum lib. VII, cum scholiis et indicibus Ascensianis* [= Josse Bade], Paris, Josse Bade, 1524.

MANARDO, *Epistolæ medicinales* : *Epistolæ medicinales diversorum authorum, nempe Joannis Manardi, Med.[ici] Ferrariensis*…, Lyon, héritiers de Jacob Giuncta, 1556, p. 1-232 : vingt livres de lettres et des annotations édités par Filippo Tinghi (Tingus).

MONTAIGNE, *Essais* : Michel de Montaigne, *Les Essais*. Edition Pierre Villey sous la direction et avec une préface de V.-L. Saulnier, 3 tomes, Paris, 1965 (reprint 1992).

MONTAIGNE *revu par Goulart* : *Les Essais de Michel seigneur de Montagne, divisez en trois livres*, Lyon, pour François Le Febvre, 1595.

Ortus sanitatis : *Ortus Sanitatis. De herbis et plantis. De animalibus et reptilibus… De urinis et earum speciebus. De facile acquisibilibus* [de Galien]. *Tabula medicinalis cum directorio generali per omnes tractatus*, Venise, Bernardino Benali et Giovanni Tacuini, 1511.

PAOLINI, *Septem de septenario* : Fabio Paolini, *Fabii Paulini Utinensis philosophi et Græcas literas Venetiis profitentis Hebdomades, sive Septem de Septenario libri*, Venise, Francesco de' Franceschi, 1589.

PEREYRA, *Adversus fallaces et superstitiosas artes* : Benedito Pereyra (Benedictus Pererius), *Adversus fallaces et superstitiosas artes. Id est, De Magia, De observatione Somniorum, et de Divinatione Astrologiæ, libri tres*, Lyon, ex officina Iuntarum (Giunta), 1592.

PÉTRARQUE, *Seniles* : Pétrarque, *Lettres de la vieillesse*, édition critique d'Elvira Nota, traduction de Frédérique Castelli, François Fabre, Antoine de Rosny, Laure Schebat et Claude Laurens, présentation, notices et notes d'Ugo Dotti mises en français par Frank La Brasca (Les Classiques de l'Humanisme), Livres I à XI, 3 tomes, Paris, 2002-2004.

PEUCER, *De præcipuis divinationum generibus* : Gaspar Peucer, *Commentarius de præcipuis divinationum generibus, in quo a prophetiis divina autoritate traditis, et Physicis prædictionibus, separantur Diabolicæ fraudes et superstitiosæ observationes, et explicantur fontes ac causæ physicarum prædictionum, Diabolicæ et superstitiosæ confutatæ damnantur, ea serie, quam tabula indicis vice præfixa ostendit*, Wittenberg, Johann Crato, 1553.

PEUCER, *Les Devins* : Gaspar Peucer, *Les Devins ou commentaire des principales sortes de divinations*, édition partagée entre Anvers,

Hevdrik Connix [= Genève, Jacques Chouet], et Lyon, Barthelemi Honorati, 1584.

PHILON, *De opificio mundi* : Philon d'Alexandrie, *De opificio mundi*, introduction, traduction et notes, précédé d'une introduction générale par Roger Arnaldez, Paris, 1961.

PLATON, *Timée* (Le Roy) : *Le Timée de Platon traittant de la nature du monde et de l'homme, et de ce qui concerne universelement tant l'ame que le corps des deux, translaté de grec en françois, avec l'exposition des lieux plus obscurs et difficiles par Loys Le Roy*, Paris, Michel de Vascosan, 1552 (la page de titre porte 1551, mais les *Trois oraisons de Demosthene*, annoncées sur la page de titre initiale et imprimées à la suite ont au colophon « Imprimé à Paris par Michel de Vascosan, le XXII jour de Janvier. M. D. LII. »).

PLINE, *HN* VII : Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre VII, texte établi, traduit et commenté par Robert Schilling (Collection des Universités de France), Paris, 1977.

RABELAIS, *Œuvres complètes* : Rabelais, *Œuvres complètes*, édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, avec la collaboration de François Moreau (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, 1994.

RANTZAU, *Catalogus* : Henrik Rantzau, *Catalogus Imperatorum, Regum ac Principum qui astrologicam artem amarunt, ornarunt et exercuerunt*, Anvers, Christophe Plantin, 1580.

RANTZAU, *De conservanda valetudine* : Henrik Rantzau, *Henrici Rantzovii de conservanda valetudine liber, in privatum liberorum suorum usum ab ipso conscriptus ac editus a Delhlevo Sylvio. In quo de diaeta, itinere, annis climactericis et antidotis praestantissimis, brevia et utilia praecepta continentur*, Leipzig, Johann Steinman, 1576.

RANTZAU, *De Somniis* : Henrik Rantzau, *De Somniis, eorumque eventibus liber. Cui accesserunt eiusdem H. R. quatuor filiorum, ac unius filiæ, diversis in locis pie defunctorum, nonnulla Epitaphia, et monumentorum quorundam Ranzovianorum Descriptiones, cum quibusdam aliis in fine additis Epigrammatibus,* Rostock, Stephan Myliander (= Moellemann), 1591.

RANTZAU, *Tractatus astrologicus* : Henrik Rantzau, *Tractatus astrologicus de genethliacorum thematum judiciis pro singulis nati accidentibus*, Francfort, Johann Wechel, 1593.

REINSTEIN, *Urania Ranzovia* : Johann Reinstein, *Urania Ranzovia. Astronomischer Bericht, von den gefehrlichen Wechssel Jaren, Mit Astrologischer Beschreibung der sieben Alter und irer Eigenschafften, Aus Ranzovio und Cardano das mehrer teil gezogen, verdeutscht und furgestellet*, Erfurt, Melchior Sachse [der Jüngere, Erben], 1587.

ROUSSAT, *Astronomie* : Richard Roussat, *Des elements et principes d'astronomie, avec les universelz jugements d'icelle. Item un traité tresexquis et recreatif des Elections de choses à faire, ou desirée[s] à faire…* Le tout de nouveau mis en lumiere, par Richard Roussat, chanoine et medecin de Langres, Paris, Nicolas Chrestien, 1552.

SAUMAISE, *De annis climactericis* : Claude Saumaise, *De annis climactericis et antiqua astrologia diatribæ*, Leyde, Elzevier, 1648.

SERVET, *Discussion apologétique* : Michel Servet, *Discussion apologétique pour l'astrologie contre un certain médecin*. Texte édité et traduit par Jean Dupèbe (Cahiers d'Humanisme et Renaissance 69), Genève, 2004.

TYARD, *Solitaire second* : Pontus de Tyard, *Solitaire second*. Edition critique par Cathy M. Yandell (Textes Littéraires Français 282), Genève, 1980.

VALLES, *De sacra philosophia* : Francisco Valles, *De iis quæ scripta sunt physice in libris sacris, sive de sacra philosophia, liber singularis*, Lyon, François Lefevre, 1588 ; cité dans l'édition de Francfort sur le Main, Romanus Beatus aux dépens de Nikolaus Basse, 1600.

WEINSBERG, *Boich Weinsberg* : Hermann Weinsberg, *Digitale Erfassung sowie historische und sprachgeschichtliche Auswertung der Aufzeichnungen des Kölner Bürgers Hermann Weinsberg (1518-1597)* en ligne à l'url http://www.weinsberg.uni-bonn.de/ (consulté plusieurs fois en juillet et août 2011).

ZORZI, *Harmonia mundi* : Francesco Giorgio (Zorzi), *Harmonia mundi totius cantica tria*, Venise, Bernardino Vitali, 1525.

ZORZI, *Harmonie du monde* : Francesco Giorgio (Zorzi), *L'Harmonie du monde divisée en trois cantiques. Œuvre singulier et plein d'admirable erudition, premierement composé en latin par François Georges Venitien, et depuis traduict et illustré par Guy Le Fevre de La Boderie, Secretaire de Monseigneur frere unique du Roy, et son Interprete aux langues estrangeres*, Paris, Jean Macé, 1578 (reprint Tapie de Celeyran, Neuilly-sur-Seine, 1978).

2. ÉTUDES

BÖHLANDT, *Verborgene Zahl* : Marco Böhlandt, *Verborgene Zahl – Verborgener Gott. Mathematik und Naturwissen im Denken des Nicolaus Cusanus (1401-1464)*, (Sudhoffs Archiv 58), Stuttgart, 2009.

BRACH, *Symbolique des nombres* : Jean-Pierre Brach, *La Symbolique des nombres* (Que sais-je ? 2898), Paris, 1994.

CAROTI, *Melanchthon's Astrology* : Stefano Caroti, « Melanchthon's Astrology », *in Astrologi hallucinati. Stars and the End of the World in Luther's Time*, edited by Paola Zambelli, Berlin, 1986, p. 109-121.

CÉARD, *Bovelles* : Jean Céard, « Bovelles et les traditions numérologiques », *in Charles de Bovelles en son cinquième centenaire 1479-1979*. Actes du colloque international tenu à Noyon les 14-15-16 septembre 1979, Paris, 1982, p. 211-228.

CÉARD, *La Nature et les prodiges* : Jean Céard, *La Nature et les prodiges*. L'insolite au XVIe siècle (Titre courant 2), Genève, 1996 (1ère édition 1977).

CROUZET, *Guerriers* : Denis Crouzet, *Les Guerriers de Dieu*. La violence au temps des troubles de religion (vers 1525-vers 1610), 2 volumes, Seyssel, 1990.

CROUZET, *Ligue* : Denis Crouzet, « La représentation du temps à l'époque de la Ligue », *Revue historique* 270 (2), 1984, p. 298-388.

DELUMEAU, *Le Mystère Campanella* : Jean Delumeau, *Le Mystère Campanella*, Paris, 2008.

DOCKES-LALLEMENT, *Le hasard* : Nicole Dockes-Lallement, « Les Républiques sous l'influence des nombres : le hasard et la nécessité chez Jean Bodin », *in L'Œuvre de Jean Bodin*. Actes du colloque tenu à Lyon à l'occasion du quatrième centenaire de sa mort (11-13 janvier 1996), Paris, 2004, p. 127-149.

ENGAMMARE, *Climactérique* : Max Engammare, « Sous le signe du nombre et du temps. Rabelais, premier diffuseur de la grande année climactérique en français », *in Macrocosmo-Microcosmo :* scrivere e pensare il mondo nel Cinquecento tra Italia e Francia. XI Convegno internazionale del gruppo di Studio sul Cinquecento Francese, Verona, 23-25 maio 2002, a cura di Rosanna Gorris, Fasano et Paris, 2004, p. 33-41 ; repris et complété *in « En son aage climatere*. Rabelais, premier propagateur de la grande année climactérique en français », *Etudes rabelaisiennes* 44, 2006, p. 111-121.

ENGAMMARE, *Nombre fossoyeur* : Max Engammare, « Soixante-trois, nombre fossoyeur de Pétrarque à Claude Saumaise. Brève histoire de la grande année climactérique à la Renaissance », Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes rendus des séances de l'année 2008, janvier-mars, Paris, 2008 [= 2010], p. 279-302.

ENGAMMARE, *Ordre du temps* : Max Engammare, *L'Ordre du temps. L'invention de la ponctualité au XVIe siècle* (Les Seuils de la modernité 8) Genève, 2004. Traduction anglaise augmentée : *On Time. Punctuality and Discipline in Early Modern Calvinism*,

translated by Karin Maag, Cambridge (UK) et New York, Cambridge University Press, 2010.

FOSTER HOPPER, *Symbolique médiévale des nombres* : Vincent Foster Hopper, *La Symbolique médiévale des nombres*. Origines, signification et influence sur la pensée et l'expression. Traduit de l'américain par Richard Crevier. Revu par Agnès Paulian (éd. orig. Columbia University Press, New York, 1938), Paris, 1995.

FOUCAULT, *Les Mots et les choses* : Michel Foucault, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines* (Bibliothèque des Sciences humaines), Paris, 1966.

GARIN, *Humanisme italien* : Eugenio Garin, *L'Humanisme italien. Philosophie et vie civile à la Renaissance*, traduit de l'allemand et de l'italien par Sabina Crippa et Mario Andrea Limoni (éd. originale, Tübingen et Bâle, 1947), Paris, 2005.

GARIN, *Zodiaque de la vie* : Eugenio Garin, *Le Zodiaque de la vie*. Polémiques antiastrologiques à la Renaissance, traduit de l'italien par Jeannie Carlier (éd. originale, Rome et Bari, 1976), Paris, 1991.

GRAFTON, *Cardano's Cosmos* : Anthony Grafton, *Cardano's Cosmos. The Worlds and Works of a Renaissance Astrologer*, Cambridge (MA) et Londres, 1999.

GRAFTON, *Joseph Scaliger, Historical Chronology* : Anthony Grafton, *Joseph Scaliger. A Study in the History of Classical Scholarship*, II. Historical Chronology, Oxford, 1993 (reprint 2002).

GRAFTON, *Joseph Scaliger, Textual Criticism* : Anthony Grafton, *Joseph Scaliger. A Study in the History of Classical Scholarship*, I. Textual Criticism and Exegesis, Oxford, 1983.

GRAFTON, *Origins* : Anthony Grafton, « From *De die natali* to *De emendatione temporum* : The origins and setting of Scaliger's chronology », *in Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 48, 1985, p. 100-143.

GREYERZ, *Passagen und Stationen* : Kaspar von Greyerz, *Passagen und Stationen. Lebensstufen zwischen Mittelalter und Moderne*, Göttingen, 2010.

HOUZEAU et LANCASTER, *Astronomie* : J. C. Houzeau et A. Lancaster, *Bibliographie générale de l'astronomie jusqu'en 1880*. Nouvelle Edition avec Introduction et Table des Auteurs par D. W. Dewhirst, 2 tomes en 3 volumes, Londres, 1964.

JONES, *Goulart* : Leonard Chester Jones, *Simon Goulart 1543-1628, étude biographique et bibliographique*, Genève et Paris, 1917-1918.

LECOMPTE, *Macrobe* : Stéphanie Lecompte, *La Chaîne d'or des poètes. Présence de Macrobe dans l'Europe humaniste* (Travaux d'Humanisme et Renaissance 449), Genève, 2009.

MACLEAN, *Interpreting the* De libris propriis : Ian Maclean, « Interpreting the *De libris propriis* », *in Girolamo Cardano. Le opere, le fonti, la vita*, a cura di Marialuisa Baldi e Guido Canziani, Milan, 1999, p. 13-33.

MACLEAN, *Logic, Signs and Nature* : Ian Maclean, *Logic, Signs and Nature in the Renaissance* (Ideas in context), Cambridge, 2002.

MACLEAN, *Le Monde et les hommes* : Ian Maclean, *Le Monde et les hommes selon les médecins de la Renaissance*, Préface de Ian Hacking, Paris, 2006.

MOREAU-REIBEL, *Bodin et la Ligue* : Jean Moreau-Reibel, « Bodin et la Ligue d'après des lettres inédites », *Humanisme et Renaissance* 2, 1935, p. 422-440.

NETZLEY, *Numbering Martyrs* : Ryan Netzeley, « Numbering Martyrs : Numerology, Encyclopedism, and the Invention of Immanent Events in John Foxe's *Actes and Monuments* », *in The Invention of Discovery, 1500-1700*, Edited by James Dougal Fleming, Farnham, 2011, p. 125-137.

SCHUR, *Freud* : Max Schur, *La Mort dans la vie de Freud*, Paris, 1975.

THORNDYKE, *Sacrobosco* : Lynn Thorndyke, *The Sphere of Sacrobosco and its Commentators*, Chicago, 1949.

VICKERS, *Critical Reactions* : Brian Vickers, « Critical Reactions to the Occult Sciences During the Renaissance », *in The Scientific Enterprise*. The Bar-Hillel Colloquium : Studies in History, Philosophy, and Sociology of Science. Edited by Edna Ullmann-Margalit, Dordrecht, 1992, p. 43-92.

ZAMBELLI, *Calvino e Nostradamus* : Paola Zambelli, « Calvino e Nostradamus. Qualche congettura sul contesto dell' 'Advertissement contre l'astrologie' », *Giornale critico della filosofia italiana* VII/6, fasc. 2, 2010, p. 217-233.

ZEEBERG, *Rantzau* : Peter Zeeberg, *Heinrich Rantzau, A Bibliography*, Society for Danish Language and Literature, C. A. Reitzel, Copenhague, 2004.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Ill. 1. *Les Figures et pourtraictz des sept aages de l'homme*, Paris, 1579-1580, le septième et dernier âge « Le caduc ». 15

Ill. 2. Platon, *Timée* (Le Roy), f° 30 v° 33

Ill. 3. Rantzau, *De Somniis*, p. 58 57

Ill. 4. Froben, *Epistolae Consolatoriae*, entre les pages 454 et 455 58

Ill. 5. Rantzau, *Catalogus*, p. 95 63

Ill. 6. Rantzau, *Traité astrologique*, Paris, Pierre Ménard, 1657, f° Gg iir° 64

Ill. 7. Il piacevole gioco dell'oca, [Florence], *ca* 1580 71

Ill. 8. Auger Ferrier, *Des jugemens astronomiques*, Lyon, Jean de Tournes, 1550, p. 40 80

Ill. 9. Gaurico, *Tractatus astrologicus*, Venise, 1552, f° 9r°, la citadelle de Florence 101

Contacter Droz

INDEX

Les numéros de page en italique renvoient aux notes, mais les références bibliographiques ne sont pas indexées.

Abdilaziz (Alcabitius) 51
Abraham 19, 59, 98, 104, 123, *209*
Achille 40, 66, 89
Adam 104, *176*
Adrien (empereur) 59
Africanus 91, *195*
Agamemnon 70
Agrippa de Nettesheim, Heinrich Cornelius 144, *163*, *171*
Albert le Grand 140
Albumazar 49
Alciat, André 104
Aleandro, Pietro Mareno *205*
Alembert, Jean le Rond d' 13
Alençon, François d' 3
Alexandre le Grand 89
Allemagne, Henry-René d' 71, *184*
Allen, Percy Stafford 136s
Alphonse X^er^ 59
Amazius 61
Ambroise de Milan 34, 60s, 140, *194*
Amman, Jost *202*
Anjou, François duc d' 110, *204*
Antimachus Lyrius *200*
Apion *194*
Apollodore 103
Apollon 17, 39
Arbeau, Thoinot (voir Tabourot) *171*
Aristote 9, 18, 34, 45, 49, 62, 72, 87s, 90, 99, 103, *172*, *201*
Arnaud de Villeneuve (Villanovus) 85s
Atlas 114
Aubigné, Agrippa d' 3, 138, *215*
Auguste (empereur) 8, 11s, 26, 28, 60, 82, 91, 98, 102, 122, *214*
Augustin 37s, 45, 60, 122, *151*, *162*, *195*
Aulu Gelle 8, 10-12, 16, 22, 26-30, 36, 60, 62, 91, 93s, 102, 114, 128, 141, 145, *171*, *178*, *194s*, *197*, *211s*
Averroès 88
Avicenne 88, *150*, *185*, *190*

Bade, Josse *161*
Baldo, Giovanni Battista *205*
Barbaro, Ermolao 28, 92, *195s*
Basile de Césarée 122
Bauduin, François 12
Beausobre, Louis de 69, *183*
Béda, Noël 137
Bède le Vénérable 43, 60, 62, 91, 113, *205*
Beham, Hans Sebald *189*
Belleforest, François de 141
Bembo, Pietro 143, *219*
Bernard de Clairvaux 62, 99
Béroalde, Matthieu 65, 128, *153*, *178*, *211*

Beroaldo, Filippo 16
Bertram, Corneille-Bonaventure 95s
Bethsabée 117, *207*
Beuther, Michael *155*
Bèze, Théodore de 3-5, 13, 22, 29, 52, 61, 78, 107, 113-120, 123s, 126s, 131, 136, 141s, 144-146, *147s*, *173*, *205-207*
Bjaï, Denis 1, *203s*
Blair, Ann 1, *201*
Blériot, François *201*
Boaistuau, Pierre 141
Boccace (Giovanni Boccaccio) 7-10, 99, 103, *201*
Bodin, Jean 6, 36, 54, 72, 81, 97-107, 109-111, *188*, *199s*, *202*, *204*
Boèce 40, 45, 47, 60
Bongars, Jacques *175*
Bongo, Pietro 43s, *166*
Bonne, François de *209*
Bontemps, Pierre *198*
Borel, Jean 105
Boton, Pierre 110, *203*
Bouchet, Jean *203*
Bourbon, Charles de (cardinal) 110, *215*
Bourgoin, Simon 9
Bourgoing, Guillaume *186*
Bovelles, Charles de 42s, *165*
Brahé, Tycho 56, 59
Brodeau, Jean 28
Browne, Thomas 103
Bruno, Giordano 144
Bucer, Martin 131
Budé, Guillaume 93, 104, 137
Bugenhagen, Johann *208*
Bullinger, Heinrich 5, 126, 131

Cabrol, Barthelemy 84
Calcidius 32, *161*
Calepino, Ambrogio 9, 26, 141, *157s*
Caligula 111
Calvin, Jean 5, 12s, 22, 29, 52, 115s, 128-131, 136, 143, 145, *151*, *155*, *220*
Calvisius 26, 91
Camerarius, Joachim l'Ancien 67, *179s*, *196*
Camerarius, Joachim le Jeune 6, 52, 54, 66s, 69, 95, 119, 126, 131, 143, *177*, *207s*
Campanella, Tommaso 6, 139s, *217s*
Canter, Guillaume 40
Cantique des cantiques 42, 44, *166*, *206*
Capiton, Wolfgang 131
Cardano (Cardan), Girolamo 41, 48, 55, 65, 67s, 73, 78, 81, 99, 102, 138, 140, 144, *147*, *179*, *181s*, *185*, *187s*, *201*, *217*, *220*
Casaubon, Isaac 67, *180*, *208*
Cassiodore 43, 70, *183*
Castellion (Châteillon), Sébastien 144
Catherine de Médicis 59, 79, 114, *152*, *176*
Céard, Jean 2, 84, 126, *158*, *165*, *171*, *173*, *188*, *194-196*, *200*, *205*
Celse *179*
Censorinus 8, 10, 16-18, 22, 26s, 29, 39, 44, 49, 60, 73, 90, 92, 121-123, 128, 130, 141, 145, *149*, *152s*, *157*, *169*, *173*, *178*, *181*, *185*, *195*, *197*, *211s*, *216*
César *188*, *214*
Champier, Symphorien 134s, *185*
Charlemagne 59
Charles IX *203*
Charles Quint 56, 104, *176*, *186*, *189*
Charles VIII *202*
Chastel, André 135
Chavigny, Jean Aimes de 53

Chifflet, Claude 93
Chilpéric 109
Chouet, Jacques (Jacob) 124, *210*
Christine de Lorraine, grande-duchesse de Toscane 48
Chrysippe 99, 103
Chytraeus, David 56, *175*
Cicéron 9, 32-34, 55, 60, 62, 66, 77, 84, 90, 99, 103, 137, *153*, *167*, *173*, *183*, *186*, *212*, *214*
Claude (empereur) 59
Clément de Rome 91
Clément de Rome (pseudo) 22
Clément VII *176*
Clément, Jacques 48
Clèves, duc de 123, *186*
Clichtove, Josse 42-44
Clinchamp, Nicolas (I ou II) de *168*
Clotaire IV 109
Codronchi, Baptista 69, 87-89, *178*, *181s*, *192*
Coligny, Odet de (cardinal de Châtillon) *187*
Colines, Simon de 86
Condé, prince de 65
Constantin (empereur) 19
Copernic, Nicolas 106s, *185*
Coquille, Guy 41, 77s, 95, *186*
Coriolani, Carlo 71
Cornaro, Luigi 86-89
Cotgrave, Randle 25, 29
Courcelles, Dominique de *155*
Cranmer, Thomas 131
Crato, Johann 113, 115s, *206*
Crespin, Jacques 92
Crinito, Pietro 44
Criton *153*
Crouzet, Denis 6, *171*

Daléchamps, Jacques 35, 92, *197*
Daniel 91, 99, 129, *198s*
Dante Alighieri 23, 61
Danzi, Massimo 1, *168*
Dasypodius (Rauchfuss), Konrad 62
David 104, *185*
De Pape (Papius), André 95
De Smet, Ingrid *187*
Dee, John 144
Del Piano, Caterina 118
Delumeau, Jean 6
Demerson, Guy 90
Denosse, Claudine 115, 118, 136
Denys d'Halicarnasse *151*
Denys d'Héraclée (Héracléotes) 29
Des Autels, Guillaume 138, *215*
Desportes, Philippe 22, *154s*, *194*
Diderot, Denis 13
Diogène Laërce 44, 103
Diogène le Cynique 29
Dionysos 135
Dioscoride *190*
Dorat, Jean 35, 40, 140, 144
Drexel, Jeremias 123, *210*
Dryander, Johannes 114
Du Bellay, Guillaume (seigneur de Langey) 89-94, *193*, *197s*
Du Bellay, Joachim 87
Du Bellay, Martin *197*
Dubois, Alain *191*
Du Chesne, Joseph, sieur de la Violette 127
Dudith, André 5
Dürnhoffer, Laurent 5, 116, *206*
Du Fresne, Charles, sieur Du Cange 30
Du Monin, Jean Edouard 35
Dupèbe, Jean *148*, *187*
Du Pinet, Antoine 93, *188*, *197*
Duret, Louis 78
Du Tillet, Jean *202*

Eber, Paul 138, *199*, *216s*
Edward VI 48
Egenolph, Christian 86

Eichorn, Joachim 61
Elsevier, Abraham et Bonaventure 73
Emili, Paolo *202*
Endor, pythonisse d' 115
Erasme 44, 65, 83s, 86, 99, 103, 131, 136s, 139, *189*, *201*, *207*, *217*
Erastus, Thomas 123s
Eratosthène 29
Esaïe 84
Esculape 10
Este, Hercule d' *199*
Este, Hippolyte d' *215*
Estienne, Charles 30
Estienne, François 30
Estienne, Henri I 41, 42
Estienne, Henri II 6, 11, 27-29, 31, 78, *150*, *158*, *196*
Estienne, Robert I 26s, 29s, 92, *156*
Estrée, Gabrielle d' 72
Euclide 40
Eusèbe de Césarée 91, *178*
Ezéchiel 27, 29

Farel, Guillaume 131
Feliciano, Francesco 40, *163s*
Fernando Ier de Toscane 48
Fernel, Jean 104
Ferrier, Auger 36, 72, 79-81, 100-106, *187s*, *200s*
Ficin, Marsile 3, 6, 22, 26, 38, 44, 60, 88, 128, 133-136, 144s, *153*, *167*, *183*, *212s*, *220*
Fine, Oronce 49
Firmicus Maternus, Julius 8, 10, 18-22, 27, 66, 73, 90, 118, 134, 138, 145, *153s*, *169*, *171*, *177*, *194*, *197*, *200*, *216*
Firpo, Luigi 139, *217s*
Flacius Illyricus, Matthias 18
Flavius Josèphe *176*
Flavius Philostratus *183*
Fliess, Wilhelm 146
Florido, Ambrosio 69, *182*
Franckenberger, Andreas 105
François d'Assise 61
François Ier 48, 104, *202*
François II *202*
Frédéric II de Danemark 56, 59, *176*
Freud, Sigmund 6, 146
Fries, Joachim 29s
Frisius, Gemma *165*
Froben, Georg Ludwig *175*
Froben, Hieronymus 62
Froualle, Claudine *198*
Fumaroli, Marc 1

Gabriel, ange 129
Gainsbourg, Serge 146
Gaius (petit-fils d'Auguste) 8, 11s, 28, 91, *195*
Galatino, Pietro 91, *195*
Galien 39, 88, 103, *170*, *188*, *191*
Galilée (Galileo Galilei) 48, 107, *156*
Ganay, Germain de *165*, *167*
Garin, Eugenio 37, 144
Gaurico, Luca 48, 100, 102s, *180*, *187*, *199*, *201*
Geisendorf, Paul-E. *147*
Gelen, Sigmund 92
Génébrard, Gilbert 99, 117, *206*
Genèse 42
George l'Apostre 35s, 100, *161*, *195*, *199*
Gesner, Conrad 93
Gilles, Nicolas *203*
Gilmont, Jean-François *210*
Giraldi, Lilio Gregorio 16, 39, 90s, *153s*, *193s*, *196*
Girot, Jean-Eudes 1, *216*
Glarean, Heinrich Loriti dit 11, 22, *150*, *194*
Goclenius, Conrad 136s
Godard, Jean *203s*
Gogava, Antonio *182*

Gohory, Jacques *188*
Gonzague, Louis de (duc de Nevers) 41, 77s, 111
Gorris Camos, Rosanna 1
Gosselin 41
Goulart, Simon 3, 50, 52, 61, 65, 68, 107, 119-127, 131, 141, 143, 145, *181*, *209-211*
Gracian, Diego 137
Grafton, Anthony 1, 130, *182*, *187*
Graves, Amy 1, *210s*
Grégoire XIII *216*
Greyerz, Kaspar von 6
Gronenberg, Simon 105
Gronovius, Joannes Fredericus *197*
Groote, Inga Mai 2
Grujet, Claude *207*
Grynæus, Simon 61, 131
Gualtieri, Lorenzo Spirito 72
Guez de Balzac, Jean-Louis 94, 97
Guichardin (Guicciardini, Francesco) 59, *176*
Guise, Henri de 54
Gwalther, Rudolf 5, 115s, *205s*, *211*

Halbronn, Jacques 81
Hector 40, 66, 89
Henoch 104
Henri II 48, 104, 114, *152*, *202*
Henri III 3, 48, 54, 105, 108-111, 118, *175*, *202-204*
Henri IV 39, 107, 109s, 124, *175*, *202*, *204*
Henry VIII 62
Hermès 79
Héroard, Jean 72
Herpin, René (pseudonyme) cf. Jean Bodin
Hessus, Eobanus 86
Hésychios d'Alexandrie 29
Hippocrate 16, 32, 39, 55, 61, 83, 88, 103, 105, *150*, *153*, *167*, *176*, *179*, *181*, *188*, *191*, *194*
Hippocrate (pseudo) 16
Hodgkin, Thomas *183s*
Holland, Philemon 93
Homère 40, 70
Honorati, Barthelemy 124
Honorati, Sébastien 30
Horace 13, 142, *151*
Horrocks, Thomas 2
Hortus sanitatis (Jardin de santé) 85s
Huet, Pierre-Daniel *196*
Hugues de Saint-Victor 43, *166*

Isaac 89, 104, 123, *209*
Isabelle de France 114
Iseut 70
Isidore de Séville *150*

Jacob 61, 89, 104
Jacques de Voragine *178*
Jaquemot, Jean 120
Jared 104
Jeanneret, Michel 2
Jérémie 84, 117
Jérôme 34, 45, 91, *155*, *183*
Jésus Christ 40, 51s, 121
Job 59, 115, 117, 135, *214*
Jodogne, Pierre 1
Jones, W. *192*
Jouanna, Jacques 153
Joubert, Laurent 84, *185*
Jovio (Giovio), Paulo *176*
Joyeuse, Guillaume II de 111
Jules César 59, 77
Julius Pollux 27, 29
Jupiter 14, 21, 81, 83, 87, 139, *218s*
Juvénal 59

Kalendrier des bergiers 78, 85, *151*

Koch, Anton Carl Frederik 136
Kritodèmos *196*
Krumenacker, Yves 1
Kühn, Lukas *183*
Kun (Cunaeus), Jan van der *183*
Kun (Cunaeus), Peter van der *182*, *194*

L'Hospital, Michel de *200*
L'Hostal, Pierre de 105
La Faye, Antoine 119s, *208*
Lamech 98, 104
Lando, Ortensio 87
Languet, Guy *198*
Languet, Hubert 95s, *198*
La Noue, François de 107-110, *156*, *204*
Laplace, Pierre Simon de *200*
La Ramée (Ramus), Pierre de 42
Latomus, Jan Steenhouwer latinisé en 137
Le Blanc, Richard *217*, *220*
Le Brun, Claude 110, *203*
Le Clerc, Jean *202*
Le Ferron, Arnold *202*
Lefèvre d'Etaples, Jacques 41, 47, 144, *164*, *190*, *207*, *220*
Leibniz, Gottfried Wilhelm 146
Lemmens (Lemnius), Lievens 11, 26, 65, 78, 81-84, 140, *179*, *188*
Leowitz (Lvovicky), Leo von 49
Le Pelletier, Sébastien *203*
Léry, Jean de 6, 127
Le Roy (Regius), Loys 31s, 44s, *161*, *167s*
Lessius, Leonardus 87
Lestringant, Frank 1, *211*
Lévitique 42s
Linacre (Lynaker), Thomas *201*
Lipse, Juste 56, *175*
Littré, Emile *153*, *215*
Loisel, Antoine 6, 127, 138, *216*
Lorraine, Charles de 44
Louis le Pieux 62
Louis X, dit le Hutin 109, *202*
Louis XII *202*
Louis XIII 72
Lune, la 14, 18s, 21, 67, 74, 81, 83, 133, 139, *154*, *170*, *175*, *177*, *183*, *196*, *213*, *218*
Luther, Martin 3, 48, 52, 62, 66, 69, 99, 103, 119, 131, 139, *180*, *200s*, *208*, *217*
Lycosthènes, Conrad 126

Maclean, Ian 1, 42, *147*, *182*
Macrobe 32, 34, 38, 55, 60s, *173*
Maffei, Marcantonio *216*
Maffei, Raffaelo dit Volterrano 103
Magnien-Simonin, Catherine 1, *186*
Mahomed II 59
Mahomet 62
Maiolo, Simone 70, *183*
Malaise, Isabelle 2
Malaquin (ancien avocat d'Orléans) *203s*
Malherbe, François de 94, 96s
Mallet, Edme-François (abbé) 109, 111, 134, *204*
Manardo, Giovanni 83
Mandosio, Jean-Marc *190*
Marcel II (Marcelo Cervino) 126
Marie 3, 35, 62, *178*
Marie de Médicis 96
Marmontel 13
Mars 14, 18, 79, 81, 139, *170*, *175*, *218*
Marstaller, Martin *175s*
Martial 26
Mathieu, Pierre 110
Mathusalem 98, 104
Matteo, Gian *219*
Maximilien II 122
Maximilien II *209*
Maynard, François *156*
Maynus de Maynis 85
Medici, Francesco de *183*

Médicis, cour des 70
Meiendorf, Andreas von 18
Meillier, Jacques 127, *211*
Melanchthon, Philipp 3, 52, 62, 66-69, 99, 103, 118s, 126, 131, 143, 145, *180-182*, *201s*, *207s*
Melissus (Schede), Paul 56
Mercator, Gerard 96
Mercure 10, 14, 19, 81, 100, 102, 133, 139, *200*, *218*
Messie, Pierre (Pedro Mexia) 22, 118, *150*, *154s*, *207*
Meton 59
Mezeray, François de 109, *204*
Mialon, Jean-Pierre 1
Mirabelli, Domenico Nanni 26
Mizauld, Antoine *153*
Moïse 43, *214*
Möller, Heinrich 5
Montaigne, Michel Eyquem, s^r de 13, 125s, 138, *151s*, *155*, *194*, *204*, *215*
Monte, Jean-Baptiste de *156*
More, Thomas 59
Morel, Fédéric *216*
Münster, Sebastian 62, 131
Muret, Marc-Antoine 138, *216*

Navarre, Henri de 3
Necepsus 28
Nemorarius, Jordanus 41
Néron 111, *214*
Nicolas de Cues 113
Nicollier, Béatrice 95
Nicot, Jean *156*
Niger, Pescennius Franciscus 22
Noé 61, *172*
Noël, François-Joseph-Michel *184*
Nogaret de La Vallette, Jean Louis 72
Nostredame, Michel de 3, 6, 49, 53
Núñez de Guzmán, Fernando 92

Œcolampade, Joannes 61, 131
Origène 42, 91
Ovide *151*
Ovide, père d' 61

Pacioli, Luca 40, *164*
Palamède 70, *183*
Pallas 35
Palma Cayet, Pierre Victor 39, 107
Pantin, Isabelle *185*, *210*
Panzanelli, Alessandra 1
Paolini, Fabio 36s
Pasquier, Estienne 44, 108, *203*
Patrocle 40
Paul (Apôtre) 135, *214*
Paul III 59, 98, 138s, *199*, *217*
Paul IV 98
Paulin de Nôle 45
Pausanias 59
Peletier du Mans, Jacques 41
Perec, Georges 96
Pereyra, Benedito 48s
Perkins, William 121
Perotti, Niccolò 26, *156*
Perrot, Charles 120
Pétosiris 28
Pétrarque (Francesco Petrarca) 6, 7-10, 22s, 118, 133s, 145, *149*, *151*
Peucer, Kaspar 50, 52, 68, 124-127, 143, *168*, *181*, *210*
Pharamond 108-110, *202*, *204*
Philippe II d'Espagne *183*
Philippe VI (Philippe de Valois) 109
Philon d'Alexandrie 16, 34, 60, *153*, *194*
Philostrate (pseudo) 70
Phœbus 127
Pic de La Mirandole, Jean 3, 48, 51, 59, 140, 144, *185*, *200*
Pic de La Mirandole, Jean François *199*

Piémont, D. de *192*
Pierre (Apôtre) *219*
Pierre d'Ailly 49
Pitat, Pierre *187*
Pithou, Pierre 138
Platon 17, 29, 31-33, 37s, 44s, 60s, 74, 90, 97s, 122, 134, *149*, *153*, *167s*, *172*, *199*, *216s*
Pline l'Ancien 10-12, 22, 26s, 29, 59, 70, 89, 92-94, 121, 123, 136, 141, *156*, *169*, *190*, *196*
Pline le Jeune 6, 26, 28, 30, 91
Plotin 37s, 49
Plutarque 69, 103, *200*
Pompée 77
Pontano, Giovanni 51, *180*
Porphyre 38
Postel, Guillaume 31, 95, *165*
Poulle, Emmanuel 1, 136, *214s*
Prévert, Jacques 35
Pruckner, Nicolaus 22, *200*
Ptolémée 22, 51, 60, 66-69, 73, 102, 134, *150*, *177*, *181*
Ptolémée (pseudo) *213*
Pythagore 32, 34, 37, 42, 44s, *167*

Rabby, Nicolas *190*
Rabelais, François 3, 6, 11, 31, 77s, 83, 89-94, *152*, *193*, *197*, *218*
Raemond, Florimond de *201*
Rangone, Tommasso *185*
Rantzau, Caius *175*
Rantzau, Friedrich *175*
Rantzau, Henrik 9, 54-65, 67, 69s, 73, 87, 93, 104, 122, *154*, *171*, *178s*, *183*, *192*
Rantzau, Johann *175*
Rantzau, Theodor *175*
Rapin, Nicolas 138
Rashi (Rabbi Shelomoh de Troyes) *190*
Reinstein, Johann 9s, 65
Renée de France *194*
Reuchlin, Johann *195*
Revellois, Jean-Baptiste de 69, *183*
Rhenanus, Beatus (Beat Bild) 47, 62, 93, *168*
Richelet, Pierre *156*
Richerand, Anthelme *167*
Robins, F. E. *182*
Rondelet, Guillaume 93
Ronsard, Pierre de 14, 109, 144, *203*
Rosenberger, Hans *171*
Rosenberger, Hans II *171*
Rossi, Giovanni Battista 69, *182*
Roubaud, Jacques 4, 146, *147*, *221*
Roussat, Richard 81, 100, *188*
Roussel, Gérard *163*
Rubens, Paul 97

Sacrobosco, Joannes (John of Holywood) 47
Sagesse de Salomon 45
Sainte-Beuve, Charles Augustin *198*
Salluste 62
Salomon 61
Saluste, Guillaume de, seigneur Du Bartas 36
Sardanapale 40
Saturne 14, 18, 60s, 79, 81, 83, 133, 139, *175*, *177s*, *183*, *196*, *213*, *218*
Saulnier, Jean 65, *179*
Saumaise, Claude 44, 69, 73-75, 142, *149*, *150*, *181*, *183*, *185*, *194*, *196*, *212*
Sauvage, Denis *203*
Savonarole, Jérôme *170*
Scaliger, Joseph Juste 16, 65, 73, 93, 120, 125, 130s, *212*
Scaliger, Jules César 93
Scève, Maurice *173*
Schmidt, David *183*

Schmitt, Eric-Emmanuel *221*
Schobinger, Sebastien 120
Schöner, Johann 51, *187*
Schwartzwaldt, Johann *183*
Scipion le Majeur 77
Screech, M. A. *208*
Seidel, Bruno 81, *188*
Selnecker, Nicolaus 61
Selvatico, Giovanni Baptista 69, *182*
Sénèque le Jeune 37, 44, 60, 84, 99, 121, *153*, *162*, *194*
Septime Sévère 36, 59
Sévigné, (Marie de Rabutin-Chantal) Madame de 72
Sfortunati, Giovanni 40
Sforza, Giovanni *199*
Sidoine Apollinaire 91
Sinclair, Anne 146
Sleidan, Jean (Johann) *201s*
Socrate *153*
Soleil, le 14, 18s, 62, 67, 79, 81, 102, 106, 139, *177s*, *185*, *196*, *200*, *206*, *217s*
Solis, Virgil *202*
Solon 16, *153*, *194*
Speroni, Sperone 87
Spon, Charles *217*
Sponde, Jean de 124
Stadius, Jean 53
Staséas 17, *173*, *212*
Stoer, Jacob 86, *207*
Stoneman, William 2
Strauss-Kahn, Dominique 146
Suétone 28, 135, *214*
Suidas 27, 29
Sylvius (Dubois) 103
Sylvius, Theophilus *172*

Tabouet, Julien *202s*
Tabourot, Jean (Jean Vostet Breton) 54s, 65, *154*
Tacite 59, 84
Taffin, Jean 121
Tamboneau, Jean *203*
Tassoni, Alessandro 37, *156*
Tebaldeo, Antonio 39, 90, *195*
Tertullien 22, 91
Théophraste 135, *214*
Thomas d'Aquin 140
Thou, Jacques-Auguste de 95s, 109, 138, *198*, *204*
Tibère (empereur) 59, 62
Tite-Live 45
Tournes, Jean de 79
Toussain, Jacques 104
Trajan (empereur) 62
Trévoux, Dictionnaire de 134, *202*
Tristan 70
Trithemius, Joannes 144
Turnèbe, Adrien 93, 144, *196*
Tyard, Pontus de 55, 143, 145, *153*, *172*

Valla, Giorgio *182*
Valles, Francisco 74
Valois, François de (Dauphin) 114
Varron 11, 16, 27, 29, 91, 100, *150s*, *195*, *212*
Vatable, François 104, *207*
Vehr, Irenaeus *183*
Velde, Cornelius van de *189*
Vencaire, Bernard *164*
Vendôme, César de 72
Vénus 14, 18, 21, 81, 83, 88, 100, 102, 133, 139, *154*, *199s*, *218*
Vermigli, Pierre Martyr 131
Vespasien (empereur) *178*
Vettius Vallens d'Antioche 28s, 73, 90, 92, *185*, *196*
Vigenère, Blaise de 6, 41, 78
Vigne, Jean 1, *197*
Vincent de Beauvais 143, *219*
Vinet, Elie 130, *152*, *168*, *212*
Viret, Pierre 131
Virgile 116
Vives, Juan Luis *174*
Voltaire 145

Wachtendonk, Otto von *165*
Warburg, Aby 144
Weinsberg, Christian 142
Weinsberg, Gotschalck 142
Weinsberg, Hermann 26, 141s, *157*, *219*
Weyer (Wier), Johann 123s
Wolf, Hieronymus 49s, 52
Würtenberg, Christoph von 61

Xénophile (musicien) *172*
Xénophon 120

Yates, Frances 144
Yver, Jacques *189*

Zambelli, Paola 144
Zorzi (Giorgio), Francesco 37, *162*, *189*
Zucchara 88
Zwingli, Huldrich 5, 131

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE VII

REMERCIEMENTS 1

INTRODUCTION 3

CHAPITRE PREMIER
Pétrarque et les sources antiques 7
Pétrarque 7
Les sources antiques 10

CHAPITRE II
Lexicographes et philologues 25

CHAPITRE III
Numérologie et symbolique des nombres. 31
Numérologie 31
Les traités de numérologie 39

CHAPITRE IV
Les astrologues 47
Le jeu de l'oie (Gioco dell'oca) 69
Claude Saumaise 73

CHAPITRE V
Les médecins dont François Rabelais 77
Questions médicales et littéraires 77
Des médecins. 78
Rabelais lecteur de Pline 89

CHAPITRE VI
Historiens et hommes politiques 95

L'année climactérique des Etats 96
Bodin 97
La Noue 107

CHAPITRE VII
Les théologiens 113
Bèze 113
Bèze et Melanchthon 118
Goulart 120
Calvin et Scaliger 129

CHAPITRE VIII
De Ficin à Freud 133
Ficin la vraie source et l'encyclopédie qui clôt le débat 133
Erasme 136
Les lecteurs de Ficin et de Firmicus Maternus . 138
Freud 146

NOTES 147

BIBLIOGRAPHIE NÉCESSAIRE 223

TABLE DES ILLUSTRATIONS 233

INDEX 235

TITRE COURANT
Droz en poche depuis 1996

1. Marc Fumaroli de l'Académie française, *Héros et orateurs : Rhétorique et dramaturgie cornéliennes*
2. Jean Céard, *La nature et les prodiges : L'insolite au XVIe siècle*
3. Georges Forestier, *Le Théâtre dans le théâtre sur la scène française du XVIIe siècle*
4. Matei Cazacu, *L'Histoire du prince Dracula en Europe centrale et orientale (XVe siècle)*. Nouvelle édition revue
5. André Chastel, *Marsile Ficin et l'art. Deuxième édition revue et augmentée d'un appendice bibliographique*. Préface de Jean Wirth
6. François Rigolot, *Les langages de Rabelais*
7. Guy de Tervarent, *Attributs et symboles dans l'art profane : Dictionnaire d'un langage perdu (1450-1600)*
8. Gilbert Gadoffre, *La révolution culturelle dans la France des Humanistes : Guillaume Budé et François Ier*. Préface de Jean Céard
9. Augustin Renaudet, *Erasme et l'Italie*. Nouvelle édition corrigée. Préface de Silvana Seidel Menchi
10. Marcel Bataillon, *Erasme et l'Espagne : Recherches sur l'histoire spirituelle du XVIe siècle*. Nouvelle édition. Préface de Jean-Claude Margolin
11. Jean Ehrard, *L'esprit des mots : Montesquieu en lui-même et parmi les siens*
12. PhilippeHamon, *Le Personnel du roman : Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*
13. Philippe Chardin, *Le roman de la conscience malheureuse : Svevo, Gorki, Proust, Mann, Musil, Martin du Gard, Broch, Roth, Aragon*
14. Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVIIe siècle (1598-1701)*. Tome 1. Préface de Roger Chartier
15. Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVIIe siècle (1598-1701)*. Tome 2. Préface de Roger Chartier
16. Victor I. Stoichita, *L'Instauration du tableau : Métapeinture à l'aube des temps modernes*. Seconde édition revue et corrigée
17. *Une Education pour la démocratie : Textes et projets de l'époque révolutionnaire*. Présentation, introductions et notes par Baczko Bronislaw
18. Victor I.Stoichita, *Brève histoire de l'ombre*
19. Raymond Trousson, *Le Thème de Prométhée dans la littérature européenne*
20. Jean-François Jeandillou, *Supercheries littéraires : La vie et l'œuvre des auteurs supposés*. Nouvelle édition revue et augmentée. Préface de Michel Arrivé
21. Daniel Droixhe, *L'Etymon des dieux : Mythologie gauloise, archéologie et linguistique à l'âge classique*
22. Chakè Matossian, *Saturne et le Sphinx : Proudhon, Courbet et l'art justicier*
23. Ann Moss, *Les Recueils de lieux communs : Méthode pour apprendre à penser à la Renaissance*. Traduit de l'anglais par Patricia Eichel-Lojkine, Monique Lojkine-Morelec, Marie Christine Munoz-Teulié et Georges-Louis Tin
24. Marc Fumaroli de l'Académie française, *L'Age de l'éloquence : Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*
25. René Démoris, *Le Roman à la première personne : Du Classicisme aux Lumières*. Seconde édition revue
26. Jean Wirth, *Sainte Anne est une sorcière et autres essais*
27. Frank Lestringant, *Le Huguenot et le sauvage : L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de Religion (1555-1589)*. Troisième édition revue et augmentée

28. Lina Bolzoni, *La Chambre de la mémoire : Modèles littéraires et iconographiques à l'âge de l'imprimerie*. Traduit par Marie-France Merger
29. Georges Forestier, *Essai de génétique théâtrale : Corneille à l'œuvre*
30. Jean Wirth, *La Datation de la sculpture médiévale*
31. Philippe Kaenel, *Le Métier d'illustrateur (1830-1880) : Rodolphe Töpffer, J. J. Grandville, Gustave Doré*
32. Jacques Le Brun, *La Jouissance et le trouble : Recherches sur la littérature chrétienne de l'âge classique*
33. *Les Songes drolatiques de Pantagruel*. Introduction de Michel Jeanneret. Postface de Frédéric Elsig
34. Mireille Huchon, *Louise Labé : Une créature de papier*
35. Fernand Hallyn, *Descartes : Dissimulation et ironie*
36. Michael Maar, *D'une « Lolita » l'autre : Heinz von Lichberg et Vladimir Nabokov.* Traduit de l'allemand par Ursula Bühler
37. Victor, I. Stoichita, *L'Effet Pygmalion : Pour une anthropologie historique des simulacres*
38. Gilbert Dahan, *Lire la Bible au Moyen-Age : Essais d'herméneutique médiévale*
39. Nathalie Piégay-Gros, *L'Erudition imaginaire*
40. Alain Dufour, *Théodore de Bèze : Poète et Théologien*
41. Michel Antoine, *Le Conseil du roi sous le règne de Louis XV*
42. Jean Flori, *L'Idéologie du glaive : Préhistoire de la chevalerie*. Préface de Georges Duby. Postface de Jean-Louis Kupper
43. Ferdinand Buisson, *Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (1515-1563)*. Edité et introduit par Max Engammare avec une préface de Jacques Roubaud
44. Olivier Ansart, *L'empire du rite. La pensée politique d'Ogyû Sorai. Japon 1666-1728*
45. Jean-Paul Bronckart et Cristian Bota, *Bakhtine démasqué. Histoire d'un menteur, d'une escroquerie et d'un délire collectif*
46. Frank Lestringant, *Une Sainte horreur ou le voyage en Eucharistie. XVIe-XVIIIe siècles*
47. Philip Benedict, *Le regard saisit l'histoire. Les Guerres, Massacres et Troubles de Tortorel et Perrissin*. Traduit de l'Anglais par Anna Alvarez
48. François Boespflug, *Les Théophanies bibliques dans l'art médiéval d'occident et d'orient*
49. François Boespflug, *Dieu dans l'art à la fin du Moyen Âge*
50. Jean Wirth, *Qu'est-ce qu'une image ?*
51. Victor I. Stoichita, *Figures de la transgression*
52. Jacques Le Brun, *Sœur et amante. Biographies spirituelles féminines au XVIIe siècle*
53. Max Engammare. *Soixante-trois. La peur de la grande année climactérique à la Renaissance*. Avant-propos de Jacques Roubaud

Mise en pages :
Atelier Perrin – CH-2014 Bôle (NE)

Mai 2013

Acheter le livre